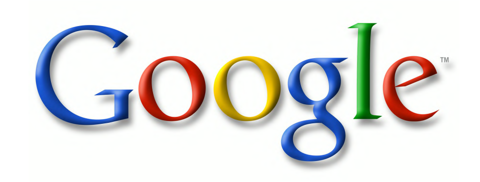












ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE.

TOME DIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE,

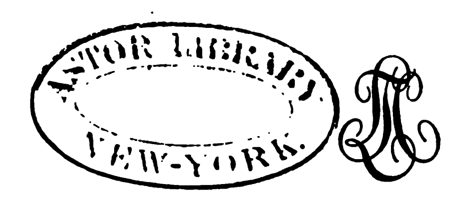
MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

. . . . Miseris succurrere disco.
ÆN., lib. I.

HARMONIES DE LA NATURE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 9.
M. DCCC. XVIII.

HARMONIES
DE
LA NATURE.

SUITE DU LIVRE V.

HARMONIES ANIMALES.

La puissance végétale, comme nous l'avons vu, reçoit toutes les qualités des puissances précédentes, par l'air et l'eau qu'elle s'approprie, par les couleurs et les formes de ses fleurs et de ses fruits, par des minéralisations même, dont quelques-unes sont connues, comme celles du fer, qu'on trouve dans toutes les cendres des végétaux. Elle y en ajoute un grand nombre d'autres, qu'elle doit principalement au soleil, telles que ses parfums et ses saveurs; mais elle diffère essentiellement des minéraux par les cinq facultés de la vie, qui sont l'organisation, la

nutrition, l'amour, la génération et la mort. Les puissances élémentaires n'ont en partage qu'une existence permanente, différemment modifiée; mais la puissance végétale a une propre vie, dont le principal caractère est de pouvoir renaître et se propager. Cependant la vie végétale diffère essentiellement de la vie animale, comme nous le verrons.

Nous ferons d'abord ici, sur leur différence, quelques remarques que nous ne croyons pas qu'on ait encore faites. Le végétal le plus simple me paraît composé d'un grand nombre de végétaux semblables, réunis sous une même écorce. Une plante est organisée comme un polype; chacune de ses fibres ligneuses ou nerveuses paraît un végétal, qui correspond depuis la racine jusqu'à la feuille qu'il nourrit. La preuve en est dans ses racines: si vous en retranchez une, vous voyez languir les branches qui y correspondent. Si vous coupez une branche d'arbre, et si vous la replantez avec soin et dans une saison convenable, il en renaît un autre arbre; vous pouvez même le reproduire en la fendant en deux, comme on le voit dans celles du saule. La vie paraît disséminée également dans toutes les parties du végétal; on peut détruire impunément les unes, même dans son intérieur, tandis que les autres fructifient, comme il arrive aux arbres caverneux, qui n'en sont pas moins couverts de leurs

feuillages. Un végétal est semblable au polype animal.

Il n'en est ainsi d'aucun animal proprement dit. Quoique ses muscles soient composés de fibres et de nerfs qui conservent des mouvements particuliers après la mort, ils ne forment tous ensemble qu'un seul animal individuel et indivisible. L'animal est seul dans sa peau, et le végétal est multiple dans son écorce. Vous pouvez, des tronçons d'un saule, planter un bocage; mais avec les quartiers d'un mouton vous ne ferez jamais naître un troupeau.

Une autre preuve que le végétal renferme dans chacune de ses fibres un végétal parfait, c'est qu'il produit indistinctement dans toutes ses branches un grand nombre de fleurs, qui ne paraissent être que les parties sexuelles des fibres, parvenues successivement à un âge adulte. Dans une plante annuelle, les fleurs paraissent après un certain nombre de lunaisons; mais dans un arbre, le bois nouveau ne donne point de fleurs, et les fleurs de son vieux bois changent de place d'une année à l'autre. C'est encore par la même raison, que quand l'arbre produit beaucoup de fleurs, il ne pousse point de bois, et que quand il pousse beaucoup de bois, il ne produit point de fleurs. On en peut conclure que l'harmonie soli-lunaire qui produit en lui des cercles annuels, sert d'abord à former, au dedans, des fibres mâles et femelles,

dont les fleurs deviennent ensuite le développement. Ces fleurs ne peuvent reparaître l'année suivante au même endroit, parce que les fibres qui les ont produites, s'alongent par la couche annuelle et l'accroissement du bois, et viennent se terminer à d'autres points de l'écorce. Enfin ces fleurs ne peuvent se montrer sur le bois nouveau de l'année, parce qu'il n'est pas encore adulte. On peut conclure de tout ceci, que c'est souvent à tort que les jardiniers taillent les pousses annuelles des jeunes arbres. Il en résulte qu'ils ne portent ni fleurs ni fruits, parce que ce nouveau bois n'a pas le temps d'atteindre au terme de sa fécondité. Le plus simple est de le laisser croître : alors il fructifiera; c'est ce que j'ai éprouvé moi-même par ma propre expérience. J'ai eu des poiriers très-vigoureux, âgés de plus de vingt ans, qui n'avaient jamais fleuri, parce que le jardinier, fidèle à ses règles, ne manquait pas de retrancher en automne la plus grande partie des branches qui avaient poussé au printemps. Je parvins enfin une année à empêcher cette fatale lutte; mes arbres se couvrirent à l'ordinaire de rejetons pleins de suc. Après avoir jeté leur premier feu, ces rejetons s'arrêtèrent à la seconde année : ils produisirent alors des branches à fruits, couvertes de gros bourgeons, qui donnèrent des fleurs et des fruits dans la troisième.

Je ne connais point de végétal vivace qui ne produise qu'une seule fleur : l'animal, au contraire, n'a qu'un seul sexe. Quand il en réunit deux, comme les limaçons, ces sexes sont situés dans un lieu invariable. Les nerfs et les fibres des muscles de l'animal concourent tous à-la-fois à une seule action, comme tous ses organes; tandis que les fibres des végétaux ont des actions particulières et isolées : elles n'agissent en commun que par leur agrégation. Un végétal blessé dans une de ses parties, prospère dans toutes les autres; et l'animal, dans la même circonstance, languit dans tout son corps.

On pourrait dire peut-être que les fibres nerveuses dans un animal, sont autant d'animaux distincts réunis sous la même peau, parce qu'il éprouve plusieurs passions, quelquefois opposées les unes aux autres, sur-tout dans l'homme; mais il existera toujours une grande différence dans la composition du végétal et de l'animal. Le végétal est si bien composé d'un assemblage de végétaux, qu'il en renferme à-la-fois de jeunes et de vieux, dont quelques-uns n'ont quelquefois qu'une lunaison, et d'autres ont plus d'un siècle. Un rameau d'un arbre est moins âgé que sa tige, et son aubier que son tronc. L'arbre le plus caduc porte à-la-fois la vieillesse dans son cœur, et la jeunesse sur sa tête : l'une et l'autre se manifestent encore dans sa racine et dans

son écorce. L'accroissement de ses parties dépend évidemment des harmonies soli-lunaires, puisque ses cercles annuels, subdivisés en cercles lunaires, en sont la preuve, comme nous l'avons déjà démontré, et comme nous le verrons encore ailleurs. L'animal n'est point formé d'un assemblage d'animaux. Le renouvellement périodique des couches qui composent ses os, prouvé par les os des poulets qui mangent de la garance, le soumet sans doute aux mêmes périodes planétaires que le végétal; mais la dégénération de ses parties se fait tout à-la-fois, de sorte qu'il n'en a ni de plus vieilles ni de plus jeunes les unes que les autres.

Voilà donc des différences très-marquées dans la constitution du végétal et de l'animal. Elles ne sont pas moins sensibles dans l'ensemble et la disposition de leurs organes. Tous les animaux se divisent en deux moitiés égales, comme il convenait à des corps destinés à changer de lieu; mais cet équilibre parfait ne se manifeste que dans les feuilles, les fleurs et les semences des végétaux. On le retrouve, à la vérité, dans les tiges des graminées; mais la plupart des buissons et des arbres ne le présentent que d'une manière fort singulière. La différence est encore plus sensible dans les organes de la nutrition et de la génération, qui leur sont communs. Les végétaux ont leurs bouches ou leurs

racines en bas, et leurs parties sexuelles ou fleurs en haut. Les animaux, au contraire, ont leur bouche à la partie supérieure ou antérieure de leur corps, et leurs parties sexuelles à la partie inférieure ou postérieure. Les premiers portent leurs fruits au dehors, les seconds engendrent au dedans. Cependant les végétaux ne sont pas des animaux renversés, comme on l'a prétendu ; car ils n'ont point les facultés ni les organes qui constituent l'animalité. Ils n'ont point de cerveau, qui est le siége de l'intelligence, ni de cœur, qui est celui des passions. Ils diffèrent essentiellement entre eux par ces viscères, et par d'autres organes et qualités que nous allons développer.

Nous avons vu que la puissance végétale réunissait en elle les facultés des trois puissances élémentaires, qui sont, entre autres, l'élasticité et les couleurs aériennes, les mouvements ou les circulations aquatiques, et les formes terrestres, dont nous avons indiqué les progressions harmoniques ascendantes et descendantes. Nous avons démontré ensuite qu'elle avait, de plus, la vie végétale ou végétabilité, puissance dont les harmonies, soumises aux mêmes lois, sont l'organisation, la nutrition ou développement, l'amour, la génération et la mort. La puissance animale réunit toutes les harmonies précédentes, et elle y joint, de plus, la vie animale ou animalité, puissance qui se divise en facultés sensitive,

intellectuelle et morale. Chacune de ces facultés a ses harmonies, dont nous allons donner un aperçu.

La faculté sensitive est douée de cinq organes principaux, qui sont ceux de la vue, de la respiration, de la soif, du toucher et du goût. Ils sont répartis aux cinq puissances primitives et précédentes, au soleil, à l'air, à l'eau, à la terre et aux végétaux. Chacun de ces organes a des effets harmoniques, c'est-à-dire actifs et passifs, ou positifs et négatifs. Ainsi, de la vue s'engendrent la veille et le sommeil; de la respiration, la voix et l'ouïe; de la soif, la potation et la méation; du toucher, le mouvement et le repos; du goût, le manger et les sécrétions. Les végétaux ne présentent rien de semblable, ni dans leurs organes, ni dans leurs fonctions. Ils n'ont point d'yeux pour voir, ni de paupières pour les voiler. Quoique quelques-uns, comme le tamarin, ferment leurs feuilles ou leurs fleurs dans les ténèbres, c'est pour les abriter la nuit de l'humidité, ou quelquefois le jour de l'action du soleil; car il y en a qui les ferment en plein midi, comme le pissenlit. C'est abuser des termes, que de dire qu'ils dorment la nuit. Leurs facultés, loin d'être suspendues, sont dans leur plus grande activité. C'est alors qu'ils végètent le plus. On peut dire aussi que les animaux jouissent, dans leur sommeil, de leur faculté végé-

tale dans toute sa plénitude; car c'est à cette époque que leur sang, qui est leur sève, circule avec la plus grande facilité, et qu'ils profitent le plus, comme les végétaux. Le sommeil appartient donc, non aux fonctions de la végétabilité, mais à celles de l'animalité, dont il est le repos. Il ne suspend que les facultés intellectuelle et morale, et leurs organes. Si les végétaux sont privés de l'organe de la vue, ils ne le sont pas moins de celui de la respiration. Ils aspirent sans doute l'air et l'expirent; mais ils n'ont point de larynx pour en produire des sons, ni d'oreilles pour les recevoir : encore que quelques-uns engendrent des bruits, c'est par l'action du vent ou par quelque cause étrangère; ils n'en ont point le sentiment, ils ne les entendent point. Il en est de même de leurs rapports avec l'eau : ils la pompent comme l'air, mais ils ne la digèrent pas. Ils n'ont point de tact; et quoique la sensitive ferme ses feuilles quand on la touche, elle doit son mouvement passif à une action extérieure, et non à un acte de sa volonté. Il y a grande apparence que l'hedysarum gyrans du Bengale, doit le mouvement d'oscillation ou de balancement de ses folioles à l'action combinée de l'air et de la chaleur, ainsi que d'autres végétaux lui doivent celui de leur sève, et les animaux celui de leur sang. Mais ceux-ci ont le principe du mouvement en eux-mêmes et dans leurs fa-

cultés intellectuelles. L'insecte, dont le corps est revêtu d'écailles insensibles, a des antennes où réside l'organe du toucher, ou peut-être de l'odorat, qui dirige ses mouvements de progression. Ses antennes sont sa boussole. Beaucoup de poissons écailleux ont des barbillons qui leur servent aux mêmes usages. L'huître, que des naturalistes regardent comme un passage de la plante à l'animal, et comme un être mitoyen entre ces deux règnes, jouit du mouvement de ses lèvres. Elle entr'ouvre et ferme ses écailles à volonté. Elle jouit aussi du mouvement local; car elle trouve le moyen de se transporter où elle veut: les espèces d'huîtres même qui adhèrent aux rochers, nagent quand elles viennent de naître. Elles se choisissent des anfractuosités, et y construisent leurs coquilles irrégulières avec autant de géométrie, au sein des tempêtes, que les abeilles leurs alvéoles hexagonales dans le séjour tranquille des forêts. La maçonnerie de cette espèce d'huître est si bonne, qu'on ne peut la détacher qu'avec un morceau de rocher. Enfin les végétaux tirent leur nourriture des éléments, mais ils n'ont point d'organes du goût et des excrétions.

La faculté intellectuelle est d'un ordre supérieur à la faculté sensitive. Elle réunit trois qualités, dont les végétaux sont totalement privés : ce sont l'imagination, le jugement et la mémoire. Ces qualités président aux sens. L'imagination

reçoit l'image des objets par la vue et l'ouïe ; le jugement compare leurs rapports intimes par le toucher et le goût ; la mémoire conserve les résultats de l'imagination et du jugement, pour en former l'expérience. La mémoire embrasse le passé, le jugement le présent, et l'imagination l'avenir. Ainsi, ces qualités s'étendent aux rapports des choses, des temps et des lieux, suivant certains rayons assignés à chaque genre d'animal : l'homme seul en embrasse la sphère. Cependant, quoique leurs fonctions semblent séparées, elles agissent aussi de concert. Le plus petit insecte fait usage de toutes à-la-fois ou en particulier, comme de ses yeux, de ses ailes et de ses pates. Leur siége est dans la tête de l'animal, ainsi que l'origine des nerfs, de la faculté sensitive qu'elles font mouvoir, et dont le sensorium est dans le cœur.

Le végétal n'a donc rien qui soit comparable aux facultés sensitive et intellectuelle de l'animal ; il n'a point, comme celui-ci, le sentiment et l'intelligence de ses convenances naturelles. Cependant quelques philosophes, entre autres Descartes et Malebranche, ont voulu rabattre la puissance animale au-dessous de la végétale. Ils ont prétendu que les animaux n'étaient que de simples machines impassibles, ce qu'il serait absurde de dire même des simples végétaux, qui sont doués d'une véritable vie, puisqu'ils se pro-

pagent par des amours. Quand on objectait à Malebranche les cris douloureux d'un chien frappé, il les comparait aux sons d'une cloche dans la même circonstance. Pour le prouver un jour, dans la fureur de la dispute, il tua d'un coup de pied sa propre chienne qui avait des petits. Le bon Jean-Jacques me dit à cette occasion. « Quand on commence à raisonner, on cesse « de sentir. » Je répète ici ce mot, que j'ai cité ailleurs, parce qu'il jette une grande lumière sur la nature de l'ame des bêtes et sur la nôtre, en ce qu'elles ont de commun. Il prouve que l'ame a deux facultés très-distinctes, l'intelligence et le sentiment. La première provient en partie de l'expérience, et la seconde des lois fondamentales de la nature. L'une et l'autre sont en harmonie chez les animaux, et les dirigent toujours vers une bonne fin. Mais lorsque l'intelligence s'appuie en nous sur des systèmes humains, et se sépare du sentiment, qui est l'expression des lois naturelles, alors elle peut précipiter les génies les plus élevés et les plus doux dans les férocités les plus absurdes. Certes, Descartes et Malebranche sont tombés bien volontairement dans l'erreur, de prétendre que les bêtes n'étaient animées que par de simples attractions : la plus petite expérience suffisait pour les désabuser. Mettez une feuille de papier entre un aimant et une aiguille de fer, l'aiguille ne se détournera

point pour aller chercher l'aimant, mais elle se portera vers lui par la ligne la plus droite. Mettez le même obstacle entre un chat et une souris, le chat ira chercher la souris derrière la feuille de papier : le chat raisonne donc, et son intelligence n'est point l'effet d'une simple attraction ou d'un tourbillon magnétique.

Mais l'ame des animaux est douée d'une faculté bien plus puissante que la sensitive et l'intellectuelle ; elle a une faculté morale. Sans celle-ci, elle n'aurait ni dessein ni volonté ; elle éprouverait en vain les sensations de la première et les sentiments de la seconde ; mais par sa faculté morale elle les dirige, parce qu'elle en a, si je peux dire, des pré-sensations et des pré-sentiments.

J'appelle faculté morale celle qui constitue les mœurs de l'animal, et qui fait qu'un chat n'a pas le caractère d'une souris, et un loup celui d'un mouton. Elle est différente dans chaque genre d'animaux ; elle varie dans leurs espèces, qui d'ailleurs ont en commun les facultés sensitive et intellectuelle, seulement dans des proportions particulières. La faculté morale réunit trois qualités, l'instinct, la passion et l'action.

L'instinct renferme les pré-sensations de l'animal et le pré-sentiment de ses convenances ; c'est par des pré-sensations que des animaux encore dans le nid maternel, s'effraient d'un

bruit ou de la menace d'un coup dont ils n'ont encore aucune expérience. C'est par des pré-sensations qu'ils tettent, qu'ils marchent, qu'ils sautent, qu'ils grimpent, qu'ils appellent à leur secours. Ils leur doivent la conscience des organes et des membres dont ils font usage. Combien d'années ne faudrait-il pas à l'anatomiste le plus habile pour en acquérir la science! Les Duverney et les Winslow ont avoué, à la fin de la vie la plus studieuse, n'en avoir que de faibles aperçus. Pour moi, je tiens l'homme, quoique très-vain dans nos écoles, si borné dans sa nature, qu'il ne se serait jamais douté que les ailes des oiseaux pussent leur servir à traverser les airs, s'il ne les avait pas vus voler. Cependant ils s'en servent au sortir de leurs nids, sans en étudier la mécanique et sans la comprendre, non plus que nos docteurs qui en ont fait des traités; mais l'oiseau a la pré-sensation de ses ailes, et il s'en sert; il en tire des effets aussi admirables que la machine même.

Les animaux doivent aussi à l'instinct le pré-sentiment ou la pré-vision de leurs fonctions intellectuelles, c'est-à-dire de leurs convenances naturelles. C'est par pré-sentiment que l'araignée sortant de son œuf, et sans avoir vu aucun modèle de filet, tisse sa toile transparente, en croise les fils, les contracte pour en éprouver la force, et les double où il est nécessaire, pré-sentant

que les mouches, qu'elle n'a pas encore vues, sont sa proie, qu'elles viendront s'y prendre, et qu'elles s'y débattront. Enfin, il n'y a point d'animal qui n'ait des pré-sensations et des pressentiments de sa manière de vivre et de l'industrie qu'il doit exercer, avec toutes les idées qui y sont accessoires.

C'est donc une grande erreur que cet axiome de l'école : *Nihil est in intellectu quod non fuerit priùs in sensu*, « il n'y a rien dans l'intelligence, qui n'ait été premièrement dans les sens. » Nous voyons, au contraire, que l'instinct enseigne aux animaux les premiers usages de leurs sens, et leur donne des idées qu'ils n'ont point acquises par l'expérience. Locke a donc erré beaucoup quand il a prétendu, toutefois d'après l'école, qu'il n'y avait point d'idées innées; l'étude d'un insecte lui eût prouvé le contraire. Son traducteur français lui en fit un jour l'objection : elle le mit de fort mauvaise humeur, car il sentit sans doute qu'elle renversait de fond en comble son système : il aurait mieux fait de le réformer. Il ne l'eût pas édifié sur une pareille base, s'il eût éclairé la morale de l'homme de celle des animaux. Il ne se doutait pas qu'en refusant à l'homme des idées innées, il fournissait des arguments à l'anarchie et au matérialisme. Il devait sentir cependant que l'on conclurait un jour, non-seulement d'après ses raisonnements, mais

d'après son principe et son autorité, que, puisque l'homme n'avait pas d'idées innées, toutes celles qu'il acquérait étaient de convention; que celles de la morale étaient arbitraires, et que par conséquent il n'y avait pas de carrière tracée pour lui par la nature. S'il eût été attentif au principe et aux conséquences de son système, il n'aurait pas ouvert à-la-fois deux principes à l'esprit humain: car parmi ceux qui raisonnent d'après lui, les uns concluent qu'ils n'obéissent qu'aux lois physiques, et tombent ainsi dans le matérialisme; les autres se méfient d'une nature indifférente à leur bonheur moral, se laissent subjuguer par la superstition, c'est-à-dire par des religions litigieuses, inconstantes, arbitraires, sans songer que cette même nature qui a pourvu à leurs besoins physiques, a dû pourvoir aussi à leurs besoins moraux.

Si Locke eût réfléchi un moment aux idées innées des animaux, il les eût reconnues par toute la terre; il se fût convaincu que c'est par elles qu'une chenille, sortant de son œuf, quitte la branche sur laquelle elle est éclose, et va pâturer la feuille naissante qui croît comme elle dans son voisinage; qu'ensuite, ayant acquis toute sa grandeur, elle se choisit une retraite sous une branche, à l'abri des vents et de la pluie; qu'elle s'y file une coque avec un art admirable, pour s'y renfermer dans l'état de chrysalide, et qu'elle s'y

ménage une ouverture pour en sortir dans celui de papillon, quoiqu'elle n'ait aucune expérience de ces deux métamorphoses. Locke, qui a égaré son génie systématique sur les destinées de l'homme, qu'il rend si variables, eût admiré la constance de celles de la chenille devenue papillon; il eût vu celui-ci, au moyen des idées innées, changer plusieurs fois de genre de vie. Après avoir rampé long-temps comme un ver, il est tout-à-coup pourvu de quatre ailes brillantes; plus habile que Icare, il traverse les airs en se jouant avec les vents, sans apprentissage et sans aucune connaissance de l'aérostatique; il vole sur les fleurs, y pompe le miel de leurs glandes nectarées, si long-temps ignorées de nos botanistes; il poursuit dans les airs une femelle inconnue, souvent d'une livrée différente de la sienne, mais invariablement de son espèce; enfin cette femelle fécondée dépose ses œufs, et les colle, non sur la feuille passagère où elle a vécu, mais sur une branche permanente, où ils doivent braver les injures d'un hiver qu'elle n'a jamais éprouvé.

Si Locke eût été attentif à ces leçons données dans tous les animaux par la nature, il eût soupçonné que l'homme, malgré les préjugés qui entourent son berceau, a aussi des idées innées. En effet, l'enfant nouveau-né a des pré-sensations lorsqu'il suce la mamelle de sa mère, et

qu'il en fait jaillir le lait, sans connaître la pression de l'atmosphère, ignorée de tous les philosophes de l'antiquité. Il manifeste bientôt des pré-sentiments de la bonté ou de la malice des hommes sans en avoir l'expérience, lorsqu'à leur seul aspect il va se ranger auprès de ceux dont les physionomies sont du nombre de celles qu'on appelle heureuses, parce qu'elles annoncent, en caractères ineffables, la bienfaisance : tandis qu'il s'éloigne de ceux qui, même avec des traits réguliers, portent je ne sais quelle expression de malveillance, plus aisée à sentir qu'à décrire. C'est ainsi que l'agneau, mu par ses pré-sentiments, à la vue d'un loup, se réfugie auprès du chien, quoique ces deux animaux soient du même genre, et aient des figures à-peu-près semblables. L'enfant a l'instinct de la sociabilité, lorsque, ignorant les sujets de joie et de douleur de ses semblables, il rit en les voyant rire, ou pleure en les voyant pleurer.

On pourrait embarrasser bien davantage les partisans de Locke : car, après leur avoir prouvé que les animaux et l'homme ont des idées innées, on peut renverser leur système des idées acquises, où ils renferment tout être pensant, en leur faisant voir que celles-ci ne sont que des conséquences et des développements des premières. C'est de l'instinct inné de chaque espèce que dépendent le caractère, l'industrie, les mœurs, et

peut-être la forme, ou du moins la physionomie de l'animal. Le perroquet nucivore n'a point les goûts d'un oiseau de proie, quoiqu'il ait comme lui des serres et un bec tranchant. Il aime à s'approcher de l'habitation des hommes, et, pour en être bien venu, la nature l'a revêtu des plus riches couleurs et doué du talent d'imiter la parole. L'instinct est permanent dans chaque espèce d'animal, comme le germe dans chaque espèce de végétal : l'un et l'autre ne font que se développer dans le cours de leur vie. Le chêne, avec ses robustes rameaux, est renfermé dans un gland, et le rossignol, avec son chant et ses amours, dans un œuf.

Mais les instincts si variés des animaux semblent répartis à chaque homme en particulier en affections secrètes et innées, qui influent sur toute sa vie : notre vie entière n'en est pour chacun de nous que le développement. Ce sont ces affections qui, lorsque notre état leur est contraire, nous inspirent des constances inébranlables, et nous livrent, au milieu de la foule, des luttes perpétuelles et malheureuses contre les autres et contre nous-mêmes. Mais lorsqu'elles viennent à se développer dans des circonstances heureuses, alors elles font éclore des arts inconnus et des talents extraordinaires. C'est ainsi qu'on voit apparaître quelquefois au sein des forêts, une liane fleurie ou un cèdre majes-

tueux, dont les semences ont été jetées par les vents sur un sol qui leur a été favorable. Ainsi la nature avait mis le génie de la poésie dans l'ame d'Homère, celui de la peinture dans celle de Raphaël, la passion d'aborder à de nouvelles terres dans l'infortuné Colomb, et celle de découvrir de nouveaux astres, dans l'heureux Herschell. Ces grands hommes, et beaucoup d'autres, ont réussi malgré les persécutions de leurs contemporains; mais il y en aurait sans doute un bien plus grand nombre, si leur génie n'eût éclos dans des patries ingrates, et ne se fût desséché comme des semences tombées sur des rochers. Au reste, tous les instincts des animaux n'approcheront jamais de ceux qui sont propres à l'homme, tels que de faire usage du feu, d'exercer l'agriculture, d'imiter enfin tous les ouvrages de la nature par l'invention des sciences et des arts. Que dis-je! il est le seul des animaux qui ait une idée innée de la Divinité, car elle se trouve chez tous les peuples de la terre : elle ne peut être une simple conséquence du spectacle de l'univers, puisque les animaux, qui en jouissent comme lui, ne manifestent aucun sentiment religieux. Cependant ils raisonnent et agissent comme lui dans leurs passions. Pourquoi a-t-il été donné à chacune de leurs espèces de parcourir un des rayons de la sphère d'intelligence, tandis que l'homme seul en occupe le centre, et en entrevoit l'ensemble et

l'auteur ? Le sentiment religieux est donc dans l'homme un sentiment inné, ainsi que les instincts particuliers sont innés dans chaque espèce d'animaux. Nous verrons ailleurs que c'est de ce sentiment primordial, que dérivent dans l'homme les idées de vertu, de mépris de la mort, de gloire, d'infini, d'immortalité, qui sont les mobiles de toutes les sociétés humaines, même les plus sauvages.

Locke ne se serait pas égaré sur la nature de l'homme, s'il avait observé d'abord celle des animaux, des végétaux, et même des éléments. Pour étudier ce grand édifice du monde, il faut commencer par ses premiers étages.

Après avoir donné un aperçu de l'instinct des animaux, nous allons parler de la passion qui en résulte. La passion n'est dans eux que l'amour de leurs convenances et la haine de leurs disconvenances. L'instinct semble avoir son foyer dans leur tête, et la passion dans leur cœur. Leur intelligence voit d'abord ce qui leur est utile ou nuisible, et leur cœur le désire ou le craint : la passion est donc à-la-fois positive et négative. On peut y rapporter toutes les modifications auxquelles les philosophes ont donné, tantôt le nom de facultés, tantôt celui de passions, dont ils ont fait de longues énumérations sans aucun plan. Quant au mot de passions, quelques-uns le dérivent du mot latin *pati*, qui signifie souffrir:

mais cette étymologie ne me semble pas bien juste; car la passion ne souffre pas quand elle jouit. Quoi qu'il en soit, nous adoptons ce mot dans le sens le plus usité, comme signifiant une affection vive de l'ame, soit pénible, soit agréable. Les anciens philosophes, en analysant l'ame humaine, y admettaient trois facultés, la concupiscible, l'irascible et la raisonnable. Descartes rejeta cette division, quoique assez naturelle, parce que, dit-il, l'ame n'a point de parties; mais, par une espèce de contradiction, il substitue à ces trois facultés six passions primitives, qui sont : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. Il y en ajoute ensuite beaucoup d'autres, telles que l'estime, le mépris, le courage, la honte, l'espérance et la crainte, comme des dérivés des six premiers genres. Ainsi, il ne fait qu'augmenter la confusion qu'il reproche aux anciens. Il y a plus; c'est que comme il s'occupe fort peu de la faculté raisonnable de l'homme, et qu'il tire les fonctions de son ame des esprits animaux, par une physique inintelligible; il s'ensuit qu'il ne donne à l'homme que les passions qui lui sont communes avec les animaux, qu'il ne regardait que comme des machines. D'ailleurs, l'admiration est-elle une passion comme l'amour? Y a-t-il en nous un penchant habituel à admirer comme à aimer? L'admiration n'est, ce me semble, qu'un étonnement

accidentel de notre intelligence à l'occasion d'une surprise agréable. Descartes ne parle point, dans ses passions primordiales, de l'effroi, qui provient d'un éblouissement de notre esprit au sujet d'un objet épouvantable. Il n'oppose point la répugnance au désir. Il ignorait que les facultés de l'ame sont doubles, comme nos membres et nos organes; que nous en avons en contraste, comme l'amour et la haine, et d'autres en consonnance, comme l'intelligence et la réflexion. Notre ame paraît soumise aux mêmes harmonies que notre corps, où les parties inférieures contrastent avec les supérieures, et les parties latérales consonnent et se balancent entre elles; d'ailleurs la joie et la tristesse, l'estime et le mépris, l'espérance et la crainte, sont plutôt des effets d'une passion que des passions elles-mêmes.

Le désordre de tous les systèmes de l'ame humaine vient, en grande partie, de ce que leurs auteurs n'ont pas étudié les animaux avant l'homme, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il faut commencer par le plus simple avant de venir au plus composé. Il n'y a, selon nous, qu'une passion dans l'animal, qui résulte de son instinct; c'est l'amour de ses convenances et la haine de ses disconvenances. De là dérivent toutes les sympathies et les antipathies innées dans les animaux, comme l'instinct qui les fait naître. Les facultés de leur intelligence y ajoutent diverses modifica-

tions. Quand leur imagination combine cet amour ou cette haine, elle les porte vers l'avenir, et produit en eux l'espérance ou la crainte. Quand leur jugement s'en saisit et les applique à un objet présent, il en fait résulter l'estime ou le mépris, la joie ou la tristesse, le désir ou le dégoût, et par suite, la jouissance ou la privation. Quand leur mémoire s'en empare, elle les ramène vers le passé; elle fait naître le regret, qui s'étend aux plaisirs évanouis, et la réjouissance, qui se rapporte presque toujours aux maux évités ou passés. Ainsi la nature, harmoniant les affections de l'ame, tire souvent la peine du plaisir, et le plaisir de la peine, en opposant les effets de la mémoire à ceux de l'imagination.

On voit par cet aperçu que la plupart des passions prétendues primitives de Descartes, et de nos moralistes en général, ne sont que des modifications de l'instinct même de la puissance animale, combiné avec ses facultés intellectuelles. Si donc on voulait avoir une échelle des passions, bien plus régulière et beaucoup plus étendue que celle que le père de la philosophie, en France, avait dressée pour l'homme, il suffirait d'en rapporter les échelons aux instincts des animaux, en leur donnant pour termes extrêmes l'amour et la haine, qui forment la passion proprement dite. En prenant seulement pour exemples ceux qui n'ont d'autre but que de peu-

pler, et qui ont l'amour pour harmonie principale, on aurait toutes les nuances de cette passion dans les modifications de leurs instincts. Ainsi, en les rapportant à la sphère de nos harmonies générales, et en nous bornant ici aux élémentaires, nous aurions d'abord dans celle du soleil tous ceux qui brillent des plus riches reflets de sa lumière et de ses couleurs, tels que les papillons, les colibris, les faisans, les demoiselles de Nubie, les paons, qui offrent sur leurs robes les plus brillantes parures, et dans leurs mœurs toutes les allures de la coquetterie. Ils ne cherchent dans tous leurs mouvements qu'à plaire aux yeux. Le paon, quoi qu'on en dise, se pavane, non d'orgueil, mais d'amour. Il ne cherche à subjuguer aucun oiseau, même dans son espèce; il n'est point intolérant comme le coq; il ne veut plaire qu'à sa femelle : c'est pour l'éblouir qu'il fait la roue; il n'a que la conscience de sa beauté. Les volatiles de cette classe si bien parée ne sont sensibles qu'aux plaisirs des yeux, ils ne le sont point à ceux de l'ouïe; car ils n'ont pas de voix, ou ils n'en ont que de discordantes. On peut les comparer à nos riches petits-maîtres, qui, uniquement occupés de leur parure, ne jouissent de l'amour qu'en surface. Il n'en est pas de même de ceux dont l'instinct amoureux se combine avec les harmonies de l'air : ceux-là ne s'en tiennent pas, pour plaire,

aux avantages extérieurs que la nature leur a donnés; ils y mettent des sentiments tendres, des expressions ravissantes. A la vérité, leur plumage n'a rien d'éclatant; mais ils charment les oreilles par des sons qui pénètrent jusqu'au cœur : tels sont les fauvettes, les linottes, les rossignols. On peut rapporter à cette classe les amants auxquels l'amour inspire des talents : tels sont, en général, les musiciens, les peintres, les poëtes, revêtus souvent, comme ces oiseaux, des livrées rembrunies d'une humble fortune. Quelques-uns de ces animaux, qui vivent dans les eaux, expriment leurs amours par les mouvements les plus voluptueux. Une des grandes jouissances des épicuriens de l'Orient, est d'avoir dans leurs jardins des bassins où nagent des poissons pourprés, dorés, argentés, connus maintenant en Europe sous le nom de poissons de la Chine. Rien n'est plus agréable que les ondulations perpétuelles de ces êtres sensibles et muets, qui donnent à leurs corps des expressions aussi amoureuses que les oiseaux en donnent à leur voix, et redoublent l'éclat de leurs couleurs par les reflets des eaux. Mais je préfère encore à la grace de leurs mouvements, celle d'une petite sarcelle de la Chine, qu'on peut voir au Jardin des Plantes. Ces charmants oiseaux, dont le mâle ressemble exactement à la femelle pour le plumage, ainsi que les pigeons

et les tourterelles, n'ont que des bandes ou fascioles blanches, bleues et pourpres, à la tête et sur leurs ailes, avec une espèce d'aigrette couchée, comme celle de l'alouette. L'étang où ils vivent est fort petit, car ce n'est qu'un tonneau plein d'eau, enfoncé en terre; mais on peut dire qu'ils ne se soucient guère de l'espace qui les environne, car ils y passent leur vie à se caresser. Ils nagent sans cesse autour l'un de l'autre, entrelaçant leurs cous, leurs becs, et se donnant les plus tendres baisers. Dans ces tournoiements perpétuels, ils font contraster leurs bandes de couleurs avec tant de rapidité, que les yeux sont éblouis de la variété des nouvelles formes qui en résultent. C'est une flamme au sein des eaux. Ils méritent, encore mieux que les tourterelles, le nom d'oiseaux de Vénus. Ils sortirent de l'onde avec cette déesse, et se caressèrent autour d'elle en silence, tandis que les tourterelles gémissaient sur le rivage. Le Tasse, le poëte des amours, a fort bien senti la grace et les effets de ces mouvements au milieu des eaux, lorsqu'il offre aux yeux de Renaud, dans le jardin d'Armide, deux nymphes séduisantes, qui, en chantant, se disputent un prix à la nage. Le paladin est bientôt captivé. Homère, avant le Tasse, avait employé les jeux et les chants des Sirènes pour séduire le sage Ulysse. Mais le favori de Minerve échappe à leurs attraits et au

naufrage, en bouchant les oreilles de ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. On peut rapporter aux amours de ces dangereuses Sirènes, ceux de nos filles de théâtre, dont la danse fait la principale séduction. Les animaux de la terre proprement dits, tels que les quadrupèdes, offrent, dans la beauté et la grandeur de leurs formes, de nouvelles harmonies en amours. Qui pourrait décrire celles des taureaux mugissants, des coursiers indomptables, des caméléopards des déserts, des éléphants colossaux et des rhinocéros, que l'Amour attelle à son char? Mais qu'est-il besoin de porter nos recherches jusque dans la zone torride? Ce dieu, cette passion, cette flamme créatrice, cette harmonie, a varié ses lois à l'infini dans cette foule d'insectes qui pullulent au sein de la terre, des forêts, des eaux et des airs. Quand je représenterais ici les amours des divers animaux que j'ai vus peints sur les quatre faces d'un cabinet du palais de l'électeur de Saxe, à Varsovie, je n'offrirais qu'un bien petit nombre des nuances innombrables de cette passion dans les animaux, depuis ceux qui s'abandonnent aux seules impulsions de la lubricité, comme les porcs et les crapauds, jusqu'à ceux qui semblent s'élever à des affections platoniques, comme les tourterelles et les rossignols. L'homme, dans ses égarements, réunit toutes les nuances de cette pas-

sion, depuis les amours du sultan qui vit dans un nombreux sérail, jusqu'aux amours si fidèles et si malheureuses d'Abélard et d'Héloïse.

Si on opposait à ce tableau celui des animaux qui sont créés pour la destruction, tels que les carnivores, on trouverait en eux toutes les gradations de la haine réparties à chacun de leurs instincts. Parmi les beaux animaux que j'ai appelés solaires, parce qu'ils vivent à la lumière du soleil, et sur-tout au sein de la zone torride, il n'y en a point de cruels. Au contraire, les animaux de nuit ont tous des couleurs ternes, et en général sont malfaisants. Un papillon de ce genre nocturne, appelé haye, à cause de son cri, porte sur son corselet la figure d'une tête de mort; le duvet qui s'échappe de ses ailes en volant, fait beaucoup de mal aux yeux. Tous les oiseaux de nuit sont oiseaux de proie, tels que la chauve-souris, le hibou, le grand-duc, etc. Ils ont les figures et des plumages lugubres; les oiseaux de proie même sont pour la plupart oiseaux de nuit; ils ne volent guère que le matin et le soir, ou au clair de la lune. On dit que l'aigle contemple le soleil; j'en doute. Mais il ne voit point les belles contrées qu'éclaire l'astre du jour; il n'habite que les ruines des monuments, les rochers et les sommets arides des hautes montagnes. Les poëtes en ont fait l'oiseau de Jupiter et son porte-foudre, parce qu'il vit aux lieux où

cœur, l'action dans l'organe. L'instinct donne l'idée, l'intelligence l'éprouve, le cœur la sent, l'organe l'exécute, et produit une action sur un objet extérieur. D'un autre côté, un objet extérieur produit sur l'organe une action, l'action un sentiment sur le cœur, le cœur une idée dans l'intelligence.

L'instinct nous semble être à l'ame ce que la forme est au corps. C'est lui qui la constitue douce ou méchante, industrieuse ou stupide. Il y a plus, nous sommes portés à croire que c'est lui qui organise le corps, parce que lui seul a la conscience de ses organes, et qu'il en donne l'usage à l'animal, sans que celui-ci ait la moindre idée de leur construction. L'instinct a des facultés qui correspondent aux organes : celle de voir, à la vue ; celle d'aimer, au cœur : celle de haïr, qui est en rapport avec les armes dont l'animal est pourvu. On en peut conclure qu'il a, comme le corps, des qualités qui contrastent, et d'autres qui consonnent entre elles. En effet, il a en opposition l'amour et la haine, et en consonnance l'intelligence et la réflexion, l'imagination et la mémoire. Il y a donc toute apparence que l'instinct a existé avant le corps de l'animal, qu'il l'a organisé dans le sein maternel ; que lui seul a le secret de sa construction, de l'usage de ses organes, de leur entretien, et quelquefois de leur réparation ; que c'est lui enfin qui a le plan

de la vie entière de l'animal, qu'il dirige dans son ensemble ainsi que dans tous ses détails. Une autre preuve qu'il est antérieur à l'animal, et qu'il a organisé ses parties, c'est qu'il ne se détruit jamais, ni par l'éducation, ni par les habitudes, ni par le retranchement des organes. En vain on arracherait au loup ses dents, on ne lui ôterait point son naturel carnassier. Ceux-là sont donc, pour le dire en passant, dans une erreur bien cruelle, qui mutilent des enfants mâles, croyant les délivrer pour l'avenir de la passion de l'amour. La suppression des parties de leur sexe, ne fait que redoubler dans la jeunesse les ardeurs d'un feu qui ne peut plus s'exhaler par les jouissances. Les eunuques de l'Orient ont des sérails : ils étaient hommes par l'ame avant de l'être par le corps. L'instinct donc caractérise l'animal encore plus que ses organes, puisqu'il subsiste lorsqu'ils sont détruits, et qu'il ne fait que s'accroître par leur privation.

Les instincts des animaux n'ôtent rien à l'action de la Divinité : c'est sans doute sa sagesse qui les a créés, puisqu'elle les a balancés les uns par les autres, par toute la terre. Si elle n'avait établi entre eux le plus parfait équilibre, par la diversité même de leurs qualités, les carnivores auraient bientôt détruit tous les autres. Pour moi, j'aime à concevoir l'ame d'un animal renfermée dans son corps avec son ins-

tinct, comme un passager dans un vaisseau avec un pilote chargé seul du soin de la manœuvre, sans que le premier y connaisse rien. Un corps peut renfermer plusieurs ames, comme un arbre renferme plusieurs végétaux, ainsi que nous l'avons démontré. Un arbre greffé en porte de plusieurs espèces. Mon hypothèse est peut-être la seule qui puisse expliquer, du moins dans l'homme, les combats de ses diverses passions, ainsi que nous le verrons aux harmonies humaines.

Nous en avons dit assez sur les animaux pour faire voir qu'ils ne sont pas de simples machines passives, comme le prétendait Descartes. Selon lui, ils ne devaient leurs actions qu'à celle des objets extérieurs : autant valait dire qu'ils leur devaient aussi leurs formes et leurs organes. Au reste, ce grand homme n'en est pas moins chez nous le père de la philosophie. C'est lui qui a appris à notre raison à secouer le joug de l'autorité. Mais, comme a dit Voltaire, il nous a si bien enseigné à douter de la philosophie des anciens, qu'il nous a appris à douter de la sienne. Après tout, rien n'est plus difficile que de tracer des méthodes dans l'étude de la nature, et sur-tout dans celle de la morale. D'abord notre langue manque souvent d'expressions justes : elles sont ou trop faibles, ou trop fortes ; quelquefois elle n'en fournit point du tout. Nos mots dérivés et composés n'ont plus la même signification que les mots

simples qui les ont produits; ils sont comme certains végétaux, dont les tiges ont d'autres vertus que leurs racines. Par exemple, j'ai défini l'instinct le pré-sentiment des convenances de l'animal. Pour conserver au mot pré-sentiment la signification que je lui donne, je suis obligé de séparer la particule *pré*, qui signifie *avant*, du mot sentiment : alors il signifie avant-sentiment, qui dit plus, ce me semble, que pressentiment, qui ne signifie guère qu'un sentiment douteux et confus de ce qui doit arriver; tandis que l'avant-sentiment de l'instinct dans l'animal, est sûr, décidé et clairvoyant.

Il en est de même des mots re-gret et réjouissance, que j'ai employés au même lieu, comme des effets de l'instinct combiné avec la mémoire. La particule *re* paraît une abréviation du mot latin *iterum*, ou de son vieux synonyme français, *derechef*. Ainsi, re-gret et re-grettable, viennent de *iterum gratus*, derechef agréable, et ré-jouissant de *iterum gaudens*, derechef jouissant. Celui-ci signifie, dans l'origine, jouissant une seconde fois, si on en sépare la particule *re;* car, en le joignant immédiatement avec elle, il ne comporte qu'une idée unique de joie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces deux mots composés, ayant deux racines du même sens à-peu-près et la même préposition, ils aient un sens tout-à-fait opposé; car le regret apporte

de la peine, et la réjouissance du plaisir : c'est que le regret se porte sur les plaisirs perdus, et la réjouissance sur les plaisirs retrouvés.

En général, les mots composés ont beaucoup plus de force que leurs racines ; mais ils présentent souvent un tout autre sens. Tels sont ceux où entre la particule *in*, négative lorsqu'elle est synonyme de non. *Infans*, enfant, dit plus que *non fans*, qui ne parle pas ; insolent, que *non solens*, qui n'a pas coutume ; injurieux, que *non habens jus*, qui n'a pas droit ; impertinent, que *cui non pertinet*, à qui il n'appartient pas ; infidèle, que non fidèle ; impiété, qui suppose une injure à l'égard de la Divinité, que la non piété, qui n'affirme que de l'indifférence ; incrédulité, refus de croire par orgueil, vice du cœur, que la non crédulité, qualité du jugement ; car la crédulité est elle-même un défaut de l'esprit : d'où l'on voit qu'en séparant simplement d'un trait des mots composés, on leur donne quelquefois un sens différent de celui qu'ils avaient dans leur composition. Souvent ce nouveau sens est plus faible : *Vis unita major*, les forces augmentent par leur union.

Ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que ces particules adjectives ont souvent des significations opposées. Ainsi, *in*, privatif et expulsif dans les exemples ci-dessus, est positif et collectif dans incorporé, incarcéré : mais ce qu'il

y a de plus singulier, c'est qu'il signifie à-la-fois dedans et dehors dans les mêmes dérivés. Incorporé veut dire entré dans un corps, et *incorporable*, qui n'y est pas encore entré. Il en est de même d'incarcéré et d'incarcérable. Au reste, j'aurai attention de séparer par un simple trait les mots composés, de leurs prépositions, lorsque j'aurai besoin de les ramener à leur signification primitive; ce qui sera plus expédient qu'une périphrase, et plus usité qu'un mot nouveau.

Quant aux mots collectifs de règnes, de classes, d'ordres, de familles, de genres, d'espèces et de variétés, dont se servent les naturalistes, ils ont sans doute beaucoup d'insignifiance, d'arbitraire et de confusion. Le règne ne convient qu'à Dieu, comme nous l'avons dit dès le commencement de ces harmonies. La classe ne signifie qu'une agrégation, qui se rapporte autant au genre qu'aux ordres mêmes. L'ordre s'applique à tout ce qui est ordonné. La famille comporte l'idée de parenté, et convient encore mieux aux individus de la même variété, aux variétés de la même espèce, et aux espèces du même genre, qu'à des genres rapprochés, auxquels on l'applique, parce que ceux-ci ont entre eux moins de ressemblance. Celui de genre a une signification plus déterminée, parce qu'il engendre en effet les espèces. Nous avons suppléé à la

plupart de ces noms en y substituant ceux de puissances, d'harmonies, de genres et d'espèces.

Malgré les embarras, l'insuffisance de notre langue, et les préjugés qui enveloppent notre raison, nous allons tâcher de donner une idée de la puissance animale et de ses développements. Comme les premiers navigateurs, qui se hasardèrent en pleine mer sans octant et sans boussole, vinrent cependant à découvrir les principales parties du globe en lâchant de temps en temps dans les airs un oiseau de terre, afin de découvrir par son vol et son instinct les îles qu'ils n'apercevaient pas sur leur horizon : ainsi, en consultant l'instinct des animaux comme le vol de leur âme, nous pourrons faire quelque découverte dans la sphère immense de la vie, et en déterminer au moins les principaux cercles. C'est ainsi que Noé, sous un ciel nébuleux, jugea, par le vol du corbeau et celui de la colombe, de l'état de la terre inondée par l'Océan. Ce fut surtout l'oiseau des amours qui, en lui rapportant un rameau vert d'olivier, lui fit juger que les montagnes apparaissaient au-dessus des eaux et devenaient habitables. Pour connaître donc les premières bases de la puissance animale, et même de la puissance humaine, nous nous guiderons aussi par leurs amours.

Les animaux doivent leurs noms, comme nous

l'avons déjà dit, au mot *anima*, *ame*, parce qu'ils sont animés. Du mot ame nous avons dérivé celui d'aimer, parce que la nature de l'ame est d'aimer. En effet, toutes ses affections ne sont que des amours, tels que l'amour de soi, l'amour de ses convenances, l'amour fraternel, conjugal, maternel. La cruauté même des bêtes féroces, ce principe de haine qui les anime contre d'autres espèces, n'est qu'un amour du sang et du carnage.

Les ames sont pré-existantes au corps des animaux; ce sont elles qui le forment dans le sein maternel par la médiation même des amours. Le soleil et la lune en sont les premiers moteurs; car leur gestation, leur naissance, leurs développements, leurs amours et leur mort, sont réglés dans chaque espèce d'après les diverses phases et périodes de ces astres. L'ame d'un animal n'est pas simple; elle a deux facultés en consonnance, l'intelligence et la réflexion. Il ne suffirait pas à un animal d'avoir les idées de ses besoins par l'instinct ou l'intelligence; s'il ne les rapportait à soi-même par la réflexion, elles ne se présenteraient à son ame que comme des images dans un miroir, il ne les verrait que comme des idées qui lui seraient étrangères; mais c'est en se les appliquant par la réflexion, qu'il procède à l'action qui les suit. C'est ainsi que si son corps n'était formé que de sa moitié droite, encore que

cette moitié renfermât tous ses organes, il resterait sans action, ne pouvant ni marcher, ni manger, ni se reproduire. Son ame est donc composée de deux moitiés en consonnance avec les mêmes facultés, comme son corps est formé de deux moitiés en consonnance avec les mêmes organes. Or, comme c'est l'ame qui développe le corps dans le sein maternel, on en peut conclure que les harmonies morales précèdent et ordonnent les physiques, et que la fraternelle est la première de toutes. C'est cette même harmonie fraternelle qui assemble, non-seulement les deux moitiés de la même ame et du même corps, en les rendant semblables, mais les ames des ames, et en forme des familles et des tribus. L'ame a deux moitiés en consonnance, elle en a aussi deux en contraste comme le corps; elle a ses inimitiés comme ses amitiés au dedans d'elle-même et au dehors : c'est ce que nous verrons aux harmonies fraternelles, positives et négatives. Non-seulement l'ame d'un animal n'est pas simple, mais elle n'est pas unique; elle semble composée de plusieurs ames qui agissent toutefois de concert, comme le corps lui-même est formé de plusieurs matières différentes, telles que les nerfs, la chair, les os, qui sont en harmonie. Au reste, il ne doit pas nous paraître plus étrange de concevoir plusieurs ames renfermées dans la peau d'un seul animal, que plusieurs vé-

gétaux sous l'écorce du même végétal, et d'y en voir même de greffés d'espèces différentes. La lumière du soleil, si pure, ne renferme-t-elle pas toutes les couleurs ?

Depuis le lumbis ou ver de terre, tout nu, qui n'a pas l'industrie de se revêtir d'un fourreau, jusqu'à Newton, qui forma un système du monde, nous distinguons cinq genres d'ames, l'élémentaire, la végétale, l'animale, l'intelligente, et la céleste. Les quatre premières appartiennent au plus petit insecte, et la cinquième à l'homme seul.

L'ame élémentaire des animaux est ce premier principe de l'existence qui leur est commun avec tous les corps, c'est l'attraction. L'attraction paraît adhérente à la matière; elle agit sur le rayon de lumière qu'elle détourne vers l'angle d'un corps qu'on en approche; elle arrondit en goutte de pluie la vapeur qui nage en l'air, et la cristallise en étoiles de neige à six rayons lorsqu'elle s'en échappe. Elle agrège dans le sein de la terre les grains de sable en cristaux, et les métaux en pyrites; elle fait monter la sève dans les vaisseaux capillaires des végétaux, et circuler le sang dans les veines des animaux; elle agit sur-tout sur leurs nerfs, dont elle paraît être le premier mobile; elle semble se décomposer ou se composer en magnétisme, en électricité, en feu et en lumière. Le grand foyer de l'attraction est le soleil, qui l'exerce sur tous les corps planétaires

qu'il fait tourner autour de lui. Ceux-ci en sont pénétrés, et l'exercent à leur tour sur les satellites qui tournent autour d'eux, et tous ensemble sur les corps qui sont fixés à leur circonférence par la pesanteur, ou qui se meuvent sur elle, parce qu'ils paraissent avoir en eux un principe isolé d'attraction : tels sont les animaux. Les réservoirs et les conducteurs de l'attraction sont principalement les corps planétaires dans les cieux, et les métaux sur la terre. Les uns et les autres paraissent être en harmonie. Leur analogie se manifeste d'abord par l'identité de leurs noms dans l'ancienne chimie, ensuite par leur éclat, leur pesanteur, et leurs influences: car la valeur des métaux, parmi les hommes dans la zone torride, est dans la raison composée de leur distance de la terre et du soleil. L'or, par exemple, le plus pesant des métaux, a des rapports frappants avec le soleil par son poids, son incorruptibilité, sa couleur jaune, son éclat, sa ductilité, qui approche de celle de la lumière, et parce qu'il est le premier mobile des sociétés humaines, comme le soleil l'est du système planétaire. La lune, après le soleil, a le plus d'influence sur la terre, dans un rapport égal à celui que l'argent, qui lui est analogue par sa blancheur, a avec l'or : c'est-à-dire que l'argent, à son tour analogue à la lune par son éclat et son nom, ne vaut sous la Ligne qu'un peu plus de la douzième

partie de l'or. Ainsi sa valeur est avec celle de l'or dans la même proportion que la lumière de la lune avec celle du soleil, puisqu'il faut environ douze mois et demi lunaires pour composer une année solaire, ou, si l'on veut, parce que la lumière de la lune est douze fois et demie plus faible, comme je crois m'en être assuré. On pourra voir, aux harmonies solaires, les harmonies des autres métaux avec les autres planètes; mais ce que je ne me rappelle pas y avoir dit, c'est que le platine, qui n'est, pour ainsi dire, pour nous qu'un métal de pure curiosité, a été découvert à-peu-près en même temps que la planète si éloignée d'Herschell. Il en est de même de plusieurs métaux, trouvés de nos jours aux mêmes époques que plusieurs satellites.

On me dira peut-être que je renouvelle d'anciennes erreurs par des rapprochements fort éloignés; mais je ne fais que suivre les ruines de l'ancien temple de la science, qui a été élevé bien plus haut que nous ne croyons : d'ailléurs tout est lié dans la nature. Les couches concentriques d'un ognon sont en harmonie avec les mois de la lune, et celles d'un arbre avec les années du soleil : pourquoi l'argent et l'or n'y seraient-ils pas avec ces deux astres? Plusieurs métaux ont, comme les planètes, des principes connus d'attraction. L'or attire le mercure, que le soleil volatilise; et l'aimant le fer.

Il paraît donc constant que les métaux ont des analogies avec les planètes par leur pesanteur, leur éclat, leurs attractions: ils en ont encore par leur électricité, dont le soleil est la source. Non-seulement ils en sont les conducteurs, mais les foyers permanents : c'est ce que prouvent les expériences du galvanisme, dont nous parlerons bientôt. En attendant, nous observerons que l'électricité est un fluide de feu, souvent non apparent, qui circule dans tous les corps, et passe de ceux qui en ont plus dans ceux qui en ont moins. Elle est divisée par ses effets en électricité positive et en électricité négative, et peut-être le serait-elle même en active et en passive.

Elle paraît un des premiers mobiles de la végétation et de l'animation. C'est après les orages les plus fulminants que les plantes végètent, fleurissent et fructifient avec le plus de vigueur ; c'est encore alors que les générations des insectes se multiplient avec tant de rapidité, que le vulgaire les croit quelquefois tombés du ciel. L'électricité semble être le flambeau des amours : elle en allume les feux dans l'âge adulte. De ces feux électriques, les uns sont soli-lunaires, et les autres luni-solaires. Les soli-lunaires se manifestent dans la vie des animaux mâles, dans les parures de leurs corps, qu'ils revêtent de couleurs plus vives, sur-tout ceux des mâles: dans les oiseaux.

et même dans les quadrupèdes carnassiers, dont les yeux brillent dans l'obscurité, et dont les poils se hérissent et jettent des étincelles.

Nous sommes tentés de croire que l'électricité se communique aux plantes par l'entremise des métaux. Sans rapporter ici des exemples extraordinaires consignés dans des recueils savants, tels que celui d'un cep de vigne de Tokai en Hongrie, qui avait crû sur une mine d'or, et dans les feuilles duquel on trouva des filets d'or, nous citerons les expériences faites par un grand nombre de naturalistes, entre autres par le célèbre Geoffroy : elles prouvent qu'il n'y a pas un seul végétal dans les cendres duquel on ne trouve du fer. On peut aisément concevoir que ce métal, qui est dissous en particules invisibles dans les eaux ferrugineuses, se mêle à la sève des végétaux ; mais comme nous savons, d'un autre côté, qu'il est un des plus puissants conducteurs de l'électricité, nous ne nous éloignerons pas de la vraisemblance en le regardant comme la cause de ses phénomènes dans la végétation. Il se manifeste sur-tout dans les fleurs rouges; car c'est lui qui leur donne cette couleur, comme j'en ai vu l'expérience sur une rose.

Le fer existe pareillement dans les animaux. Il donne à leur sang la couleur rouge; il s'y fait sentir au goût même par une saveur ferrugineuse. C'est par le fer que le sang de bœuf contient,

que, lorsqu'il est brûlé, il prend une couleur bleue, et devient ce qu'on appelle bleu de Prusse. Il est donc certain que le fer donne aux végétaux et aux animaux les couleurs rouge et bleue, et toutes les harmonies qui en dépendent, comme l'orangée, la pourprée, la violette. On pourrait y joindre encore la couleur noire, comme le prouve la teinture qui résulte de la combinaison de la noix de galle et du fer.

Si nous avons découvert que le fer entre dans la composition des végétaux et des animaux, c'est par le moyen de leur cinération et de l'aimant. Si on eût fait les mêmes expériences sur leurs cendres avec le mercure, qui est l'aimant de l'or, peut-être y aurait-on trouvé des parcelles de ce métal. Je suis porté à croire que les végétaux et les animaux qui ont des couleurs jaunes, les doivent à une teinture d'or. J'ai ouï dire au savânt chimiste Sage, auquel j'ai vu faire les expériences sur le rouge des fleurs, du vin et du sang, que la couleur jaune annonçait dans les cailloux la présence de l'or. Pourquoi n'indiquerait-elle pas aussi ce riche métal dans les végétaux et les animaux? C'est la couleur du soleil, ou du moins la première décomposition de ses rayons, qui paraissent un or volatilisé. J'ai avancé quelque part que le diamant était une concrétion de sa lumière. Je hasardais cette opinion sur ce qu'en brûlant le diamant dans un creuset, il ne restait

aucune matière. Une expérience du chimiste Morveau vient d'y trouver pour résidu un acide carbonique, au moyen duquel il a fait de l'acier. Il en conclut que le diamant est un charbon. Il reste à savoir si c'est le feu de l'expérience, ou le soleil, qui en a fait un charbon. Ce serait, dans cette dernière supposition, celui de la lumière, dont l'or, d'un autre côté, semble être une concrétion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le soleil ne forme l'un et l'autre que dans la zone torride, comme on le voit par les latitudes des mines d'or et de diamants. S'il se trouve de l'or hors des tropiques, c'est que la mine qui le fournit y a été renfermée autrefois, comme je l'ai prouvé, d'un autre côté, par les fossiles des végétaux et des animaux torridiens qui sont dans leur voisinage. Il y a des mines d'or en Sibérie; mais il y a aussi beaucoup de débris de palmiers, de squelettes et de dents d'éléphants. Quant aux diamants, je n'ai pas ouï dire qu'on en eût encore trouvé dans les zones tempérées ou glaciales, peut-être faute de les y avoir cherchés. Un diamant brut ne se découvre pas comme l'or par son éclat, car il ne ressemble qu'à un grain de sel; mais il a ceci de commun avec l'or, qu'il est le plus pesant de tous les cailloux non métallisés, comme l'or est le plus lourd des métaux.

Si donc la terre, sous l'influence la plus active

du soleil, sert de matrice à l'or, pourquoi les végétaux et les animaux qui pompent ses rayons, et combinent en leur propre substance leurs particules ignées, ne renfermeraient-ils pas aussi des parcelles d'or, comme ils en contiennent de fer ? Il est très-remarquable que la couleur jaune, indicatrice de l'or dans les pierres, se manifeste dans la plupart des germes des semences, et surtout dans cette poussière jaune des anthères qui féconde leurs fleurs. Presque toutes les anthères des fleurs sont jaunes, et elles sont placées au foyer d'un réverbère formé par des pétales, dont les courbes réfléchissent sur ces parties masculines toutes les influences des rayons du soleil. Au contraire, les stigmates, ou ouvertures du pistil, qui en sont les parties féminines, sont blancs, et semblent établir, par leur couleur, d'autres rapports avec les influences des rayons de la lune. Les fleurs de quelques plantes paraissent phosphoriques la nuit, entre autres la capucine. Enfin, lorsque les végétaux viennent à se décomposer, les feux dont ils s'étaient imbibés, semblent s'en dégager en partie, et apparaissent en lueurs bleuâtres : telles sont celles des bois pourris.

Les mêmes effets de la lumière et de l'électricité peuvent se reconnaître dans les animaux. Leur cerveau et leurs nerfs, qui sont en quelque sorte leurs premiers germes, sont d'un blanc

mêlé de jaune. Leurs nerfs sont, comme les fils d'or et d'argent, de puissants conducteurs de l'électricité. Celui qui aboutit à leurs yeux, les rend quelquefois étincelants dans les transports de l'amour ou de la colère. Enfin, dans la dissolution des animaux, les particules de la lumière qui èntraient dans leur composition, se manifestent souvent en lueurs phosphoriques, sur-tout dans les poissons marins, parce que la mer est le grand réceptacle des éléments. Elle est si imprégnée de celui du feu entre les tropiques, qu'elle en paraît la nuit toute lumineuse; mais lorsqu'elle flue de la zone torride vers notre pôle, pendant notre hiver, non-seulement elle en adoucit la rigueur sur nos côtes, en attiédissant leur atmosphère par sa chaleur, mais elle est peut-être, par ses émanations phosphoriques et ses ondulations, la cause de ces aurores boréales ondoyantes qui, l'hiver, éclairent les nuits des contrées septentrionales, et qui n'y apparaissent qu'après l'équinoxe d'automne, époque de sa révolution du midi au nord. Non-seulement l'attraction, le magnétisme, l'électricité et la lumière sont dans les métaux, les végétaux et les animaux; mais le feu lui-même qui les produit, y est en nature et dans un état de repos, que le mouvement manifeste. Des physiciens suédois viennent de produire, par le simple frottement de deux plaques de fer, une chaleur qui fait

bouillir de l'eau dans un vase, sans que ces deux plaques s'usent sensiblement. C'est un nouveau moyen de se chauffer. Nous ne pouvons pas douter que le bois ne contienne beaucoup de feu, puisqu'il en fournit sans cesse à nos foyers.

Quant aux animaux, leur chaleur manifeste assez le feu qui les anime. L'homme en est le mieux pourvu ; sa chaleur naturelle est la même que celle qui fait éclore les œufs des oiseaux : il peut l'augmenter par le simple frottement de ses membres : ils produisent alors de la chaleur, comme les deux plaques de fer de l'expérience suédoise ; c'est une preuve de plus des rapports des nerfs avec les métaux. Les uns et les autres sont aussi des conducteurs et des foyers de l'électricité, comme nous le verrons par l'expérience du galvanisme.

Un animal a, avec son ame élémentaire, une ame végétale qui en est très-distincte. S'il n'avait qu'une ame élémentaire, elle mettrait son corps en boule par son attraction, ou en aigrette par son électricité, ou en telle autre forme analogue à celle des cristaux ou des pyrites. Mais l'ame végétale a, si j'ose dire, sous ses ordres la première avec toutes ses facultés mécaniques. Je la compare à un maçon servi par un apprenti qui lui apporte tous les matériaux dont il a besoin, tandis qu'il les dispose par assises et par chaînes pour élever son édifice. L'ame végétale

organise le corps d'un animal ainsi que celui d'un végétal, mais d'une manière plus régulière, et sans contredit beaucoup plus compliquée. Elle le symétrise d'abord dans le sein maternel en deux moitiés parfaitement semblables, et en deux moitiés opposées tout-à-fait différentes. Après avoir établi ces consonnances et ces contrastes, elle développe et façonne son cerveau, ses nerfs, son cœur, ses veines, ses chairs, ses os, ses entrailles, sans qu'il en sente rien. Venu à la lumière, elle entretient la respiration de son poumon et la circulation de son sang, même pendant son sommeil, sans qu'il s'en mêle en aucune manière. Elle fait de même toutes les fonctions de sa digestion et de sa nourriture, au moyen de ses intestins, qui sont comme autant de racines. S'il vient à être blessé, elle répare ses plaies, et les cicatrise en les recouvrant d'une nouvelle peau. Quelquefois elle lui engendre des membres tout entiers quand il les a perdus, comme on le voit dans les crabes, dont les pates repoussent toutes façonnées, avec leurs articulations et leurs pinces. Elle fabrique de nouveaux bras à ces crustacées, comme aux arbres de nouvelles branches. Que dis-je! elle produit sur les corps des animaux plusieurs espèces de végétaux qui, toutefois, ne fleurissent et ne fructifient point, quoique bien enracinés : tels sont les poils, les plumes, les écailles, les

ongles, les cornes. Chacune de ces végétations a ses lois particulières : les cornes lisses des bœufs sont permanentes, et les bois fourchus des cerfs tombent tous les ans. Elle varie à l'infini les formes des animaux; cependant elle ne s'écarte jamais des lois des consonnances et des contrastes, qui composent chacun d'eux de deux moitiés égales et de deux moitiés opposées. Il est bien certain que chaque animal a en lui une ame végétale qui s'occupe de tous ces soins. Mais ce qui paraît le plus étonnant, c'est que pendant qu'elle développe en lui, je suppose, les parties du sexe mâle, une autre ame, souvent fort loin de là, fabrique à un animal de la même espèce les parties du sexe femelle; et, comme si elles pouvaient s'entendre, elles leur donnent un instinct commun pour se rapprocher, et des formes ou des couleurs différentes pour se reconnaître. Les amours des animaux, comme ceux des végétaux, sont réglés sur les diverses périodes du soleil et de la lune. Lorsque la femelle est fécondée, elle reproduit de nouvelles ames. L'amour est une flamme qui, comme celle du feu, se communique et se multiplie sans s'affaiblir. Ce sont les astres des jours et des nuits qui en sont les premiers mobiles. La terre, dans sa course journalière et annuelle, déploie en spirale la circonférence de ses deux hémisphères; le soleil l'entoure de ses rayons, comme de fils d'or

tendus sur un métier; la lune, semblable à une navette céleste, les croise et les entrelace de ses rayons d'argent. Les végétaux et les animaux éclosent, se développent, et se perpétuent par ces harmonies soli-lunaires et luni-solaires : on ne peut en douter; mais comment celles-ci auraient-elles le pouvoir de créer des ames végétales si intelligentes, et de les mettre en rapport entre elles et avec les éléments? Comment, d'un autre côté, ces ames, séparées de ces rayons et renfermées dans des corps isolés, auraient-elles le pouvoir de les réparer et de les reproduire? Il faut donc admettre nécessairement une ame universelle souverainement puissante et intelligente, qui a créé d'abord et organisé des germes divers pour en composer l'ensemble du monde, et a donné à l'astre du jour et à celui des nuits le pouvoir de les développer par des ames mécaniques; ou, ce qui revient au même, qui a créé des ames végétales pour organiser la matière, et donné au soleil et à la lune de les mettre en activité. Si on peut comparer la faible industrie de l'homme à celle de l'Être suprême, ces ames mécaniques ou végétales ressemblent à ces machines conçues par un savant artiste, et dont les forces mises en mouvement par l'action du feu, ou par le cours des vents et des ruisseaux, expriment des liqueurs, pulvérisent des grains en farines, scient des planches, frappent même

des monnaies avec leurs légendes, sans que ces moteurs si ingénieux aient le sentiment et la connaissance de leurs opérations.

L'ame végétale de l'homme réunit et développe dans son corps les plus belles formes, qui ne sont que réparties dans le corps des animaux; elle fixe sa taille et ses forces avec une proportion admirable. Ainsi, en lui faisant occuper le centre de la sphère de leur puissance, elle lui en assure l'empire. C'est ce que nous verrons plus en détail, lorsque nous nous occuperons de l'ensemble du corps de l'homme, aux harmonies humaines.

Après les ames élémentaires et végétales des animaux, qui ne sont que des espèces d'aimants insensibles, nous en distinguons une troisième, qui est l'ame animale : c'est l'ame proprement dite. Elle donne son nom à l'animal, parce qu'elle l'anime : elle seule a le sentiment de son existence et de celle du corps : elle a la conscience de ses organes, dont elle fait usage sans rien comprendre à sa construction; elle est occupée principalement du soin de lui fournir des aliments, dont le premier est encore le feu solaire fixe, et combiné, comme nous l'avons vu, avec la substance des végétaux : il passe de là dans la chair des animaux, dont il entretient la vie. Ce feu nourricier s'y fixe encore pour servir, après leur mort, de pâture aux bêtes carnassières. Il

ne s'harmonie point ainsi avec la terre, car les animaux n'en font point leur nourriture. Les substances végétales et animales sont les seules qui s'imbibent, comme des éponges, de ce feu alimentaire, auquel l'homme ajoute encore, pour ses besoins, le secours du feu terrestre.

L'ame animale est la seule qui soit susceptible de douleur et de plaisir, par l'entremise des nerfs répandus dans toutes les habitudes du corps, et sur-tout à la peau. Ce sont eux qui l'avertissent des dangers du corps par le tact; elle ne sent plus rien s'ils viennent à être paralysés. Le foyer de ses sensations est au cœur; c'est encore là que réside l'instinct avec ses passions, dont la principale est l'amour de soi, qui se décompose dans chaque animal en amour de ses convenances et en haine de ses disconvenances, mobiles de toutes ses actions.

Les ames élémentaires et végétales agissent toutes par des lois communes à tous les animaux; elles sont si semblables dans chacun d'eux, qu'on est tenté de croire que c'est une ame universelle qui forme leur corps, l'entretient et le répare. Ces ames assemblent de la même manière le fœtus du loup et celui de l'agneau dans le sein maternel; elles opèrent aussi également dans leur estomac la circulation du sang, la digestion, la nutrition, quoique l'un soit carnivore, et l'autre herbivore : mais l'ame animale est par-

ticulière à chacun d'eux, chacune a son instinct qui lui est propre. Celle du loup lui inspire, dès la naissance, le goût de la chair et du sang; et celle de l'agneau, celui des herbes tendres et des ruisseaux limpides. Celle du loup diffère même de celle du chien, quoique leurs corps aient tant de ressemblance. L'instinct du loup l'éloigne de l'homme, et celui du chien l'en rapproche, sans que l'éducation et les habitudes puissent altérer ces différences. Chacun d'eux apporte en naissant son caractère paternel, dont l'empreinte est ineffaçable; leur ame a préexisté à leur corps. Je suis très-porté à croire que c'est elle qui le façonne et lui donne sa physionomie: elle imprime à celle du loup des traits féroces, que l'œil inattentif de l'homme confond avec ceux du chien de berger, souvent aussi hérissé que le loup; mais l'agneau ne s'y méprend jamais: il distingue, au premier aperçu, au simple flairer, son tyran de son défenseur.

D'où viennent ces haines et ces affections innées? Je n'en sais rien; je vois bien que les résultats en sont bons, et qu'ils sont relatifs à l'homme. Il est certain que les animaux frugivores et herbivores auraient bientôt dépouillé la terre de tous ses végétaux, si les bêtes de proie n'en arrêtaient la population: d'un autre côté, celles-ci, en se multipliant, détruiraient bientôt toutes les espèces anìnnées, si l'homme, à son

tour, ne leur servait d'obstacle. Au fond, dans cette lutte meurtrière, on ne peut accuser la nature d'injustice et de cruauté. Quand elle fait manger un animal par un autre animal, elle n'enlève pas, comme un brigand à l'égard d'un autre homme, une vie qui ne lui appartient pas. C'est elle qui a tout donné à tous, elle peut donc tout leur reprendre ; elle a tiré du fleuve de la vie une infinité de ruisseaux qu'elle fait circuler sur la terre, elle peut les faire passer les uns dans les autres à son gré. La mort n'est pour chaque animal qu'une modification de son existence, sa vie est transportée de son corps dans celui qui l'a dévoré ; cependant l'ame qui l'animait a une autre destinée. L'ame de l'agneau ne passe point dans celle du loup : son sang si doux ne fait qu'accroître la soif cruelle de son tyran. Que deviennent donc à la fin l'ame innocente de l'un, et l'ame féroce de l'autre ? Je l'avoue, je ne sais pas plus où elles vont que d'où elles viennent. Cependant, s'il m'est permis dans un sujet si obscur de hasarder quelques conjectures, je serais porté à croire à la métempsycose, comme les Indiens. Ces peuples, les plus anciens de la terre, pensent, d'après les traditions de la plus profonde antiquité, que les ames des hommes passent, après la mort, dans le corps des animaux, suivant les passions qui les ont dominés pendant leur vie : celles des cruels,

dans les tigres et les lions ; des politiques perfides, dans les renards et les serpents ; des gourmands, dans les porcs, etc. Il est certain que l'homme réunit en lui les passions de tous les animaux, et que celle qui y devient dominante ou par la nature ou par l'habitude, se manifeste dans sa physionomie par les traits de l'animal qui en est le type. On prétend qu'on peut en reconnaître l'expression en mettant sa main sur sa bouche, et ne laissant apparaître que le front, les yeux et le nez. Jean-Baptiste Porta a tracé des visages qui ont des traits sensibles de bœuf, de tigre, de porc, etc. Mirabeau, un des premiers moteurs de notre révolution, avait dans sa large tête, ses petits yeux et ses mâchoires proéminentes, je ne sais quoi de la hure d'un sanglier. J'ai vu telle femme à grand nez recourbé, et à petite bouche vermeille, qui ressemblait fort bien à une perruche. Enfin, l'homme et la femme sont susceptibles de toutes les passions des animaux, de leurs jouissances et de leurs maladies ; le soleil et la lune en développent les diverses périodes.

Enfin, une quatrième ame se manifeste dans les animaux, c'est l'intelligente : c'est elle qui gouverne l'ame animale ; elle a en partage l'imagination, le jugement et la mémoire ; comme l'autre, l'instinct, la passion et l'action. L'ame intelligente réside dans le cerveau, et l'animale

dans le cœur; chaque espèce d'animal a une portion de l'une et de l'autre, qui lui est particulière et qui la caractérise. La fourmi républicaine, comme l'abeille, aime aussi le miel; mais elle ne s'avise point de le recueillir sur les fleurs, et d'en faire des ruches dans ses souterrains; elle ne s'occupe qu'à y ramasser les débris des végétaux et des animaux, pour lesquels la nature l'a destinée. L'ame intelligente de chaque espèce d'animal n'est qu'un rayon particulier de la sphère de l'intelligence commune à tous les animaux, comme son ame animale n'est qu'un rayon de la sphère de leurs passions.

L'homme seul réunit en lui la plénitude de ces deux sphères; il est susceptible de toutes les industries comme de toutes les jouissances: on l'appelle par excellence l'animal raisonnable, parce que son esprit est susceptible de concevoir toutes les raisons ou les rapports des êtres; on pourrait le nommer encore par excellence l'animal animé, parce que son cœur est susceptible de toutes les passions des animaux.

Mais il a une ame bien supérieure aux deux précédentes, c'est une ame céleste. Il est le seul des animaux qui ait le sentiment de la Divinité; c'est là son instinct proprement dit. Celui de chaque être sensible l'attache à un site, à une plante, et celui de l'homme à Dieu. Ce sentiment naît avec lui et étend ses désirs au-delà de

son horizon et de sa vie; il est commun aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés. C'est au sentiment de l'existence d'un Dieu que l'homme doit celui de l'infini, de l'universalité, de la gloire, de l'immortalité, lequel venant à s'harmonier avec son intelligence, lui a fait faire tant de progrès dans les sciences et dans les arts, et donne tant d'étendue à ses passions lorsqu'il se combine avec elles. C'est à cet instinct de la Divinité qu'il doit celui de la vertu, qui règle ses innombrables désirs vers le bonheur de ses semblables, dans la crainte ou l'espérance que lui inspire le sentiment d'un Être suprême, vengeur et rémunérateur. Cet instinct céleste est le fondement naturel de toute société humaine. Il a aussi des instincts animaux: tels sont les sympathies et les antipathies, les goûts et les répugnances pour certains états, qui produisent ou de grands talents, ou des non succès. Ces sentiments sont innés, et l'éducation ne peut les surmonter; mais celui qui domine tout homme au sein de la nature, est le sentiment de son auteur, et c'est peut-être à ce sentiment qu'il doit celui de cette sphère universelle d'intelligence qui le rend si supérieur aux autres animaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus savants des hommes, les Socrate, les Platon, les Newton, ont été aussi les plus religieux. Nous développerons les effets de l'ame céleste aux harmonies humaines.

Résumons ce que nous venons de dire sur les diverses ames et leurs facultés principales. L'ame élémentaire, qui ne paraît être que le feu solaire, produit l'attraction, l'électricité, le magnétisme; l'ame végétale, les formes, les amours, les générations; l'animale, l'instinct, la passion, l'action; l'intellectuelle, l'imagination, le jugement, la mémoire; la céleste, le sentiment de la vertu, de la gloire, de l'immortalité. Toutes ces ames ont des harmonies avec le soleil.

Mais, me dira-t-on, peut-on supposer ainsi plusieurs ames renfermées dans un seul corps? Sans doute, comme j'ai supposé et démontré plusieurs couleurs renfermées dans un même rayon de lumière, plusieurs qualités dans le feu, telles que l'attraction, l'électricité; plusieurs airs dans l'atmosphère, plusieurs eaux dans l'Océan, plusieurs matières de différente nature dans le même minéral, plusieurs végétaux, et, qui plus est, de diverses espèces, dans le même végétal, comme dans un arbre greffé. Mais comment des ames si différentes entre elles, peuvent-elles agir de concert dans une même action? Ce qui prouve leur différence, c'est qu'elles ne sont pas toujours d'accord. Je vais tâcher de faire comprendre leurs actions et leurs réactions par une comparaison bien simple.

En prenant pour termes extrêmes de la vie animale le ver de terre tout nu, qui, moins indus-

trueux que l'huître, n'a pas l'intelligence de se revêtir d'une coquille, et en suivant jusqu'à l'homme qui a inventé tant de sciences et d'arts, nous comparerons tous les degrés d'intelligence des animaux destinés à voguer sur l'océan de la vie, aux diverses embarcations que l'homme a imaginées pour naviguer sur les eaux, depuis le tronc flottant d'un arbre qui sert au sauvage à traverser une rivière, jusqu'au vaisseau équipé de tous les arts et sciences nautiques, construit pour faire le tour du monde. Nous trouverons dans les intermédiaires la balse, la pirogue, la yole, le canot, la chaloupe, la goëlette, le brigantin, la frégate, et nous arriverons à nos gros vaisseaux de guerre, armés de cent canons et au-delà. Voilà pour les formes des corps des animaux. Quant aux ames et aux facultés qui les animent, nous comparons l'élémentaire aux mineurs, bûcherons, tisserands et cordiers, qui fournissent les premiers matériaux du navire, sans connaître l'usage qu'on en doit faire: l'ame végétale, aux forgerons, charpentiers et calfats, qui les emploient d'après les plans et proportions que leur donne la nature, ce savant ingénieur. Ils sont aussi chargés des réparations, et pour cela ils sont répandus dans tout le corps. L'ame animale, avec ses passions, ressemble à l'équipage, composé de matelots placés chacun à leur poste, et toujours prêts à obéir au maitre

et au contre-maître, qui résident au cœur. L'ame raisonnable, avec ses facultés intellectuelles, placée dans le cerveau étroit des animaux, est comme le pilote et ses aides, dont la cabane est située près du gouvernail et de la boussole. Il dirige la route du vaisseau, et commande la manœuvre à l'équipage. L'ame céleste de l'homme, avec ses instincts divers, est dans un cerveau plus spacieux, comme un capitaine dans une chambre de conseil. On peut le comparer à un homme de qualité qui ne connaît rien au vaisseau ni à sa construction ; mais il a seul le secret du voyage : son instinct en est la carte. Il donne chaque jour la route au pilote, qui, d'après ses ordres, commande la manœuvre à l'équipage. Veut-il marcher? les cuisses, les jambes, les pieds et leurs doigts sont en mouvement. Ne veut-il mouvoir que quelques-unes de ses parties? elles se remuent, et les autres s'arrêtent. Il semble qu'à chaque articulation de la bouche, du genou, du métacarpe, des orteils, il y ait des postes de matelots qui agissent seuls ou tous ensemble, suivant la volonté du capitaine. Celui-ci ignore au reste tout ce qui se passe au dedans; il ne s'occupe que du dehors; il a soin seulement que le vaisseau évite les écueils, et qu'il soit d'ailleurs bien approvisionné. Un beau jour, il s'avise de faire donner à cet équipage si docile une plus grande quantité de ce feu élémentaire qui

les anime; il l'enivre de liqueurs spiritueuses: aussitôt le voilà tout en activité, et dans un mouvement extraordinaire. Les matelots circulent avec rapidité d'un bout du vaisseau à l'autre, n'obéissant plus à la voix de leur pilote. L'ame raisonnable n'a plus d'empire, le vaisseau va tout de travers. Mais c'est bien pis quand l'ame céleste appelle tout son équipage à son conseil: toutes les passions y entrent en foule, et s'emparent de ses facultés divines. La cupidité lui dit : C'est à moi qu'appartiennent les jouissances infinies; la haine, à moi les ressentiments immortels; l'ambition, la gloire est mon partage. L'orgueil dit à l'humble vertu : Tu n'es qu'une illusion; et, jetant ses yeux égarés vers les cieux, il ajoute : Il n'y a d'autre Dieu que moi dans l'univers. Souvent l'ame raisonnable, séduite par eux, leur applaudit. La mémoire leur cherche des exemples dans le passé, et l'imagination leur trace des plans pour l'avenir; le jugement les sanctionne. C'est ainsi que, dans la révolte d'un équipage, le pilote, le maître et le contre-maître se joignent aux matelots, et renferment le capitaine dans sa chambre; ils laissent aller ensuite le vaisseau au gré des vents. Ils ont bien la route de chaque jour, mais ils n'ont plus celle de tout le voyage; ils finissent par embrasser la piraterie. Tel est l'état d'un homme livré à ses passions. La discorde se met bientôt entre elles

quelquefois l'imagination enlève le timon au jugement ; alors l'homme devient fou. Quelquefois l'ame animale et la raisonnable sont paralysées ; alors il tombe dans l'état d'imbécillité. Mais, dans ces deux états, l'ame élémentaire et la végétale font toujours bien leurs fonctions ; souvent les fous et les imbécilles jouissent d'une santé robuste. Quelquefois celles-ci tombent dans le désordre, comme dans l'état de maladie ; cependant les passions conservent leur activité, mais l'ame intellectuelle jouit de toutes ses facultés : telle était celle de Pascal, dont les idées étaient profondes, quoique son corps fut cacochyme. Quelquefois l'ame céleste est la seule qui leur survive : telle est souvent celle des mourants, qui étonne par des pressentiments et des prédictions. L'ame céleste, prête à quitter la terre, est susceptible des plus sublimes conceptions, comme le soleil qui, à son couchant, brille de tout l'éclat de ses feux. Toutes ces ames peuvent agir ensemble ou séparément : nous en pouvons donc conclure qu'elles sont distinctes les unes des autres.

Ces ames ont précédé les corps. Ce sont elles qui, dans le sein maternel, assemblent leurs parties organiques, leur donnent les formes, les développements et les proportions assignés à chaque espèce par l'Auteur de la nature, et par rapport à l'homme, comme nous le verrons bientôt.

Non-seulement les harmonies physiques appartiennent aux ames, qui en ont seules le sentiment; mais c'est en elles seules que résident les harmonies morales, qui assemblent les harmonies physiques. Je n'en citerai ici pour exemple que la première de toutes, l'harmonie fraternelle. C'est elle qui compose les corps des animaux de deux moitiés égales; c'est dans la ligne qui les réunit que se trouve le profil qui caractérise chaque espèce. Le végétal n'a point de profil déterminé, ni de face proprement dite; mais l'animal a l'un et l'autre : l'expression de son ame se trouve dans son profil. C'est lui qui lui donne sa physionomie: c'est la ligne qui le divise en deux moitiés égales et semblables, qui exprime dans l'attitude basse du porc la gourmandise, dans le lion la férocité, dans la tourterelle les graces et les amours. Ce profil a la même expression dans chaque genre d'animal; mais il varie à l'infini dans chaque homme, suivant la passion qui le domine.

C'est dans le profil, tant intérieur qu'extérieur, que se trouvent les sensorium de tous les organes de l'animal, d'abord ceux de la glande pinéale, où réside, dit-on, l'ame intellectuelle; du nerf optique, des nerfs olfactiques, de la respiration, de l'ouïe, de la potation, de la nutrition; du cœur, siége de l'ame animale; des sexes, de la génération et des sécrétions. Si vous coupez un animal, tel qu'un insecte, dans sa largeur,

vous verrez les deux moitiés se mouvoir encore. La tête d'une mouche, séparée de son corps, donne long-temps des signes de vie, tandis que son corps voltige çà et là; mais si vous fendez cet insecte dans sa longueur, en deux moitiés égales, il périt à l'instant. L'ame qui l'anime ressemble à la flamme qui naît de deux tisons rapprochés, et qui s'évanouit si on les sépare l'un de l'autre. Elle est donc une harmonie fraternelle des deux moitiés de son corps, ou plutôt c'est elle qui, dans l'origine, le forme de deux moitiés dans le sein maternel.

Non-seulement l'ame, j'entends la végétale, compose le corps d'un animal de deux moitiés en consonnance, mais elle en façonne toutes les parties, et les répare lorsqu'elles sont blessées. Elle développe, dans les espèces innombrables des animaux, toutes les formes imaginables, depuis les plus gracieuses jusqu'aux plus déplaisantes. Il est digne de remarque que les plus laides ont été données aux animaux nuisibles ou incommodes à l'homme, et les plus belles à ceux qui doivent vivre dans son voisinage ou sous son empire. L'ame végétale donne au loup un poil hérissé et des yeux étincelants; à l'agneau de douces toisons; au cheval une croupe arrondie, une encolure fière et des crins flottants; au pigeon, au coq, les plus charmants contours; au chien, fait pour être caressé, un poil soyeux. Les plus belles

formes des animaux sont réunies dans l'homme et dans la femme, auxquels sont encore ordonnées leurs proportions d'après des plans arrêtés par l'auteur de la nature. Leurs développements viennent du soleil, cette sphère de feu mouvante et vivante, qui renferme dans son sein toutes les attractions, les répulsions, les électricités, toutes les températures dans ses rayons, toutes les couleurs dans sa lumière, toutes les courbes dans son globe, tous les mouvements dans son mouvement, et bien d'autres qualités connues et à connaître.

De dire maintenant où vont les ames élémentaires, végétales, animales, intellectuelles et célestes, lorsqu'elles sont séparées de leurs corps, c'est ce que je ne sais pas. Cependant, puisque j'ai osé parler de leurs différences et de leur origine, je hasarderai de parler aussi de leur fin. Ce sont des opinions que je présente, non comme des vérités, mais comme des vraisemblances.

Les ames élémentaires passent évidemment d'un élément à un autre. Quoiqu'elles viennent, dans leur principe, du soleil, elles paraissent fixées à la terre, qui en est un des réservoirs. La flamme qui consume une bougie, en s'éteignant va se rejoindre à la masse de feu répandue dans l'atmosphère. La pesanteur d'un corps ne s'évanouit point lorsqu'il est mis en poudre : elle reste divisée entre chacune de ses parcelles, et se réunit à la pesanteur totale du globe. Il en est

de même de l'électricité; elle circule d'un corps à l'autre, où elle est tantôt positive, tantôt négative, suivant qu'elle s'y trouve en plus ou en moins. Elle se fixe dans les métaux, qui non-seulement en sont de puissants conducteurs, mais des réservoirs constants; elle s'attache aussi aux nerfs des animaux, et y séjourne encore quelque temps après leur mort. Il y a donc à cet égard identité entre l'électricité, les métaux et les nerfs : c'est ce que prouve une expérience fort curieuse dont j'ai promis de parler. C'est un médecin italien appelé Galvani, mort depuis quelques années, qui a découvert l'influence directe de l'électricité des métaux sur les nerfs des animaux après leur mort; l'expérience qu'on en répète tous les jours, s'appelle, de son nom, galvanisme : je l'ai vu faire sur une grenouille morte depuis vingt-quatre heures. On la coupa en deux, transversalement; les intestins furent ôtés, et on détacha du dos l'extrémité du nerf des cuisses; la circonférence du nerf découvert fut ensuite enveloppée avec une petite feuille d'argent. Dans toutes ces opérations, aucun signe de mouvement ne se manifesta dans la grenouille, quoiqu'on se fût servi d'un couteau de fer; mais le professeur ayant pris une petite plaque d'étain, et l'appuyant d'un bout sur la lame d'argent, et touchant avec le milieu de cette plaque le bout du nerf découvert, dans l'instant le tronçon de

la grenouille s'élança sur la table à plusieurs reprises, comme si elle eût été vivante. Il réitéra ces mouvements en levant d'une main l'animal en l'air par le bout d'une de ses pates, et lui appliquant son appareil de l'autre main, et le tronçon ne cessa de se mouvoir très-vivement, tant qu'il éprouva le contact de la plaque d'étain en harmonie avec la lame d'argent et le bout du nerf.

Le professeur nous fit voir ensuite que deux morceaux du même métal en contact, tel que l'argent sur l'argent, ne produisaient aucun effet sur les nerfs de la grenouille. Il nous fit sentir sur nous-mêmes un autre effet de l'harmonie de deux métaux différents. En mettant sur le bout de la langue une pièce d'argent ou une pièce d'étain, on n'en éprouve aucune sensation; mais en posant ces deux pièces l'une sur l'autre, de manière que la langue touche à leur point de contact, alors on y sent une saveur très-marquée. Il y a plus, en mettant dessus et dessous la langue l'argent et l'étain, de manière qu'ils se touchent par un bout, on voit dans l'instant briller un éclair : c'est le coup électrique. Tous les métaux en contact produisent ces effets, pourvu qu'ils soient différents, tels que le cuivre et le fer, mais sur-tout l'or et l'argent.

Ces expériences ne paraissent être que de simples objets de curiosité, mais je les regarde

comme de petites portes qui ouvrent une grande entrée dans le champ de la nature. Nous en concluons que les harmonies soli-lunaires et luni-solaires, dont nous avons parlé jusqu'ici, sont non-seulement répandues dans les puissances élémentaires de la nature, comme nous l'avons démontré, mais que leurs attractions et leurs électricités, ainsi que celles des autres planètes, sont concentrées et déposées dans les métaux qui leur sont analogues, et qui en sont non-seulement des conducteurs, mais des réservoirs; que les harmonies métalliques, ainsi que les planétaires, manifestent leurs influences sur nos nerfs lorsque ces métaux y sont harmoniés deux à deux, et que nos nerfs sont les conducteurs et les réservoirs de ces influences, soit par eux-mêmes, soit par les métaux qu'ils renferment. Puisque les nerfs des animaux sont sensibles, après la mort, aux harmonies métalliques de l'étain et de l'argent, du cuivre et du fer, du plomb et du cuivre, de l'or et de l'argent, comment douter qu'ils n'éprouvent, pendant la vie, les harmonies planétaires analogues à ces métaux, telles que les soli-saturnales, les saturni-lunaires, les vénéri-martiales, et toutes les influences de leurs diverses combinaisons, comme l'a prétendu la plus haute antiquité? Il est certain que ces harmonies fraternelles existent dans les soli-lunaires et les luni-solaires, ainsi que nous l'avons dé-

montré, sur-tout dans les développements de la puissance végétale.

Les feux électriques soli-lunaires et luni-solaires se manifestent non-seulement dans la vie des végétaux et des animaux, dans leurs amours, dans les parures de leurs corps qu'ils revêtent des plus belles couleurs, comme dans les oiseaux, ou par des flux périodiques, comme dans la femme; mais ils se font voir encore après la mort dans leur décomposition. C'est à ces feux électriques qu'il faut rapporter les lumières phosphoriques et bleuâtres, qu'on remarque la nuit dans les bois pourris et dans les cadavres en dissolution; mais c'est sur-tout dans la mer, où viennent se rendre les dissolutions de tous les corps, qu'on observe, principalement dans les saisons chaudes et entre les tropiques, ou dans tous les lieux les plus bas de l'Océan, un nombre infini de corpuscules phosphoriques, qui rendent pendant la nuit les flots tout étincelants de lumière. Ces corpuscules lumineux paraissent, dans un temps calme, agités de mouvements en tous sens. Ne seraient-ils pas des molécules organiques répandues par-tout, suivant Buffon? Seraient-ce les ames élémentaires des animaux, ou leurs ames animales mêmes?

Les ames végétales paraissent, de leur côté, se réunir à la puissance végétale. Les végétaux s'engraissent de leurs propres débris. Ces ames pa-

raissent être, dans chaque espèce, en nombre déterminé. Celles qui organisent le blé, par exemple, ne subsistent qu'en certaine quantité dans le même champ. Si on y en sème plusieurs années de suite, il dégénère, et à la longue la terre lui refuse toute nourriture. Les laboureurs disent alors qu'il n'y trouve pas les sucs qui lui sont propres : n'est-ce pas plutôt parce que les ames végétales du blé n'y sont plus ? Cependant le champ épuisé n'est pas stérile ; il reste toujours fécond pour d'autres plantes : il en est de même des ames végétales des animaux. Lorsqu'une année a produit beaucoup de chenilles, l'année suivante il y en a fort peu, quoiqu'on dût s'attendre à en retrouver beaucoup par la multiplication rapide de ces insectes ; mais, ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que ces ames végétales créent chaque année une matière nouvelle. Ce sont celles des plantes, qui augmentent tous les ans la couche d'humus qui recouvre la terre ; et ce sont aussi les végétales des animaux qui ont formé tous nos rochers de pierre calcaire. Chaque année, les animalcules des madrépores, et ceux qui animent les poissons à coquille, élèvent, au fond des eaux de l'Océan, de nouveaux lits de marbre, de pierre, de plâtre, des débris et des tritus de leurs travaux. Leurs ames végétales semblent avoir des analogies avec cette ame universelle qui va toujours créant ; elles font végéter le globe lui-même,

qui, par leur moyen, croît chaque année en circonférence. Il semble qu'il y ait quelque chose de créateur dans les rayons du soleil, qui en est le mobile. Ils forment d'abord les diamants et l'or pur dans les matrices des minéraux, puis, se combinant avec les ames végétales des plantes et des animaux, ils créent de la terre et des pierres.

Quant aux ames animales ou passionnées, elles paraissent circuler de génération en génération dans chaque espèce d'animal. Serait-ce de ces transmigrations que viendraient les prévoyances innées des animaux pour une vie qu'ils ne connaissaient pas encore? Leur instinct de l'avenir ne serait-il qu'une expérience acquise dans une vie précédente? Pour nous, nous sommes portés à le croire. Ce n'est que par ces transmigrations que nous pouvons expliquer nous-mêmes les sympathies et les antipathies que nous apportons en naissant. Au reste, le nombre des ames animales, comme celui des végétales dans chaque espèce, paraît en rapport avec le nombre même des hommes.

Quoique nous ayons supposé que les ames intelligentes ou raisonnables étaient des ames particulières, elles ne sont peut-être au fond que des facultés semblables et communes, inhérentes à des instincts différents. L'intelligence des animaux est le sentiment de leurs convenances: elle est à leur ame ce qu'un rayon du soleil est

à leurs yeux : l'un et l'autre sont les mêmes pour tous. L'intelligence d'un animal ne diffère de celle de l'homme qu'en ce qu'elle n'est qu'un point ou qu'un rayon de cette sphère universelle, dont l'homme occupe le centre, et Dieu la circonférence. Un petit reflet de la lumière du jour suffit aux travaux de l'abeille dans sa ruche obscure; l'homme éclaire les siens la nuit par la clarté de la flamme du feu dont il dispose; mais l'auteur de la nature illumine les siècles et les mondes par des soleils. Une abeille fait son alvéole hexagonale avec autant de géométrie que Newton, mais elle ne fera jamais d'autres figures géométriques. Elle n'imaginera jamais la vis où se renferme le coquillage, ni même la coupe concave où la rose lui présente ses glandes nectarées : elle n'en a que faire. Des alvéoles à six pans lui suffisent pour déposer son miel. Mais l'ame de Newton a de plus grands besoins. Elle trace sur la terre les courbes que parcourent les astres dans les cieux; elle s'étend avec eux dans l'infini, et s'anéantit par le sentiment de celui qui les a créés.

Les intelligences des animaux sont donc inhérentes à leurs ames, et paraissent les accompagner dans leurs transmigrations. Quelles doivent donc être, après la mort, celles de l'homme qui a pendant sa vie de si sublimes instincts?

Quant à l'ame céleste, je l'ai déjà dit, elle

n'appartient qu'à l'homme. C'est elle qui répand dans ses traits non encore défigurés par les passions animales, les charmes ineffables de l'innocence, de la bonté, de la bienfaisance, de la justice, de l'héroïsme. Elle imprime sur sa physionomie un caractère qui soumet à la houlette même de ses enfants les fiers taureaux, les chevaux indomptés, et jusqu'à l'éléphant colossal. Harmoniée dans son corps avec les passions animales qui doivent lui être soumises, comme les ames des autres animaux sur la terre, si elle s'en laisse subjuguer, elle leur transmet le sentiment de l'infini, de l'universalité, de l'immortalité, qui n'appartiennent qu'à elle; mais si elle les tient sous son empire, elle se dirige vers les cieux, d'où elle tire son origine, et où elle espère son retour, par un instinct qui lui est naturel. C'est cette lutte, soutenue par de si sublimes espérances, qui constitue la vertu, dont l'homme seul est capable. Les passions peuvent varier à l'infini le visage de l'homme, parce qu'elles sont toutes renfermées dans son cœur; une seule étend son uniformité sur tous les animaux de la même espèce. Dans une assemblée d'hommes, vous en trouverez qui ont des physionomies de renard, de loup, de chat, de sanglier, de bœuf; mais dans un troupeau de moutons, tous se ressemblent si parfaitement, que le berger même est obligé de marquer ceux qu'il veut reconnaître.

Voyez même comme les traits du même homme varient dans la joie, la tristesse, le ris, les larmes, l'espérance, le désespoir, et dans les divers âges de sa vie: vous diriez de plusieurs êtres différents. C'est par les ames animales que les hommes sont en guerre les uns avec les autres et avec eux-mêmes; c'est par leurs ames célestes qu'ils sont en paix, qu'ils communiquent entre eux, et se rapprochent de leur centre commun, qui est le sentiment de la Divinité. Mais où vont ces ames célestes lorsqu'elles sont séparées du corps? Les Indiens croient que celles qui ont été subjuguées par leurs passions, vont dans le corps des animaux qui en sont les types : celles des gourmands dans les porcs, etc. Quant à celles qui ont acquis quelque degré de perfection par la vertu, elles passent dans un des sept paradis ou mondes, dont ils font diverses descriptions, et qui paraissent être les planètes. Pour nous, nous sommes portés à croire que les plus parfaites vont dans le soleil, astre éclatant d'où émane tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

LIVRE VI.

HARMONIES HUMAINES.

Le sentiment est la conscience du cœur, comme la raison est la science de l'esprit. C'est au cœur que la nature fait aboutir à-la-fois tous les sens de notre corps et toutes les lumières de notre esprit. Prenons pour exemple le sens de la vue. Nous avons, à la jonction de nos deux nerfs optiques, un sensorium qui reçoit les images des objets; ce sensorium, qui nous donne la science de la lumière, a des communications avec le cœur, sans lequel nous n'aurions point la conscience de la vision. Le cœur est-il oppressé? la vue se trouble. Il en est de même des vérités purement intellectuelles : telles sont, par exemple, celles de la géométrie. Toutes ses démonstrations se terminent à l'évidence : or l'évidence est un sentiment; c'est la raison de la nature, et le *nec plus ultrà* de la nôtre en har-

monie avec la sienne. On ne peut raisonner au delà sans déraisonner. Voilà pourquoi les recherches trop profondes des métaphysiciens les ont jetés dans l'absurde. C'était pour avoir outrepassé l'évidence, que le subtil Malebranche avait conclu que les animaux n'avaient point de sentiment. C'est en suivant la même route, que nos idéologistes modernes sont tombés dans l'athéisme. La vérité est comme un rayon du soleil : si nous voulons fixer nos yeux sur elle, elle nous éblouit et nous aveugle ; mais si nous ne considérons que les objets qu'elle nous rend sensibles, elle éclaire à-la-fois notre esprit et réchauffe notre cœur. C'est au cœur qu'aboutit le sentiment de son évidence : il excite la joie, l'admiration et l'enthousiasme dans le géomètre même le plus impassible. C'est ce sentiment qui fit sortir tout nu du bain, et courir hors de lui-même dans les rues de Syracuse, Archimède, que le sac de cette grande ville et l'épée de son meurtrier ne purent émouvoir. L'évidence est une harmonie de l'ame et de la Divinité. Son premier sentiment est un ravissement céleste, tel que serait celui d'un rayon de lumière au milieu d'une obscurité profonde.

Ainsi l'esprit n'a point de science si le cœur n'en a la conscience. La certitude est donc, en dernière analyse, un sentiment, et ce sentiment ne résulte que des lois de la nature ; car celles

des hommes sont trop variables. Il n'y a de vrai dans leurs systèmes que ce qui produit en nous le sentiment de l'évidence, c'est-à-dire que ce qui est fondé sur les lois de la nature même. Il est remarquable encore que la nature ne nous laisse connaître de ses lois que celles qui ont des rapports avec nos besoins, car il n'y a que celles-là dont nous ayons le sentiment.

Je définis donc la science le sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes. Cette définition, toute simple qu'elle est, est plus exacte et plus étendue qu'on ne pense; elle circonscrit les limites de notre savoir, et nous montre jusqu'où nous pouvons les porter : car il s'ensuit que lorsque nous n'avons pas le sentiment d'une vérité, nous n'en avons pas la science; et que d'un autre côté, il en peut résulter une science, dès que nous en avons le sentiment.

Cette définition de la science en général convient à toutes les sciences en particulier. La théologie, qui s'occupe de la connaissance de tous les attributs de Dieu, ne peut être que le sentiment des lois que Dieu a établies entre lui et les hommes. L'astronomie, dont les prétentions ne sont pas moins étendues dans leur genre, n'est que le sentiment des lois qui existent entre les astres et les hommes. Il en est de même de toutes les autres, même de celles qui, comme la chimie, croient décomposer les éléments de

la nature, et les réduire à leurs premiers principes.

Je ne parle ici que des sciences humaines; car quant aux sciences véritables, elles ne sont connues que de Dieu : lui seul a le secret de son intelligence, de sa puissance, des principes de la nature, de son origine, de sa durée et de son ensemble. Il y a bien plus; c'est que chaque animal a la science incommunicable de ce qui lui est propre. Tous les philosophes du monde ne parviendront jamais à savoir d'où dérivent les instincts si variés des animaux. Celui d'une chenille qui file sa coque en automne pour passer chaudement un hiver qu'elle n'a jamais vu, et qui y ménage une ouverture pour en sortir en papillon au printemps qu'elle ne connaît pas, suffit pour renverser tous les raisonnements de Locke contre les idées innées.

La science humaine n'étant donc que le sentiment des lois de la nature par rapport aux hommes, la morale, dont nous cherchons les éléments, ne peut être que le sentiment des lois que Dieu a établies de l'homme à l'homme. On peut tirer de cette définition cette conséquence importante, c'est que toutes les sciences ont des relations avec la morale, puisqu'elles aboutissent aussi toutes à l'homme.

En effet, un homme seul sur la terre formerait ses mœurs de tout ce qui l'environnerait ; il

pourrait se livrer à la paresse ou à l'inquiétude, par la chaleur ou la froidure du climat; à l'intempérance par l'excès des fruits, à la cruauté envers les animaux innocents, et à tous les désordres des sens et de l'ame avec lui-même. Tous les objets envoient des rayons moraux à son cœur, comme des rayons visuels à son cerveau. Sa vie morale, comme sa vie physique, n'est qu'une harmonie de ces deux organes, ou plutôt des facultés de son ame qui y réside. Son intelligence lui présente les objets, son sentiment les adopte ou les repousse.

Mais c'est sur-tout au milieu de ses semblables qu'il est au foyer de toutes les impulsions morales. La nature, qui a fait les hommes sujets à une infinité de besoins pour leur donner les jouissances de tous ses biens, et pour les obliger de s'entr'aider, a mis dans le cœur de chacun d'eux le sentiment primitif de la sociabilité, qui dit : Faites à vos semblables ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. C'est donc par sa raison en harmonie avec toutes les lois de la nature, que l'homme se met d'abord à la place d'un autre homme, et qu'en même temps naissent dans son cœur les lois de la morale, par le sentiment de son propre intérêt et de celui de ses semblables. Malheur donc à ceux qui séparent ce que la nature a joint, et qui mettent une barrière entre leur raison et leur cœur! Le méchant est celui

qui circonscrit sa raison autour de lui seul, qui voit les autres hommes, et qui ne sent rien pour eux.

La morale étant donc le sentiment des lois que Dieu a établies de l'homme à l'homme, il s'ensuit qu'un simple traité de morale ne peut servir à des enfants : un enfant n'est pas plus capable d'acquérir de la morale en spéculation, qu'il ne le serait de développer sa faculté de voir par la théorie de la vision. Je dis plus, il ne comprendrait rien à ce traité, fût-il composé avec toute la dialectique de Bayle, rempli des images les plus intéressantes, et écrit avec les graces du style de Fénélon et l'énergie de celui de Jean-Jacques.

Supposez un enfant élevé dans une galerie de tableaux de paysages sans avoir jamais vu la campagne, il n'y apercevrait que des couleurs et des surfaces; et lorsqu'il verrait la campagne pour la première fois, il en jugerait tous les objets sur le même plan, comme dans sa galerie; il serait semblable à cet aveugle-né auquel on donna tout-à-coup l'usage de la vue, en lui ôtant des cataractes qu'il avait sur les yeux. Il crut au premier instant que tous les objets de sa chambre étaient à la même distance, et il fallut qu'il marchât vers les uns et les autres pour se convaincre qu'ils n'y étaient pas.

Nous formons d'abord notre vue sur notre

toucher, ensuite sur notre marcher, tant la nature a harmonié entre eux tous nos sens. Elle a lié encore les différents âges de notre vie pour notre instruction. J'en ai reçu de ma fille, âgée de quatre mois; elle croyait toucher une fleur qui était à un pied de son visage; elle tournait ses mains autour de ses yeux pour la saisir; elle s'imaginait que cet objet était au bout de son nez; il fallait que sa mère lui alongeât le bras vers la fleur, et lui apprît à la toucher, pour lui apprendre à la voir : ce n'a été que quand elle a marché qu'elle a pu juger des distances plus éloignées. C'est pour accélérer cette connaissance que Jean-Jacques veut qu'on porte l'enfant vers l'objet qu'il désire, et non l'objet vers l'enfant, comme on a coutume de faire. Ce n'est donc que par les expériences acquises par la réalité des objets, que nous pouvons juger de leurs images. Un amateur ne prend plaisir à voir un tableau de Vernet, que parce qu'il lui rappelle une série d'effets qu'il a observés lui-même, et je tiens qu'il n'en peut connaître tout le mérite, s'il n'a vu la mer, et même s'il n'y a navigué.

Il en est d'un traité de morale comme d'une galerie de tableaux; il n'intéresse que le philosophe qui connaît le monde : c'est par cette raison que tant d'à-propos nous échappent dans les comiques chez les Grecs et les Latins, et que nous saisissons toutes les beautés de sentiment

dans leurs auteurs tragiques, parce que les mœurs des anciens nous sont inconnues en partie, et que nous avons l'expérience de la pitié, de la générosité, dont les sentiments nous sont communs dans tous les âges. Mais un traité de morale ne fera pas d'impression sur un enfant, qui, n'ayant pas vécu avec les hommes, n'a pas encore l'expérience de leurs passions et des lois que la nature leur a données pour les régir. Un enfant cité par Jean-Jacques, n'apercevait que la difficulté d'avaler une médecine dans le trait sublime d'Alexandre malade, qui prend une potion de la main de son médecin, en lui faisant lire une lettre qui l'accusait de trahison : le jeune cœur de cet enfant n'ayant jamais été trahi, il ne connaissait d'autre amertume que celle du goût. Je me souviens moi-même qu'étant enfant, les fables de La Fontaine m'amusaient beaucoup, parce que leurs images naïves vont au cœur, comme celles de la nature, et que je connaissais les mœurs de quelques animaux; mais leur application m'ennuyait, parce que j'ignorais celles des hommes : je lisais la fable et je laissais là la morale; je traitais ma leçon comme mon déjeuner, j'en mangeais la confiture et j'en jetais le pain.

Ce serait bien pire, si on ne présentait aux enfants que la métaphysique de la morale sans la revêtir d'images. Comment leur apprendrait-on

par de simples raisonnements ce que c'est que conscience et justice? Ils sauraient faire des définitions comme Aristote, et des analyses comme Locke et Condillac, qu'ils n'en seraient pas meilleurs; ils seraient, comme bien des hommes, vertueux en spéculation, et non vertueux en réalité. Toute science ne s'acquiert que par l'expérience. Enseigner aux enfants la vertu par la théorie de la morale, c'est leur enseigner à parler par la grammaire, et à marcher par les lois de l'équilibre : sur tous ces points, leurs mères nourrices leur feraient faire plus de progrès que tous les professeurs des académies. L'ame, comme le corps, ne se développe que par l'exercice. Il faut commencer l'éducation morale par la pratique des vertus; la théorie n'en appartient qu'aux docteurs ou aux vieillards, qui ne veulent ou ne peuvent plus agir.

Pour apprendre la morale aux enfants, il faut donc leur faire connaître d'abord les hommes. L'éducation domestique leur en donne le premier apprentissage, en les faisant vivre avec leurs mères, leurs pères, leurs sœurs, leurs frères, leurs serviteurs ou leurs maîtres; c'est d'après les sentiments qu'ils y prennent enfants, que se forment ceux qu'ils auront un jour en devenant hommes.

Il y a à l'amirauté de Londres et à celle d'Amsterdam un grand navire construit sur terre

avec tous ses agrès; on y loge de jeunes élèves de la marine pendant plusieurs mois; ils y manœuvrent comme s'ils étaient sur mer; on leur apprend à orienter les voiles suivant le vent, à les amener dans les tempêtes, à jeter et lever les ancres, et par ces exercices on les instruit à devenir d'excellents marins. Ne pourrait-on pas faire de même un petit modèle du grand vaisseau du monde? Il ne peut être immobile et à sec comme celui d'une école nautique; les vents des passions l'agitent déjà sur les ondes de la vie; même dans le port nous avons besoin de bons pilotes.

Si un collége doit être une image de la maison paternelle, l'éducation doit être la théorie de la vie; mais comment s'y prendre pour la tracer d'une manière facile et durable dans l'esprit des enfants? En leur donnant des éléments de morale, j'ai senti qu'il fallait parler à leur jugement, et j'ai essayé de le faire. Je vais ici montrer le chemin par où j'ai marché, et j'ai tracé dans quelques pages le résultat de plusieurs années de méditation.

Le cerveau voit et le cœur sent, l'intelligence juge et le sentiment agit. Dans la plupart des animaux, le cerveau reçoit les images d'une autre grandeur, mais dans les mêmes rapports que nous. Les insectes voient avec des microscopes, et plusieurs oiseaux avec des télescopes; mais

l'intelligence de chacun d'eux est bornée à une seule industrie, et leur cœur à un seul instinct. L'entendement de l'homme est capable de recevoir toutes leurs lumières, et son cœur toutes leurs passions. L'homme, livré à tous les besoins, ébloui par tant de lumières, et agité par tant de désirs, serait abandonné à tous les égarements de la folie, si Dieu ne l'avait placé au centre de toutes les harmonies, n'avait éclairé sa tête par les lumières d'une raison universelle, qui n'est que l'intelligence des convenances de la nature, et s'il n'en avait mis le sentiment dans son cœur. C'est à sa raison que l'homme, seul de tous les êtres organisés, doit la connaissance d'un Être suprême, qui ne résulte que des harmonies de l'univers, et l'amour de ses semblables, sans lesquels il ne pourrait en jouir. De là est né le sentiment de la vertu, qui est un effort fait sur nous-mêmes pour le bonheur des hommes, dans l'intention de plaire à la Divinité. La vertu est donc produite par ces deux mobiles, Dieu et les hommes; elle est donc la véritable harmonie de l'homme, non-seulement en la considérant, comme les sages la définissent, un milieu entre deux extrêmes, entre un excès et un défaut, mais comme produite par l'amour de la Divinité et celui des hommes, qui sont à la vertu les deux plus grands extrêmes qui existent dans l'univers, Dieu étant tout et les hommes n'étant rien.

C'est du cours même des harmonies de la nature que résulte celui des vertus de l'homme. Dans sa longue et faible enfance, il fait l'apprentissage des éléments sur le sein maternel, et il y puise les premiers sentiments de la reconnaissance. Il tire de l'usage des végétaux nécessaires à sa vie, le sentiment d'une Providence ; et des animaux, compagnons de son enfance, les premières leçons de l'amitié. Ensuite il apprend de ses frères, la justice ; de l'amour conjugal, la constance ; de la paternité, la prévoyance ; de sa tribu, l'amour du travail ; de sa nation, le patriotisme ; du genre humain, l'humanité, qui renferme toutes les vertus.

Je ne fais qu'en nommer les principales, nous en indiquerons bientôt le développement avec celui des lumières des hommes, qui sont toujours en harmonie avec leurs vertus ; je n'ai voulu donner ici qu'une idée de l'homme physique et moral. Tel est le vaisseau où la nature embarque chacun de nous pour lui faire parcourir la sphère de la vie. Elle nous y fait entrer par l'enfance, région pleine d'obscurité et de frimas, d'où, entraînés par l'océan du temps, nous traversons la zone tempérée de l'adolescence : nous passons ensuite dans la zone orageuse d'une jeunesse ardente, puis dans la tempérée de l'âge viril, qui nous conduit vers un pôle opposé à l'enfance, dans la région glacée et ténébreuse de la vieil-

lesse. Les extrémités de la vie, comme celles du globe et de l'année, sont commencées et terminées par deux hivers : heureux encore si, sur une mer aussi remplie d'écueils, nous nous embarquions avec tous nos agrès ! Mais au départ, notre vaisseau n'est qu'une faible nacelle, notre raison un pilote sans expérience, notre cœur une boussole sujette à toutes les variations. Ce n'est que d'après les leçons de nos pères que nous pouvons naviguer dans ce voyage de la vie : j'en vais présenter la carte à l'enfant, comme une mappemonde à un voyageur qui doit faire le tour du globe.

Soyez mes astres, filles du ciel et de la terre, divines harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments, et qui organisez tous les êtres qui végètent et qui respirent : la nature a remis dans vos mains le double flambeau de l'existence. Une de ses extrémités brûle des feux de l'amour, et l'autre de ceux de la discorde. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière, et vous en faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, trois aimants différents, réunis par de ravissants rapports. Avec les feux de la discorde, vous enflammez la même matière, et il en sort le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux éléments. Tour-à-tour vous étendez sur la terre et vous retirez à vous les filets de

la vie, non pour le plaisir d'abattre ce que vous avez élevé, mais pour conserver l'équilibre de la nature d'après des plans inconnus aux mortels. Si vous n'y faisiez pas mourir, rien ne pourrait y vivre; si vous n'y détruisiez pas, rien n'y pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos; et vous liez ces mondes les uns aux autres par les harmonies d'une vie qui produit la mort, et d'une mort qui reproduit la vie.

Par-tout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes de l'existence du jour et de la nuit, du froid et du chaud, des couleurs, des formes, des mouvements; les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Toujours vigilantes, vous ne vous levez point avec l'astre des jours, et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs. Planant dans les régions du ciel, vous entourez ce globe de vos danses immortelles, vous tenant toutes par la main, parées d'habits différents, et dans des attitudes ineffables. Vous étendez vos cercles infinis d'horizon en horizon, de sphère en sphère, de constellation en constellation, et, ravies d'admiration et d'amour, vous attachez les chaînes innombrables des êtres au trône inébranlable de celui qui est.

Sœurs immortelles, du sein de la gloire abaissez-vous vers un enfant de la poussière; donnez-

moi, sur le penchant de la vie, d'en tracer le cours sans m'égarer! Filles de la sagesse éternelle, harmonies de la nature tous! les hommes sont vos enfants; ils ont sans cesse besoin de vos secours; sans vous, ils sont nus, misérables, discordants de langues, d'opinions, de passions: mais vous les appelez par leurs besoins à toutes les jouissances; par leur diversité, à la concorde; par leur faiblesse, à l'empire. Vous les admettez, par les lumières et la vertu, au partage de vos bienfaits et de votre puissance immortelle. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent; ils ne sont savants que de votre science; ils ne sont sages que de votre sagesse; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre, et d'espoir dans les cieux.

HARMONIES

DE L'ENFANCE.

L'homme entre dans la sphère de la vie par l'harmonie filiale; c'est un des contrastes de l'harmonie maternelle, qui est la dernière dans l'ordre des harmonies sociales, et la première en puissance. Ainsi les plans de la nature n'ont point de terme comme ceux des hommes, et tous les degrés de sa sphère la terminent et la recommencent.

C'est sur le sein maternel que l'enfant fait le premier usage de ses sens et l'apprentissage des éléments : de la chaleur, par celle de sa mère; de l'air et de la respiration, par son haleine ; de l'eau et du goût, par son lait ; du corps et du toucher, par la forme ronde du sein maternel. En même temps naissent en lui les sentiments de la confiance, de la reconnaissance et de l'amour filial. C'est avec les premières notions de la pensée et les premières expressions du langage, que son ame se développe en même temps que son corps, et son moral dans la même proportion que son physique.

L'amour filial est la première racine du chêne

de la patrie, qui doit résister à toutes les tempêtes de la politique : il est le seul fondement inébranlable des sociétés; c'est sur lui que repose le plus ancien empire du monde, celui de la Chine. Il est le premier des cinq devoirs auxquels est attachée sa constitution, sans doute la meilleure de la terre jusqu'à présent, puisqu'elle dure depuis plus de quatre mille ans. Ces cinq devoirs regardent les pères et les enfants, les maris et les femmes, les souverains et les sujets, la mutuelle amitié, et la manière dont les frères doivent vivre ensemble. Confucius les a rédigés et commentés; il les appelle les grands et les fondamentaux. Quoiqu'il n'ait pas suivi le même ordre que nous, il est très-remarquable qu'il pose l'amour filial comme la base de toutes les lois politiques. En effet, l'empereur étant considéré comme le père de son peuple, c'est sous ce rapport que ses sujets lui sont si soumis. Dans quelque gouvernement que ce soit, c'est particulièrement de l'amour filial que naît l'amour de la patrie. Plutarque veut, par cette raison, qu'on l'appelle *matrie*, parce que, dit-il, nous devons plus de reconnaissance à nos mères qu'à nos pères. Il est donc nécessaire de rappeler à ses enfants les soins que leurs mères ont pris de leur première enfance. Il faut que l'instituteur, et encore mieux l'institutrice, leur apprennent comment leur mère les a portés pendant neuf mois dans son sein, parmi des infir-

mités de toute espèce; comme elle les a mis au monde au péril de sa vie; comment elle les a allaités nuit et jour, les réchauffant contre son cœur, calmant leurs convulsions par ses caresses, essuyant leurs larmes par ses baisers, prévoyant tous leurs besoins lorsqu'ils ne pouvaient encore les exprimer que par des gémissements, et leur donnant ensuite, avec une patience inaltérable, les premières leçons de la vue, du goût, du toucher, du marcher et du parler.

Il faudrait commencer toutes les leçons par un hymne adressé à la Divinité, et chanté alternativement en chœur par les filles et les garçons: ce serait leur donner à-la-fois une idée bien naturelle de la Providence, en la leur présentant sous l'image de l'amour maternel, et une idée de l'amour maternel en le leur montrant sous celle de la Providence; on pourrait y comprendre en peu de mots les devoirs de l'amour filial. Ce concert d'enfants chantant ensemble les louanges de l'amour maternel, les disposerait à se regarder mutuellement comme membres de la même famille. Des préceptes de morale mis en musique simple, mais touchante, se graveraient profondément dans de jeunes cœurs; mais des exemples de piété filiale n'y feraient pas moins d'impression, par les images qu'elles laissent dans l'esprit. Il faut donner, tant qu'on peut, un corps aux idées et une action aux sentiments. Je leur ci-

terais donc quelques grands hommes qui se sont rendus célèbres par leur amour envers leurs mères. Le plus grand des Grecs, si la vertu donne le premier rang parmi les hommes, Épaminondas, disait que la joie la plus vive qu'il eût jamais éprouvée, était d'avoir gagné la bataille de Leuctres du vivant de son père et de sa mère. Il répétait souvent ce propos, dit Plutarque. Ainsi il rapportait l'amour de sa patrie à son origine, c'est-à-dire à l'amour de ses parents. Il leur sauva la vie par cette victoire, ainsi qu'à ses compatriotes: car si les Lacédémoniens l'eussent gagnée, ils avaient résolu d'exterminer tous les Thébains. J'ajouterai, à ce sujet, un trait qui caractérise bien sa profonde vertu, ennemie de toute vanité. Le lendemain de cette fameuse bataille, il parut en public, morne, pensif, et en habit sale, lui qui ne s'y montrait jamais que simplement, mais proprement vêtu et avec un visage gai : ses amis, voyant ce changement subit, lui demandèrent s'il ne lui était pas arrivé quelque accident fâcheux. « Non, leur répondit-il; mais je sentis hier que je m'étais élevé plus que je ne devais, par la joie de ma victoire; je la corrige aujourd'hui, parce qu'elle fut hier trop excessive. » Je joindrai à cet exemple celui de Sertorius, qui portait tant d'affection à sa patrie, quoiqu'elle l'eût exilé, qu'à la tête d'une armée victorieuse il écrivait à Métellus et à Pompée ses ennemis, qu'il était

prêt à mettre bas les armes, et à vivre à Rome en homme privé, pourvu qu'on l'y rappelât par un édit, et qu'il aimait mieux être le dernier citoyen de sa patrie, que d'être appelé empereur du reste du monde : sentiment, certes, bien contraire à celui de l'ambitieux César, qui disait qu'il aimerait mieux être le premier dans un village que le second à Rome. « Une des principales causes, dit Plutarque, pour laquelle Sertorius désirait tant d'être rappelé dans sa patrie, était l'amour qu'il portait à sa mère, sous laquelle il avait été nourri orphelin de son père, et avait mis toute son affection entièrement en elle : de sorte que quand les amis qu'il avait en Espagne le mandèrent pour y venir en prendre le gouvernement et y être leur capitaine, après y avoir été quelque temps, ayant eu nouvelle que sa mère était décédée, il en eut une si grande douleur, que peu s'en fallut qu'il n'en mourût de regret. Il demeura sept jours entiers couché par terre en pleurant, sans donner le mot du gué à ses gens et sans se laisser voir à aucun de ses amis, jusqu'à ce que les autres capitaines principaux et de même qualité que lui vinrent à l'entour de sa tente, et l'importunèrent tant par prières et remontrances, qu'ils le contraignirent d'en sortir, et de se montrer et parler aux soldats, et d'entendre à ses affaires, qui étaient très-bien acheminées. »

Si les actions des gens de bien sont très-utiles pour exciter à la vertu, celles des méchants ne le sont pas moins pour éloigner du vice. On ne produit d'effet que par des contrastes; la beauté d'un paysage redouble par l'horreur d'un précipice. Citez donc aux enfants des traits de scélératesse filiale; parlez-leur de l'horrible Néron, qui fit poignarder sa mère; représentez ce monstre au faîte de la puissance humaine, se plaignant jour et nuit que les Furies le déchiraient avec leurs fouets; dévoré par ses remords, cherchant à les étouffer par de vaines expiations; objet de mépris et de douleur, malgré les congratulations de l'armée, du sénat et du peuple, qui le félicitèrent sur son action atroce; et périssant enfin l'objet de l'exécration de ce même peuple corrompu, qui l'avait flatté dans sa puissance, et de l'exécration de la postérité, qui ne flatte jamais.

Si j'avais à élever des enfants sortant des mains de la nature, et destinés à vivre dans une île déserte, je ne leur parlerais ni de l'erreur ni du vice : l'un et l'autre sont étrangers à l'homme. Nés dans le sein de l'ignorance et de l'innocence, ils seraient sages et heureux sans effort; mais il n'en est pas ainsi de ceux qui doivent vivre dans notre ordre social : il faut les prémunir contre la contagion des préjugés, des vices et des mauvais exemples, qui les environnent souvent dès le berceau. Il faut donc leur offrir

de grands modèles, qui leur montrent la vertu dans toute sa beauté, et le vice dans toute sa laideur. Je ferai, à cette occasion, une réflexion que je crois très-importante, c'est que, lorsque vous leur raconterez quelque acte vicieux, il faut toujours le faire suivre par le récit d'une action louable, afin que leur ame s'y arrête et s'y repose. Disposez toujours leurs jeunes cœurs à aimer, ils ne trouveront un jour que trop de sujets de haïr. Si vous commencez par leur présenter des tableaux du vice, ceux de la vertu ne leur paraîtront ensuite que plus aimables. Si, au contraire, vous faites précéder ceux de la vertu, vous leur rendez le vice plus odieux; mais vous habituez leur cœur à la haine, car la dernière impression est toujours la plus durable.

Ainsi, vous pouvez opposer à la conduite de Néron envers sa mère Agrippine, au fond très-ambitieuse, celle d'Alexandre envers sa mère Olympias, qui ne l'était guère moins. Alexandre étant en Asie, Olympias lui écrivait souvent des lettres où elle se plaignait qu'il était trop généreux envers ses favoris; que par ses bienfaits il les rendait égaux aux plus grands rois, et leur donnait les moyens de se faire beaucoup d'amis en se les ôtant à lui-même. Il gardait secrètement ses lettres sans les communiquer à personne, sinon qu'un jour, comme il en ouvrait une, Éphestion s'approcha, suivant qu'il avait

coutume, et la lut avec lui : Alexandre ne l'en empêcha point ; mais, après qu'il eut achevé de la lire, il tira de son doigt l'anneau dont il scellait ses lettres, et il en mit le cachet sur la bouche d'Éphestion. Il envoya à sa mère de magnifiques présents, mais il lui manda de ne pas se mêler du gouvernement. Elle entra à ce sujet dans une grande colère, qu'il supporta avec patience ; et comme Antipater, qu'il avait laissé pour son lieutenant en Macédoine, lui écrivit un jour une longue lettre où il se plaignait d'elle, après l'avoir toute lue, il dit : « Antipa-
» ter ne sait pas qu'une seule larme de ma mère
» efface dix mille lettres semblables. »

Il est sans doute aisé à un fils de chérir la mère dont il est aimé. On peut ajouter à ces considérations que Domitius, père de Néron, fut un très-méchant homme, tandis qu'on ne peut reprocher à Philippe que la ruse en fait de politique ; mais Alexandre s'en préserva par son éducation, car personne n'eut plus de loyauté que lui. Ceci nous amène à parler d'un cas fort amer de la vie, et fort embarrassant. Un enfant peut avoir des parents durs, brutaux, et même cruels : comment lui faire aimer ce qui est haïssable ? C'est ici qu'il faut lui parler le langage de la vertu ; il faut lui rappeler les peines qu'il a données à ses parents par ses infirmités, ses besoins, ses caprices même. On peut citer des

exemples d'enfants qui ont réformé leurs parents vicieux, à force de douceur et de patience. On en trouve plusieurs de célèbres dans l'histoire de la Chine; car le gouvernement y est attentif à récompenser la vertu dans les enfants même, et sur-tout la piété filiale, qui lui sert de base. Dites enfin à votre élève cette grande vérité, que la Providence vient au secours de ceux que la société abandonne, que Dieu adopte les enfants malheureux. Vous trouverez dans nos histoires assez d'exemples d'enfants délaissés ou persécutés par leurs parents, qui sont devenus des hommes illustres.

La route de l'homme est facile à tracer quand il se trouve entre deux vices, ou entre une vertu et un vice; mais il n'en est pas de même quand il est entre deux vertus. Si un enfant a un père dénaturé, il doit fuir sa présence plutôt que de lui manquer; la barbarie du père ne peut justifier l'ingratitude du fils. Mais s'il doit opter entre l'amour qu'il doit à ses parents et celui qu'il doit à sa patrie, comment se conduira-t-il? Si son père conspire contre l'état, ira-t-il le dénoncer? Verra-t-il de sang-froid sa patrie sur le bord du précipice, ou donnera-t-il la mort à celui dont il a reçu la vie? On cite l'exemple du consul Junius Brutus qui fit périr ses deux fils pour avoir trahi Rome. Mais il ne s'agit pas ici du devoir d'un père revêtu d'une magistrature

souveraine envers ses enfants criminels, mais du devoir des enfants à l'égard de leur père coupable envers la patrie. Si Tatius et Tibérius, enfants de Brutus, avaient été revêtus du consulat, et que leur père fût entré dans la conspiration des Tarquins, auraient-ils dû le condamner à la mort? Non, certes, ils ne l'auraient pas dû. Vous me direz: On doit plus à sa patrie qu'à sa famille : oui, sans doute; mais, par la même raison, on doit plus au genre humain qu'à sa patrie: or, les droits du genre humain sont ceux de la nature. Ce n'est que pour en jouir que la patrie elle-même est fondée, et c'est en renverser les fondements que de détruire les devoirs de l'amour filial par les devoirs de l'amour patriotique; c'est couper la racine d'un arbre pour en conserver le tronc. On ne doit point anéantir une vertu par une autre vertu, ni punir un crime par un autre crime. Si un fils a un père coupable envers son souverain, il doit faire tout ce qui est en lui pour empêcher le succès de ses projets; mais s'il ne peut y réussir, les lois doivent le récuser non-seulement comme juge, mais comme témoin. Il y a plus, l'amour de la patrie ne vient que de l'amour de nos pères; et si je livre ma famille, parce qu'elle est coupable envers ma patrie, je serai donc fondé aussi à livrer ma patrie lorsqu'elle sera coupable envers le genre humain, dont elle n'est qu'une

famille. On voit que le même principe peut mener à de terribles conséquences.

Toutes les vertus politiques n'ont d'autres appuis que les vertus morales, et c'est en renverser la première base, posée par la nature, que de détruire, sous quelque prétexte que ce soit, la piété filiale. Les Romains, dont nous avons quelquefois exagéré les principes, ne pensaient pas autrement. Plusieurs de leurs grands hommes ont blâmé la cruelle justice de Junius Brutus. Ses enfants sans doute devaient être punis, mais un père devait se récuser pour leur juge. Plutarque dit que ses mœurs austères n'avaient pas été adoucies par la raison, et il le compare à une épée de trempe trop aigre. Mais, certes, les Romains n'eussent vu qu'avec horreur des enfants dénoncer leur propre père, comme il arriva du temps des proscriptions. Voyez, dans les beaux jours de la république, comme on honorait l'amour filial! Un homme était condamné à mourir de faim dans la prison. A juger du crime par le supplice, il devait être bien grand! Peut-être était-il dirigé contre l'état; n'importe : la fille du coupable s'introduit dans son cachot et l'y nourrit de son propre lait. Le sénat, instruit de cette action, ordonna que le père fût rendu à la fille, et qu'à la place de la prison on élevât un temple à la Piété.

On ne doit conclure en aucune manière de

ce que je viens de dire, qu'il soit ordonné d'aimer sa famille plus que sa patrie : au contraire, on doit, dans tous les cas, préférer celle-ci à sa famille et à soi-même. Mais c'est pour l'amour même de la patrie qu'on doit aimer ses parents. Comment serons-nous fidèles à celle qui rassemble autour de nous tous les moyens de soutenir notre vie, si nous ne le sommes pas à ceux qui nous ont donné la vie? Mais enfin, que fera un fils s'il rencontre son père les armes à la main parmi les ennemis de sa patrie? Épaminondas disait que si on y voyait un ami, il fallait détourner sa lance de sa poitrine. Certes, un fils ne dirigera pas la sienne contre le sein paternel. Mourons, s'il le faut, pour le salut de la patrie, mais vivons pour le bonheur de nos parents. Ce n'est qu'en vivant vertueusement pour eux, que nous serons dignes de mourir généreusement pour elle.

Les vertus n'ont pas toujours à combattre des passions ; elles se heurtent aussi les unes contre les autres, sur-tout dans les dissensions civiles. La justice, l'intérêt du peuple sont souvent réclamés par deux partis ennemis : comment se conduire alors? Je ne connais qu'un moyen, c'est de tenir tant qu'on peut un juste milieu: puisque c'est la place qu'occupe toute espèce de vertu. Au reste, les lois de la nature sont précises, mais leur application est souvent embar-

rassante. Sans doute c'est une prière bien sage et bien proportionnée à nos besoins, que celle qui nous apprend à demander à Dieu de ne pas nous exposer aux tentations.

Si vous avez besoin de quelques conseils, dit Juvénal, laissez faire aux Dieux : ils savent mieux que l'homme ce qui convient à l'homme; l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

Les noms des enfants influent souvent sur leurs caractères, comme je l'ai remarqué ailleurs : il importe donc beaucoup de leur donner, dès la naissance, des surnoms d'hommes vertueux. Ce n'est pas qu'il leur soit permis de mépriser ceux de leurs parents. On doit leur citer le mot de Cicéron, dont le nom dérive en latin de *cicer*, qui signifie pois chiche. On lui conseillait d'en changer. Je le rendrai, dit-il, si célèbre, qu'on se fera honneur de le porter. Au reste, l'influence des noms sur les hommes est plus grande qu'on ne le pense. C'est par l'effet d'une bonne politique, que Rome moderne donne aux enfants naissants et aux jours de l'année, les noms des saints qu'elle a elle-même canonisés. Ces noms réveillent les souvenirs de toutes les vertus.

SCIENCE DES ENFANTS.

PREMIÈRES IDÉES DES PEUPLES.

Je me souviens qu'étant enfant je m'étais formé des idées assez singulières du soleil et du ciel. Je les rapporterai ici, parce que tout sert à l'histoire de l'esprit humain, et que les premiers systèmes des peuples doivent souvent leur origine à des idées d'enfant Je croyais, sur le rapport de mes yeux, que le soleil se levait derrière une montagne et se couchait dans la mer; que le ciel était une voûte qui allait en s'abaissant vers l'horizon, de sorte que je pensais que, si je parvenais jamais jusque-là, je serais obligé de marcher courbé, sans quoi, je me casserais la tête contre le firmament. J'entrepris un jour d'atteindre à l'extrémité de la voûte céleste : après avoir marché une heure, voyant qu'elle était toujours à la même distance de moi, j'en conclus qu'il y avait trop loin : mais je n'en restai pas moins persuadé qu'elle existait, et que si je ne parvenais pas à la toucher, c'est que je n'avais pas d'assez bonnes jambes. Au reste, je me figurais, à la vue des étoiles, que le ciel était percé

d'une infinité de petits trous par où la pluie tombait sur la terre, comme par un crible, et que les étoiles n'étaient que la lumière de Dieu, qui sortait la nuit par ces petits trous. Cette dernière idée n'était pas si enfantine.

Les Grecs si fameux, de qui nous tenons les éléments des sciences, n'avaient pas des opinions plus saines de la nature. Ils s'imaginèrent d'abord que le soleil était né à Délos, une des îles Cyclades, et qu'il allait tous les soirs se coucher dans la mer. J'estime que les premiers qui eurent cette opinion étaient des Grecs du Péloponèse, et peut-être des Arcadiens, qui en étaient les habitants les plus anciens, puisqu'ils se vantaient d'être sortis de la terre du pays, avant que la lune existât. Délos était, par rapport à eux, à l'orient, car cette île est une des plus orientales des Cyclades. Comme ils voyaient donc le soleil tous les matins se lever au-dessus de Délos, ils jugèrent qu'il y était né; et comme ils le voyaient chaque soir se coucher dans la mer, ils en conclurent qu'il allait se reposer dans les bras de Thétis, autre divinité de leur invention. Au reste, ils donnèrent au soleil, pour faire sa route, un char, des chevaux, un arc et des flèches. Ils l'équipèrent comme un de leurs guerriers. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Dès qu'il fut reçu que Délos avait donné naissance au soleil, dieu du jour, on en fit, comme

de raison, la patrie de la lune sa sœur, déesse de la nuit; et bientôt chaque île ou chaque grande montagne fut le berceau d'un dieu et d'un astre. Vénus était née à Cythère, Mercure en Arcadie, et Jupiter, le maître des dieux, au mont Ida.

Il en était de même des autres peuples : chacun faisait lever et coucher le soleil dans son pays, chacun aussi avait ses dieux; on ne saurait croire combien de désordres dans la morale, et de guerres dans la politique, so[illegible]és de toutes ces théologies et de ces physiques partielles. Il a fallu que les hommes se soient liés d'abord par le commerce dans toute la terre. Ils observèrent le cours des planètes autour du soleil, et en conclurent que l'astre du jour éclairait d'autres mondes, qu'il était immobile, et qu'enfin c'était la terre qui tournait autour de lui sur elle-même, ainsi que les autres planètes qui en reçoivent leur lumière. Les autres sciences ne se sont perfectionnées de même que par le rassemblement des observations des hommes. Cette vérité est très-importante; car il s'ensuit que la nature ne fait dépendre l'intelligence des hommes, comme leur bonheur, que de leur union, et qu'un enfant ne doit pas être élevé seulement pour son pays, mais pour le genre humain.

Laissons donc les enfants croire quelque temps, s'il le faut, qu'ils peuvent atteindre le soleil à l'horizon à force de marcher, comme le croyaient

quelques peuples de l'antiquité. Il est bon même qu'ils se convainquent de leur ignorance naturelle par leur expérience, afin qu'ils sentent les obligations qu'ils ont aux hommes qui les instruisent, et à ceux qui les ont précédés. Par-là vous leur donnerez une conviction de leur faiblesse, vous les préviendrez contre la présomption du savoir lorsqu'ils en acquerront, parce qu'ils sentiront que, quoiqu'ils en aient l'usage, l'honneur ne leur en appartient pas, puisqu'ils le tiennent d'autrui. Si chaque docteur était obligé de remettre chaque partie de sa science où il l'a prise, que lui resterait-il en propre? Au moins, conservons à nos enfants la modestie, cette compagne naturelle de la faiblesse, et par-là même de ceux qui ont de grands talents, parce que, voyant plus loin que les autres hommes l'immensité de la nature, ils sont d'autant plus pénétrés de leur impuissance.

Il n'est pas nécessaire de commencer par rendre les enfants astronomes pour leur apprendre à connaître le cours du soleil : ils en trouveront aisément les points principaux en se tournant vers lui à l'heure de midi; ils auront son orient à leur gauche, son couchant à leur droite, et son nord derrière eux. Son aurore, son midi, son couchant et son nord leur donneront une idée du jour et de ses heures, de l'année et de ses saisons, de la vie et de ses différents âges; car

un seul jour est une image du cours de la

Choisissons ce jour dans l'enfance de l'an au mois de janvier. Observons le soleil au tin, à la naissance de l'aurore : sa clarté se voir au ciel bien avant qu'il s'y montre lui-mê et y produit ce qu'on appelle le crépuscule ; l'effet de la réfraction de sa lumière dans condensé par le froid, ou plutôt c'est un de la Providence, qui, par cette qualité de mosphère, plus douce en hiver, nous prol les bienfaits de la chaleur et de la lumière soleil à son lever et à son coucher, à pro tion de la longueur des nuits. Les jours son plus courts de l'année en hiver, mais les puscules en sont les plus longs. Quoique le s s'y montre d'une grandeur démesurée, il se tingue à peine entre les vapeurs de l'atmospl ses rayons décolorés ne répandent que quel teintes jaunâtres sur un ciel couleur de plo et sur des coteaux tout blancs de frimas. ruisseaux, glacés et ensevelis sous la neige se distinguent plus des prairies, ou plutôt i a plus ni prairies ni ruisseaux. Une triste formité est répandue sur la terre ; tout y sente l'aspect de la mort : les arbres, sans feu avec leurs branches hérissées de givre, ress blent à de grands chardons ; aucun oiseau vient y saluer par ses chants une aurore n'annonce que le deuil de la nature : seulen

des nuées de corbeaux traversent les airs en croassant, et mêlent leurs cris funèbres au gémissement des vents qui secouent les arbres des forêts; ils s'approchent des villes, ils s'étendent comme un manteau noir sur les voiries couvertes de neige; ils viennent s'y repaître des cadavres des animaux que l'hiver a fait périr : d'autres se répandent le long des plages. Déjà des tourbillons épais de fumée sortent des toits de chaume, et annoncent le lever du laboureur; le faible roitelet et le timide rouge-gorge, pressés par la faim, ne craignent pas d'entrer dans son habitation; ils viennent y solliciter une part des biens que la nature a répandus pendant l'été sur la terre, pour tous les animaux, et que l'homme seul a recueillis dans ses greniers.

L'homme, sans ailes, sans plumage, tout nu, serait plus misérable dans nos climats, que le corbeau carnivore et que le faible roitelet, si la Providence n'avait réuni entre ses mains le feu, cette ame de la nature. Quel tableau lamentable il présente! Combien il est à plaindre celui qu'on a nommé le roi de l'univers! Qui pourra vanter sa raison qui lui est inutile, son cœur et ses sentiments, qui lui causent tant de maux? Voici un animal tout nu que la nature a abandonné aux injures des éléments, et auquel elle n'a pas même donné de climat particulier pour vivre: qu'elle a posé en équilibre sur deux pieds, et

qu'elle fait naître si imbécille, qu'il est obligé d'apprendre à marcher et même à manger; à qui seul des animaux elle a refusé l'instinct de connaître les végétaux, soutiens de sa vie; dans le cœur duquel elle a logé toutes leurs passions aveugles, sans avoir éclairé son cerveau d'une seule de leurs idées innées; qui ne peut satisfaire ses besoins les plus communs sans le secours de ses semblables, et qui est sans cesse en guerre avec eux; qui les persécute et en est persécuté, qui les massacre et en est massacré, et qui, devenu à lui-même son plus dangereux ennemi, finit souvent par mourir de chagrin, et quelquefois par se tuer de désespoir: cet animal si misérable, c'est l'homme. D'un autre côté, voici un être que la nature a mis, par ses jouissances, en relation avec ses semblables par toute la terre, et à qui elle a confié le feu, ce premier moteur de l'univers. Il respire dans tous les climats, navigue sur toutes les mers, habite par tout le globe, tourne à son usage tous les végétaux, et dompte tous les animaux; cet être a reçu de la nature les plus belles formes dans son corps, des affections célestes sur son visage, le sentiment inné de la Divinité dans son cœur, l'intelligence de ses ouvrages dans son esprit, l'instinct de l'infinité et de l'immortalité dans ses espérances; et par les harmonies de son intelligence, de sa vertu et de sa raison, il s'est rendu le maître de toute la terre, et se di-

rige vers le ciel : cet être sublime, c'est encore l'homme.

Il y a des animaux qui vivent environnés de tout l'éclat du soleil, comme l'aigle ; d'autres, comme l'abeille et la fourmi, travaillent dans l'obscurité ; les oiseaux de proie semblent avoir les yeux comme des télescopes, tandis que les insectes les ont comme des microscopes. Il est certain que les uns et les autres ne voient pas les objets de la même grandeur ; la vue de l'homme, comme ses autres organes, tient un milieu harmonique entre les animaux : mais, par le moyen du feu, il se procure tous les degrés de lumière et de chaleur dont il a besoin : on peut dire que pour lui seul il n'y a point véritablement de nuit ni d'hiver.

Il n'est pas difficile de concevoir comment l'homme a découvert le feu : la nature l'a mis en évidence dans les incendies des forêts occasionés par le tonnerre ; dans les fermentations des végétaux, comme nous le voyons dans les fumiers qui s'échauffent jusqu'à s'enflammer ; dans le feu des volcans, qui ne provient pas de la chute d'une pierre sur un amas de soufre, comme l'a dit Newton, mais qui doit son origine à la fermentation des rivages des mers, imbibés des nitres et des huiles des animaux et des végétaux que leur apportent les courants. La faculté de faire usage du feu est un des ca-

ractères essentiels qui distinguent l'homme de la bête; elle n'appartient qu'à la raison d'un être qui est en consonnance avec la raison de la nature. L'homme le plus sauvage fait usage du feu et sait le produire, tandis que le singe le plus civilisé et le plus frileux n'a pas l'idée même de l'entretenir dans nos maisons, quoiqu'il se plaise auprès du foyer. Le feu est le mobile de la société humaine, comme le soleil est celui de l'univers. Je n'entrerai pas dans le détail infini des arts qui emploient le feu; mais je crois pouvoir dire sans exagération, qu'il n'y en a pas un seul qui n'en fasse usage : de sorte que, si le feu était anéanti sur la terre, le genre humain périrait. Je suppose un homme sans feu, dans la zone torride même : il ne pourrait en aucune manière cultiver la terre, soit en se procurant des outils pour la labourer, soit en élaguant les forêts et les herbes qui s'emparent de toutes les cultures de l'homme, et que le feu détruit; il ne lui serait pas possible, sans feu, de se tailler des pieux pour bâtir une cabane, ni même de se faire une massue pour se défendre des bêtes féroces, que la vue d'une simple étincelle, pendant la nuit, suffit pour éloigner de son habitation : il y a donc grande apparence que sans le feu il ne pourrait subsister.

Mais ce n'est pas dans l'isolement, dans la solitude, qu'il faut considérer l'homme; c'est dans la société de ses semblables, c'est dans ces

vastes assemblées qu'on appelle nations, qu'il est utile de l'étudier. Les divers gouvernements qu'il inventa pour se garder de lui-même, pour se forcer à la justice et à la vertu, mériteraient d'attirer nos regards ; cependant ils ont été si souvent l'objet des réflexions des philosophes, que je ne leur consacrerai que peu de pages. Je reviendrai de suite à la peinture des sentiments qui font la véritable force de l'homme, parce qu'il les tient du ciel, et que c'est par leur secours qu'il s'élève vers ce ciel, sa première, son unique patrie.

Les philosophes ont beaucoup écrit sur la barbarie des peuples naissants, mais je suis persuadé que cette maladie est étrangère à la nature de l'homme ; elle n'est souvent qu'une réaction du mal qu'une nation dans son enfance éprouve de la part de ses ennemis. Ce mal lui inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de l'état est plus aisée à renverser. Ainsi les petites hordes sauvages du Nouveau-Monde mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable, que les animaux faibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce son aiguillon dans la main qui s'approche de sa ruche, mais l'éléphant voit passer près de lui la flèche du chasseur sans se dé-

SCIENCE DES ENFANTS.

PREMIÈRES IDÉES DES PEUPLES.

Je me souviens qu'étant enfant je m'étais formé des idées assez singulières du soleil et du ciel. Je les rapporterai ici, parce que tout sert à l'histoire de l'esprit humain, et que les premiers systèmes des peuples doivent souvent leur origine à des idées d'enfant Je croyais, sur le rapport de mes yeux, que le soleil se levait derrière une montagne et se couchait dans la mer; que le ciel était une voûte qui allait en s'abaissant vers l'horizon, de sorte que je pensais que, si je parvenais jamais jusque-là, je serais obligé de marcher courbé, sans quoi, je me casserais la tête contre le firmament. J'entrepris un jour d'atteindre à l'extrémité de la voûte céleste; après avoir marché une heure, voyant qu'elle était toujours à la même distance de moi, j'en conclus qu'il y avait trop loin : mais je n'en restai pas moins persuadé qu'elle existait, et que si je ne parvenais pas à la toucher, c'est que je n'avais pas d'assez bonnes jambes. Au reste, je me figurais, à la vue des étoiles, que le ciel était percé

d'une infinité de petits trous par où la pluie tombait sur la terre, comme par un crible, et que les étoiles n'étaient que la lumière de Dieu, qui sortait la nuit par ces petits trous. Cette dernière idée n'était pas si enfantine.

Les Grecs si fameux, de qui nous tenons les éléments des sciences, n'avaient pas des opinions plus saines de la nature. Ils s'imaginèrent d'abord que le soleil était né à Délos, une des îles Cyclades, et qu'il allait tous les soirs se coucher dans la mer. J'estime que les premiers qui eurent cette opinion étaient des Grecs du Péloponèse, et peut-être des Arcadiens, qui en étaient les habitants les plus anciens, puisqu'ils se vantaient d'être sortis de la terre du pays, avant que la lune existât. Délos était, par rapport à eux, à l'orient, car cette île est une des plus orientales des Cyclades. Comme ils voyaient donc le soleil tous les matins se lever au-dessus de Délos, ils jugèrent qu'il y était né; et comme ils le voyaient chaque soir se coucher dans la mer, ils en conclurent qu'il allait se reposer dans les bras de Thétis, autre divinité de leur invention. Au reste, ils donnèrent au soleil, pour faire sa route, un char, des chevaux, un arc et des flèches. Ils l'équipèrent comme un de leurs guerriers. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Dès qu'il fut reçu que Délos avait donné naissance au soleil, dieu du jour, on en fit, comme

du genre humain. J'en vais rapprocher les similitudes en peu de mots.

Un enfant d'abord existe long-temps dans un état de faiblesse. Combien de chutes ne fait-il pas avant de pouvoir se tenir debout et marcher! Combien de meurtrissures avant de discerner les corps durs de ceux qui sont mous! Pour qu'il puisse distinguer l'épine de la rose, il faut qu'il se soit piqué; pour qu'il apprenne à se ressouvenir de son chemin, il faut qu'il se soit égaré. Il n'acquiert son expérience que par ses maux, et sa science que par ses erreurs: sa raison fait autant de chutes que son corps. Il estropie tous les mots de sa langue avant de pouvoir parler, et quand le premier rayon de l'intelligence commence à luire à son esprit, combien de préjugés n'adopte-t-il pas comme des vérités! Il se modèle en tout sur l'exemple d'autrui; il pleure s'il voit pleurer, il rit s'il voit rire. Ses principes se forment sur ses préjugés, et ses mœurs sur ses habitudes. Prévenu dans tous ses besoins par sa mère, il ne voit long-temps en elle qu'une femme chargée de lui donner à manger, et de le porter sur son dos ou dans ses bras. Ne connaissant pas les maux innombrables qui menacent sa frêle existence, il n'a jamais réfléchi sur les inquiétudes de l'amour maternel, ni ressenti toutes les obligations de l'amour filial. D'un autre côté, sa mère ne pouvant le guider par la lumière de la raison, le

subjugue souvent par le sentiment de la crainte. Elle l'effraie par des contes de fées, d'ogres, de revenants. Rien n'est aussi crédule qu'un enfant. Ayant tout à redouter par sa faiblesse, il croit à tout ce qui lui fait peur; d'ailleurs il ne connaît de mal que la douleur, et de bien que le plaisir. Emporté par les impressions vives que font sur ses sens tout neufs des objets nouveaux, ses passions varient à chaque instant. Il aime ce qui brille et ce qui fait du bruit; il court après un papillon qui vole; il s'efforce d'escalader l'arbre où il entend chanter un oiseau; il donnera son vêtement pour une poupée, et il laissera demain la poupée qui le passionne aujourd'hui. Désireux de tout ce qu'il n'a pas, il méprise tout ce qu'il a. Il prend sans scrupule ce qui est à sa bienséance, et donne sans prévoyance ce qui est le plus nécessaire à ses besoins. Sans ambition comme sans modestie, il admet indifféremment à ses jeux l'enfant du pâtre comme celui du roi. Au reste, confiant, généreux, gai, toujours en mouvement, ne connaissant de bonheur que dans la liberté, ses amitiés sont aussi rapides que ses haines, ses plaisirs que ses chagrins, et ses projets que ses réflexions.

Tel est l'homme dans l'état sauvage. Il ignore la plupart des arts utiles à la vie. Comme un enfant, il combat souvent avec des pierres et des bâtons. Sa langue, stérile comme sa raison, ne

renferme que peu de mots, et n'exprime qu'un petit nombre d'idées. C'est un être animal qui ne connaît d'autre supériorité que celle de la force, et d'autres besoins que les physiques. Méprisant tout ce qui est plus faible que lui, il opprime, souvent sans s'en douter, la compagne de ses peines; il oblige sa femme de labourer son champ, de moissonner son maïs, de lui préparer ses repas. Dans ses courses longues et fréquentes, il lui charge sur le dos ses provisions, ses petits enfants et tous ses équipages. Mais, par une juste réaction, il est opprimé à son tour par sa religion; car la religion, par toute la terre, étant le refuge naturel des infortunés, tyrannise d'autant plus les tyrans, que les femmes ont plus à se plaindre d'eux. Ce sont elles qui, par leur faiblesse et leur nombre, donnent un pouvoir redoutable à toutes les superstitions populaires. Si elles s'attroupent devant quelque rocher d'une couleur étrange, et qu'elles s'y inclinent, les hommes s'y agenouillent, et bientôt leurs chefs s'y prosternent. C'est ainsi que, dans l'île d'Iona, l'ancienne métropole des îles Hébrides, les chefs des montagnards écossais prêtaient serment en tremblant sur deux pierres noires. Sans ce serment, les tribus sauvages ne se seraient pas fiées à leur conscience. Ainsi, dans nos siècles de barbarie, Louis XI, qui enfreignait sans scrupule les lois de l'humanité, craignait de se parjurer sur la

croix de saint Louis. Les superstitions des tyrans sortent du sein des misérables; ce sont des nourrices qui effraient à leur tour leurs nourrissons. L'homme, dans l'état sauvage, est plus ému des objets qui étonnent ses sens, que de ceux qui éclairent sa raison; de là vient qu'il aime beaucoup toutes les cérémonies d'éclat, et les révère d'autant plus qu'il en pénètre moins le sens. Comme un enfant, il imite toutes celles qu'il voit faire; il se revêt, quand il le peut, de la chemise de l'Européen, il se coiffe de sa perruque, et après s'en être paré, il les suspend comme des manitous à un arbre voisin de son village. Il est avide de tout ce qu'il voit, et prodigue de tout ce qu'il a. Il donne le produit de ses chasses pénibles et de sa laborieuse industrie pour des grains de verre et des sonnettes. Il s'efforce, la nuit, d'enlever l'ancre du vaisseau avec lequel il a traité pendant le jour, et le lendemain il porte en présent le lit dont il aura besoin le soir. Sans prévoyance, il cède en automne le terrain qu'il doit ensemencer au printemps, et ses alliances ne durent qu'autant que ses intérêts. Regardant tous les hommes comme égaux, il présente son calumet à un matelot comme à un amiral, et s'il admet entre eux quelque distinction de rang, ce n'est que celle de l'âge. Au reste, gai, naïf, généreux, toujours errant, il ne connaît de bonheur que la liberté: un sauvage n'est qu'un enfant robuste.

Tels ont été, dans leur origine, la plupart des peuples de l'Europe, et tels sont encore de nos jours ceux de l'Amérique.

Dès qu'un enfant a atteint l'âge de puberté, sa taille commence à se former; ses traits prennent du caractère, sa voix mue et se renforce; ses yeux, encore voilés par la timidité de l'enfance, s'animent des premiers feux de la jeunesse : cet âge est l'aurore de la vie. C'est alors qu'une lumière nouvelle écarte les nuages de l'ignorance. Dans l'état de nature, un adolescent pourvoit déjà à ses besoins : il harponne le poisson au fond des eaux, il abat d'un coup de flèche l'oiseau au haut des airs, il atteint la bête fauve à la course. Des désirs inconnus viennent l'agiter. Autrefois, un ami suffisait pour calmer ses inquiétudes, maintenant il s'étonne de soupirer au sein d'un ami; il cherche un cœur qui réponde plus parfaitement à son cœur : bientôt il trouve la moitié de lui-même dans une maîtresse. Jusqu'alors il n'avait aperçu dans une jeune fille qu'un être plus faible que lui, maintenant il sent dans celle qu'il aime une puissance supérieure à lui; elle éclaire son intelligence en la subjuguant, et redouble sa force en la soumettant au pouvoir de ses charmes; elle lui inspire des lumières et des vertus qu'il ne connaissait pas. Pour lui plaire, il chante, il fait des vers, il perfectionne son industrie, il s'occupe de l'arran-

ement de son habitation, des soins d'un époux, d'un père, d'un citoyen. Dans son ardeur inquiète, il observe toute la nature, et il sent dans toute la nature un Être puissant qui aime comme lui. Son cœur se dégage des préjugés de l'enfance et des terreurs de la superstition; sa religion devient confiante et sublime : c'est l'amour qui l'a fait homme. L'amour fait couler dans ses veines tous les feux de l'héroïsme. Il est prêt à donner sa vie pour une patrie qui l'attache par de si doux liens; que dis-je! si l'objet aimé le lui commande, il tentera de subjuguer l'univers. Ô Pélopidas! vous ne donnâtes à Thèbes que de saintes victimes de la patrie, avec un bataillon d'amis; vous lui auriez donné des héros qui en auraient étendu au loin l'empire, avec un bataillon d'amants.

Tel est un peuple qui passe de l'état sauvage à l'état policé. Il perfectionne d'abord tous les arts utiles, et bientôt il invente les arts agréables. Les femmes, aidées de leurs moyens, donnent plus de pouvoir à leurs charmes; elles secouent le joug de l'oppression domestique où elles étaient retenues par les lois du plus fort. Les mœurs s'adoucissent : il se forme des associations de chevalerie qui s'occupent du soin de réprimer les injustices, sur-tout celles qui sont commises envers les femmes. La religion, dégagée des terreurs de la barbarie, prend de l'élévation et

Tels ont été, dans leur origine, la plupart des peuples de l'Europe, et tels sont encore de nos jours ceux de l'Amérique.

Dès qu'un enfant a atteint l'âge de puberté, sa taille commence à se former; ses traits prennent du caractère, sa voix mue et se renforce; ses yeux, encore voilés par la timidité de l'enfance, s'animent des premiers feux de la jeunesse : cet âge est l'aurore de la vie. C'est alors qu'une lumière nouvelle écarte les nuages de l'ignorance. Dans l'état de nature, un adolescent pourvoit déjà à ses besoins : il harponne le poisson au fond des eaux, il abat d'un coup de flèche l'oiseau au haut des airs, il atteint la bête fauve à la course. Des désirs inconnus viennent l'agiter. Autrefois, un ami suffisait pour calmer ses inquiétudes, maintenant il s'étonne de soupirer au sein d'un ami; il cherche un cœur qui réponde plus parfaitement à son cœur : bientôt il trouve la moitié de lui-même dans une maîtresse. Jusqu'alors il n'avait aperçu dans une jeune fille qu'un être plus faible que lui, maintenant il sent dans celle qu'il aime une puissance supérieure à lui; elle éclaire son intelligence en la subjuguant, et redouble sa force en la soumettant au pouvoir de ses charmes; elle lui inspire des lumières et des vertus qu'il ne connaissait pas. Pour lui plaire, il chante, il fait des vers, il perfectionne son industrie, il s'occupe de l'arran-

ement de son habitation, des soins d'un époux, 'un père, d'un citoyen. Dans son ardeur inuiète, il observe toute la nature, et il sent dans oute la nature un Être puissant qui aime comme ui. Son cœur se dégage des préjugés de l'enfance t des terreurs de la superstition ; sa religion evient confiante et sublime : c'est l'amour qui : fait homme. L'amour fait couler dans ses eines tous les feux de l'héroïsme. Il est prêt à onner sa vie pour une patrie qui l'attache par e si doux liens ; que dis-je ! si l'objet aimé le ui commande, il tentera de subjuguer l'univers.) Pélopidas ! vous ne donnâtes à Thèbes que de aintes victimes de la patrie, avec un bataillon l'amis ; vous lui auriez donné des héros qui en uraient étendu au loin l'empire, avec un baaillon d'amants.

Tel est un peuple qui passe de l'état sauvage l'état policé. Il perfectionne d'abord tous les rts utiles, et bientôt il invente les arts agréables. Les femmes, aidées de leurs moyens, donnent plus de pouvoir à leurs charmes ; elles secouent e joug de l'oppression domestique où elles étaient etenues par les lois du plus fort. Les mœurs s'adoucissent : il se forme des associations de chevalerie qui s'occupent du soin de réprimer es injustices, sur-tout celles qui sont commises envers les femmes. La religion, dégagée des terreurs de la barbarie, prend de l'élévation et

de la majesté. Bientôt se développent tous les arts qui donnent à l'amour son empire, et qui en reçoivent à leur tour leur perfection; la musique, la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, les théâtres. Les femmes deviennent le sujet et l'objet de toutes les fêtes publiques; elles président aux spectacles, aux bals, aux tournois, aux exercices militaires. L'art de la guerre, qui les effraie dans les combats, leur plaît dans ses jeux; et leurs applaudissements redoublent l'ardeur des guerriers. Pour mériter l'estime des femmes, tout citoyen veut devenir soldat : l'art de la guerre se perfectionne, la nation sent ses forces, et s'enflamme bientôt du désir des conquêtes. Alors un état a toute l'énergie de la jeunesse et de l'héroïsme : les siècles des amours sont aussi les siècles de gloire.

Tel a été le développement de plusieurs états de la Grèce jusqu'à Alexandre; de Rome (où, selon Ovide, Vénus avait plus de temples qu'en aucun lieu du monde) jusqu'à Auguste; et de la France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV.

Vient l'âge viril : le feu des passions se calme. L'homme, formé par l'expérience du passé, s'occupe particulièrement de l'avenir. Son soin principal est de consolider sa fortune : il sent alors que l'argent sert plus que la gloire. Il quitte les choses agréables pour les utiles, et préfère la commodité à la magnificence; il fait des projets

de commerce et d'agriculture; il cherche à se former des alliances avantageuses et à établir sa postérité; il n'est plus l'amant de sa femme, mais il en est l'époux; son amour se change en estime; sa religion s'épure, il est moins touché de sa pompe que de son esprit; ses vertus, plus solides, se portent sans éclat au bonheur de ses semblables. L'âge viril est l'âge de la force et de la raison.

Tel est l'état d'un peuple après le dernier période de sa civilisation. Le siècle de la philosophie y succède à celui des beaux-arts; on sent moins, mais on raisonne mieux: tout est soumis à l'analyse. Les arts de goût déclinent, mais les arts utiles se perfectionnent. La forme des meubles, la distribution des maisons, la police des villes, l'agriculture, le commerce, la navigation, tous les arts et toutes les sciences politiques font des progrès rapides. Chaque citoyen sent que son bonheur particulier dépend du bonheur général; les conditions se rapprochent. La population s'accroît sensiblement; l'état établit au dehors des colonies; au dedans, les femmes sont plus compagnes que maîtresses. La religion dirige ses vues plus directement vers le bonheur des hommes; elle gagne en services d'humanité ce qu'elle perd en cérémonies. Le crédit de la gloire diminue, et celui de l'argent augmente. On préfère une paix utile à une guerre glorieuse;

le repos paraît d'autant plus doux que l'agitation des âges précédents a été plus grande; souvent même le malheur passé accélère cette révolution, comme un ver qui pique un fruit en rend la maturité plus précoce quand il ne le fait pas périr; comme de longues infortunes, en frustrant un jeune homme des plaisirs de son âge, donnent à son jugement la perfection de l'âge mûr, quand elles ne le renversent pas.

Tel est devenu le caractère de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suisse, après avoir longtemps gémi sous le joug de leurs tyrans. Tel commence à devenir le nôtre, par le bénéfice des siècles et la sagesse de nos rois. S'opposer à notre maturité politique, c'est empêcher qu'une fleur ne donne son fruit, et qu'un enfant ne devienne homme ; c'est vouloir contenir toute la sève d'un arbre dans son tronc, et opérer dans un état les mêmes révolutions qui perdirent les principales républiques de la Grèce et l'Empire romain.

Enfin la vieillesse [illegible]e, et ne laisse plus à l'homme d'autre bes[illegible]que l'amour du repos et des jouissances paisibles. Il s'entoure de commodités ingénieuses, et comme on ne les acquiert qu'avec de l'argent, son ambition décline tout-à-fait en avarice ; il devient sédentaire ; il ne va plus chez les autres, mais il les attire chez lui. Comme il ne voit plus que sa fin dans l'avenir, il en détourne sa pensée, et la rejette vers le

passé. Il se rappelle avec délices les époques de son enfance. Ses premières habitudes renaissent. Comme un enfant, il incline vers la superstition; il est plus ému des cérémonies de sa religion que touché de son esprit. Sa femme, de même, a plus de part à ses respects qu'à son amour; il l'environne d'étiquettes, et se gouverne, ainsi que toute sa maison, par l'autorité de la coutume. De là vient qu'il préfère un abus ancien à une nouveauté utile. Cependant, si l'âge affaiblit son tempérament, il y supplée par l'exactitude de son régime; il évite tout ce qui peut ébranler sa constitution. L'absence des passions tumultueuses donne plus de liberté à son ame : il calcule avec prudence ses démarches et celles d'autrui. Comme sa faiblesse le rend attentif à tous les événements qui peuvent lui nuire, il les prévoit de loin, et sait en profiter par sa longue expérience. C'est à lui qu'appartient de gouverner les membres d'une nombreuse famille.

Tel est le caractère d'un empire qui a vieilli : il ne songe qu'à se maintenir en paix, et à attirer chez lui l'argent et le commerce des autres nations. Ainsi, quoique despotique par sa nature, il est tolérant par intérêt. Il perfectionne les arts de luxe, et il néglige les arts utiles. On y loue beaucoup les temps passés; on y fait plus de cas d'une vieille médaille que d'une invention moderne, et des fondateurs de l'empire que de ceux qui le ré-

gissent. La coutume y est tout, et la mode rien. Les anciennes pompes sont rétablies et augmentées dans les assemblées politiques et religieuses. Le cérémonial règle toutes les démarches du gouvernement, et pénètre jusque dans l'intérieur des familles. La gravité devient le caractère général de la nation. Les femmes y rentrent dans un esclavage, non de barbarie, mais de bienséance. L'esprit militaire s'affaiblit, mais l'esprit politique se perfectionne. Si on y est exposé aux invasions des enmemis, on repousse leurs armes par des négociations; et telle est la supériorité de la sagesse sur la force, qu'un état ancien étend son autorité bien au-delà de ses domaines; il rejette dans le sein de ses ennemis les discordes qu'ils lui préparaient, il leur en suscite à son tour de nouvelles, et s'il vient à succomber sous leurs efforts, il finit souvent par conquérir ses propres conquérants.

Tel est l'état de la Chine.

Cette comparaison des quatre âges de la vie d'un peuple avec les quatre âges de la vie d'un homme, me semble d'autant plus juste, que beaucoup de hordes sauvages périssent avant de devenir des peuples parfaits, ainsi que beaucoup d'enfants meurent avant de devenir des hommes. Tel a été le sort de quantité de petites nations en Amérique et en Tartarie. D'autres, comme des jeunes gens, se détruisent dans la vigueur de l'âge, par l'abus de leurs propres forces. Tel fut

l'empire d'Alexandre, qui ne put atteindre à l'âge viril. Il y en a qui parviennent tout d'un coup de la jeunesse à la caducité, sans passer par l'âge mûr, comme l'Empire romain, qui se détruisit par le luxe même qui fait fleurir l'Asie depuis tant de siècles. C'est que les Romains n'avaient que le goût du luxe, et que l'Asie en a de plus les matières premières et les manufactures. Enfin il y à des états qui périssent dans le cours de leur jeunesse, par leur mauvaise constitution, comme la Pologne; et d'autres qui passent tout d'un coup de l'enfance à l'âge viril, comme la Russie y passa par l'influence du génie de Pierre-le-Grand.

On peut reconnaître par ces aperçus, que le caractère primitif d'une nation, ainsi que celui d'un homme, est souvent altéré par le commerce de ses voisins : ainsi les mœurs françaises ont hâté la maturité des peuples du Nord. Au fond, ce n'est qu'une réaction; car la barbarie des anciens peuples du Nord, qui ont inondé l'Europe à plusieurs époques, a retardé long-temps notre civilisation. Aujourd'hui notre influence y est devenue plus étendue, plus puissante et plus rapide que celle d'aucun peuple barbare ou policé, grace aux talents de nos gens de lettres. C'est par leurs immortels ouvrages que la langue française est devenue universelle dans toutes les cours de l'Europe, et c'est par la douce

philanthropie qu'ils inspirent, que les peuples de cette partie du monde se rapprochent insensiblement les uns des autres.

La nature tire ses harmonies des contraires; elle fait contraster dans ce vaste corps du genre humain les âges des peuples, comme elle oppose dans une même famille les âges de ses différents membres. Elle y met à-la-fois des enfants, des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards, afin que la force soit utile à la faiblesse, et l'expérience à l'ignorance. Mais afin qu'il n'arrivât pas que le genre humain fût à la fin dominé par un seul de ces caractères, qui entraînerait sa destruction, comme il arriverait à une famille, qui ne pourrait subsister toute seule, si elle était uniquement composée de faibles enfants, ou de jeunes gens pleins de passions, ou de vieillards caducs, il me semble qu'elle a donné à chacune des quatre parties du monde un caractère analogue à chacun des quatre âges de la vie humaine. Il me semble de plus qu'elle a imprimé ce caractère non-seulement au territoire, mais aux peuples, quelles que soient les périodes particulières de leurs développements, puisqu'elle a placé dans plusieurs parties du globe, malgré la variété des saisons, des foyers constants de froidure et de chaleur, d'humidité et de sécheresse, qui influent sur toute la terre, et y entretiennent sans cesse la chaîne de ses harmonies.

Ainsi la nature paraît avoir assigné le caractère de l'enfance à l'Amérique ; elle a rendu sa température en général douce et humide, telle que celle des enfants. Elle a placé une grande portion de son territoire dans la zone torride, mais elle la rafraîchit par l'élévation de son sol, par l'ombrage des plus vastes forêts qu'il y ait au monde, par le souffle perpétuel des vents alizés, par une longue chaîne de montagnes à glaces, d'où découlent vers sa partie la plus chaude les plus grands fleuves de la terre. Elle y a pourvu aux besoins simples de ses habitants par des productions végétales, qui demandent peu d'apprêt et d'industrie. Elle y a mis leur nourriture en terre, à l'abri des ouragans et des oiseaux, dans les racines du manioc et de la patate ; leurs vêtements sur le cotonnier, arbrisseau qui se couvre de flocons de laine, comme une brebis ; leurs meubles dans les branches du calebassier, qui se chargent de fruits cucurbités, dont on peut faire toute sorte de vaisselle ; leurs logements, sous les arcades du figuier d'Inde et de plusieurs espèces d'arbres. Là on ne rencontre que très-rarement des bêtes féroces dangereuses à l'homme ; mais on y voit des troupes de singes qui se livrent à mille jeux innocents ; des oiseaux qui charment les yeux par les plus vives couleurs, ou les oreilles par les plus doux ramages. Telles sont les températures et les productions

les plus communes du Mexique, du Pérou, du Brésil, de la Guiane, de la Terre-Ferme d'Amérique, et des îles innombrables qui avoisinent leurs rivages. Ces vastes et paisibles contrées semblent réservées à l'enfance du monde; et si j'avais à représenter un de leurs heureux habitants dans cette passion ravissante où chaque être se montre avec son caractère naturel, je veux dire l'amour, je le peindrais vêtu de plumes, couché dans un hamac de coton suspendu à des bananiers, et servi par sa maîtresse, qui lui présente une calebasse pleine de fruits délicieux.

Le caractère bouillant de la jeunesse semble appartenir à la brûlante Afrique. Cette partie du monde est traversée d'une longue zone de sable qui y redouble les ardeurs du soleil à son zénith. Son atmosphère embrasée y teint de noir tous les habitants, et n'est rafraîchie que par des ouragans et des tonnerres. La terre y porte beaucoup de fruits qui lui sont particuliers, comme la datte; mais ceux qui lui sont communs avec l'Europe, tels que l'abricot, la grenade, la figue, le raisin, l'olive, y viennent beaucoup plus gros que dans aucune partie du monde. Qui n'a pas ouï parler de la fertilité de l'Égypte? L'Afrique donne, dans la plupart de ses régions, jusqu'à deux moissons par an; cependant ces campagnes si fécondes sont désolées par des bêtes féroces. Là, les amants n'osent se donner de rendez-

vous dans les bocages, qui servent souvent de retraite à un rhinocéros, à un tigre perfide, ou à un buffle furieux, ou à un lion toujours en courroux; les voyageurs ne traversent qu'en nombreuses caravanes ses profondes solitudes, dont les échos répètent, de tous les points de l'horizon, les hurlements des animaux qui demandent de la proie. Le berger, armé jour et nuit pour la défense de ses troupeaux, s'y exerce à une guerre impitoyable. Là, sont des vengeances implacables comme celle d'Achille; là, des peuples entiers prennent les armes, et, sans projet de conquête ni de butin, massacrent des peuples entiers : hommes, femmes, enfants, en boivent le sang et se repaissent de leur chair.

Approchez des bords de la Méditerranée, vous verrez en opposition des villes commerçantes et tranquilles de l'Espagne et de l'Italie, telles que Cadix, Livourne, Ceuta, les États orageux de Maroc, de Tunis, d'Alger, retraites de pirates qui alarment sans cesse le commerce de l'Europe. Les guerres, les révolutions, l'esclavage, auraient bientôt dépeuplé ces contrées, si les femmes n'y étaient aussi fécondes que la terre qui les nourrit. Mais l'amour même qui répare les maux que fait la guerre, ne fait qu'ajouter à la férocité des hommes. Là, la beauté appartient au plus redoutable : ce n'est point avec des larmes que l'amour s'exprime, c'est avec du sang.

Le Maure, couvert d'une peau de tigre, se montre à sa maîtresse la poitrine ensanglantée et les bras percés de son poignard. Il fait de sa sultane son esclave, et quelquefois sa victime. L'Afrique présente dans son climat, ses animaux et ses habitants, la force, le délire et les fureurs de la jeunesse.

L'Europe a une température semblable à celle de l'homme dans l'âge viril : elle n'a ni l'humidité de l'Amérique, ni les ardeurs de l'Afrique; ses campagnes sont suffisamment arrosées par un grand nombre de rivières navigables. Cependant les végétaux nécessaires à la vie humaine y demandent plus de culture et d'apprêts que dans aucune autre partie du monde. C'est là qu'il faut greffer, tailler les arbres fruitiers, labourer la terre avec de lourdes charrues, la fumer, battre les blés, les moudre, et en préparer le pain par une multitude d'arts qui ont rendu cet aliment, particulier à ses peuples, le plus coûteux de tous ceux qui servent à la subsistance du genre humain. C'est là que les rivières, les collines, les plaines, sont couvertes de moulins et de fabriques en tout genre : l'industrie humaine y paraît dans toute son énergie. L'esprit de l'homme accroît ses forces à proportion des difficultés que lui oppose la nature. Là, les forêts ne périssent pas inutilement aux lieux qui les ont vues naître : la hache européenne les

façonne en vaisseaux qui vont naviguer sur toutes les mers. Les sciences, les arts agréables et utiles, mais sur-tout les arts de la puissance, tels que la navigation et la guerre, y sont dans leur perfection. Cette petite partie du monde doit au seul progrès de ses lumières et de ses forces la prépondérance qu'elle a acquise sur les trois autres. Seule, elle a subjugué l'Amérique; elle a établi des forts inexpugnables en Afrique et en Asie; elle est la seule dont toutes les puissances se lient tour-à-tour par des traités, et semblent n'être que les membres d'une famille unique. Heureuse, si ses lois intolérantes, et sur-tout l'éducation ambitieuse de ses peuples, ne les armaient pas sans cesse les uns contre les autres, et ne les divisaient encore plus que les traités politiques ne les rapprochent! C'est là que la femme, chargée de l'intérêt public par les malheurs des peuples, détruit par l'inconstance des modes la servitude des anciennes institutions, et par l'empire des graces celui de la barbarie : les lois gauloises la livraient comme esclave à son époux, la religion chrétienne la lui présente comme une compagne, mais la coutume l'a faite souveraine.

Le caractère de la vieillesse peut se rapporter à l'Asie, la plus anciennement peuplée des quatre parties du monde. Elle réunit de plus les avantages des trois autres par la variété de ses températures; car la Cochinchine et le royaume de Siam y sont

aussi humides que l'Amérique; l'Indoustan, aussi chaud que l'Afrique; la Perse et une partie de la Tartarie, aussi tempérées que l'Europe. En général, le sol y est plus élevé, le ciel plus serein, l'air plus pur et plus sec que dans le reste du globe. La nature y a rassemblé toutes les richesses qui sont dispersées ailleurs, et elle y a mis, dans les productions de chaque règne, des espèces d'une qualité supérieure à toutes celles que l'on trouve dans les autres contrées du monde : comme si l'Asie était en tout genre la patrie des pères. L'acier de Damas, l'or et le cuivre du Japon, la perle d'Ormus, les diamants de Golconde, les rubis du Pégu, les épiceries des Moluques, le coton, les mousselines et les riches teintures de l'Inde, le café de Moka, le thé de la Chine, ses belles porcelaines et ses brillantes soieries; les chèvres d'Angora avec leurs douces toisons, le paon de Java, et le faisan de la Chine avec son plumage, enfin, presque tout ce qui fait l'objet principal des délices, du luxe et du commerce de l'Europe, vient de l'Asie. Les Grecs et les Romains en avaient tiré la plupart des arbres à fruit que nous cultivons aujourd'hui. Nous en avons exporté les végétaux qui font la richesse de nos colonies en Amérique, tels que le café, l'indigo, la canne à sucre : nous lui devons le ver-à-soie qui fait fleurir en Europe tant de manufactures : enfin, c'est d'elle que sont sortis les arts, les sciences,

es lois, les religions et les peuples de toute la erre. La nature semble avoir réservé cette abonlance magnifique à la patrie de ses fils aînés et les pères du genre humain, comme parvenus à 'âge où il convient à l'homme de recueillir les ruits de ses longs travaux, et d'en rassembler outes les jouissances. Si je représentais donc un Asiatique amoureux, ce serait comme un pariarche avec une barbe vénérable, couché sur un opha, entouré de parfums, servi par des femmes omptueusement vêtues, respectueuses, et attenives à lui plaire.

Il y a encore dans les quatre parties du monde des qualités physiques et morales relatives aux quatre âges de la vie que nous leur avons assignés : par exemple, les Américains sont imberbes comme des enfants; les Nègres ont pour barbe une espèce de coton, tel que celui qui couvre le menton des jeunes gens. Les Européens rasent leur barbe, comme des hommes faits; mais les Asiatiques la portent longue, comme des vieillards. Ils conservent avec le plus grand respect ce caractère patriarcal. Le plus grand affront qu'on puisse faire à un Asiatique, est de l'en priver; comme le serment le plus sacré qu'on puisse exiger de lui, est de le faire jurer sur sa barbe. Peut-être le climat, qui est humide en Amérique, brûlant en Afrique, sec en Asie, est cause des diverses modifications de cet orne-

ment naturel, que nous autres Européens regardons comme une superfluité incommode dans nos climats pluvieux. Mais il n'en est pas moins vrai que les variétés de la barbe s'accordent, dans chaque partie du monde, avec les périodes de la vie humaine que nous leur attribuons, et se combinent parfaitement avec les autres traits de la physionomie. Ainsi les Indiens de l'Amérique ont en général le front étroit, de gros yeux à fleur de tête, le nez court, des traits peu prononcés; ce qui, avec leur menton imberbe, leur donne un air de simplicité qui convient à l'enfance. Les noirs d'Afrique, avec leur menton cotonné, ont des nez épatés, des yeux dont le blanc, ainsi que celui de leurs dents, contraste durement avec la noirceur de leur visage, dont ils augmentent la rudesse par des balafres qu'ils se font; ce qui leur donne un air violent et hardi : d'ailleurs ils sont d'une vigoureuse constitution. Les Européens ont des corps très-bien proportionnés et de beaux traits, témoin ces belles statues des deux sexes que la Grèce nous a laissées, et dont je ne sache pas que ses artistes, si curieux de rechercher le beau en tout genre, aient été prendre des modèles en Afrique ou en Asie. C'était, je pense, dans l'intention de montrer toute la beauté de la figure humaine, et leur ingénieux savoir, qu'ils ont représenté tant de figures sans vêtements, et beaucoup d'hommes

sans barbe, pour ne rien voiler de la beauté européenne. En Asie, les Turcs, les Persans, les Indiens, portent les barbes les plus amples qu'il y ait au monde, qui, avec leurs grands fronts et leurs nez aquilins, donnent à leur visage une gravité particulière. Le costume est parfaitement d'accord avec ces caractères : car les peuples du Pérou et du Mexique sont simplement vêtus d'une chemisette de coton; ceux du Zara, de l'Atlas et de la Nigritie, de peaux de bêtes féroces; les Européens, d'habits courts et justes, qui font paraître toute la taille; les Asiatiques, de robes longues qui la voilent jusqu'aux pieds : de sorte que les Américains ont l'air innocent et doux, les Africains effronté, les Européens viril, et les Asiatiques vénérable, tel qu'il convient à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mûr et à la vieillesse.

Les plaisirs et les mœurs de ces nations sont analogues à leurs caractères. Les habitants de l'Orénoque, les Mexicains et les Péruviens, aiment passionnément les jeux qui exercent le corps, entre autres le jeu de balle; les Maures d'Afrique les exercices de l'adresse, de la force et du courage, tels que les courses de bague et les combats de taureaux, dont ils introduisirent le goût en Espagne lorsqu'ils en firent la conquête; les Nègres, la musique la plus bruyante; les Européens, les spectacles convenables à des peuples

qui cultivent leur esprit ; les Asiatiques, les assemblées où la raison s'exerce en silence, telles que les cafés, où ils fument leur pipe sans parler, où ils jouent aux échecs ; car ce jeu nous est venu de ce pays, ainsi que le trictrac des Indes. Il y a un autre exercice qui caractérise par-tout l'esprit des nations ; c'est la danse : celle des Américains est pantomime, car ils imitent, comme des enfants, tout ce qu'ils voient faire ; celle des Nègres est querelleuse, et on y voit pour l'ordinaire deux champions armés de bâtons ou de zagaies, qui feignent de se battre. Le menuet règne sur les bords de la Seine, et paraît la danse la plus propre à combiner à-la-fois les graces d'un cavalier et de sa dame : pour les Asiatiques, cet exercice leur paraît si contraire à la gravité de leur caractère, qu'ils se croiraient déshonorés s'ils s'y étaient jamais livrés : ils aiment cependant les danses, sur-tout celles qui sont libres et voluptueuses. Pour se procurer ce plaisir, ils introduisent des baladins dans leurs grands festins, qui durent quelquefois plusieurs jours, comme ceux d'Assuérus, car le goût de la table est encore celui des vieillards : mais jamais aucune femme honnête ne paraît dans leurs divertissements publics. Enfin, on se formera une idée précise des mœurs domestiques de ces diverses nations, en y considérant le sort des femmes, qui par tout pays en sont le

principe et la fin. Dans les quatre parties du monde, elles ont des fonctions analogues aux quatre âges de la vie : elles sont nourrices en Amérique, esclaves en Afrique, compagnes en Europe, et servantes en Asie.

Les mêmes nuances se retrouvent dans les gouvernements de ces contrées. On y reconnaît d'abord les deux puissances temporelle et spirituelle, ou militaire et ecclésiastique, qui, par toute la terre, se disputent la domination des hommes; et chacune d'elles y a plus ou moins d'autorité, suivant le degré de maturité de chaque partie du monde. Ainsi, parmi les peuples enfants de l'Amérique, ce sont les prêtres qui ont la puissance, et qui gouvernent par les terreurs de la superstition. Les Mexicains et les Péruviens, déjà avancés en civilisation, avaient à la vérité des souverains; mais ces souverains, quoique très-despotes, étaient les premiers esclaves des idoles. Chez les peuples de l'Afrique, le pouvoir militaire ou royal l'emporte sur le pouvoir religieux. Les Nègres, quoique fort superstitieux, changent souvent de dieux et de religion, même dans leur pays natal. Lorsqu'ils sont esclaves dans des pays étrangers, ils prennent aisément la religion de leurs maîtres, et la quittent avec la même facilité; comme ils ne connaissent d'autre puissance que la force, ils sont toujours de la religion du plus fort; et cette mobilité de

caractère, produite par la fougue de leur té
pérament, ne se trouve chez aucun peuple
l'Amérique, de l'Europe ou de l'Asie. Dans
régime viril de l'Europe, les puissances tem
relle et spirituelle se rapprochent ou se divi
à proportion de la maturité des nations: n
chez celles de l'Asie, elles se réunissent et se c
fondent dans la personne du souverain, com
au temps des patriarches. Les monarques
l'Asie sont à-la-fois rois et pontifes, de man
cependant que, quoique la religion du pr
préside à toutes les opérations de l'état, to
les autres religions y sont publiquement tolér
il n'y a pas un souverain en Asie qui n'y ri
au nom de la religion. Dans la religion m
métane, les chefs de l'état se disent les des
dants du Prophète : tel est le grand-seig
chez les Turcs, le sophi de Perse, le grand
gol, le prince de Moka, les émirs des Ara
les anciens califes d'Égypte et de Bagdad, e
schérifs, qui se sont emparés d'une si gr
partie de l'Afrique. Dans les religions idol
de l'Asie, comme celles de l'Indoustan, du P
de Siam, de la Cochinchine, les monar
prennent les titres de frères du soleil et
lune; dans la religion de la Chine, l'empe
sacrifie publiquement à l'Esprit du ciel.
autres parties du sacerdoce pontifical pas
aux mandarins des villes, et même à tous

pères de famille, qui offrent souvent des hommages religieux à Confucius et aux esprits des ancêtres. Lorsque les deux puissances militaire et ecclésiastique se sont séparées dans la personne du prince, comme au Japon, l'empereur ecclésiastique ou daïri s'est réservé le droit très-important de conférer tous les premiers titres d'honneur de la cour de l'empereur séculier, qui de plus est obligé chaque année de lui payer de grands tributs : ces titres d'honneur sont des titres de sainteté. Ainsi, on peut dire que, dans toute l'Asie, le gouvernement des peuples est véritablement théocratique ; les édits mêmes des souverains y renferment des leçons de morale, ou des exhortations à la vertu, comme il convient aux ordres des vieillards : de sorte que, si on s'arrête au langage des lois dans chaque partie du monde, on y retrouvera les caractères de leurs habitants ; car elles font parler en Amérique le courroux des dieux, en Afrique la colère des rois, en Europe leur bon plaisir et quelquefois l'intérêt des peuples, et en Asie la volonté du ciel.

Il ne faut pas conclure de ces rapprochements, que j'attribue les vices et les vertus de chaque peuple à son climat : j'ai réfuté ailleurs par des preuves de fait cette erreur, mise au jour par de célèbres écrivains. Ce que je viens de dire, même sur les diverses températures de chaque

partie du monde, en est une nouvelle réfu
Il est certain que les chaleurs de l'Afriqu
rendent pas les Nègres efféminés, comm
noirs, habitants du Bengale, qui vivent s
climat presque semblable; de même q
chaleurs du Bengale et de la côte d'Ari
rendent pas les Indiens barbares, comm
Nègres de Jaïda ou les Maures de l'Afriq
barbarie et le luxe ne sont pas des eff
climat, mais des maladies et de l'âge des n
La première les attaque dans toute sa f
leur naissance, et s'affaiblit à mesure q
vieillissent; l'autre, au contraire, croît ave
et est dans toute sa vigueur à leur déca
La barbarie naît de la faiblesse d'un peu
fant, gouverné par le despotisme d'u
narque ou d'un corps, et elle a toujour
base quelque opinion religieuse. Le lu
contraire, vient de la faiblesse d'un peupl
lard, et est fondé sur des besoins phy
qui se multiplient avec l'âge. La barb
le luxe n'adhèrent à aucune nation, pui
simple progression de l'âge, ou de bonn
suffisent pour les en guérir ou les en pré
On peut rapporter tous les vices d'une n
ces deux maladies des corps politiques; et
il est très-important d'assigner, dans les m
genre humain, les sources principales qui l
duisent, nous allons les déterminer pa

effets. Ainsi, considérant la guerre comme le résultat de la barbarie de chaque peuple, et son commerce comme celui de son luxe, nous verrons ces deux thermomètres politiques hausser ou baisser, suivant les dégrés de civilisation de chaque partie du monde.

En Amérique, les guerres sont fréquentes et très-cruelles parmi les sauvages, comme nous l'avons dit. Elles naissent de l'état de faiblesse de ces petites nations, qui proportionnent toujours leurs vengeances à leurs craintes; mais ce que je n'ai pas encore dit, c'est qu'elles y sont presque toutes allumées par quelque fanatisme religieux. Le premier homme qui égorgea un animal domestique pour sa subsistance, en dévoua les entrailles aux dieux, pour expier cette espèce de crime en les associant à ses besoins. Volà, dit-on, l'origine des sacrifices. Mais celui qui le premier tua son semblable, en offrit sans doute le sang aux dieux infernaux, pour les associer à sa vengeance : et voilà, selon moi, l'origine de la férocité des guerres de l'Amérique. Les sauvages n'entreprennent aucune hostilité sans consulter leur manitou, et celui d'entre eux qui le fait parler, ne manque jamais de promettre un heureux succès, pourvu qu'on s'engage à fournir à la parure du manitou au moins quelques crânes ou mâchoires des ennemis. Aussi ils traitent leurs prisonniers de guerre avec la plus horrible bar-

barie. Ils leur arrachent la chevelure, ils les rôtissent tout vifs, ils les mangent, et ils en attachent les ossements à la cabane ou au sac qui renferme le manitou. Les Mexicains et les Péruviens, ces peuples naturellement si doux et déjà avancés en civilisation, offraient chaque année à leurs dieux un grand nombre de victimes humaines; ils faisaient même uniquement la guerre pour en avoir. Leurs prêtres s'écriaient de temps en temps qu'il fallait à manger aux dieux. Aussitôt les peuples tremblants prenaient les armes, se jetaient sur les peuples voisins, d'où ils amenaient quantité de prisonniers, auxquels les prêtres ouvraient la poitrine pour en tirer le cœur, qu'ils offraient tout palpitant à leurs idoles; l'empereur du Mexique s'était abstenu même de faire la conquête de plusieurs nations de son voisinage, uniquement afin d'avoir de quoi fournir à ces affreux sacrifices. C'est sans doute cette barbarie qui a attiré la vengeance divine sur ces peuples, dont le gouvernement ne subsiste plus: car puisque Dieu ne se propose que le bonheur du genre humain, la barbarie est sans doute le plus grand des crimes à ses yeux. La guerre en Afrique est aussi fort inhumaine, quoique beaucoup moins qu'en Amérique, parce qu'elle n'est pas mêlée de fanatisme. Les Nègres n'ont ordinairement d'autre but que de faire du butin et des esclaves: ainsi ils épargnent au moins le sang des prison-

niers. En Europe, la guerre est aujourd'hui le simple effet de la cupidité des peuples et de l'ambition de leurs princes. Quoiqu'elle y soit fréquente, elle se propose souvent l'intérêt du commerce ou des peuples. Elle a ses lois, qui en modèrent les fureurs. Il n'y a qu'une petite partie de chaque puissance belligérante qui combat; et comme l'argent est son premier mobile, dès qu'il manque de part et d'autre, la paix s'ensuit. Dans la plus grande partie de l'Asie, les guerres sont rares et peu meurtrières. La Loubère dit que le roi de Siam ordonnait à ses généraux de s'abstenir de tuer. Les Chinois, ainsi que les Indiens, ne sont pas belliqueux. Ces grandes nations n'emploient guère que les ruses de la politique pour résister à leurs ennemis. Les Turcs et les Persans sont plus guerriers; mais ils sont à cet égard inférieurs aux Européens, dont la tactique est beaucoup plus parfaite. Cependant, quoique le luxe de l'Asie dût en adoucir les mœurs, comme les extrémités se touchent, le luxe y a introduit un autre genre de barbarie, c'est celui d'y faire des esclaves et des eunuques. Ces coutumes barbares sont déjà bien anciennes en Orient; ce qui me porterait à croire qu'elles sont nées dans l'enfance de ces peuples. Quoi qu'il en soit, l'esclavage est incomparablement plus doux dans cette ancienne partie du monde que dans toutes les autres. Il n'est pas rare de voir des esclaves s'al-

lier à leur maître, sur-tout s'ils en embrassent la religion. Ainsi, en considérant le mal que la guerre fait au genre humain, nous verrons qu'elle produit en Amérique des victimes, en Afrique des esclaves, en Europe des prisonniers, en Asie des serviteurs.

On peut voir par ces aperçus que la barbarie s'affaiblit à mesure que les nations avancent en âge : nous allons voir maintenant le luxe augmenter dans les mêmes rapports.

Le commerce, qui est le fruit du luxe, est fort borné chez les sauvages de l'Amérique. Nous ne faisons aucun usage de leurs meubles, de leurs armes et de leurs étoffes : mais comme ils vivent plus près que nous de la nature, nous leur sommes redevables d'une foule de biens naturels, qui l'emportent sur les fruits de l'art et de l'industrie de toutes les autres parties du monde. Ce sont eux qui ont donné à nos colonies le manioc et la patate ; à nos tables, les pêches inépuisables du banc de Terre-Neuve ; à nos potagers, la pomme de terre ; à nos délices, la vanille et le chocolat ; à nos soucis, le tabac ; à nos jardins, une multitude de végétaux utiles ou agréables ; à notre commerce et à nos manufactures, le coton, l'indigo, les pelleteries, l'écaille de tortue, la cochenille, etc. Nous leur devons encore le café et la canne à sucre, transplantés de l'Asie dans leurs terres, et dont les productions coûteraient beaucoup

plus cher, s'il fallait les aller chercher dans les lieux de leur origine. Ils ne se donnent pas la peine de recueillir pour nous la plupart de ces richesses, mais ils nous en ont montré l'usage. Celui qui fait présent au genre humain d'une plante utile, lui rend plus de services que l'inventeur d'un art. Pendant combien de siècles serait tombée dans nos parcs la fève amère du cacao, sans que nous eussions imaginé de la torréfier, et de la combiner avec une substance sucrée pour en composer un aliment délicieux ? Pendant combien de temps nos botanistes auraient-ils proscrit le tabac comme un poison dangereux, si les sauvages de l'Amérique ne nous avaient enseigné que c'était un puissant remède contre le chagrin ? Je compte pour rien, ou plutôt pour un grand mal, cette abondance prodigieuse d'or et d'argent que nous tirons de leurs montagnes. Elle a été la cause de la destruction presque totale de ces peuples enfants, auxquels on ne pouvait reprocher d'autre crime que la religion de leurs tyrans ; mais, par une juste réaction, ces mêmes métaux sont aujourd'hui la cause de la plupart des guerres de l'Europe, et en entraîneront tôt ou tard la ruine.

Le commerce de l'Afrique annonce un peu plus d'industrie de la part de ses habitants; elle n'a pas besoin de cultivateurs étrangers pour recueillir ses productions. Nous tirons de ses côtes

septentrionales, subjuguées par les Maures, des maroquins, des dattes, de l'huile, de la cire et des blés en abondance. Ses côtes occidentales, habitées par les Nègres, nous donnent un peu d'or, de l'ivoire, et une foule d'esclaves que sa malheureuse fécondité fournit à nos travaux de l'Amérique.

Le commerce de l'Europe s'étend, comme les besoins de son luxe, jusqu'au bout du monde. Il exporte fort peu d'objets naturels et de productions de ses fabriques; les peuples étrangers ne veulent guère que les fruits de nos arts et de notre industrie. C'est avec de l'eau-de-vie, de la poudre à canon, des fusils, des sabres, du fer, que nous commerçons principalement avec les Américains et les Africains. Les Asiatiques ne reçoivent de nous que de l'argent.

Quelque étendu que soit notre commerce, il n'égale pas à beaucoup près celui de l'Asie. Nous allons chez tous les peuples chercher des jouissances; mais tous les peuples viennent en acheter en Asie. Je ne parle pas du commerce de l'Inde, où tant de vaisseaux abordent, mais seulement de celui de la Chine. Cet antique empire, reculé dans la partie la plus orientale de notre continent, renferme le seul grand peuple chez lequel la plupart des autres peuples de la terre viennent commercer, et qui ne va tout au plus que chez ses voisins. Les Tartares, les peuples

du Thibet, les Russes, les Coréens, les habitants de la Cochinchine, du Tunquin, de Siam, du Pégu, de l'Inde et de ses îles innombrables, de l'Arabie, de la Perse, de la Turquie asiatique, arrivent chez lui en flottes ou en longues caravanes. Ils font refluer ses productions, ses manufactures, son commerce et ses usages dans toute l'Asie et jusqu'en Afrique. Nos vaisseaux de l'Europe y abordent des extrémités de l'Occident. Il pourvoit même aux besoins et au luxe de l'Amérique, car les vaisseaux espagnols de Manille portent tous les ans au Pérou et au Mexique des étoffes, des porcelaines et des meubles de cette industrieuse partie du monde. Un simple impôt mis, dans l'Amérique septentrionale, sur une production végétale de ce riche empire, a fait prendre les armes aux colonies anglaises, et les a séparées de leur métropole; et on peut dire que c'est un peu de thé et le roseau qui renferme le sucre, qui ont causé une partie des guerres de l'Europe.

En assignant un des âges de la vie à chaque partie du monde, je n'ai pas voulu dire que chaque peuple ne puisse passer par les quatre périodes de la vie humaine; nous savons le contraire par notre expérience. Il y a loin du siècle des druides à celui de Louis XIV; les vertus de chaque âge peuvent se naturaliser dans tous les pays. Si l'extrémité septentrionale de l'Afrique est ha-

bitée par des pirates, son extrémité méridionale, sous des latitudes à-peu-près semblables, est devenue sous les Hollandais l'asyle du commerce. La puissance de l'Europe et la sagesse de l'Asie se transplanteront peut-être un jour par les Anglais dans l'Amérique septentrionale, et pourront y devenir le partage des sauvages de l'Amérique; mais au milieu de ces grandes révolutions, je pense que chaque peuple conservera toujours quelque chose de son caractère territorial. La vieillesse de l'aubépine n'est point celle du chêne, et cependant le buisson et l'arbre suivent également le cours des siècles. Ils ont chacun leurs oiseaux qui viennent se reposer sous leur feuillage, et l'embellir par leurs harmonies. La nature se plaît dans cette variété; quelquefois même, lorsqu'un vieux arbre est renversé par les tempêtes, elle fait sortir de ses racines moussues un rejeton vigoureux qui lui redonne une nouvelle jeunesse. Peut-être un jour le temps, nos malheurs, quelque génie bienfaisant comme la nature, un Lycurgue, un Penn, un Fénélon, ramèneront l'Europe à l'heureuse simplicité des peuples américains, sans rien diminuer de ses forces et de ses lumières.

Mais s'il est presque impossible à de grands peuples de rétrograder vers l'âge de l'innocence: si les feux de l'ambition et des cupidités une fois allumés ne peuvent plus s'éteindre, tâchons au

oins de tirer de ceux qui nous consument une lumière qui éclaire nos vieux jours.

C'est dans l'Asie que nous trouverons des empires dont le régime peut nous servir de modèle : il est celui des Chinois qui a quatre mille sept cents ans d'antiquité. Ce peuple vieillard compte ses années par celles du globe ; il est l'aîné de tous les peuples de la terre, qui viennent de toutes les régions lui rendre hommage. Pour nous, qui parcourons l'âge viril avec les vices de la jeunesse et les défauts de l'enfance, nous devons chercher à raffermir la légèreté de notre constitution par les mêmes lois qui assurent la pondération de ce vénérable empire. La vieillesse couronne la fin des nations; et comme elle prépare l'homme à une autre existence, elle change aussi la nature d'un état, et le ramène en quelque sorte à la simplicité des éléments. Ce n'est plus un fleuve qui va se perdre à la fin de son cours; c'est un océan qui engloutit tous les fleuves et les reproduit de ses émanations. Un état vieux et bien ordonné attire à lui et s'incorpore ses voisins, ses alliés, et ses conquérants même; la nature le réserve pour être la tête du genre humain, dont les autres peuples ne sont que les membres. Cet empire universel, dont le désir agite tour-à-tour les peuples de l'Europe, est offert par la nature à tous ceux du globe : il a été présenté successivement aux Assyriens, aux

Scythes, aux Mèdes, aux Perses, aux Grec
Romains, aux Tartares, aux Arabes, et il
a été enlevé à tous; il n'est le prix ni de la
ni de la ruse, mais de la sagesse. Un l
péen vantait à un Chinois la puissance d
royaumes modernes, leur tactique, leur m
tion, leurs conquêtes; il lui faisait l'élog
peuples anciens de l'Europe, dont il n'ava
mais ouï parler; des Athéniens, des Lacéd
niens, des Romains. « Sans doute, lui rép
» le Chinois, ces peuples ont été puissants et
» l'êtes aussi; mais vous passerez avec eu
» nous autres nous durons. »

On doit affermir la base du bonheur p
sur les saintes et éternelles lois de la nature.
la nature qui, en donnant des griffes aux ani
de rapine, avec l'instinct de la férocité,
l'homme nu et lui a donné l'instinct de la
faisance, afin qu'il secourût ses semblabl
le sentiment de ses propres besoins. Elle a
dans son cœur cette loi inaltérable : NE F
PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOUDRIE
QU'ON VOUS FÎT. C'est cette loi que Con
appelle la vertu du cœur, qu'il recommand
cesse dans ses écrits, comme le principe de
conduite particulière, et qui est la base de
maximes de gouvernement qu'il a présenté
souverains de son pays. C'est elle qui, en
dant à la Chine les récompenses et les pun

·lles à tous ses habitants sans exception,
›emblés sous leur monarque comme une
ous un père, et a rendu leur constitu-
›ranlable; c'est elle qui, malgré la cor-
des mandarins, les guerres civiles, les
› des Tartares, a maintenu ce grand em-
nme le pivot d'un vieux chêne soutient
c caverneux contre les tempêtes du ciel
bordements des eaux : loin d'en être
l accroît ses forces de ce qui devrait le
r; son vaste feuillage se nourrit d'orages,
es boivent l'inondation des fleuves.
ette loi que l'Evangile nous recommande
le second de nos devoirs; elle est pour
le nous l'extrémité de ce rayon dont la
est le centre, et le genre humain la cir-
ıce. C'est elle seule qui nous fait hommes,
ıous rappelle à la nature dans quelque
ı monde que nous soyons nés; elle nous
abjurer, au moins intérieurement, les
de familles, de corps, de nations, et
fend d'être Turcs, Juifs, Brames, Afri-
rsque nous ne pouvons l'être sans cesser
›mmes. Au milieu de tant d'opinions qui
es nations les unes contre les autres, elle
ntre notre intérêt personnel dans celui
: humain, et celui du genre humain dans
térêt personnel. Voulez-vous savoir si
xime est juste par rapport à autrui? ap-

pliquez - la à vous - même; par rapport à
même ? appliquez - la à autrui, et étendez
tous les hommes : si elle ne convient pas à
elle ne convient à aucun. Enfin cette loi est
reux instinct qui rapproche tous les peup
la terre les uns des autres, et elle est la
règle invariable de ce qui est juste, bon, d
honnête, vertueux et religieux dans tous les
et dans tous les pays du monde.

LIVRE VII.

HARMONIES FRATERNELLES.

Nous avons présenté jusqu'ici les harmonies que les puissances de la nature ont les unes avec les autres, nous allons décrire maintenant celles que chacune d'elles a avec elle-même. Les premières sont simples, les secondes sont composées. Les premières nous ont offert l'organisation élémentaire des individus, les secondes nous donneront celle de leurs espèces et de leurs genres. Les premières composent les matériaux primitifs de l'édifice de la nature, et les secondes en forment l'assemblage. Les unes sont physiques, et les autres sont morales ou sociales. Ici va commencer un nouvel ordre de choses, dont le soleil est toujours le premier mobile : toutes les lois qui gouvernent la terre ont leur origine dans les cieux.

Considérons le soleil au lever de l'aurore, lorsqu'il passe de l'hémisphère inférieur dans le su-

périeur. D'abord il dilate l'air de notre hori
et aussitôt un vent frais s'élève de l'orient p
le remplacer. La rosée de la nuit, suspendue d
les airs, tombe sur la terre; les plantes se r
ment, les oiseaux font entendre leurs prem
chants, l'homme commence le cercle de ses
vaux et de ses jouissances. Chaque heure a
une harmonie nouvelle, et toutes ensem
comme une troupe de sœurs de différents â
qui se tiennent par la main, vont se réfugier
le manteau constellé de la nuit.

Voyons maintenant le soleil, au lever de l
née, au matin de ce grand jour qui va écl
et chauffer notre pôle pendant six mois.

Alors les phénomènes de notre horizon s'
rent en grand sur notre hémisphère. D'a
toute son atmosphère est dilatée, et celle de
misphère opposé s'efforce de prendre sa p
Aussitôt des vents chauds et humides souf
avec violence de la partie du sud; les glace
notre pôle se fondent, s'ébranlent et s'écrou
l'Océan, chargé de leurs débris, prend son c
vers le midi, et circule autour du globe: le
sées et les pluies du printemps, qui résu
d'une atmosphère tiède et vaporeuse, fertil
les terres; les végétaux ranimés poussent to
tour leurs premiers feuillages; les anim
joyeux, préparent de nouveaux nids; l'ho
se livre aux travaux renaissants de l'agricul

la navigation et du commerce. Chaque jour
porte de la part de la nature de nouveaux bien-
ts, et tous ensemble, après avoir entouré notre
nisphère d'une guirlande de fleurs et de fruits,
nt se réfugier dans le sein de l'hiver, comme
heures du jour dans celui de la nuit.

Si une révolution d'heures amène les diverses
rmonies du jour, et une révolution de jours
lles de l'année, une révolution d'années amène
son tour celles de la vie. Après un certain
mbre de périodes du cours annuel du soleil,
éléments eux-mêmes subissent des crises qui
rient leurs harmonies : les ouragans, les vol-
ns, les tremblements de terre, donnent à l'at-
osphère une autre température, à la mer des
s naissantes, et aux continents de nouveaux
ages. Des périodes de mois lunaires et d'années
laires déterminent, dans chaque végétal, l'âge de
floraison ; dans chaque animal celui de sa pu-
erté, et dans tous les harmonies de leur vie.
homme, vers l'âge de sept ans, sort de sa pre-
ière enfance ; il entre dans son aurore. Cette
oque, comme celle de la naissance du jour et
l'année, est précédée d'une révolution : de
ouvelles dents lui annoncent avec douleur qu'il
besoin de nouveaux aliments ; souvent son sang
allume, et son corps se couvre d'ébullitions.
es petites-véroles, les rougeoles et les éruptions
itanées, sont les giboulées de son printemps.

Une révolution morale accompagne la révol
physique : le premier feu des passions comm
à échauffer son cœur et à éclairer son e
l'amitié maternelle ne peut plus lui suffire
faut des égaux, des compagnons, des am
nouveaux plaisirs et de nouveaux travaux. I
ainsi dans la carrière humaine, dont il doi
courir toutes les harmonies, jusqu'à ce
mort, semblable à l'hiver et à la nuit,
ses jours, ses années et sa vie d'un voile fu

Un cercle de vies humaines produit à so
les harmonies des tribus, celui des tribus
des nations, celui des nations celles du ge
main. Sans doute notre globe, avec tous
bitants, a des relations avec les globes qui
nent autour du soleil ; et l'astre du jour lui-
avec sa sphère immense, en a encore a
astres innombrables, ordonnés dans l'in
dans l'éternité, suivant des plans inconn
mortels.

Mais il suffit à ma faiblesse de m'occu
puissances de la nature qui se manifestent
terre. Je les y ai présentées simples et en
je vais les montrer combinées et en action ;
décrire leurs relations avec les harmoni
temps. Je ne prétends point, comme Ph
mener de front les chevaux du Soleil,
comme l'hirondelle, régler ma carrière
sur celle de l'astre du jour. En volant

terre, je peux, comme lui, faire le tour du monde, et en étudier les lois d'où dépendent les destinées du genre humain.

Rappelons-nous d'abord une des lois fondamentales de la nature, celle de la consonnance. Nous avons vu que tout corps organisé était formé de deux moitiés semblables qui s'entr'aidaient: j'appelle cette consonnance harmonie fraternelle.

Cette loi se manifeste dans les astres, formés de deux moitiés semblables, puisqu'ils sont sphériques. Il y a plus, la sphère pouvant se diviser en une infinité de moitiés égales, par tous les points de sa circonférence, il en résulte qu'elle réunit en elle une infinité de consonnances, qu'elle renferme toutes les formes, et qu'elle en est la plus parfaite. En effet, toutes les courbes s'engendrent des différentes révolutions de son cercle; toutes les formes angulaires, des combinaisons de ses cordes et de ses rayons: et ses parties diverses étant en équilibre autour d'un centre unique, elle seule est susceptible de tous les mouvements.

Cette consonnance, qui est sphérique dans les corps célestes, se trouve simple dans les corps organisés de la terre. Tout végétal et tout animal n'est formé que de deux moitiés semblables, dont les organes sont en nombre pair.

Je ne m'arrêterai pas à cette autre loi des contrastes, qui met dans les corps organisés deux

moitiés en opposition, comme celle des consonances en met deux en rapport. Nous avons vu que ces deux lois existaient dans le globe même de la terre, dont l'hémisphère oriental consonne avec l'occidental, et le septentrional contraste avec le boréal. Ce contraste regarde l'harmonie conjuguée; je me bornerai ici à la consonnance qui établit l'harmonie fraternelle.

La nature, non contente d'avoir mis en consonnance tous les membres d'un corps organisé, afin qu'ils s'aidassent mutuellement, a mis les corps organisés eux-mêmes en harmonie fraternelle, les uns avec les autres, afin de lier toutes les parties de son ouvrage. Ainsi, dans les cieux, l'astre du jour est en harmonie fraternelle avec celui des nuits; car l'un vient éclairer de sa lumière l'hémisphère que l'autre abandonne. Cette concordance avait fait imaginer aux anciens que ces astres étaient frère et sœur, et ils les désignaient sous les noms d'Apollon et de Diane: mais cette harmonie fraternelle est encore plus marquée entre la lune et la terre, qui se réfléchissent mutuellement la lumière du soleil. Elle s'étend jusqu'aux satellites qui entourent Jupiter, Saturne, Herschell, qui s'éclairent et se réchauffent réciproquement des mêmes rayons paternels.

Cette consonnance règne sur la terre parmi les éléments. Les vents de l'orient et du nord consonnent entre eux en froidure et en sécheresse,

comme ceux de l'occident et du midi en chaleur et en humidité. Quelque irrégularité apparente qu'offre le globe à sa surface, il n'y a pas un seul lieu, soit au milieu des mers ou au sein des terres, soit dans la zone torride ou dans les zones glaciales, qui n'ait à-la-fois des vents froids et chauds, secs et humides. Les sources se joignent fraternellement dans la vallée, et les collines qui la bordent, ont des angles rentrants et saillants en consonnance. Les eaux ont des reflets, et les terres des échos qui consonnent de genre à genre, et jamais un paysage n'est plus intéressant que quand le reflet du ruisseau répète la forme de la colline, et l'écho de la colline le murmure du ruisseau.

Les harmonies fraternelles qui groupent les végétaux, présentent des spectacles non moins admirables. Nous avons du plaisir à voir un arbre isolé, avec toutes ses harmonies élémentaires; mais nous en goûtons un plus grand et d'un autre genre, quand nous le voyons entrelacer ses rameaux avec un arbre de son espèce, et s'appuyer l'un l'autre contre les tempêtes. C'est l'harmonie fraternelle qui les unit; elle est la source du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un bocage, ou d'une longue avenue, ou d'une lisière de gazon. J'ai déjà dit que la nature nous indique un moyen assuré de disposer chaque espèce de végétal dans l'ordre qui lui convient le mieux;

c'est de le planter suivant l'harmonie fraternelle où ses semences sont rangées dans leurs capsules. Ainsi le chêne robuste, dont les glands naissent un à un ou deux à deux, présente un port majestueux, soit qu'il soit seul, soit qu'il soit groupé avec un autre chêne; mais les sapins, les pins et les cèdres, dont les pignons croissent rangés circulairement et en pyramide dans un cône, produisent un effet bien plus imposant lorsqu'ils forment, dans le même ordre, un sombre bocage au sommet d'une montagne, que lorsqu'ils y sont isolés et dispersés. Ainsi le vignoble plaît moins dans une plaine, que lorsque ses ceps sont rangés autour d'une colline, dans le même ordre que ses grains le sont autour d'une grappe. Non-seulement l'harmonie fraternelle groupe les individus, mais les genres eux-mêmes : elle donne des vrilles à la vigne pour s'attacher à l'orme, et des griffes au lierre pour saisir le tronc des chênes. Sans doute la variété des arbres d'une forêt et celle des fleurs d'une prairie nous donnent encore des sentiments de plaisir; mais ils naissent d'harmonies d'un autre ordre, et je ne m'occupe ici que des sentiments qui résultent de la disposition des végétaux de la même espèce.

L'harmonie fraternelle se fait sentir encore avec plus de charmes dans les animaux, parce qu'ils y sont sensibles, et qu'ils pourvoient eux-mêmes à leurs besoins, plus nombreux que ceux

des végétaux. La nature leur a donné d'abord deux organes, pour communiquer entre eux à de grandes distances : l'un est actif et l'autre est passif; c'est la voix et l'ouïe. L'organe de la voix a son origine dans la poitrine, près du cœur, siége des passions; et celui de l'ouïe a la sienne dans la tête, près du cerveau, siége de l'intelligence.

Je suis rop tignorant pour parler ici de la construction admirable de ces organes, et de leur variété merveilleuse dans les diverses espèces d'animaux : il me suffit d'observer qu'en général la portée des animaux est en raison inverse de leur faiblesse ; que toutes les sensations de la haine et de l'amour, de la joie et de la tristesse, de la crainte et de l'espérance, et toutes les passions, sont réparties entre eux à proportion de leurs besoins, et exprimées par des modulations innombrables. Cependant ces expressions sont si déterminées, que les animaux d'une autre espèce, et l'homme même, ne se méprennent pas à leur caractère, quoiqu'ils n'en pénètrent pas le sens. Quel grammairien pourra recueillir ces éléments invariables de la langue primitive de la nature ? Il y trouverait sans doute tous les sons des langues humaines, et même des mots entiers articulés. Quel géomètre calculera les courbes ovales qui expriment des sons si différents, et les courbes acoustiques qui les recueil-

lent sans les confondre? Peut-être les oreilles des animaux ne reçoivent pas les mêmes bruits dans les mêmes proportions, non plus que leurs yeux ne reçoivent la lumière. L'aigle, au haut des airs, contemple le soleil, et découvre les plages lointaines avec des yeux qui ont la portée des télescopes; tandis que l'abeille, dans sa ruche obscure, travaille à ses alvéoles avec des yeux taillés en microscopes.

En général, les animaux carnivores ont l'ouverture des oreilles tournée en avant, pour éventer leur proie, et les frugivores les ont tournées en arrière et mobiles, pour entendre de tous côtés le bruit de leurs ennemis; mais la voix et l'ouïe ont été données à chaque espèce, pour vivre en société avec ses semblables. Les animaux qui n'ont point de voix, vivent solitaires: tels sont beaucoup d'insectes; mais dans la saison des amours, ils se réunissent par des bourdonnements ou des bruits: le scarabée pulsateur fait entendre la nuit le tic-tac d'une montre, pour appeler sa femelle; la mouche luisante allume sa brillante étincelle dans les ténèbres; les poissons de l'Océan se communiquent entre eux par l'éclat de leurs écailles au sein des flots, et la nuit par les feux phosphoriques que leurs mouvements y font naître.

Au reste, si l'harmonie fraternelle nous charme, dans les végétaux, par les groupes qu'elle y forme,

elle nous plaît encore davantage par ceux qu'elle établit entre les animaux : ils vivent dans l'ordre où ils sont nés ; le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. Les tourterelles volent deux à deux, et les perdreaux par compagnies, dans le même nombre que les œufs dont ils sont éclos ; les sangliers se rassemblent d'eux-mêmes par troupes, les chiens par meutes, les poissons vivipares par couples, les ovipares par légions. On peut juger des mœurs fraternelles des animaux par le nombre des œufs de leurs nids et par les tétines de leurs mères. Cette concordance s'étend jusqu'aux insectes, et les abeilles ne vivent dans une société si intime, que parce qu'elles naissent d'une seule mère, et qu'elles sont élevées dans la même ruche. Une série d'individus nés ensemble forme leur famille, et une série des mêmes familles voisines et contemporaines, compose une tribu dont tous les membres s'entr'aident : telle est celle des castors, telle est celle des pigeons sauvages de l'Amérique, dont une partie s'occupe à abattre avec les ailes les glands des chênes, tandis que l'autre partie les recueille à terre.

Pendant que le matérialiste s'efforce de ramener toutes les lois de la nature à une attraction aveugle, l'animal réclame en faveur de l'harmonie fraternelle. Transporté d'un climat dans un autre, en vain on lui fait respirer le même

air, en vain on lui présente les aliments de sa enfance, il refuse de s'approcher d'une table où il n'a plus de frère pour convive. Ainsi le renne du Nord, le lama du Pérou, la tourterelle d'Afrique, le castor, isolés dans les ménageries des rois, appellent en vain par de tristes gémissements les compagnons de leur enfance.

L'harmonie fraternelle est donc la première des harmonies sociales, puisqu'elle existe dans les cieux, les éléments, les végétaux et les animaux. Ainsi les lois harmoniques, qui assemblent les membres des corps organisés, et qui en groupent les individus, n'existent pas moins que les attractions, qui réunissent les parties des corps non organisés.

Nous avons déjà vu que l'homme était né pour la société, parce qu'il réunissait en lui seul les besoins de tous les animaux, et qu'il n'y pouvait pourvoir que par le secours de ses semblables; je trouve une nouvelle preuve de cette vérité dans la construction de sa voix et de son ouïe. Sa voix peut imiter toutes celles des animaux, et ses oreilles, placées aux deux côtés de la tête et formées des courbes acoustiques les plus ingénieuses, peuvent recueillir tous les sons qui s'élèvent dans la circonférence de son horizon. Ces organes sont faits avec un tel art, qu'ils communiquent et recueillent toutes les affections du cœur et tous les raisonnements de l'intel-

ence, tandis que ceux des animaux ne peu-
nt exprimer et recevoir que les premiers cris
s passions et de simples aperçus. De quoi ser-
ait à l'homme un organe si parfait et si
endu, s'il était né pour errer seul dans les
rêts?

Il a en effet besoin des services de ses sem-
ables, depuis la naissance jusqu'au tombeau;
d'un pôle à l'autre, il n'y a pas un seul homme
ui ne corresponde avec toutes les parties de
nivers. Les épiceries, les teintures, les toiles
e l'Asie, le café, le sucre, le coton, les pel-
teries, l'or et l'argent de l'Amérique, l'ivoire
t les nègres de l'Afrique, servent aux besoins
es peuples de l'Europe; et le fer, le vin, les
orderies, le papier, les armes à feu, et toutes
s productions de l'industrie de l'Europe, se
pandent jusque chez les sauvages des contrées
s plus reculées du monde.

Cette correspondance de jouissances physiques
existé plus ou moins dans tous les temps, mais
lle des jouissances morales est encore plus
endue. Les usages, les lois, les opinions, les
aditions politiques et religieuses, se commu-
iquent non-seulement par toute la terre, mais
ent les peuples passés et futurs. Le globe, con-
idéré avec le genre humain, est comme le disque
le la marguerite, dont chaque fleuron est au
entre d'un cercle et à la circonférence de plu-

sieurs : le premier anneau de cette chaîne soci
est, sans contredit, l'harmonie fraternelle.

Mais si l'homme est pour l'homme la sou
de tous les biens, il est aussi celle de tous
maux; c'est pour lui en épargner un grand n
bre, que nous avons cherché d'abord à le h
ordonner avec lui-même. Nous avons tracé à
fois ses harmonies physiques avec la nature,
ses harmonies morales avec son auteur. N
avons mis toutes ses parties en équilibre, a
que sa fragile nacelle pût, sans se renver
traverser l'océan de la vie; il faut qu'elle y vo
seule avant de naviguer en flotte; il faut qu'
se mette en garde contre les vaisseaux, qui
souvent les uns pour les autres les plus da
reux écueils. Si les tempêtes s'élèvent, si la
étend son voile sombre sur les flots, il faut
l'ame de l'homme se tourne vers la Divinit
lui indique sa route, comme la boussole ve
nord, malgré l'absence du soleil. Quand il
drait dans la société humaine les traces de
Providence qui se manifeste dans toute la na
il en retrouverait le sentiment dans son p
cœur : il suffit qu'il ait aimé une fois.

Il faut donc, avant tout, qu'un enfant soit
ordonné avec lui-même, afin qu'il puisse y
trer avec plaisir. Il peut naître de parents
et être livré à des maîtres ennuyeux ou bar
ira-t-il chercher des guides parmi des gen

ont fait haïr l'instruction? Il vient même
temps où ce qu'il y a de plus aimable et de
s sacré parmi les hommes vient à périr,
tié, réputation, patrie, religion : que de-
it alors celui qui a dirigé sa vie sur ces im-
antes perspectives? Les sophismes de la mé-
hysique n'ont-ils pas couvert la Divinité de
ges, que la raison peut seule dissiper? L'esprit
atérialisé l'esprit. C'est pour échapper à toutes
illusions humaines, que nous n'avons voulu
uyer la morale que sur la nature, qui ne
it jamais, et sur notre propre cœur, qui la
rche toujours : accoutumons donc l'enfant à
entrer comme dans un asyle assuré. Quand
oleil s'éloigne de notre hémisphère, les êtres
sibles se retirent dans des antres, et respirent
moyen du feu que l'astre du jour a renfermé
s leurs veines; l'homme se réchauffe alors
sa propre chaleur : il en est de même de la
lexion par rapport à l'ame. L'ame s'en enve-
pe, pour ainsi dire, dans tous les accidents
la vie; et Socrate, dans la solitude, offre
exemple frappant de la puissance de la ré-
xion : son ame trouvait en elle-même des con-
ations que lui eût refusées la société.

l faut donc que l'enfant se conserve dans
te sa pureté originelle; il faut qu'on l'habitue
que jour à nettoyer son ame de toute or-
re étrangère, comme on l'accoutume à laver

et à soigner son corps. Que tous les ma
après l'avoir élevée vers le ciel, ainsi qu
yeux vers la lumière, il lui propose quelque a
vertueuse pour le jour, et que le soir il exa
s'il ne l'a point souillée par quelque passion
teuse qui en trouble le repos pendant la
qu'il n'y nourrisse ni haine, ni vengeanc
jalousie, ni cupidité; qu'il soit bien conv
que l'intérieur de son ame est à découvert, m
les ténèbres; et que comme il n'y a point de
dans la nature qui ne soit sans quelque ouv
de la Divinité, il n'y en a point qui soit
témoin.

Après avoir bien préparé son ame, il do
nourrir et l'exercer avec autant de soin que
corps : de bons livres, et encore mieux la
ture, lui offriront de toutes parts de quoi
menter; l'esprit est le flambeau du cœur,
un feu qui tourne tout en sa substance : q
l'alimente pas l'éteint; il brûle, mais sans
et sans chaleur : ne pouvant s'étendre au del
il se reploie sur lui-même et enflamme les
sions; d'un autre côté, le cœur qui les renfe
ne se conduit que par les lumières de l'es
siége de la raison. C'est elle qui le dirige
tous ses instincts naissants vers les devoi
la société, mais auparavant il faut qu'il p
y rentrer comme dans un lieu de repos et
en ordre; car comment l'ordonnera-t-

ard des autres, s'il est mal ordonné en lui-
me ?
Le retour sur soi lui est d'autant plus néces-
re, qu'il ne peut sans lui remplir les devoirs
la morale, dont la première maxime est de
re *à autrui ce que nous voudrions qu'on nous*
Comment saura-t-il donc ce qu'il convient de
re à l'égard de soi et des autres, s'il ne rentre
bord en lui-même, et s'il ne se met ensuite
ur place ? Cette double réflexion ne demande
un effort; elle est naturelle à l'homme : son
ition rapporte tout à lui, et le met sans cesse
place des gens heureux ; mais les devoirs de
norale l'obligent encore plus souvent de se
tre à la place des malheureux. Les passions
ènent tout à notre intérêt, et la vertu à celui
itrui ; elle seule est équitable, car elle s'étend
ous les hommes, qui sont tous nécessaires les
aux autres : sans ce retour perpétuel sur
s-mêmes et sur autrui, nous ne pouvons être
es envers nos semblables. S'agit-il d'approuver
le condamner quelqu'un? Si vous le jugez d'a-
s votre seule position, vous le jugerez injus-
ent. La vie est une grande montagne, sur
uelle les différents âges nous placent succes-
ement à différents étages, d'abord à la mon-
, puis au sommet, enfin à la descente ; en-
e les sexes, les tempéraments, la fortune,
anté, l'éducation, les climats, en varient les

sites à l'infini : si nous ne la considérons
point où nous sommes, nous n'en conn
qu'un petit coin. Si les vieillards ont plus
rience que les jeunes gens, c'est parce qu
parcouru une plus grande zone : nous nou
perons donc si, sans sortir de notre plac
voulons juger ceux que nous apercevons :
nous blâmerons ceux qui vont nus au Midi
que nous nous couvrons de fourrures au N

Ce flux et reflux de la raison est na
l'homme, comme je l'ai dit; il le distin
animaux. L'animal se règle sur son insti
l'homme sur l'exemple de son semblable; l'
imite la nature, et l'enfant imite l'homme
pourquoi l'exemple lui sert beaucoup plus
précepte. Pour conserver à un enfant l
d'humeur et la rectitude de jugement, si
saires aux devoirs de la morale et à son
bonheur, il ne faut l'appliquer à aucun
qui puisse étouffer sa sensibilité ou l'e:
il faut donc rejeter à-la-fois des éco
sciences abstraites et les arts de l'imagi
Les grammaires, par où commençaient j
premières études, sont, comme je l'ai d
la métaphysique des langues; elles ne les
précédées, elles les ont suivies, elles
les résultats. Il suffit donc à un enfan
prendre sa langue maternelle par l'usag
lecture des bons écrivains; il en étudi

es quand son jugement sera formé : en atten-
t, il fera de la prose, comme M. Jourdain,
s le savoir. Il en est de même de la géomé-
. Elle perfectionne, dit-on, le jugement de
mme; j'en conviens; mais elle opprime celui
l enfant : c'est un tuteur qui étouffe sa plante.
mi les enfants qui s'y sont rendus célèbres,
i que dans les sciences abstraites, fort peu
vécu, et ils ont passé des jours tristes et
heureux.

ascal résout à douze ans le problème de la
lette : il passe sa vie à juger le genre humain,
jeter les services de sa propre sœur, et il
urt épuisé à quarante ans, croyant toujours
r un abyme à ses côtés. La géométrie trans-
dante et la métaphysique affaissèrent les res-
s de son jugement dans l'âge viril, pour les
ir trop étendus dans l'enfance. La géométrie
pendant des notions qui sont à la portée du
mier âge, parce qu'elles parlent aux sens :
es sont celles des lignes, des angles, du
cle, du carré; mais leurs propriétés abstraites
vent être l'étude du philosophe, et non celle
l'enfant. Il suffit de lui montrer de loin les
les sérieuses, pour en faire naître un jour le
t. Si je voulais lui donner une idée des élé-
nts de géométrie et des lois du mouvement,
l'emploierais d'autre table que celle d'un bil-
l, ou plutôt un jeu de boules ou de quilles,

afin que l'exercice du corps se trouvât j
celui de l'ame. Nous voulons renfermer t
les théories dans le premier âge, mais la n
n'agit pas ainsi : elle revêt ses premières l
de formes gracieuses; elle nous mène pas à
nous repoussant par la peine, et nous in
par le plaisir. Elle nous montre les feuilles
les fleurs, les fleurs avant les fruits. Les
riants tableaux cachent les plus brillants p
mènes, et elle nous invite à son étude p
charme de sa contemplation.

Si les sciences abstraites absorbent l'ima
tion d'un enfant, les arts d'imagination ex
trop son jugement : telles sont entre aut
musique, la peinture, la poésie ; c'est la
mise au pied d'une jeune plante; elle l
fleurir de bonne heure, mais elle la mine
fait périr. Il est remarquable que les
appliqués aux sciences abstraites ou au
d'imagination, sont plus violents et plus
que ceux qui sont occupés à des arts
niques : la raison en est que les ressorts
ame ont été, ou trop comprimés, ou trop
Il en est de même de ceux de leur corps
temps contraints dans des attitudes semb
leur physique est affaissé comme leur
L'étude des lettres, si agréable, fatigue et
si elle nous tient long-temps dans la
situation. On connaît l'irritabilité des g

tres, et sur-tout des philosophes; les poëtes y
nt plus sujets que les autres, parce que leurs
ıvaux leur coûtent davantage. Je crois que si
crate conserva son admirable égalité d'hu-
eur, inconnue à Platon et à Aristote ses dis-
ples, c'est peut-être parce que, malgré ses
stes connaissances, il n'écrivit aucun ouvrage.
ut-être aussi c'est parce qu'il apprit, dans
n enfance, le métier de sculpteur, qui est,
mon avis, un long apprentissage de patience.
ı reste, je crois qu'on peut démontrer l'in-
ence des sciences abstraites et des arts de
nagination, par les caractères nationaux. Je
nse que si les Anglais sont en général mé-
ncoliques, c'est qu'on les applique de trop
onne heure au latin, au grec et aux mathéma-
ques, dont ils font des études plus approfon-
es que nous; et que si, au contraire, les
ançais et les Italiens sont d'une légèreté de
ractère qui va quelquefois jusqu'à la folie, ils
doivent à l'étude des arts d'imagination, où ils
ccellent. La chaleur du climat n'y fait rien,
ıoi qu'en ait dit Montesquieu, comme je l'ai
montré ailleurs par la gravité des Musulmans
la pétulance des Grecs, nés dans le même
ys.

Au reste, les caractères vifs ou lents, gais ou
rieux, se trouvent souvent disséminés dans la
ême ville, de frère à frère, et sont également

utiles à la société. Ne nous occupons donc
du soin de développer en eux l'amour de
Divinité et de l'humanité, afin de leur don
un centre commun. Avec ces deux vertus,
peuvent se passer de tous les talents, et tous
talents sont dangereux sans ces deux vertu
que dis-je! sans elles il n'y a point de vérita
talents. Nous avons déjà observé que les ath
n'avaient jamais fait aucune découverte, pa
qu'ils n'aperçoivent aucune intelligence h
d'eux-mêmes dans la nature. Nous pouvons aj
ter qu'ils n'ont jamais aimé les hommes. Ils
les ont servis que par ambition; et comm
auraient-ils réprimé cette passion si dangere
lorsqu'ils ne voient rien au-dessus d'eux
l'univers?

Le premier sentiment qu'on doit donc
lopper dans un enfant est celui de la Divi
afin qu'il puisse s'y réfugier en tout te
comme dans un port inaccessible aux
pêtes. Par lui il aimera la vie, et il aim
mort. La terre la plus aride lui paraitr
séjour enchanté, et le ciel, avec ses bril
constellations, le port où il doit termin
course.

Comme mon premier but est d'appren
un enfant à se suffire à lui-même, et de le r
indépendant des préjugés variables de la so
je voudrais d'abord établir sa première ba

pie fraternelle entre lui et les grands hommes qui ont existé. Je désirerais donc que quelque écrivain sensible fît un recueil d'histoires des hommes vertueux qui ont le mieux mérité du genre humain; leurs exemples influeraient plus sur un enfant que les préceptes. Ils seraient pour lui des étoiles fixes avec lesquelles son ame s'aimanterait; en l'élevant vers le ciel, ils la rapprocheraient de la Divinité. Il y trouverait des objets de consolation dans ses infortunes; il y verrait que les hommes les plus justement célèbres ont souvent été les plus malheureux dans leur enfance. Pour moi, venant à considérer leur vie, je trouve qu'ils ont dû principalement à leurs adversités l'amour d'un Dieu consolateur, amour qui les a illustrés. Ils ont eu un sentiment exquis des droits de l'homme, parce qu'ils ont été violés à leur égard, et de l'existence de la Divinité, parce qu'ils n'ont trouvé qu'en elle un refuge. Les Grecs avaient bien senti cette vérité, lorsqu'ils représentèrent Hercule, fils de Jupiter, persécuté dès le berceau par Junon; mais, sans recourir à la fable ou à l'allégorie, nous trouverons dans l'histoire de toutes les nations, que la plupart des hommes célèbres par leurs vertus ont été malheureux dans leur enfance. Nous comprenons dans les malheurs de cet âge les éducations tristes, les infirmités, l'indigence, les préjugés, les persécutions des

parents, la dureté des maîtres; nous en a
pour preuves Socrate, Amyot, Jean-Jacque
beaucoup d'autres. Peut-être en trouveri
nous encore davantage parmi les homme
ont mené une vie obscure et heureuse; c
malheur est l'apprentissage du bonheur, co
celui de la vertu. Ce ne seraient pas les m
importants à proposer, car la nature ap
tous les hommes au bonheur, et très-peu
gloire. Je voudrais donc qu'un enfant chois
patron parmi ceux d'entre eux avec lesqu
se trouverait le plus de convenances, et qu'
ajoutât le surnom au nom de sa famille
genre d'adoption a existé chez les Romain
subsiste encore d'une manière plus touc
chez la plupart des peuples que nous app
sauvages. Deux amis y échangent mutuelle
leurs noms, et croient pour ainsi dire éch
leurs ames. Un enfant adoptant de son ch
nom d'un homme vertueux, y modèlera
longue son caractère. Il serait cependant
de lui faire observer que cette ressemblan
peut exister de tous points. On peut bi
diriger vers les mêmes vertus, mais non p
mêmes routes : nous avons tous besoin
patience de Socrate, mais nous ne pouvons
nous y exercer par une Xantippe. Au sur
l'imitation d'un homme vertueux, dont la
ration, comme celle d'un monument, s'ac

ir celle des siècles, est un grand rempart contre vice : c'est une union avec le ciel.

Un des plus précieux avantages qu'ils trouvaient dans la vie des hommes vertueux, c'est haine du mensonge : on sait qu'un des points incipaux de l'éducation des anciens Perses, ait d'apprendre aux enfants à dire la vérité. ai cru long-temps que cette éducation consistit à leur enseigner à ne jamais mentir, c'est-à-re à être toujours francs ; mais j'ai éprouvé, ar une longue expérience, que cette franchise trait beaucoup de mal dans le monde, qu'elle ttirerait à celui qui en serait doué une foule l'ennemis, et qu'elle le rendrait très-malheureux, ans qu'il contribuât en rien au bonheur de ses emblables. La vérité d'abord est fort difficile à onnaître, et il y a très-peu d'hommes qui veuillent 'entendre. Un bourgeois, un paysan, sont tout ussi despotiques dans leurs opinions que des ultans. La plupart des querelles de la société e naissent, pour l'ordinaire, que parmi les gens ui se disent des vérités : *Veritas odium parit, bsequium amicos*, dit le sage Térence ; la vérité ngendre la haine et les inimitiés. Les querelles le religion et de politique, qui font verser ant de sang par des gens de bonne foi, naissent ouvent de l'amour même pour la vérité, combiné au fond avec l'ambition personnelle : tout anatique ne se passionne que par l'espoir d'une

grande gloire. Il fallait donc que les Perses entendissent enseigner à leurs enfants autre chose que la franchise, qui les eût mis en guerre perpétuelle les uns avec les autres. Ce n'eût point été une science à leur apprendre, car ils y sont naturellement portés. D'ailleurs la franchise n'est pas une vertu, mais une simple qualité, qui résulte souvent de la faiblesse et de l'inexpérience de notre esprit, qui ne peut rien garder de secret; et plus souvent encore de notre orgueil, qui nous inspire une haute opinion de nous-mêmes, et un profond mépris pour les autres.

Pour dire la vérité, il faut d'abord la connaître, et cette science est très-difficile. L'erreur parcourt la terre, met ses pavillons aux sommets des hautes montagnes, tandis que l'humble vérité se cache et se retire au fond des puits. Voyez seulement les religions, ce sont les pivots sur lesquels roulent toutes les sociétés humaines. Nous en connaissons au moins cinq cents, qui diffèrent toutes entre elles; chacune d'elles assure avoir trouvé seule la vérité, et accuse toutes les autres de mensonge. Il en faut excepter les sages Indiens, qui disent que Dieu a fait douze portes au ciel, par chacune desquelles il appelle à lui les différentes nations; cependant aucun d'eux ne voudrait y entrer par une autre porte que par celle où ont passé ses pères. Mais vous êtes bien plus inconséquents, si vous croyez qu'il

n'y en ait point d'autre que celle par laquelle vous êtes entrés dans la vie, car vous voilà en état de guerre avec la plupart du genre humain. Que devient alors l'harmonie fraternelle, cette loi fondamentale de la nature?

Qu'est-ce donc que cette vérité que nous sommes si avides de connaître et qui nous échappe si aisément? C'est une harmonie de notre intelligence avec la Divinité; c'est le sentiment des convenances qu'elle a établies dans tous ses ouvrages; c'est la vie de notre ame. La nature nous oblige à sa recherche comme à celle des aliments, sous peine d'inquiétude, de langueur, de léthargie et de mort. La vérité est un rayon de la Divinité; elle est à notre ame ce que les rayons du soleil sont à notre corps, elle l'éclaire, elle la réjouit, elle l'anime. Si, comme l'a défini sublimement Platon, la lumière du soleil n'est que l'ombre de Dieu, la vérité est son corps; elle se présente à notre entendement comme la lumière du soleil à nos yeux, en se décomposant en mille couleurs et reflets, qui nous ravissent dans les ouvrages de la nature; mais elle nous éblouit si nous voulons la saisir elle-même dans son essence. Cependant elle se combine avec les écrits des sages et les actions des hommes vertueux; mais, comme le feu du soleil parmi les productions de la terre, elle n'y brille que d'un éclat emprunté. Ce n'est qu'une

lampe ténébreuse qui luit en l'absence du sol
et sujette à être éteinte par les vents orageu
Comme la vérité ne nous vient d'abord
par le moyen des hommes, sujets à l'erreu
quels caractères la reconnaîtrons-nous? A
même de la vertu, par ses convenances uni
selles. Ainsi, par exemple, la théorie qui ét
le soleil au centre de l'univers a un grand ca
tère de vérité, parce qu'il convenait que le
leil, dispensateur de la lumière et de la chal
fût au centre des planètes, auxquelles i
distribue. Il était donc convenable que la
tournât sur elle-même et autour du soleil,
que les autres corps planétaires. Cette véri
opposée en apparence au témoignage de
yeux, ne nous est parvenue elle-même qu
des communications universelles avec le
humain. Comme notre blé, nos arbres frui
nos arts, qui nous sont venus d'Asie, d'Af
d'Amérique, elle a été d'abord découvert
quelques philosophes pythagoriciens, qui é
de grands voyageurs; ensuite elle s'est écl
et n'a brillé en Europe que lorsque le comm
de cette partie du monde s'est répandu par
la terre, après la découverte de l'Amé
occasionée à son tour par celle de la bou
trouvée quelques siècles auparavant; car
versalité du genre humain s'étend non-seule
au présent, mais au passé et à l'avenir.

en a été de l'unité de Dieu comme de celle du
eil, mobile unique des planètes. Tous les peu-
s avaient leur dieu particulier, et ce n'est
en communiquant les uns avec les autres,
ils ont commencé à reconnaître un Dieu
versel. Ce n'est pas que chaque homme n'en
le sentiment en lui-même, mais son amour-
pre le portait à croire que le Dieu de la
ure ne s'occupait que de son pays, et même
de sa seule personne. Cependant il y a des
mmes, et en bon nombre, auxquels il serait
gereux de dire ces vérités, si elles étaient
traires à leurs intérêts.

Les convenances et l'assentiment du genre hu-
in étant les caractères principaux de la vérité,
aut y rapporter la foi que nous devons à ceux
i nous la transmettent. L'autorité d'un écri-
n doit être proportionnée à sa vertu. Je n'en-
ds pas par vertu ce qui est réputé tel par
parti, sa nation ou sa communion; mais ce
i l'est en Asie comme en Europe, et ce qui
urait été il y a deux mille ans comme à pré-
it : car la vertu est non-seulement universelle,
is éternelle, puisqu'elle est une émanation de
Divinité.

La vérité étant donc le fruit de nos recher-
es, est un bien qui nous appartient; c'est le
ur de notre ame, et l'homme ne doit pas plus
communiquer aux tyrans, que sa lampe au

souffle des vents, sa bourse aux voleurs, femme à un ami.

Cependant il ne faut pas croire que parvenions jamais sur la terre au foyer vérité; nous devons nous estimer bien h quand nous voyons luire quelqu'un de ses r ils semblent se propager parmi les hom mesure qu'ils se communiquent et à prop de leurs vertus. Nous avons vu ailleurs l couvertes qu'avaient faites les pythagorici plus sages des Grecs. La connaissance de la va toujours en croissant; car un autre caractères est l'infini, comme l'universa l'éternité.

DE L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ est une harmonie entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. Ainsi elle est plus commune chez les faibles que chez les puissants; elle est plus grande d'un enfant à un enfant, que d'un enfant à un vieillard; elle est plus forte dans l'âge des passions que dans le premier âge; elle est plus constante dans l'âge viril que dans l'adolescence et la jeunesse, parce qu'à la perspective des services à rendre, se joint le souvenir des services rendus, et que les sentiments de la nature se fortifient par leurs habitudes.

La satisfaction des mêmes besoins engendre l'amitié, car leur seul appétit produit l'inimitié. Les haines qui existent entre les hommes, et même entre les animaux, ne naissent que de la concurrence des mêmes passions vers un objet qui ne peut se partager. Voilà pourquoi l'amour engendre des jalousies, et la guerre des amitiés: l'amant n'a pas besoin de compagnons pour se reproduire, et il en faut aux guerriers pour détruire.

L'amitié naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez long-temps par les

simples relations de plaisirs, de goûts, d'ex
cices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux be
intellectuels, et s'augmente par les lumière
les études des mêmes arts et des mêmes scien
enfin elle devient vertu, parce qu'elle dem
des sacrifices, de la reconnaissance et de l
dulgence, et qu'elle n'est constante et subl
que quand elle s'appuie sur les sentiment
la Divinité et de l'humanité, qui ne varien
mais.

Les livres de morale profitent à l'amitié, r
font tort aux amis. Il est si commode de tro
dans sa bibliothèque un ami sensible, écla
discret, toujours disposé à nous parler, et d
meur toujours égale, que cela fait négliger
amis du dehors. Les grands écrivains dérol
nos ames à la société. Platon voulait qu'on l
nît Homère de sa république après l'avoir
ronné; je voudrais plutôt qu'on adoptât tou
bons ouvrages de morale, mais qu'on ne
ronnât que les bons amis.

J'ai vu en général des amis plus constants e
plus grand nombre parmi les gens qui lisent p
que parmi ceux qui lisent beaucoup; il est m
rare de voir des gens de lettres faire du bi
leurs collègues. La plupart des Mécènes ont
des hommes peu instruits, témoin August
Louis XIV. Il se glisse souvent parmi les
de lettres des jalousies qui les disposent à la

veillance. Aristote, Platon et Xénophon furent ennemis les uns des autres, quoique disciples de l'école de Socrate.

Les inimitiés de collége sont les plus durables et les plus envenimées : nous en avons une foule de preuves dans les querelles des théologiens. Richelieu, devenu cardinal et ministre, fit brûler vif, comme sorcier, Urbain Grandier, pour lui avoir disputé une thèse dans sa licence de Sorbonne.

A la vérité, les gens illettrés haïssent moins violemment, mais les lettrés savent mieux aimer. Les ignorants ont des appétits plus robustes, et les savants en ont de plus délicats.

Comme les véritables amitiés résident dans la vertu, il est certain qu'il n'y a point d'amitié comparable à celle d'un homme de lettres vertueux.

L'amitié couvre la vie du plus doux ombrage. Elle ressemble à ces arbres toujours verts qui portent à-la-fois des fleurs et des fruits. Est-il une amitié plus touchante que celle de Cicéron pour Lélius, de Virgile pour Gallus et Pollion, de Plutarque pour Sénécion, de Tacite pour son beau-père Agricola? Mais ces amitiés consulaires sont trop sujettes aux orages : les plus obscures sont les plus heureuses; les plus fortes se rencontrent souvent dans les états qui éprouvent le plus de dangers, sans doute comme une com-

pensation. J'ai remarqué que les soldats et gens de mer sont plus sensibles à l'amitié la plupart des autres classes de la société; s'engagent et se dégagent sur la foi les uns autres. Les périls qu'ils courent ensemble serrent leur affection. Il semble aussi que mitié s'accroisse par l'éloignement des lieu des temps : on se souvient avec plus d'intérêt ses amis en Amérique, qu'en Europe; de de son enfance, que de ses contemporains des morts que des vivants. L'ame s'étend les distances, et franchit les limites mêm tombeau sur les ailes de l'amitié. Je me rapp encore avec intérêt une inscription que j' écrite, dans ma chambre, au-dessous d'un vase de plâtre, comme un souvenir des am de mon enfance. Quelque médiocre qu'elle je vais la rapporter, à cause des sentiments chants qu'elle renferme :

D. M.

Aux objets doux et innocents que j'ai aimés,
et qui ne sont plus,
j'ai élevé ce petit vase d'argile,
simple comme leur beauté et fragile comme leur vie
O ombres heureuses !
reposez-vous sur cette coupe blanche
où vous auriez aimé à boire avec moi
l'eau des fontaines et le lait des brebis:
les dons de la fortune sont méprisables,
mais les présents du cœur plaisent toujours aux habitants des

Ce petit vase faisait pendant à un autre, dédié la mémoire de Jean-Jacques et de Fénélon, et ont j'ai rapporté l'inscription dans mes Études s la Nature.

Les ressouvenirs de l'innocence sont aussi toumants que ceux de la vertu.

Je ne sais si le livre de Cicéron sur l'amitié fait de grands amis ; mais la bande sacrée des unes Thébains, formée par Pélopidas, en renrmait un bon nombre, qui, après avoir vécu ans la plus parfaite union, périrent tous enmble le visage tourné vers l'ennemi. Les grandes nambrées des jeunes Lacédémoniens, composées ar Lycurgue d'amants et d'aimées, n'étaient que es écoles de l'amitié : on leur donnait le nom e frères. Leurs premiers dieux étaient les jueaux célestes Castor et Pollux, et ils en chanient l'hymne en allant au combat. Ainsi, les armonies de l'amitié furent les premières asses de la république de Lycurgue, comme s pierres d'un édifice, posées deux à deux par oints alternatifs, en affermissent toute la masse.

Il serait impossible d'élever les enfants d'une ation aussi étendue que la nôtre à la manière es Spartiates, dont les esclaves exerçaient tous s métiers, et même l'agriculture. Les Spartiates aient des espèces de moines militaires, qui avaient our frères lais les Ilotes. Je désirerais que deux lèves pussent s'adopter mutuellement comme

amis, et eussent plusieurs propriétés en
mun, comme les vocabulaires, les papiers
livres. Ils seraient tenus de donner publiqu
des raisons de leur choix, qui devrait être
sur la vertu ; la formule en serait conçue
« A cause de tel acte louable qui est pa
» à ma connaissance, je voue à un tel une
» fraternelle, et je le prie de m'en accord
» semblable. » Ils apprendraient ainsi à
naître les devoirs et le but de l'amitié : le
vertueux seraient les plus recherchés. Il
terait de ces adoptions réciproques et pu
le goût de la vertu, l'habitude des secou
tuels, et la constance dans les liaisons. J
drais aussi qu'on lût souvent aux jeunes g
traits célèbres d'amitié, tirés des anciens,
celui de Nisus et d'Euryale, si admirab
décrit dans Virgile. Oreste et Pylade so
célèbres dans l'histoire et sur les théâtre
les vertus criminelles d'Oreste qui, pour
le meurtre de son père, tua sa mère,
pour plaire à une maîtresse dont il ét
assassina Pyrrhus, auprès duquel il était
sadeur, sont d'un trop dangereux exem
contraire, l'amitié de Nisus et d'Euryale
pire que l'innocence, l'obéissance aux l
tendresse filiale et maternelle. Enfin ce
amis couronnent la plus belle vie par l
belle mort, en périssant l'un pour l'autr

exécution d'un acte vertueux. Je ne veux pas
re que ce morceau de poésie soit le plus beau
l'Énéide; mais je suis persuadé que c'est un
ceux qui ont le plus intéressé l'ame aimante
Virgile. Il le termine par souhaiter que le
uvenir de leur amitié dure dans ses vers aussi
ng-temps que la postérité d'Énée donnera des
is au Capitole. Son vœu est rempli bien au-
elà, car ses vers ont duré plus que l'Empire
omain lui-même.

Cet épisode contient plus de trois cent vingt
ers dans le neuvième livre de l'Énéide, et il
n est déjà question dans le cinquième. D'abord
annonce ces deux amis dans les jeux qu'Énée
onne en Sicile pour célébrer l'anniversaire de
mort de son père Anchise, et il les met à la
te de ceux qui doivent concourir pour les prix
la course :

> Nisus et Euryalus primi;
> Euryalus formâ insignis viridique juventâ,
> Nisus amore pio pueri . . . .

« Nisus et Euryale parurent les premiers; Euryale, recommandable par sa beauté et par les graces de son adolescence; Nisus, par l'amour pur qu'il portait à Euryale. »

Le pöëte fait refléter la douce lumière de leur
nitié, qui doit éclairer son tableau, jusque sur
s prix de la course. Énée, qui, sans doute,
les amis en vue, leur dit à tous :

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.
Gnosia bina dabo levato lucida ferro
Spicula, cælatamque argento ferre bipennem:
Omnibus hic erit unus honos . . . .

« Aucun des concurrents ne s'en ira sans recevoir de moi un p
» Je donnerai deux javelots de Crète, armés d'un acier poli, av
» hache garnie d'argent, à double tranchant. Cette récompense
» commune à tous. »

Deux javelots unis sont sans doute des symb
d'union, et on peut dire que l'amitié de
jeunes guerriers est une hache à deux tranch
Énée, en assurant cette récompense à tous,
bien sûr d'y faire participer les deux amis,
que fût l'événement de la course.

Nisus, près d'en atteindre le but, tombe
accident; mais, dans sa chute, se ressouve
de son ami, *non oblitus amorum*, il fait tom
exprès Salius qui le suivait, et donne ainsi la
toire au jeune Euryale qui venait ensuite. S
se plaint de la fraude, et réclame le prix q
lui enlève :

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

« Euryale a pour lui la faveur de l'assemblée, ses larmes géné
» et sa vertu, d'autant plus touchante, qu'elle anime un beau corp

Il remporte le premier prix, consistant e
superbe cheval avec son harnais; Énée déd

age Salius par la peau d'un lion dont les ongles aient d'or, et Nisus par un excellent bouclier nsacré jadis aux Dieux, autre présent convenable à l'amitié.

L'épisode du neuvième livre est bien supérieur celui des jeux, pour la partie morale; il est nsacré tout entier à l'amitié et à la vertu, comme quatrième l'est à l'amour. Virgile, avec son t ordinaire, y fait d'abord contraster l'amitié ésintéressée de ces deux jeunes gens obscurs, ui se dévouent pour la patrie, avec les alliances es nations qu'Énée était allé solliciter, et dont n'obtient des secours qu'à force de prières. Nisus débute par un sentiment religieux; il dit Euryale :

> . . . . Dîne hunc ardorem mentibus addunt,
> Euryale? an sua cuique Deus fit dira cupido?

« Sont-ce les Dieux qui m'inspirent cette ardeur, cher Euryale? ou chacun prend-il sa passion pour une inspiration divine? »

Il lui communique ensuite le projet de traerser seul, pendant la nuit, l'armée ennemie, our savoir des nouvelles d'Énée, dont l'absence quiétait les Troyens; la récompense qu'il s'en ropose ne doit tourner qu'au profit de son ami:

> Si tibi quæ posco promittunt. . . .

« S'ils me promettent ce que je demanderai pour toi. »

Euryale se plaint de ce que Nisus ne le trouve

13.

pas digne de l'accompagner dans une entrepr
si dangereuse ; il lui dit ces mots touchants :

Nise, fugis ! Solum te in tanta pericula mittam ?

« Quoi, Nisus, tu me fuis ! Te laisserai-je seul dans de si g
» périls ? »

Il ajoute : « Ce n'est pas ainsi que je me s
» formé par les instructions de mon père Opl
» tes et par l'exemple d'Énée. » Chaque vers
veloppe une vertu ; il ajoute un sentiment d'
roïsme à ce sentiment filial :

Est hic, est animus lucis contemptor, et istum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.

« Ce cœur, oui, ce cœur sait aussi mépriser la mort ; il sent qu'
» beau d'obtenir par le sacrifice de la vie la gloire où tu aspires. »

Nisus s'excuse par les motifs les plus vertue

Te superesse velim : tua vitâ dignior ætas.

« Je veux que tu me survives : ton âge, plus que le mien, est
» de la vie. »

Il poursuit par un sentiment religieux et fi
S'il succombe, il désire que son ami lui re
des devoirs funèbres ; il craint de porter un c
mortel à la mère d'Euryale, qui, seule de to
les mères, avait suivi son fils à l'armée.

Leurs sentiments vont en croissant d'inté
ils vont rendre compte de leur projet à l

ni, entouré de généraux troyens, s'inquiétait e l'absence de son père Énée. Le vieux Aléthès écrie que les Dieux n'ont point abandonné les estes de Troie, puisqu'ils inspirent tant de couage et de vertu à ses jeunes gens. Il les baigne e larmes. « Pouvons-nous, dit-il, vous donner des récompenses dignes d'une si grande entreprise? mais les Dieux et votre conscience vous donneront d'abord la plus belle de toutes: »

> . . . . Pulcherrima primùm
> Dî moresque dabunt. . . . .

Iule, après avoir relevé la grandeur de ce serice, leur dit:

> Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
> Pocula, devictâ genitor quæ cepit Arisbâ:
> Et tripodas geminos, auri duo magna talenta,
> Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.

« Je vous donnerai deux amphores d'argent, d'une ciselure parfaite; mon père les eut à la prise d'Arisba. J'y joindrai deux trépieds, deux talents d'argent, et une coupe antique présent de la reine Didon. »

Voici encore un reflet de l'amitié sur des présents. Deux amphores, deux trépieds pour les oser, deux talents d'or pour acheter du vin, et ne coupe antique pour le boire en commun, onvenaient parfaitement à deux jeunes gens liés 'une amitié si intime. Cette coupe fut donnée Iule par Didon, sans doute lorsqu'elle épousa

Énée : ainsi c'est en quelque sorte un présent
l'amour maternel; ce qui en relève encore
prix. Mais ce don n'est rien auprès de celui
Iule promet à Euryale, qui était à-peu-près
son âge. Il se donne tout entier à lui :

> Te verò, mea quem spatiis propioribus ætas
> Insequitur, venerande puer, jam pectore toto
> Accipio, et comitem casus complector in omnes :
> Nulla meis sine te quæretur gloria rebus ;
> Seu pacem, seu bella geram, tibi maxima rerum
> Verborumque fides.

« Pour vous dont l'âge approche davantage du mien, enfant ill
» je vous reçois dans mon cœur, et je vous adopte pour comp
» dans tous les événements de ma vie. Je ne veux ambitionner a
» gloire sans la partager avec vous ; soit dans la paix, soit dans la g
» vous serez l'unique confident de mes pensées et de mes actions.

Voyez comment se propagent les rayons p
de l'amitié; vous allez les voir se décomp
en couleurs plus réelles que ceux de la lumi
La sensibilité d'Iule rappelle l'amour filial d
le cœur d'Euryale : moins touché de l'amiti
son prince que des besoins d'une mère qu'il la
dans l'indigence, il dit au fils d'Énée :

> . . . . Sed te super omnia dona
> Unum oro : genitrix, Priami de gente vetustâ
> Est mihi, quam miseram tenuit non Ilia tellus
> Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.
> Hanc ego nunc ignaram hujus quodcumque pericli est,
> Inque salutatam linquo : nox et tua testis
> Dextera quòd nequeam lacrymas perferre parentis.
> At tu, oro, solare inopem, succurre relictæ.

Hanc sine me spem ferre tui ; audentior ibo
In casus omnes. . . . .

« Accordez-moi une faveur au-dessus de toutes celles que vous me promettez. J'ai une mère du sang illustre de Priam : ni les rivages de la malheureuse Troie, ni la ville du bon roi Aceste, n'ont pu l'empêcher de me suivre : je la laisse dans l'ignorance des dangers où je m'expose, je pars sans lui dire adieu ; car j'en atteste la nuit et votre main sacrée, qu'il me serait impossible de soutenir les larmes d'une mère. Je vous en conjure, soulagez-la dans son indigence, secourez-la dans son abandon. Que j'emporte cette espérance, j'en braverai avec plus de courage tous les hasards. »

Tous versent des pleurs, et avant tous, l'aimable Iule :

. . . . Ante omnes pulcher Iulus.

Le poëte lui donne ici l'épithète de beau, quoique la tristesse n'embellisse pas ; mais c'est parce qu'il verse de ces larmes auxquelles le sensible Virgile a donné ailleurs l'épithète de *decoræ*, d'embellissantes, parce que la vertu les fait répandre. L'amour filial du fils d'Opheltes a électrisé celui du fils d'Énée :

Atque animum patriæ strinxit pietatis imago.

« Ce trait de piété paternelle pénètre son ame. »

Remarquez que l'amour filial, celui de la patrie, et même l'amour paternel, se rendent par le mot de piété : ce sont en effet trois consonnances du même sentiment religieux. Il faudrait traduire tous les vers de cet épisode, et dans un style bien

supérieur au mien, si on en voulait relever les nombreuses beautés. Les deux amis s'engagent dans le camp des Rutules, où ils font un grand massacre à la faveur des ténèbres; cependant une avant-garde de cavalerie ennemie paraît avec le point du jour; elle se disperse dans la forêt voisine : bientôt Euryale en est environné. Nisus fuit; mais, ne voyant plus son ami, il y rentre pour le chercher; il l'aperçoit au milieu d'un groupe de cavaliers qui l'emmenaient prisonnier. A couvert derrière un arbre, il invoque la déesse des nuits, et lance successivement deux javelots dont il tue deux cavaliers. Volscens, leur commandant, qui ignore d'où partent les coups, veut venger leur mort par celle d'Euryale, il lève sur lui son épée; Nisus alors se découvre, il accourt hors de lui, il s'écrie :

> Me, me, adsum qui feci; in me convertite ferrum,
> O Rutuli! mea fraus omnis: nihil iste nec ausus,
> Nec potuit; cœlum hoc et conscia sidera testor :
> Tantùm infelicem nimium dilexit amicum.

« C'est moi, c'est moi, dit-il; j'ai tout fait. Tournez contre moi votre » fer, o Rutules! Seul, je suis coupable. Celui-ci ne l'a ni pu ni osé : j'en » atteste ce ciel et ces astres qui m'ont aidé : tout son crime à lui est » d'avoir trop aimé un ami malheureux. »

La mort d'Euryale percé d'un coup d'épée par Volscens; la fureur de Nisus qui tue Volscens à son tour et périt sur le corps de son ami; le désespoir de la mère d'Euryale lorsqu'elle aper-

it, au lever de l'aurore, la tête de son fils
antée au bout d'une pique, sur le camp des Ru-
es, termine cet épisode de la manière la plus
chirante. Je demande pardon de m'y être un
u trop arrêté; mais j'ai cru devoir l'indiquer,
rce qu'on y voit l'amitié la plus sublime en har-
nie avec l'amour maternel et avec celui de la
trie. Virgile a renfermé dans une seule action
premiers devoirs de la vie sociale, que les
oralistes n'ont mis qu'en maximes isolées.

On a plusieurs beaux traités sur l'amitié; mais
n'en connais point de tels sur l'inimitié. Ceux
ui parlent du pardon des injures, y supposent
nt de malice, qu'ils donnent souvent plus d'en-
e de se venger que de pardonner; leurs auteurs,
oique estimés, ressemblent à ces conciliateurs
aladroits, qui brouillent les parties au lieu de
s accorder: il est cependant plus utile de savoir
mment on doit se comporter avec ses ennemis
u'avec ses amis. Le cœur nous guide en amitié,
ous n'avons qu'à nous laisser aller à ses affec-
ons; mais il nous égare en inimitié, si nous cé-
ons à ses mouvements: il en résulte des ven-
eances qui n'ont point de fin. Ce qu'il y a de
lus fâcheux, c'est que les grandes inimitiés ne
aissent guère que des grandes amitiés: témoin
s haines fraternelles, fameuses dès les temps
s plus reculés.

Il y a dans le cœur humain un sentiment de

réaction qui nous porte à ressentir l'inju
tant que le service, et à faire autant de
notre ennemi que de bien à notre ami : qu
beaucoup, hait beaucoup; le ressentime
aussi vif que la reconnaissance. Les sau
qui obéissent aux mouvements de la natu
frent à leurs amis tout ce qu'ils possèdent
cabanes, leurs vivres, et quelquefois leurs fe
et leurs filles : ils changent de nom avec e
pleurent de joie à leur arrivée, et de cha
leur départ; mais ces mêmes hommes si a
traitent leurs ennemis avec la haine la plus f
ils incendient leurs villages, ils massacre
pitié leurs femmes et leurs enfants, ils l
à petit feu leurs prisonniers de guerre
dévorent tout vivants. Les Grecs, si vant
eu long-temps ces mœurs; et dans leur c
tion, ils écrivirent, comme un éloge parf
le tombeau d'un de leurs plus grands ho
que nul ne l'avait surpassé à faire du bie
amis et du mal à ses ennemis.

Il y a plus; je trouve que la puissa
l'homme s'étend beaucoup plus loin en 1
qu'en bienfaits. Nous ne saurions seuls bâ
maison à un ami, s'il est pauvre, ni lui fai
réputation, s'il est obscur, ni lui rendre la
s'il est malade; mais il est aisé, sans le s
de personne, de détruire l'habitation d'
nemi par le feu, sa renommée par la cal

sa vie par le meurtre. Le ressentiment, dont s effets sont si faciles et si funestes, a donc lus besoin de lois que la reconnaissance, si ouvent impuissante; il me semble que pour se ouverner dans ses inimitiés, il faut savoir se égler dans ses amitiés. Le cœur est un aimant ui a, comme nous l'avons dit, deux pôles oposés, l'un qui attire, et l'autre qui repousse, amour et l'ambition. L'amour peut s'égarer dans es premières affections, et sur-tout par l'éducaion; il y puise des dépravations, des fantaisies t des engouements.

Pour éviter les folles amitiés et l'inconstance es inclinations communes au premier âge, j'ai ésiré que chaque élève motivât publiquement choix de son ami d'après quelques qualités uables. Comme par-là nous avons dirigé les remières affections de son amour vers la vertu, en résulte que les premières haines de son amition se tourneront vers le vice. Cependant, omme son amour s'étend de la vertu à la perpnne du vertueux, son ambition pourrait passer e la haine du vice à celle du vicieux; il pourait, par une conséquence naturelle, désirer sa estruction, comme celle de tout être malfaisant: r c'est ce qu'il faut bien éviter. Notre régulaeur entre ces deux passions opposées, est dans otre propre cœur: c'est le sentiment combiné e l'humanité et de la Divinité; c'est lui qui nous

inspire de faire à autrui ce que nous voudr
qu'on nous fît. Il se combine aisément av
reconnaissance, qui nous montre un ami dan
homme, et il s'oppose au ressentiment en
montrant l'homme dans notre ennemi. En
la raison exaltée par l'ambition nous présen
vengeance comme une justice, la vertu no
présente à son tour comme appartenant au
et encore plus à Dieu. C'est aux lois seule
nous avons abandonné le ressentiment de
injures; mais nous nous sommes réservé l
connaissance des bienfaits, et c'est pour
raison que les lois humaines ne punissent
l'ingratitude.

Aucune injure ne reste sans punition; le
toires de toutes les nations nous en offrent
infinité de preuves. Elles ont été recueillie
les écrivains les plus vertueux, qui sont au
plus célèbres : tels sont Homère, Xénophon
cite, Plutarque. On a écrit la philosophie de
toire pour la débarrasser de ses erreurs : o
vrait bien écrire sa morale, pour lui donn
but. L'histoire des nations ne prouve pas r
une Providence que celle de la nature, et il
résulter des sociétés des hommes une théo
aussi lumineuse que celle des insectes.

La peine suit le péché, dit Platon. Si el
se manifeste pas toujours aux yeux des hom
elle n'en est pas moins dans l'ame du coup

utarque a écrit sur ce sujet un fort bon traité
titulé : *Pourquoi la justice divine diffère quel-
uefois la punition des maléfices.* Il répond très-
en aux objections des épicuriens de son temps,
ui, comme ceux du nôtre, rejetaient la Provi-
ence, parce qu'elle souffrait les méchants, et
ue souvent ils prospéraient. Il leur répond que
s méchants sont souvent des instruments de la
engeance de Dieu envers des peuples corrom-
us; que la vie humaine la plus longue n'étant
ar rapport à lui qu'un instant, il est égal que
s méchants soient punis immédiatement après
ur crime, ou vingt et trente ans après; qu'ils
ont dans la vie, avec leurs remords, comme des
oupables en prison, la corde au cou, qui, au
eu d'être exécutés le matin, le sont le soir;
ue les délais de la justice divine étaient à leur
gard un effet de sa bonté, qui leur donnait le
emps de se repentir, et qu'enfin cette impunité
pparente prouvait l'existence d'une autre vie
près la mort, où chacun serait récompensé et
uni suivant ses actions.

En effet, ce serait la plus absurde des contra-
ictions que la Providence s'étendît sur toute la
ature, excepté sur la vie humaine. Comme nous
e développons notre raison que sur son intel-
gence, nous devons former notre morale sur
a justice. Il est de notre intérêt de nous y con-
ormer; car étant des êtres très-faibles, nous

avons besoin nous-mêmes de la clémence de l
et de l'indulgence des hommes. Tu ne peux
Marc-Aurèle parlant à lui-même, supporte
méchants, que les dieux eux-mêmes suppo
pendant l'éternité ! Tu veux fuir leur ma
ce qui t'est impossible, et tu ne veux pas te
barrasser de la tienne propre, ce qui t'est
sible ! Si donc quelqu'un nous offense,
pouvons nous dire à nous-mêmes : N'avons-
jamais offensé personne ? n'avons-nous pas
quefois médit, calomnié, méprisé, injurié ?
dirons-nous, ce n'était pas sans raison. O
jamais raison d'offenser, et parce que notr
nemi fait une injustice envers nous, voulons
aussi en faire une envers lui ? Mettons-nou
suite à sa place. Si nous étions coupables
égard, nous n'avons point à nous en plai
si innocents, il est dans l'erreur par rap
nous, il hait en nous un homme qui n'y e
Enfin, dans ce cas même, agissons enve
comme nous voudrions qu'il agît envers
si nous l'avions offensé; car certainement
ne voudrions pas qu'il se vengeât.

Ces considérations nous seront très-utile
tout à l'égard de nos plus petits ennemis,
les offenses nous paraissent d'autant plus i
portables, qu'ils sont inférieurs à nous, et qu
sont fréquentes : telles sont celles de nos d
tiques. Nous pouvons d'abord nous dire : Si

ons à leur place, serions-nous bien soumis à la
onté d'autrui, et bien zélés pour des intérêts
 nous sont étrangers ? Tu fais du bien à ton
mestique, dit un philosophe barbare, et c'est
 ingrat ; tu te plains qu'il est capricieux, per-
s, menteur, insolent ; mais s'il était parfait,
ois-tu qu'il te voulût servir ?

La maxime : Vis avec ton ami comme s'il de-
it être un jour ton ennemi, quoique fondée
r une politique injurieuse à l'amitié, est juste
 fond, car la maxime inverse est vraie : Vis
ec ton ennemi comme s'il devait un jour être
n ami. A la vérité, on lui en oppose une tout-
fait contraire : Méfie-toi d'un ennemi récon-
lié ; car on a fait en morale autant d'axiomes
'on a voulu. Mais il est aisé de distinguer les
ais des faux, en les rapportant à l'utilité des
mmes. Si un axiome leur convient à tous, il
 bon. L'intérêt du genre humain est la pierre
 touche de la vérité. Il y a encore un autre
oyen de la reconnaître, c'est lorsque sa propo-
ion inverse est évidente ; car la vérité, comme
 soleil, luit de tous côtés. Ceci posé, il n'est
s douteux que nous devons être modérés dans
s amitiés ; car l'expérience nous prouve qu'elles
 changent quelquefois en inimitiés. D'un autre
té, nous voyons aussi des inimitiés se résoudre
 d'heureuses et constantes réconciliations. La
émence d'Auguste lui fit de Cinna un ami fidèle.

Ce sont nos passions qui écartent de nous [illegible]
amis; mais la vertu rapproche de nous nos [illegible]
nemis. Quand même elle ne nous gagnerait [illegible]
leur affection, elle nous acquerrait à coup [illegible]
leur estime. Nous devons donc agir à leur [illegible]
comme nous désirerions qu'ils agissent avec [illegible]
C'est pour cela que nous ne devons jamais [illegible]
d'eux, en leur absence, que le mal que nous [illegible]
rions en leur présence.

Il y a un grand moyen d'arrêter le cours [illegible]
inimitiés, ainsi que de toutes les passions; c'[illegible]
de s'opposer à leur commencement. Vous [illegible]
mettrez un frein aux erreurs du cœur et de l'es-
prit qu'en les empêchant de sortir de leurs bar-
rières. Vous ne les arrêterez pas dans leur
course, si vous ne le faites au départ. Telle hai[ne]
irréconciliable a commencé souvent par une l[é]-
gère plaisanterie. Semblable au feu, ce n'est d'[a]-
bord qu'une petite étincelle, qui produit un [in]-
cendie si nous négligeons de l'éteindre.

On doit conclure de ces principes génér[aux]
dont l'application produirait des volumes, co[m]-
bien nos éducations modernes sont dangereu[ses],
puisqu'elles tendent sans cesse à donner l'es[sor]
à l'émulation, ce stimulant des passions na[is]-
santes.

L'émulation, parmi des enfants, n'est que [le]
désir d'être le premier, et de s'élever au-des[sus]
de ses semblables par son esprit et ses étud[es].

ılation, parmi les hommes, n'est aussi que
sir d'être le premier dans le monde, et de
rer au-dessus des autres par sa fortune et
:rédit; car enfin les hommes ont d'autres
ns que les enfants. Or, de cette préférence
›nnelle et des concurrences qu'elle fait naître,
ent évidemment tous les maux de la société.
ıulation des enfants est de même nature que
bition des hommes: c'est la racine du même
e. C'est cette passion altière, que la nature
a donnée pour subjuguer les animaux, que
apprenons aux enfants à employer contre
semblables, d'abord dans des exercices in-
nts, à la vérité, mais ensuite dans tous ceux
société, lorsqu'ils seront hommes. Je re-
ıais dans l'enfant ambitieux qui se couche
nt un chariot attelé, pour l'empêcher de
nger son jeu, l'Alcibiade qui aime mieux cau-
a ruine d'Athènes, que de renoncer à son
tion et à son luxe; et dans le jeune homme
›rdonne aux pirates d'applaudir à ses vers,
ésar qui devait recevoir un jour le sénat de
ıe sans se lever.

e toutes les amitiés, il n'y en a aucune de
parable à l'amitié fraternelle. La nature a
i autour d'elle les liens les plus forts, quand
ciété ne les a pas rompus dès l'enfance: ce
ceux de la nourriture, de l'instruction, de
mple, de l'habitude, de la fortune. Nous

avons déjà observé que tout ce qui a en soi un principe de vie, a des organes en nombre pair. La nature nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux mains, deux pieds, pour s'entr'aider fraternellement; si elle ne nous eût donné que la moitié de nos organes, qui nous semble suffisante à la rigueur, nous n'eussions pu ni marcher, ni saisir un objet, ni pourvoir à aucun de nos besoins. Si, au contraire, elle les eût triplés, quadruplés, multipliés, elle nous eût rendus semblables aux géants de la fable, aux Briarées à cent bras, dont les fonctions se seraient empêchées les unes les autres, s'ils eussent existé. Elle s'est donc bornée à réunir ensemble deux parties égales, non-seulement dans l'homme, mais dans tous les êtres organisés : ainsi, ce n'est pas un simple mouvement qui est le principe de la vie, comme le disent les matérialistes, mais c'est une harmonie fraternelle de deux moitiés égales réunies dans le même individu. Une seule de ces moitiés ne peut pas plus vivre isolée, que triplée ou quadruplée, parce qu'alors il n'y eût point eu entre elles d'harmonie, sans laquelle la vie ne peut exister. L'ordre binaire n'est pas un effet de l'impuissance de la nature, qui n'a pu aller plus loin. En doublant nos organes, elle leur a donné un équilibre nécessaire à leurs fonctions; elle ne pouvait les multiplier dans le même individu sans en détruire l'effet, mais elle

l'a augmenté en donnant des frères même à l'individu. Les membres d'un corps s'entr'aident mutuellement, mais ils ne peuvent agir que dans un seul lieu; tandis que des frères peuvent agir de concert dans des lieux différents; l'un aux champs, l'autre à la ville, l'un sous la zone torride, l'autre sous la zone glaciale : l'harmonie fraternelle peut étendre la puissance d'alliance d'un bout du monde à l'autre.

On a remarqué par tout pays, et il y a déjà long-temps, que les familles pauvres où il y avait beaucoup d'enfants, prospéraient beaucoup mieux que celles où il y en avait peu. C'est, disent les bonnes gens, la bénédiction de Dieu qui vient à leur secours. Oui, sans doute, c'est une bénédiction de Dieu, attachée, comme tant d'autres, à l'exécution de ses lois. Celle-ci résulte de l'harmonie fraternelle, cette première loi de l'ordre social. Ces familles nombreuses réussissent, parce que les frères s'entr'aident, et plus ils sont en grand nombre, plus ils ont de pouvoir.

Je trouve à ce sujet, dans l'Odyssée d'Homère, un sentiment bien touchant, c'est lorsque Télémaque compte au nombre de ses calamités celle de n'avoir point de frère. Le poëte, sensible et profond dans la connaissance de la nature, en mettant cette plainte dans la bouche du fils d'Ulysse, qui cherchait par-tout son père, avait sans doute senti que l'amour fraternel était une con-

sonnance de l'amour filial. En effet, les enfants ont des ressemblances avec leurs pères et leurs mères, de telle sorte que les garçons, pour l'ordinaire, en ont plus avec leurs mères, et les filles avec leurs pères : la nature les croisant d'un sexe à l'autre pour en augmenter l'affection. Mais il y a plus; c'est que lorsqu'il y a beaucoup d'enfants, chacun d'eux est caractérisé par quelque trait particulier de la physionomie et de l'humeur de ses parents. L'un en a le sourire, l'autre la gaîté, celui-ci le sérieux, cet autre l'attitude ou la démarche, de sorte qu'il semble que les qualités physiques et morales des pères et mères soient réparties déjà entre leurs enfants, comme des portions d'héritage. Or, quand des enfants aiment sincèrement leurs parents, ils en aiment d'autant plus leurs frères par ces ressemblances, qui leur en rappellent le souvenir. L'amour fraternel dépend donc beaucoup de l'amour filial, qui lui-même n'est produit que par l'amour paternel.

Quoique l'amitié exige des consonnances dans les goûts, elle admet aussi des contrastes, sans lesquels peut-être elle ne subsisterait pas. La nature en établit parmi les frères en les faisant naître les uns après les autres, quelquefois à de si grands intervalles, que le premier aura atteint la jeunesse, tandis que les autres seront dans l'adolescence, et que le dernier ne sera pas sorti de l'enfance; mais ces différences, loin d'affaiblir

l'amour fraternel, le fortifient. Il en est d'une famille composée de frères inégaux en âge, en caractères, en talents, comme de la main formée de doigts de diverses proportions, qui s'entr'aident beaucoup plus que s'ils étaient de force et de grandeur égales. Pour l'ordinaire, lorsqu'ils saisissent tous ensemble un objet, le pouce, comme le plus fort, serre à lui seul ce que les autres saisissent tous ensemble. Le plus petit, comme le plus faible, clôt la main; ce qu'il ne pourrait faire, s'il était aussi long que les autres. Il n'y a point de jalousie entre les derniers, qui travaillent moins, mais qui supportent les autres, et les premiers, qui tiennent la plume, ou ceux qui sont décorés d'un anneau. Quelque inégalité donc qu'il y ait entre les talents et les conditions des frères, il n'y a qu'une seule chose à leur inspirer, c'est la concorde, afin qu'ils puissent agir de concert comme les doigts de la main. Une des premières attentions que les parents et les instituteurs doivent avoir, est qu'il ne s'élève point de jalousies entre les frères à l'occasion de leurs jeux. Plutarque observe dans son Traité de l'Amitié fraternelle, dont nous avons tiré quelques bonnes observations, « que, comme les divisions » qui renversèrent la Grèce de fond en comble, » naquirent des rivalités qui s'élevèrent entre » quelques citoyens puissants, au sujet de la fa- » veur qu'ils accordaient à des baladins, de gale-

» ries et de viviers qu'ils avaient fait construire
» pour leurs passe-temps; de même les jalousies
» qui s'engendraient entre les frères, commen-
» çaient souvent à l'occasion de quelques oiseaux,
» de petits chariots, et autres jouets de l'enfance,
» lesquelles envies venant à croître avec l'âge, ils
» en venaient à se détester et à se haïr à la mort.»
Je trouve donc à propos qu'au lieu de leur donner des jeux particuliers, comme on a coutume de faire pour éviter entre eux les sujets de jalousie, on leur en donne qui leur soient communs, afin de les accoutumer à vivre ensemble. Quand ils ont des jouets en propre, c'est alors que se forment les idées précoces du tien et du mien, si dangereuses sur-tout entre des fils et des frères, sans compter que celui qui perd ou qui rompt le sien, cherche à s'emparer de celui d'autrui. C'est la source la plus ordinaire des querelles entre les enfants comme entre les hommes.

Si l'on donne aux frères des jeux communs, il faut leur apprendre des métiers particuliers, afin d'éloigner d'eux tout sujet de rivalité. L'amour du plaisir réunit les hommes, mais celui de l'intérêt les divise. Les jeux veulent des compagnons, mais les ambitions les repoussent. Toutes les passions sont insociables.

D'ailleurs, les inclinations étant très-variées parmi les enfants, il faut laisser à chacun d'eux la liberté de suivre la sienne. Castor et Pollux,

ces frères si célèbres chez les anciens par leur union, le furent aussi dans la guerre; mais l'un excellait à dresser des chevaux, et l'autre aux combats du ceste.

Cependant j'ai à citer une amitié moderne, mieux avérée que celle des jumeaux d'Élide sortis du même œuf : c'est celle des deux frères Pierre et Thomas Corneille. Ils étaient tous deux poëtes tragiques, c'est-à-dire de la profession qui supporte le plus malaisément des rivaux. On sait qu'ils vécurent ensemble sans partager leurs biens, jusqu'à leur mariage. Mais voici une anecdote ignorée qui prouve leur parfaite union. Ils occupaient à Rouen une petite maison; Thomas Corneille logeait au rez-de-chaussée, Pierre au-dessus de lui dans un entre-sol qui communiquait avec le bas par un petit escalier; chacun d'eux travaillait à son ouvrage à la vue l'un de l'autre. Thomas excellait à trouver sur-le-champ un grand nombre de rimes du même mot, Pierre n'avait pas la même facilité; mais quand il était embarrassé à chercher une rime, il s'adressait à son frère, qui aussitôt lui en donnait à choisir autant qu'il en avait besoin. Leur amitié si intime est, à mon gré, plus rare que leurs grands talents, d'autant plus qu'ils étaient inégaux en réputation. Si ces deux poëtes fameux ont vécu dans une communauté de fortune, de plaisirs et de travaux, il faut l'attribuer à ce que les talents su-

périeurs ne sont pas susceptibles de jalousie, (
plutôt à ce que ces frères avaient été élevés e
semble dans la maison paternelle. Leur peti
habitation subsistait encore dans mon enfan
je ne sais si on l'aura conservée ; sans doute l
Grecs en auraient fait un temple, dédié à-la-f
aux Muses et à l'amitié fraternelle.

Je tiens l'anecdote que je viens de rapport
d'un M. Mustel, né en Normandie.

Comme les tableaux hideux du vice rend
ceux de la vertu encore plus aimables, il e
propos de raconter aux enfants quelques histo
de mauvais frères qui, par leur haine mutu(
ont causé leur ruine. Tels furent Étéocle et
lynice, dont l'inimitié fut, dit-on, si gra
qu'après leur mort la flamme même du bû
qui consumait leur corps se sépara en deux
haines implacables naquirent de l'émulation
trône. L'ambition n'est autre chose que le (
d'être le premier, et elle est la cause de tou
malheurs du genre humain. Dans sa naissanc(
n'est qu'une étincelle brillante ; mais si on l'an
bientôt c'est un feu dévorant qui consume jus
celui qui l'a allumé. Les premières fumées c
volcan sont les envies, les intolérances, les
disances, les calomnies, l'humeur querelle
si vous les apercevez dans votre frère, tâche
le ramener à la vertu par votre affection et
tout par votre exemple ; mais si vous ne le |

s, fuyez-le, car il est atteint d'un mal contagieux, et vous vous devez encore plus au bonheur vos semblables qu'à l'amitié fraternelle. Le rtueux Timoléon ne balança pas à abandonner n frère, qui voulait être le premier dans Corinthe, sa patrie, après avoir fait de vains efforts pour l'engager à renoncer à son ambition. A la érité, il se repentit long-temps d'avoir consenti sa mort, que sa mère lui avait reprochée; mais bon Plutarque l'a blâmé de ce remords comme une faiblesse de courage, et il me semble en la s'écarter du jugement qu'il a porté sur la sévérité de Brutus à l'égard de ses fils. Pour moi, aime à voir deux vices lutter ensemble, parce ie la destruction de l'un des deux nous présente pparence d'une vertu; mais il n'en est pas de ême du combat de deux vertus, car de l'anéantissement de l'une il résulte toujours l'apparence un vice. Ainsi, je n'aime point à voir l'amour la patrie aux prises avec l'amour paternel ou aternel; c'est mettre la guerre civile dans les eux que de la mettre entre les vertus : ce n'est s à l'homme à les accorder, c'est à Dieu. Nous vons assez à faire de régler nos passions; c'est l'Auteur de la nature à en maintenir les fondements, et à les rapprocher quand ils sont ébranlés.

Il ne dépend pas plus de nous de concilier deux ertus en opposition, que deux éléments; c'est à elui qui en a créé les lois à les conserver invio-

lables. Nous le prions tous les jours de ne
nous exposer à en franchir les barrières,
peur que nous ne devenions fous par notre p
pre sagesse, injustes par la justice, et féroc
force d'humanité. Si donc nous avons le mal
d'avoir un frère vicieux et incorrigible, il n
d'autre remède que de le supporter ou de le
Si la patrie nous a confié l'exécution de ses
empêchons-le de faire du mal; mais s'il en a
qui demande vengeance, abstenons-nous p
des lois que de répandre son sang. Sous Vite
un frère tua son frère du parti opposé d
combat, et en demanda la récompense : T
observe qu'elle lui fut refusée, sous pr
qu'on n'était pas en état de le récompenser.
sons le vice dans notre propre frère, ma
mons toujours notre frère dans le vicieux.
a mis sur la terre deux portes qui mènent a
il les a placées aux deux extrémités de l
l'une à l'entrée, l'autre à la sortie. La pre
est celle de l'innocence, la dernière est ce
repentir : ce n'est donc pas à l'amitié frate
à la fermer. Il y a des exemples de frères qui,
seule influence de l'amitié, ont ramené des
vicieux. L'histoire de la Chine en a conserv
sieurs, tirés de l'enfance même. Tel est
autres celui de Xuni, successeur du fameu
pereur Vaus. C'était un simple laboureur
avait un père et des frères fort méchants :

orma par sa patience. Vaus, touché de sa vertu, pela au trône au préjudice de ses propres ents, dont il n'avait pas d'ailleurs à se plaindre. mme l'amitié fraternelle est, à la Chine, un cinq principaux devoirs de l'ordre social, on grand soin d'en faire la base de l'instruction blique. D'un autre côté, le gouvernement y t encore plus attentif à recueillir les traits de rtu dans les enfants, que dans les hommes. Il garde les écoles comme des pépinières où les mences donnent quelquefois d'elles-mêmes des pèces nouvelles de fruits excellents, sans avoir soin d'être greffés. Les vertus des enfants sont s dons de la nature, celles de l'homme ne sont uvent que des productions de l'art social.

Au reste, je désirerais que, dans les exemples e l'on cite aux enfants, on prît ceux des vices ez les étrangers, et ceux de la vertu dans la trie. C'est par ce moyen que les Romains, et s Grecs sur-tout, ont illustré leur pays, au point 'ils ont rendu leurs rochers plus fameux que s montagnes, leurs ruisseaux plus que nos fleus, et leur Méditerranée, avec ses petits aripels, plus célèbre que tout l'Océan avec les iatre parties du monde. Les Chinois ont été enre plus loin; car, sans mêler la fable à leur ilstration, leur histoire leur fournissait, il y a éjà plus d'un siècle, trois mille six cent trentex hommes illustres par des vertus ou des talents

utiles à l'état, et deux cent huit filles, fe
veuves, célèbres par leur chasteté ou leur :
conjugal. Les inscriptions, les monumen
statues, les temples, les arcs de triomphe
leur a élevés aux lieux où ils étaient né
ceux où ils avaient vécu, décorent par-t
grands chemins, les montagnes, les forê
fleuves et les villes. Joignez-y leurs éloge
riques, les drames, et les poésies faites e
honneur, qui sont répandus dans toutes
bliothèques et lieux où l'on apprend à li
enfants, vous aurez la véritable raison de
gue durée de cet empire, et de l'attachem
ligieux qui lie les Chinois à leur patrie. Le
ples illustres de vertu des ancêtres font le
moral qui consolide toutes les parties de
tique édifice : par lui il a résisté aux d
ments des Tartares et aux mines souterrai
religions étrangères. A la vérité, ils regar
reste des hommes comme des barbare
autant en faisaient les Grecs et les R
Rome moderne elle-même ne gouverne
pas les peuples par les vies de ses saints,
leur propose à imiter? et l'exemple d'un
de Paul ne sert-il pas à faire aimer et re
sa puissance ?

Pour nous, qui désirons élever des enfan
seulement pour leur village, mais pour le
entier, puisque nous en voulons faire des h

..us pensons qu'il faut leur chercher les plus ..ands exemples de vertu dans tous les pays; ..ais lorsque le nôtre en offre d'éclatants, on ..oit sans doute leur donner la préférence; c'est ..e devoir filial qu'il faut remplir envers notre ..atrie, et c'est par elle que nous devons com..encer à aimer le genre humain. L'amitié de ..aton d'Utique pour son frère Lépidus n'a rien ..e plus touchant que celle de Turenne pour le ..uc de Bouillon, son frère. Ce grand homme, si ..élèbre dans la guerre, déclarait hautement qu'il ..i devait tout ce qu'il savait de mieux; il n'en..eprenait rien sans le consulter, et il ne sup..orta sa perte qu'avec une extrême douleur.

Ce que nous avons dit de l'amitié entre les frères, ..entend de celle qui doit régner entre les sœurs: ..s femmes en sont au moins aussi capables que ..s hommes, et les exemples en seraient fré..ents dans l'histoire, si elle ne s'occupait plus ..s talents brillants d'où résultent souvent les mal..eurs des nations, que des vertus obscures qui font ..e bonheur des familles. L'amitié des sœurs entre ..lles égale au moins celle des frères en affection, ..n constance, en désintéressement, et elle l'em..orte en attentions, en délicatesse, en bienséan..es. Si l'amitié n'est au fond qu'une union entre ..eux êtres faibles et malheureux, les femmes y ..nt plus de part que les hommes, parce qu'elles ..nt plus de besoins et de faiblesse. L'amitié

d'Oreste et de Pylade, qui veulent mouri
pour l'autre, me paraît moins touchante que
de Myro et de sa sœur, filles du tyran d'Élé
innocentes des crimes de leur père, et conda
à mort à la fleur de leur âge et de leur b
se demandaient en grâce l'une à l'autre de
rir la première. L'aînée avait déjà mis sa ce
autour de son cou, en disant à sa jeune sœ
la regarder faire et de l'imiter ensuite, lo
celle-ci la supplia de ne pas lui donner la d
de la voir mourir. Alors Myro prit le cord
tal, l'arrangea autour du cou de sa cadett
en l'embrassant, lui dit: « O ma chère sœ
» ne vous ai jamais rien refusé de ce qu
» m'avez demandé, recevez de moi la de
» et la plus forte preuve de mon affection.
quand elle la vit expirée, elle couvrit son
et, avant de mourir elle-même, elle pria
sistants qui, malgré leur haine contre la tyr
fondaient en larmes, de ne pas permettr
leur fût fait aucun déshonneur après leur

S'il n'y a pas entre les femmes d'amiti
célèbre que l'amitié fraternelle des Gra
c'est que des sœurs ne sont guère expo
lutter contre des factions furieuses; mais s
elles ont à combattre ensemble les infirm
pauvreté, la vieillesse, et ces autres tyran
vie d'autant plus difficiles à supporter,
leur résiste sans gloire. Combien de sœu

lli jusqu'au tombeau, irréprochables dans l'a-
ié !
Lais il y a une harmonie peut-être plus tou-
ıte et plus forte que la fraternelle et la so-
ale, c'est l'amitié réciproque d'un frère et
ıe sœur. Dans celle de frère à frère ou de
ır à sœur il y a consonnance, mais dans celle-
l y a, de plus, de doux contrastes. L'amitié
re les frères a je ne sais quoi de brusque et
rude, d'emporté, d'incivil; il entre quelque-
s dans celle des sœurs de la faiblesse, de la po-
que et même de la jalousie. Mais l'amitié entre
frère et la sœur est une consonnance mutuelle
faiblesse et de protection, de grace et de vi-
ɛur, de confiance et de franchise. J'ai souvent
narqué que dans les familles où il y avait un
re et plusieurs sœurs, celui-ci était sans con-
dit plus doux, plus honnête et plus poli que
enfants des familles où il n'y avait que des
:çons; et que dans celles où il y avait une sœur
plusieurs frères, la sœur avait plus d'instruc-
n, plus de force dans le caractère, et moins
penchant à la superstition, que dans une fa-
lle où il n'y avait que des filles.
Plutarque, dans son Traité de l'Amitié frater-
lle, ne cite qu'un exemple d'amitié semblable.
ı avait donné à une femme l'alternative de
oisir de la mort de son frère ou de son fils :
e préféra celle de son fils, parce que, dit-elle,

je peux bien avoir encore un autre enfant, m
de frère je ne puis, mon père et ma mère é
morts. Cependant on peut regarder comme
effet de l'harmonie fraternelle, autant que d
conjugale, la conduite des Sabines, lorsque, t
échevelées et portant entre leurs bras leurs p
enfants, elles se jetèrent entre leurs épou
leurs frères près de s'entr'égorger, et leur fi
tomber les armes des mains en appelant, d
bon Plutarque, ores les Sabins, ores les Rom
par les plus doux noms qui soient entre
hommes. On peut encore citer en exempl
vertueuse et infortunée Octavie, sœur d'Au
et femme d'Antoine, dont l'amour fratern
conjugal servit long-temps seul de barri
l'ambition de ces deux rivaux; mais lorsque
toine, subjugué par son amour pour Cléop
eut brisé tous les liens de l'amour conjug
chassant son épouse de sa propre maison,
l'Empire romain perdant son équilibre, q
femme avait maintenu, fut renversé de fo
comble.

Quelles que soient les spéculations de la
tique, il est certain que les seules harmonie
rales forment la chaîne qui lie toutes les p
de la société humaine. L'harmonie frater
fait passer les hommes par une enfance plus
gue que celle des animaux, afin de former
fortifier les premiers liens de la société pa

our maternel ; mais l'harmonie conjugale réunit
ut le genre humain : elle s'embellit des en-
antements de l'amour ; et c'est de son sein
u'on voit sortir ces tendresses ravissantes qui
issent les enfants à leurs mères et les hommes
leur patrie.

LIVRE VIII.

HARMONIES CONJUGALES.

L'AMOUR est un sentiment moral dans les enfan
qui se manifeste en eux bien avant le développ
ment des sexes. Ils sont d'abord très-sensible
la beauté, et ils ont pour la reconnaître un ta
souvent plus sûr que celui des hommes. Amen
un petit garçon dans un cercle de femmes : il
à coup sûr porter ses caresses à la plus belle;
si c'est une petite fille au milieu d'une soci
d'hommes, elle ira, toute honteuse, se réfugi
auprès du plus aimable; mais les gens laids,
sur-tout les vieillards décrépits, leur répugne
singulièrement. Jean-Jacques m'a raconté q
les auteurs de l'Encyclopédie ayant donné ent
eux un bal où il se trouva, ils imaginèrent d'
faire faire l'ouverture par Fontenelle, qui av
alors plus de quatre-vingt-dix ans, et une peti
fille fort aimable, qui en avait sept à huit. Ma
à peine eut-elle jeté les yeux sur le front ri

de Fontenelle et sur ses joues pendantes et terreuses, qu'elle retira sa main, et se mit à pleurer. Le Nestor de la philosophie en fut affecté. Il dut, sans doute, trouver fort étrange, lui qui était si recherché par toutes les classes de la société, de se voir repoussé par un enfant uniquement sensible à l'instinct de la nature. Il sentit alors, malgré les graces toujours nouvelles de son esprit, toute la décrépitude de son corps, par l'effroi qu'elle inspirait à l'enfance, et que les deux extrémités de la carrière humaine ne formaient qu'un contraste hideux du commencement de la vie et du commencement de la mort.

Mais les enfants recherchent avec ardeur la société des enfants de leur âge, et les plus beaux sont toujours entre eux les plus fêtés; leur affection se détermine souvent en faveur d'un de leurs compagnons exclusivement aux autres. La jeune fille, en cherchant à plaire à un garçon, est en garde contre lui; elle veut à-la-fois lui inspirer de l'amour et du respect, par un instinct combiné de coquetterie et de pudeur. Pour lui, il est déjà rempli pour elle d'égards et de soins attentifs. Quel est celui qui ne s'est pas amusé cent fois des jeux de ces amants enfants, de leurs promesses de s'aimer toujours, des noms de mari et de femme qu'ils se donnent mutuellement, de leurs jalousies, et de tous les mouve-

ments de cette passion inquiète, d'autant plus naturels, qu'ils ne se règlent point sur les préjugés de la société? Il se forme entre eux quelquefois des affections si violentes, qu'on en a vu sécher et mourir de jalousie; et cette maladie morale et physique est assez commune parmi les filles, qui, dans la plus tendre enfance, en deviennent quelquefois toutes jaunes. De ces affections innées dans les deux sexes, se composent des mœurs qui annoncent déjà la différence de leurs caractères. A peine une jeune fille sait-elle marcher, qu'elle aime à se regarder dans un miroir et à s'occuper de sa parure: déjà elle prend des soins maternels de sa poupée. Dès qu'elle sait parler, elle s'exerce à chanter. De toutes les chansons, elle préfère celles d'amour. La plus réservée et la plus silencieuse en recueille de toutes les sortes, pour l'absence, pour la rupture, pour la réconciliation, etc.; elle y renferme toute sa politique et sa morale. Quant au garçon, il sent déjà qu'il doit protéger l'objet qu'il aimera. Négligé dans son costume, il ne songe qu'aux armes et à leur exercice. Il aime à faire résonner des instruments bruyants, des trompettes, des tambours; à courir, à sauter, à grimper; et il est au comble du bonheur quand il a en sa disposition l'apparence d'un fusil ou d'un sabre. Déjà le sentiment de la guerre contraste dans les deux sexes avec celui des amours,

et annonce que l'un est fait pour être aimé et protégé, et l'autre pour aimer et pour combattre.

Traçons donc à l'un et à l'autre les devoirs de l'amour, avant que ce sentiment naturel se corrompe en eux par les mœurs de la société. Montrons-leur-en les lois saintes répandues dans tous les ouvrages de la nature, en les réunissant les uns aux autres par l'harmonie conjugale. Ouvrons dès sa source un canal à ce torrent, afin que lorsqu'il se précipitera des montagnes, il ne ravage pas les terres qu'il doit féconder.

En vain la sagesse divine avait harmonié entre elles les couleurs et les formes des êtres : tout était sans mouvement et sans vie, parce que tout était sans amour. Ainsi, le plus beau tableau n'offre que des surfaces, et le groupe de sculpture le plus parfait que l'immobilité, parce qu'ils sont sans vie, étant l'ouvrage des hommes. Quand de nouveaux Vaucansons tenteraient de leur donner quelques mouvements par le feu, par les aimants, par l'organisation la plus savante, ils ne pourraient les animer, parce que la vie est un élément du ciel. Il n'appartient qu'à Dieu de la donner; et ce fut l'amour que l'Éternel doua de cette puissance. Il secoua son flambeau sur l'univers, aussitôt les astres s'embrasèrent d'un feu éternel. La terre, glacée et ténébreuse, fut attirée par le soleil, et, roulant sur elle-

même, lui présenta tour-à-tour ses pôles. Son Océan circula autour d'elle, son atmosphère fut ébranlée, des vents opposés soufflèrent sur ses divers horizons. Des nuages s'élevèrent de dessus ses mers, recouvrirent les airs d'or et de vermillon, et retombant en pluies fécondantes, coulèrent en ruisseaux sur les flancs des montagnes, fertilisèrent les plaines, et vinrent se réunir aux mers. Les végétaux se couvrirent de fleurs et de fruits. Les animaux formèrent leurs nids sous leurs ombrages, et y firent entendre mille et mille concerts. L'homme, ravi de tant de beautés, ne savait où porter ses pas incertains, lorsqu'il se sentit attiré par un être qui lui parut une autre moitié de lui-même ; elle était semblable à lui et différente de lui. Ce qu'il avait en force, elle l'avait en grâces ; elle réunissait tout ce que les objets de la nature ont de plus doux en couleurs, en formes, en mouvements. Il lui adressa ses premières paroles et ses plus vives affections ; elle lui répondit par des paroles plus touchantes et des affections plus tendres : ainsi la lune réfléchit les rayons du soleil par une lueur plus amie des yeux. Il s'avança vers elle, elle s'arrêta. Il lui présenta la main, elle lui offrit la sienne ; elle se troubla, il fut troublé à son tour. L'univers lui avait donné la connaissance d'un Dieu, l'amour lui en donna le sentiment.

Dans l'origine du monde, toutes les harmonies de la création durent paraître avec le soleil; il dut y avoir à-la-fois une nuit et un jour, un hiver et un été, un printemps et un automne, des fleuves et des glaciers, des sables et des rochers; il y eut à-la-fois des herbes naissantes propres à servir de pâture aux animaux, et des arbres caverneux pour leur donner des asyles; des animaux enfants qui tétaient leurs mères, et d'autres caducs, pour fournir de la proie aux carnivores; mais dans la suite les périodes de la vie furent réglées sur celles de l'astre de la lumière, chaque être les parcourut tour-à-tour; mais il y en eut dont la durée resta fixée à chacune de ces harmonies : il y en eut qui ne vécurent qu'un jour, d'autres un mois lunaire, d'autres une saison, d'autres une année solaire, d'autres des cycles planétaires.

La lune sur-tout paraît présider aux amours; et ce n'était pas sans raison que, chez les anciens, les uns la regardaient comme Vénus, d'autres la priaient de rendre les accouchements heureux. Chaque mois lunaire, aux Indes, le bambou produit une tige nouvelle, et le cocotier une nouvelle grappe de fruits; l'oranger donne les siens aux deux équinoxes, d'autres végétaux aux solstices, un grand nombre une fois par an, et quelques-uns tous les deux ans; la plupart ont leurs pousses réglées aux équinoxes et aux mois

lunaires. Ces lois s'étendent sans doute aux vé
taux de nos climats; mais elles se manifest
par-tout dans les amours des animaux : ce
des poissons sont réglées, pour la plupart,
les phases principales de la lune et du sol
qui en est le premier mobile. Cependant, q
qu'il y ait des amours et des générations
les temps intermédiaires, il n'en faut pas
clure qu'ils ne soient pas en rapport avec
astres : tous les êtres sublunaires sont ordo
au soleil, comme les corps planétaires
mêmes; et quoique les révolutions de ce
ne se rencontrent pas précisément avec
de la terre autour de cet astre, il n'en es
moins vrai qu'il est le mobile de tous
mouvements comme de celui de notre g
Il est, dans cette vaste machine de l'uni
comme une grande roue qui communiqu
mouvement à une infinité de petites bobè
non à toutes à-la-fois, mais successiveme
suivant les rapports que ces êtres ont avec
et peut-être suivant les latitudes où ils ont
bord été placés. Cette loi peut servir à conn
les végétaux et les animaux qui sont indigè
chaque climat. Le sapin et le cèdre fleuri
au mois de juin; le noyer, au contraire, c
naire des Indes, donne ses fleurs avant ses fe
en avril, ainsi que le coudrier. Le renn
Nord cherche sa femelle à l'équinoxe de

embre, parce que c'est à cette époque que les neiges sont tout-à-fait fondues dans les régions boréales, et qu'ayant d'abondantes pâtures, il acquiert une surabondance de vie. Comme il est fait pour vivre aux dernières limites de notre globe habitable, il entre en amour à la fin de notre année hémisphérique. Cependant, la vie des animaux carnivores étant en quelque sorte greffée sur celle des frugivores, elle s'étend plus loin, et remplit la sphère entière de l'année, comme celle de notre globe : les régions de l'hiver et de la mort sont les berceaux de ces destructeurs de la vie. Ils s'unissent dans la saison qui leur offre d'abondantes proies, et qui fait périr par sa rigueur un grand nombre d'êtres dont la vie même n'est qu'annuelle. Ainsi le renard connaît l'amour en hiver, et met bas ses petits en avril, lorsque les espèces frugivores ne font que commencer à concevoir dans nos climats. Cet animal, que la nature a revêtu de la plus chaude des fourrures, est aussi le quadrupède qui vit dans les pays les plus reculés du Nord. Il s'avance, à la clarté de la lune et des aurores boréales, dans les nuits de la zone glaciale, qui effraient l'ours blanc, et le forcent de se rapprocher des contrées éclairées du soleil, qu'il ne perd jamais de vue. On voit donc que la lune influe encore, en hiver et au pôle, sur les amours du renard, comme sur celles des animaux

de nuit dans nos climats. Ainsi la Provid
qui la fait lever, en l'absence du soleil, au
régions désertes et glacées, où elle ne dis
jamais de dessus l'horizon lorsqu'elle est pl
a voulu qu'il y eût aussi des animaux pou
jouir habituellement.

L'homme parvient, dit-on, à la pube
douze ans dans la zone torride, et à seize
la zone glaciale. On assure aussi que la fe
dans certaines parties de l'Afrique et des I
devient capable d'être mère à l'âge de di
et qu'elle ne peut plus le devenir après t
Si cela est, il n'est donc pas vrai que les
loppements de la vie soient proportionné
durée, comme le prétendent quelques n
listes, entre autres Buffon. Car, si l'enfan
l'homme est plus courte dans les contrées ch
du globe que dans les froides, il s'ensuit
vieillesse doit y être aussi plus précoce,
conséquent qu'il doit y vivre moins long-t
Or, c'est ce qui n'est pas. Les brames des
vivent souvent au-delà de cent ans, et les
lards ne sont pas plus communs en Russi
dans les pays chauds. Il y a plus ; j'ai obs
l'Ile-de-France que les enfants de dix à
ans dans les deux sexes, parmi les Nègres n
n'étaient ni plus forts ni plus formés que
de Pétersbourg du même âge, et que ce
que vers dix-huit et vingt ans que les uns



autres acquéraient la taille et les forces d'un homme. La femme seule, dans tous les climats, parvient avant l'homme à l'âge adulte, et cesse d'être féconde bien avant lui. Elle trouve dans ses enfants, devenus des hommes, des protecteurs, lorsque son époux n'y voit souvent que des rivaux. D'ailleurs cette Providence, qui lie entre elles toutes les générations, a peut-être voulu que les soins d'une mère s'étendissent encore à ses petits-enfants, qu'elle aidât sa fille de son expérience et de ses soins dans leur longue et pénible éducation, comme elle avait été aidée elle-même de sa propre mère, dans les circonstances semblables : ce qui ne serait pas arrivé, si elle avait pu engendrer, comme l'homme, jusque dans la vieillesse. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre ont des enfants dans toutes les saisons et dans toutes les latitudes de la terre, en quoi ils sont exceptés seuls de tous les animaux, dont chaque espèce a des temps, des âges et des climats déterminés pour les amours.

Quoique l'harmonie conjugale existe toujours pour la nature, ainsi que pour l'homme, dans quelque partie de la terre, c'est au mois de mai que tous les êtres entrent, pour ainsi dire, en amour dans nos climats. Le soleil, qui en est le premier mobile, est, vers le milieu de ce mois, à douze degrés de l'équateur et à trois degrés de nous, et la lune à douze degrés sud ; ce qui met

entre ces deux astres une distance égal
moitié de la zone torride. Nous recevons
une partie de son influence, comme n
recevons tout entière lorsque, vers la fin d
le soleil, au solstice d'été, et la lune, au s
d'hiver, embrassent tout l'espace renfermé
les tropiques.

Non-seulement le soleil en été dilate
atmosphère, mais il doit exercer la même
sance sur la mer. Si l'air échauffé mont
un thermomètre, l'Océan doit monter da
bassin et augmenter sa pente; si une verge
s'alonge échauffée, ainsi l'hémisphère ter
rempli de minéraux, doit se dilater, et la
des eaux doit être plus forte vers l'hémi
opposé.

Jetons un coup-d'œil sur les harmoni
puissances de la nature au mois de mai
les verrons se conjuguer comme celles
deux astres. Le soleil, qui est le premier
de toute harmonie, en produit d'abor
principale avec lui-même par sa présence
absence. De ces deux contrastes naissent
mière et l'ombre, le chaud et le froid, l'
et le couchant, le jour et la nuit, l'été et l
Ses rayons se conjuguent ensuite avec no
mosphère; comme ils le dilatent à mesure
s'élèvent sur notre horizon, ils le forc
fluer du nord vers le midi, où il est l

réfié : c'est par cette raison que le mois de
ai n'est jamais chaud dans notre climat. Sou-
nt ce mois et une partie de celui d'avril y sont
une grande sécheresse, et les plantes, qui ont
ors le plus grand besoin d'eau, puisqu'elles
nt dans toute l'activité de la végétation, lan-
uiraient, si la nature ne suppléait aux pluies
u ciel par les rosées abondantes de la terre.
es rosées sont dues, d'une part, à la transpiration
e la terre, pénétrée de pluies pendant l'hiver,
t échauffée actuellement par le soleil; et de
autre, à la fraîcheur de l'atmosphère, qui en
ondense, la nuit, les vapeurs sur les plantes,
ous la forme de rosée, au point de l'y réduire
uelquefois en gelée blanche. Ce contraste du
haud et du froid paraît au reste plus favorable
la végétation des plantes indigènes à nos cli-
mats, qu'une atmosphère chaude : car elles
roissent avec plus de vigueur dans ces mois,
ue dans ceux qui sont les plus chauds de l'année;
t la violette croît sur les lisières des neiges des
lpes, plus vive en couleurs et plus odorante
ue dans les plaines du Roussillon : tant il est
rai que les contrastes font partie de l'har-
monie conjugale. Ceux de la lumière et de l'air
e font sentir, sur-tout dans cette saison, sur
es nuages, condensés à-la-fois par le froid de
'atmosphère supérieure, et par celui du vent
le nord : car c'est alors qu'ils brillent des plus

riches couleurs, au lever et au coucher du
leil.

L'Océan et la terre sont conjugués entre
comme l'air et la lumière, mais dans une
proportion. La lumière ne part que d'un
du ciel, et l'air forme autour de la terre
sphère entière qui la rassemble et la mo
comme un verre convexe ou comme le cris
de l'œil : mais l'Océan et la terre ont ch
leur hémisphère. Le premier, dans la part
sud, est mêlé de terre; et la seconde, da
partie du nord, est mêlée d'eau.

Quoique l'Océan soit plus étendu que la t
les mers et les continents du globe sont e
lacés de manière que quand notre hémis
terrestre a l'hiver, il est réchauffé par l'h
sphère aquatique qui, étant dans son été, e
les glaces polaires vers lui de la zone torri
quand celui-ci est dans son hiver, il est att
son tour par les fontes de notre pôle
viennent aussi à lui à travers la zone to
C'est ainsi que les hivers du détroit de Mag
sont beaucoup plus tempérés que ses
comme l'a observé Forster par la végétati
ces contrées; et cela vient, sans doute,
que ce détroit reçoit directement, dans so
les courants de la zone glaciale, et dan
hiver ceux de la zone torride. C'est pa
raison semblable que les hivers des côt

rwège, de l'Angleterre, de la Normandie et
la Bretagne, sont bien moins froids que ceux
l'intérieur de ces mêmes contrées, et que
rs étés le sont beaucoup plus. Le myrte croît
urellement sur les côtes de Normandie,
le figuier n'y gèle point en hiver; mais la
ne peut à peine y mûrir ses fruits en été.
ne peut expliquer que par l'influence des
urants de l'Océan, qui viennent directement
pôles ou de l'équateur, les températures si
férentes des îles même de la zone torride,
oique situées dans les mêmes latitudes et
nt la même élévation dans l'atmosphère. Les
Moluques sont beaucoup plus chaudes que
îles Antilles, parce que la projection de
ie vers l'Orient les met à l'abri des courants
oids, qui émanent directement du pôle nord
été.

Les fleuves sont conjugués avec leurs îles,
me l'Océan avec les continents; ils leur
rtent la fécondité, en variant leur tempéra-
re. Il y a encore d'autres conjugaisons entre
élément liquide et le solide : l'eau, par ses
flets, répète les formes de la terre, et la terre,
r ses échos, les mouvements de l'eau. Ces con-
nances et ces contrastes sont la source d'une
ltitude d'harmonies ravissantes, et du plaisir
e nous éprouvons à faire des voyages de terre
long de l'eau, et des voyages sur l'eau le long de la

terre. Il est certain qu'elles augmentent ı
existence. Pendant le mois de mai, ce serai
question de savoir si la surabondance de
qui est alors répandue dans notre hémispl
et qui se manifeste dans les couleurs du fi
ment, dans les parfums de l'atmosphère ex
des végétaux, dans les courants des eaux
limpides, dans la floraison des végétaux,
les amours des animaux, ne se fait pas s
même aux fossiles, et si l'aimant, par exen
n'a pas alors plus d'activité. Cette question pc
paraître oiseuse à des physiciens qui ne son
naturalistes; mais lorsque Christophe Col
allait à la découverte du Nouveau-Mond
s'aperçut que la boussole, nord-ouest pe
la nuit, se rapprochait le matin de l'étoile
laire. Je crois même que ce grand homme
premier qui ait observé sa variation. Si
l'aimant éprouve des changements réguli
certaines heures du jour, comme d'autres
siciens l'ont confirmé, pourquoi n'en é
verait-il pas de semblables à certaines saiso
l'année?

Quoi qu'il en soit, l'harmonie conjugale
nos climats, se fait sentir dans tous les
organisés, particulièrement au mois de ma
commence d'abord par les végétaux. Lor
ont acquis, après une certaine révoluti
jours, de mois ou d'années, la propriété

le de se reproduire, ils deviennent adultes, manifestent au dehors les organes de l'amour fermés dans leurs fleurs; on y distingue les ties sexuelles du mâle et de la femelle. Celles mâle sont formées pour l'ordinaire de petits ps ovoïdes, ou lobes appelés anthères, sus-ndus en équilibre à des filets nommés éta-nes; ils sont jaunes dans la fleur du lis, et rs dans celle de la tulipe. On les nomme hères, du grec ἀνθηρὸς, fleuri, agréable, mé de ἄνθος, fleur, et peut-être de ἐρᾷν, ai-r. Si ce nom leur a été donné par les Grecs, quels nous devons, dans l'origine, les noms notre botanique, ainsi que ceux de presque tes nos sciences, cela prouve qu'ils avaient onnu le sexe masculin dans les plantes, puis-e cette partie renferme une poussière qui en onde la sève femelle. Nous observerons aussi e cette organisation, qui résulte d'une des lois ndamentales de la nature, a été tellement connue de Tournefort, le grand restaurateur notre botanique, qu'il n'a jamais considéré pollen ou poussière fécondante de l'anthère, e comme un excrément qui n'était d'aucune ilité. On en doit conclure que les anciens aient fait bien des découvertes dont les mo-rnes se sont fait honneur, et que ceux-ci ne oivent jamais y opposer, comme une autorité, ignorance ou l'erreur d'un savant, quelque

éclairé qu'il soit; car on ne peut disconvenir
Tournefort n'ait d'ailleurs autant de com
sances en botanique, que Newton pouvait
avoir en astronomie. Au centre des anthère
pour l'ordinaire l'utérus ou l'organe femell
la fleur, appelé pistil, peut-être du nom
πίστις, foi, confiance : c'est un tuyau desti
recevoir les poussières des étamines. Il est
posé de trois parties : du stigmate, espèc
bourrelet fendu, qui reçoit le pollen; du
tuyau fistuleux qui le conduit à l'ovaire sa
perdre; et de l'ovaire, qui renferme la sen
ou le fruit. Toutes ces parties sont très-sen
dans la plupart des fleurs, telles que cell
lis, du pommier, qui ne sont qu'une agré
de plusieurs mâles divisés et rangés en
autour du pistil, qui réunit plusieurs fer
Il est remarquable que les anthères ou
mâles protégent la partie femelle, en l'en
nant et en la couvrant jusqu'à son dével
ment. Ce caractère de protection dans les
semble commun à beaucoup de fleurs com
beaucoup d'animaux. Dans plusieurs vég
les parties mâles sont séparées des femell
y présentent des fleurs de formes différ
telles sont celles du coudrier, du châtai
du melon, etc., où la fleur mâle se dis
de la femelle, qui porte le fruit, par l'é
tion d'une poussière jaune qui la fécond

urs mâles du coudrier, qui paraissent dès
iver, se manifestent sous la forme de che-
les suspendues aux branches, et les fleurs fe-
elles, qui produisent les noisettes, se trou-
nt sur l'écorce en petits filets d'un pourpre
.

Dans d'autres végétaux, les fleurs mâles et les
melles sont séparées sur des individus diffé-
nts : tels sont le palmier-dattier, le papayer,
pistachier, l'orme, etc. Il est remarquable
ue les arbres mâles de ces espèces sont plus
evés que les femelles, afin que les vents puissent
pporter à celles-ci les poussières fécondantes.
a fécondation des femelles s'opère de fort loin,
t souvent par l'entremise des insectes, entre
utres des abeilles, qui recueillent sur les mâles
e pollen dont elles composent leur cire, et vont
nsuite sur les arbres femelles recueillir le miel
e leurs nectaires.

Le nectaire est un réservoir qui contient un
ectar ou liqueur plus ou moins sucrée; il est
our l'ordinaire situé dans la corolle au bas des
étales, et recouvert d'une petite coquille. On
n ignore l'usage par rapport à la plante, dont il
ourrit peut-être la semence dans l'état de fœ-
us; mais il est évident qu'il sert aux besoins
le beaucoup d'insectes, tels que les mouches à
miel et les papillons. C'est sans doute pour cette
raison que la nature a donné, en général, aux

végétaux beaucoup plus de fleurs qu'ils ne p
vent rapporter de fruits.

La corolle, ainsi nommée parce qu'elle r
semble souvent à une couronne, est l'ensem
des pétales, et les pétales sont des feuilles de
corolle, et forment la partie la plus brilla
de la fleur. Leur usage est de préserver les p
ties sexuelles qui les entourent des injures
l'air et de la pluie; mais elles en ont un l
plus étendu, et dont, que je sache, aucun
taniste n'a parlé jusqu'à nous; c'est de réverb
les rayons du soleil sur les sexes mêmes d
fleur, et d'en accélérer la fécondation.

La nature, après avoir réchauffé les pa
sexuelles des plantes par une corolle, pro
la corolle à son tour par le calice. Le ca
ainsi nommé du grec κύλιξ, coupe, quoi
n'en ait pas toujours la forme, est l'envel
la plus extérieure de la corolle, et la sou
lorsqu'elle est épanouie. Il est charnu da
rosier et divisé en cinq parties; on l'appelle
périanthe, des deux mots grecs περὶ, auprès
tour, et ἄνθος, fleur, adjoint, pour ainsi di
la fleur; sans doute parce qu'il est adhére
l'ovaire. Il est à remarquer que les fleurs is
n'ont point, pour l'ordinaire, de calice : tell
la tulipe; mais celles qui naissent dans des
sons et sur des branches, où elles sont expo
à se heurter par l'action des vents, sont

moins protégées par des calices, qui prennent
rs différents noms, comme ceux de périanthe,
nveloppe, de spathe, de balle, de chaton, de
ffe et de bourre.

C'est dans l'état de floraison que les plantes
t acquis toute leur beauté, c'est aussi par les
urs que les botanistes les caractérisent; cepen-
nt elles n'acquièrent toute leur perfection
e dans l'état de fructification. Ainsi, le célèbre
nnæus, qui les caractérise par les fleurs, semble
'oir moins approché du système de la nature
e Tournefort, qui les caractérise par les fruits.

L'harmonie conjugale lie non-seulement entre
x les végétaux du même sexe, mais elle en
pproche les genres par des contrastes, comme
armonie fraternelle en réunit les espèces par
s consonnances. Comment connaîtrons-nous
nc les rapports qui existent d'espèce à espèce,
de genre à genre, puisqu'à peine nous étu-
ons ceux qui existent entre les membres du
ême individu? Cependant les espèces si variées,
genres si différents, et les puissances mêmes
la nature, qui semblent lutter sans cesse entre
les, ne sont que des membres de son grand
rps, qui se correspondent entre eux. Au défaut
livres qui puissent nous guider dans ces pro-
ndes études, consultons notre cœur, et gui-
ns-nous dans les recherches de la science par
sentiment du plaisir.

Nous avons observé que nous en goûtio
très-touchant à la vue d'un groupe d'a
plantés dans l'ordre fraternel dans lequel
semences sont nées : tel est celui que nou
éprouver des pins disposés en cône au so
d'une montagne, ou un vignoble dispo
forme de grappes autour d'une colline.
nous en sentons un bien plus grand, lorsqu
voyons les genres des végétaux dans leurs
contrastes, tels que les sapins sombres du
qui s'harmonient avec les bouleaux d'u
naissant, et les vignes rampantes du mi
les peupliers pyramidaux. Un vieux ché
brave les tempêtes et les siècles, nous par
intéressant; mais il ne l'est jamais davant
quand un jeune chèvre-feuille entoure so
caverneux de guirlandes de fleurs.

L'harmonie conjugale est la source de ce
ineffable que nous éprouvons lorsque no
controns harmoniés entre eux par la nat
long des ruisseaux, les roseaux et les nyr
dans les prairies, les graminées et les
les aunes et les saules; sur les lisières de
la primevère et la violette; et dans leu
fondeurs, les lierres et les hêtres. Quelq
croient que, comme il y a des sympathie
les végétaux, il y a aussi des antipathies. L
sissures, les mousses, les guis, les agar
scolopendres, et la plupart des plantes pa

semblent nés pour la destruction; mais la végétation n'exerce qu'une puissance innocente. La guerre n'entre point dans les plans de la nature comme une compensation nécessaire des amours. L'Être tout bon n'a pas fait le bien pour avoir occasion de faire le mal; il a donné des bornes à la végétation des plantes, non dans des haines innées, mais dans les besoins des animaux qui les pâturent. S'il en a armé plusieurs d'épines, ce ne sont pour elles que des armes défensives; elles ne leur servent point pour exercer entre elles des hostilités, et si elles en font des plaies à leurs ennemis, ce sont leurs ennemis qui s'en blessent eux-mêmes.

Quant aux plantes qui semblent vivre aux dépens des arbres, et contribuer à leur destruction, comme les mousses et les lichen, il est probable, quoi qu'en disent quelques cultivateurs, qu'elles leur sont utiles et qu'elles les revêtent en quelque sorte contre les rigueurs du froid. Les sapins, les mélèses, aux extrémités du Nord, en ont la tige et les branches couvertes comme d'une longue toison, et ils n'en croissent pas moins avec la végétation la plus vigoureuse. Si quelquefois, à la vérité, dans nos climats le lierre, par ses étreintes, fait périr le jeune arbre qu'il embrasse, c'est moins le résultat d'une lutte offensive que d'une amitié trop imprudente. Loin d'épuiser son ami en lui enlevant sa sub-

stance, il semble encore, long-temps après
mort, le rappeler à la vie en couvrant
corps desséché des festons d'une verdure é
nelle.

Les animaux mêmes sont sensibles aux har
nies conjugales des végétaux. Ce n'est point d
nos guérets, où nos plantes domestiques, divi
en champs et en longues avenues, ne pré
tent que des consonnances monotones des m
espèces; que les animaux aiment à se livrer
douceurs de l'harmonie conjugale; c'est da
lieux où les montagnes s'harmonient ave
fleuves, les bois avec les prairies, les arbre
jestueux des forêts avec les humbles buisso
leurs clairières; c'est au milieu des écho
rochers et des reflets des ruisseaux, qu'ils se
sent à séduire par l'harmonie de leurs so
de leurs formes les objets de leurs amours.
là que le coq de bruyère au pied d'un p
poule d'eau dans les roseaux, s'unissent à
compagnes. Les systèmes de nos botaniqu
de nos zoologies ne s'occupent point de
monies des végétaux; mais le plaisir qu'elle
prouve que la nature en a répandu les lois
tous ses ouvrages, et en a mis le sentiment
tous les cœurs.

L'harmonie conjugale s'étend sur les ani
bien plus loin que sur les végétaux. Les ani
parviennent à la puberté dans l'espace d'un

mme les insectes éphémères; d'autres au bout
n mois lunaire, d'une saison, d'un an, et
ut-être d'un grand nombre d'années, tels que
rotifère, qui peut rester des siècles dans un
at de léthargie, qui, à la vérité, n'est ni la
e ni la mort. Les périodes de l'existence sont
données avec celles des astres, et c'est aux
mites des êtres organisés de notre globe, qu'on
écouvrira peut-être celles d'un nouveau monde.

Les animaux ont, comme les plantes, des sexes
ui en divisent chaque espèce en mâles et en
emelles. Les uns les réunissent dans le même
ndividu, comme le limaçon, qui est herma-
phrodite. Cependant cet animal ne peut se re-
produire seul. Il a besoin d'un être semblable
à lui, pour trouver à-la-fois une épouse et un
époux; ainsi d'une seule union naissent deux
générations. L'espèce appelée incoque peut re-
produire une nouvelle tête, lorsqu'on la lui a
coupée, ainsi que Voltaire assure en avoir fait
plusieurs fois l'expérience. Cet animal se re-
produit donc malgré les mutilations; de plus il
est aveugle, et lance, comme on sait, des flèches
à l'objet aimé.

Nous croyons entrevoir ici la raison pour la-
quelle la nature a réuni les organes des deux
sexes dans la plupart des fleurs, c'est parce que
les plantes sont insensibles, et que n'ayant point
de mouvement propre, elles ne peuvent commu-

niquer entre elles. Lorsque la nature sé
les sexes dans le même végétal, ou sur
individus différents, comme dans les palm
elle emploie les insectes volatiles, qui
cueillent leur pollen pour les féconder
cette voie me paraît bien plus certaine que
des vents, auxquels on l'attribue ordinaire
Mais les animaux étant doués de passions
la faculté de se transporter où ils veule
résulte de leur amour un ordre moral, auq
nature ramène tout l'ordre physique. Un a
donc qui pourrait se reproduire tout se
réunissant en lui les deux sexes, s'aimerai
quement, et formerait un chaînon détac
la chaîne des êtres.

Cependant nous sommes obligés de di
le puceron, dont les espèces innombrable
répandues partout, a l'étrange propriété
produire de lui-même des petits, quoiqu'i
dans ce genre d'animaux des mâles qui o
ailes pour se transporter où ils veulent : B
en a fait de charmantes expériences. Il re
puceron au moment de sa naissance, et
solitairement. Celui-ci, sans avoir commu
avec aucun être de son espèce, produisit s
tits; un de ces petits, séquestré de même
duisit une nouvelle génération, et Bonn
obtint ainsi cinq consécutives sans le secour
d'un mâle, pendant l'espace de cinq sem

alla jusqu'à la septième, et même la neuvième pendant le cours d'un été. Il en conclut que ces générations successives ont été opérées dans la première mère, par le mâle qui avait fécondé en automne l'œuf dont elle sortit au printemps suivant; car il est très-remarquable que le puceron, vivipare en été, devient ovipare en automne.

On doit conclure de là que les lois générales, ainsi nommées parce qu'elles conviennent à tous les genres, sont cependant subordonnées à des lois particulières. Le puceron, sans défense et d'une construction très-délicate, destiné à servir de pâture à une infinité d'insectes et d'oiseaux qui en nourrissent leurs petits, devait se reproduire en été, non-seulement par les voies ordinaires de la multiplication, mais par des moyens merveilleux, sans lesquels il aurait bientôt été anéanti. Il met donc au monde ses petits tout formés et fécondés jusqu'à la neuvième génération.

Comme il n'a en lui-même aucun moyen d'émigration, il est emporté par les vents sur les feuilles voisines, où il reproduit lui seul toute sa postérité; mais en automne, lorsque l'hiver s'approche, comme elle ne pourrait alors trouver à vivre, elle est fécondée par des pucerons mâles, auxquels il vient des ailes, ainsi qu'aux mâles des fourmis, et alors, quoique née vivipare, elle

devient ovipare, et ses petits, renfermés d
des œufs, sont abrités de la mauvaise saiso

Il serait curieux de savoir si le puceron dev
drait ovipare en automne, s'il était dans une s
chaude. Quoi qu'il en soit, la nature emp
les moyens les plus ingénieux pour favoris
multiplication des êtres les plus faibles. La co
nille, qui naît au Mexique sur la feuille t
épaisse et très-succulente et permanente du
tus, y trouve à se nourrir toute sa vie sans s
de sa place; aussi elle a une trompe d'une st
ture si délicate, que lorsqu'elle l'a une fois
foncée dans la feuille, elle ne peut l'en re
sans la rompre et sans périr : dans cette si
tion, elle est fécondée par son mâle, auqu
vient des ailes. Devenue mère, elle fait sa p
autour d'elle, toujours clouée à sa feuille,
à la fin deviendrait insuffisante pour nourri
nombreuse et impotente postérité, si la nat
qui a tout prévu, ne donnait à ses petits à p
éclos un moyen bien singulier d'émigration
n'est point le vent qui disperse au hasard
cochenilles naissantes, comme les pucerons,
peuvent vivre sur toutes sortes de végétaux;
l'ennemi né de tous les insectes volatiles qui
procure un chemin dans les airs.

Elles communiquent d'une plante à l'autre
les fils que les araignées aiment à tendre
les nopaliers. Tout cela prouve que la Pr

ence n'a pas fait ses lois physiques d'un mé-
canisme immuable, mais qu'elle les varie suivant les besoins des êtres sensibles, les rapporte à un ensemble commun, et les subordonne à un ordre moral. Les générations des insectes qui nous offrent tant de phénomènes, n'ont rien de plus extraordinaire que celles des plantes les plus communes, qui sont les plus utiles, et qui se reproduisent à-la-fois dans la même année par les floraisons multipliées, des traînasses, des rejetons, des boutures. Si l'Auteur de la nature s'occupe avec tant de soin des besoins des insectes, il s'occupe à plus forte raison de ceux du genre humain.

Lorsque l'animal a atteint le terme de sa croissance, la nature développe alors sa beauté physique et sa beauté morale. Un animal n'a tout son caractère, que lorsqu'il est parvenu à l'âge des amours. C'est alors que les oiseaux sont revêtus de leur beau plumage, qu'ils font entendre leurs chansons, que le taureau frappe de la corne, que le cheval s'exerce à la course dans les prairies, et que tous les animaux manifestent les instincts que leur a donnés la nature. En vain l'éducation s'efforce d'en arrêter le cours, et de leur donner le change par des habitudes et des nourritures. Le loup, dans son enfance, caresse le maître qui le nourrit; il mange et joue avec son chien, avec lequel il semble avoir une parfaite ressemblance:

mais à peine a-t-il alongé ses crocs, à pe
éprouve-t-il le feu des amours, qu'il respire
soif du sang; ses amis lui deviennent odieux
abandonne une subsistance assurée, un asyle,
va chercher au fond des forêts une maîtres
du carnage et la liberté.

C'est aussi alors que les armes défensives cr
sent particulièrement aux mâles avec leur pan
les ergots et les crêtes aux coqs, les cornes
taureaux; car l'amour et la guerre entrent d
l'harmonie conjugale, comme les amitiés et
inimitiés dans l'harmonie fraternelle : Mars
en rapport avec Vénus. Les armes des anim
atteignent leur perfection en même temps
les organes de la génération. Si on leur retra
ces organes avant leur développement, le
n'atteint plus à sa perfection : on ne voit
se développer dans le cerf le bois qui doit
sa tête, dans le coq la crête qui le couro
dans l'homme la barbe qui ombrage son me
leur voix devient cassée et grêle, et les imag
la destruction et de la décadence remplace
images riantes de l'amour.

Il est faux que la castration rende les ani
domestiques plus propres au service de l'hom
la douceur de l'éducation suffit pour dévelo
en eux jusqu'au plus haut degré l'instinct
domesticité. Le chien, compagnon de notr
fance, n'a pas besoin d'être mutilé pour s

: à nous. Cette mutilation, qui affaiblit ses
lités physiques, suffirait seule pour lui ôter
qualités morales. En effet, j'ai remarqué que
x qu'on y avait soumis étaient moins attachés
urs maîtres; au contraire, j'en ai eu un qui,
époque de ses amours, semblait redoubler
fection pour moi. Il m'invitait alors par les
s tendres caresses à prendre le chemin de la
son où habitait sa maîtresse, et quand je
acheminais sa joie était excessive. Fallait-il
quitter, il y avait alors un combat très-tou-
nt entre son amour pour elle et son amitié
ır moi. Il allait de l'un à l'autre soupirant
gémissant, incertain, balancé tour-à-tour par
deux passions qui l'agitaient. Si je lui adres-
la parole, alors il se déterminait à me suivre,
m'accompagnait jusqu'à ma porte. Alors,
ıme s'il eût satisfait aux devoirs de l'amitié,
'en retournait furtivement; mais j'étais sûr
au milieu de la nuit il revenait à ma porte,
entant, et cherchant à me faire oublier par
caresses les égarements de sa passion.

Quant aux hommes, il est certain que les sol-
s mariés sont plus attachés à leur patrie et
s courageux que ceux qui ne le sont pas. C'est
'affection conjugale qu'on doit rapporter la
ce de leur discipline. C'était un ressort tout-
ssant que les orateurs et les généraux savaient
n employer, quand il fallait faire quelques

grands efforts; ils ne leur montraient pas l
toire ou la mort, mais Rome et leurs fen
Les Cimbres et les Teutons ne furent si r
tables, que parce qu'ils avaient amené ave
leurs femmes et leurs enfants. L'harmonie
jugale est un des grands nerfs des armée
Russes et des Turcs, dont la plupart de
dats sont mariés. On ne voit point de dése
chez eux. Si on vante en Orient la fidél
quelques eunuques, elle est due souven
crainte, quelquefois aussi à la vertu, qui d
mage l'homme dans ses peines, et devie
unique recours dans les grands malheur
elle est sujette à être ébranlée. Ils sont
à beaucoup de défauts, comme il y en
d'exemples, et leur fidélité n'est pas comp
à celle des hommes liés à leur patrie par l
heur même de leurs femmes et de leurs e

Si la castration opère tant d'altération a
sique et au moral dans les animaux, l'al
plaisirs en produit d'un autre genre enco
dangereux : nous en parlerons à l'arti
l'homme; car il est bien rare que les anim
livrent d'eux-mêmes aux excès. Dans la p
des animaux, le mâle est souvent le seul
armé. Comme il a une surabondance de
d'amour, aussi devait-il avoir une surabo
de force pour protéger sa femelle et ses
tandis que celle-ci est occupée du soin de

n et de la nourriture, il la défend contre ses
x et sur-tout contre les bêtes de proie.
ıis voici une loi où la nature paraît se con-
re, c'est que quoique les mâles, dans tous
ıadrupèdes frugivores et carnivores, soient
forts que la femelle, c'est tout le contraire
les oiseaux de proie. « Tous les oiseaux de
oie, dit Buffon, sont remarquables par une
gularité dont il est difficile de donner la
son, c'est que les mâles sont d'environ un
rs moins grands et moins forts que les fe-
elles, tandis que, dans les quadrupèdes et
autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait,
mâles qui ont le plus de grandeur et de
rce. A la vérité, dans les insectes, et même
ns les poissons, les femelles sont un peu plus
osses que les mâles, et l'on en voit claire-
ent la raison, c'est la prodigieuse quantité
eufs qu'elles contiennent, qui renflent leur
rps. »
ıffon, en disant que les œufs des poissons
ent leur corps, indique bien la cause de leur
ıeur, mais non la raison : car pourquoi les
lles des autres animaux qui portent des pe-
sont-elles cependant moins grosses que leurs
s ? Nous allons d'abord chercher la raison
laquelle le mâle est plus petit que la femelle
les oiseaux de proie. La force de l'oiseau
roie consiste dans la légèreté de son vol;

c'est par elle qu'il s'élève à de plus grandes h
teurs : la nature l'a donc fait plus petit pou
rendre plus léger. S'il était plus grand, il se
moins agile. Un oiseau qui peserait vingt li
ne pourrait s'élever en l'air, suivant Buffon
tiercelet est donc plus propre au vol que sa
melle, et en effet il est plus estimé dans la
connerie. Il en est de même dans les pois
qui volent, pour ainsi dire, dans l'eau, et
sont presque tous animaux de proie ; car ils
tre-dévorent. Dans chaque couple, c'est le
léger qui est le plus fort, comme, dans les
saires, c'est le meilleur voilier qui fait le pl
prises. Les insectes volatiles, dont le corps
gieux est, pour ainsi dire, en équilibre avec
s'unissent en volant, et la femelle porte le
il lui fallait donc des ailes plus étendues, e
conséquent plus de grosseur. En général, le
l'emporte en beauté dans tous les êtres.
le plus élevé dans les végétaux, le plus léger
les animaux volatiles ou nageurs, le plus
dans les quadrupèdes qui pâturent, le
armé dans les animaux qui combattent po
proie, le plus paré et le mieux chantant
ceux qui ne semblent vivre que pour aim
pour plaire. En cela, comme en toute
chose, les lois de la nature sont fort sage
mâle, actif, est doué d'une surabondance d
qui l'entraîne vers l'objet de ses désirs ; ma

femelle, passive, avait besoin d'être séduite par la beauté ou les talents du mâle, pour le trouver agréable. Elle est dédommagée de l'infériorité de sa parure par la supériorité de son affection, car l'objet aimant est plus heureux que l'objet aimé; il y a cependant quelques espèces où le mâle et la femelle sont égaux en qualités : telle est entre autres celle de la tourterelle à collier. Tous deux sont de la même taille et du même plumage, tous deux ont autour du cou la moitié d'un cercle noir, comme s'ils eussent partagé entre eux l'anneau de l'amour conjugal, dont ils sont le symbole.

Mais voyez comme l'amour anime les animaux au printemps. Il développe leur instinct en harmonies plus variées que celles de leurs couleurs, de leurs formes, de leurs mouvements. Deux individus de la même espèce ont la même nuance, mais ils ont encore une manière différente d'exprimer leurs amours. Chaque mâle a la conscience de sa beauté, et cherche à séduire sa femelle. Le paon lui étale en roue sa queue brillante, le rossignol lui fait entendre ses sons ravissants, le cheval s'exerce à la course autour de sa compagne. Tandis que les êtres innocents sollicitent le prix de l'amour, de leurs peines et de leurs talents, les animaux destructeurs l'attendent de la victoire. Le lion, hérissant sa crinière, provoque au combat ses rivaux rugissants; et l'aigle

audacieux, planant au haut des airs, dispute à un autre aigle les limites de son vaste empire. Les amours des faibles redoublent par la cruauté de leurs tyrans ; ils sentent le besoin de se réunir. Chaque couple d'amants cherche un asyle sous les ombrages que la nature lui a préparés. Ils ajoutent leur harmonie conjugale à celle des végétaux qui leur sont destinés, et redoublent leur vigilance, leur industrie, leur affection mutuelle par les dangers qui les environnent. Tandis que le lion d'Afrique établit sa couche nuptiale dans les flancs d'un rocher hérissés de raquettes et d'aloès, et l'aigle sur les sommets arides qui se perdent dans les nues ; tandis qu'ils redoublent par leurs amours carnassiers l'horreur de leur solitude, des êtres faibles, tendrement hardis, viennent peupler les riantes vallées. Le timide lapin s'y creuse un terrier inexpugnable sur les pelouses de serpolet et de thym, et le rossignol fait entendre ses chansons harmonieuses au sein d'un buisson de roses. Le cygne ne craint point dans les joncs et les roseaux des marais fangeux du Nord la voracité de l'ours blanc, et le coq de bruyère, qui niche sur les sombres sapins, échappe aux ruses du renard. Sans les bêtes carnassières, la plupart des sites de la terre seraient inhabités : ce sont elles qui forcent les espèces faibles, innocentes, de chercher des asyles. L'anguille fuit sous la voûte des rochers, et c'est là

inte qui lui indique sa demeure et sa retraite.
st par la guerre que les sables arides, les gla-
, l'espace de la terre et des eaux sont habités,
que le plus petit végétal abrite des amants.
st la guerre qui développe leur industrie. L'es-
t n'étant que l'art d'opposer l'adresse à la
ce, les plus faibles des animaux deviennent
plus ingénieux. C'est sur-tout dans les amours
insectes qu'il faut étudier les instincts, les
voyances et les ressources inspirées par cette
sion, et que la fable même n'a pu imaginer.
'harmonie conjugale réunit non-seulement
individus de la même espèce, mais les genres
plus disparates. Comme la vigne rampante a
oin du soutien de l'orme pour mûrir ses grap-
, et que l'orme, qui donne ses semences au
temps, a besoin à son tour de décorer son
llage des fruits de la vigne : ainsi, souvent on
l'oiseau et le quadrupède se rapprocher l'un
'autre par des besoins mutuels. La bergeron-
e accompagne souvent la brebis pour la dé-
asser de ses insectes, et la brebis à son tour
fournit, dans quelques flocons de sa toison,
uoi faire un nid. La fauvette se rapproche
heval pour lui rendre les mêmes services. La
drix et le lièvre se plaisent à nicher dans la
ne solitude. Le castor républicain et le cygne
taire se livrent aux amours dans les lacs. C'est
rmonie conjugale qui les rapproche ; c'est elle

qui a rapproché les chênes des chênes, les pla
des plantes, les animaux des animaux, et q
établi entre toutes les puissances de la natur
premières chaînes de l'amour qui en uni
l'ensemble.

Mais c'est l'homme et la femme qui en ré
sent toutes les puissances et tous les besoin
nature ne les a faits nus, comme nous l'avon
que pour montrer réunies dans leur corps t
les beautés des animaux, et pour les oblig
se couvrant de leurs dépouilles, à se revê
leur beauté particulière. Voyez Hercule, c
dèle de la virilité : vous y distinguez tous l
ractères des animaux les plus redoutables.
dans ses gros muscles, ses larges épaules, s
trine velue, sa peau fauve, son attitude
sante, je ne sais quoi du taureau, de l'aigle
lion. Une Vénus, au contraire, nous pr
dans les harmonies de ses courbes, de son
ris, de ses mouvements, celles des anima
plus doux et les plus aimables, des agneau
colombes et des gazelles. Le goût de la p
dans les deux sexes est conforme à leur car
L'homme affecte dans la sienne celle des
les plus fières : d'énormes perruques seml
aux crinières des lions, des moustaches c
celles des tigres, des bonnets de peau d'ou
habits de couleur tranchante comme les
des panthères, des éperons aux jambes c

x du coq. Rien ne ressemblait mieux à cet oi-
u belliqueux, symbole de notre nation, qu'un
nos anciens chevaliers avec son casque acrêté,
manteau court et ses éperons dorés. Il est
narquable que par tout pays l'habit militaire,
imé des femmes, est emprunté des animaux
rriers; l'uniforme est l'habit de fête de la
lesse. D'un autre côté, les ajustements des
mes, leurs aigrettes, leurs colliers, leurs éven-
s, les papillons de leurs coiffures, leurs robes
ueues traînantes, sont imités d'après les in-
es et les oiseaux les plus brillants. Quoique
proportions de l'homme et de la femme soient
mêmes par toute la terre, il n'est pas douteux
un Hercule Africain offrirait encore une autre
sionomie et un autre costume que le Grec, et
une Vénus née sur les bords de la Néva serait
iée d'autres attraits que celle qui naquit sur les
es de Cythère. Il n'y a point de beauté dans
animaux dont l'homme et la femme ne re-
ent leur beauté particulière : ils doivent cet
tinct bien plus à l'harmonie conjugale qu'à
rs besoins. C'est pour parer l'objet de ses
ours, que l'homme va chercher des fourrures
z les Lapons, et des mousselines dans l'Inde;
st pour augmenter la joie, les délices et la
ice de ses festins, qu'il emporte le sucre des
tilles, le café de l'Arabie, le chocolat du Mexi-
e, les épiceries des Moluques et les vins de

l'Archipel et de l'Italie; c'est pour décorer s
asyle, qu'il emprunte dans les ruines de l'a
quité des modèles de sculpture et d'archit
ture; par-tout il trouve ses semblables occu
des mêmes soins. D'un autre côté, c'est p
plaire à l'homme que la femme combine s
cesse de nouvelles jouissances. C'est ainsi q
de voluptés en voluptés, une Omphale infi
fait filer un Hercule à ses pieds. Malheure
l'homme trouve alors dans ses semblables
rivaux plus dangereux que des bêtes féro
c'est dans leur société que la ruse, la forc
superstition, la jalousie, travaillent sans ce
le dépouiller. Alors obligé de cacher sa vie
se retirer dans un souterrain près de l'ant
lion, il fuit sa patrie, il cherche un asyle da
sables de l'Afrique ou dans les glaces du N
mais il y emmène une compagne, et se co
encore de l'injustice de ses semblables p
douceurs de l'harmonie conjugale : si l'amb
fait les maux de l'amour, l'amour à son tou
pare les maux de l'ambition. Voyons com
nous éviterons ceux de la société en suiv
route que nous a tracée la nature; consid
l'homme et la femme dans leur adolescen
par les rapports qu'établit déjà entre eux l
monie conjugale.

Les beautés de l'homme et de la femme
de deux caractères différents. Le premier r

ui celles des contrastes, par les oppositions
es des sourcils, des moustaches, de la barbe,
a forte expression de ses organes et de ses
cles. La seconde rassemble toutes celles des
sonnances, par la rondeur de ses membres
élégance de leurs contours. Le premier a tous
caractères de la force, qui devait subjuguer
animaux destructeurs, et quelque chose de
physionomie. La seconde a ceux de la dou-
r, qui devait apprivoiser les animaux pacifi-
s, et une sorte d'affinité avec eux. Ainsi ils
nissent à eux deux toutes les beautés éparses
s la nature. Ces caractères s'affaiblissent dans
ociété, suivant que chaque sexe y a plus ou
ins d'influence. Chez les nations sauvages qui
ent dans un état fréquent de guerre, la femme
nd quelque chose des mœurs belliqueuses de
mme. Chez les nations civilisées, qui rassem-
it dans leur sein toutes les jouissances de la
x, c'est l'homme qui adopte les mœurs de la
me. Dans les deux cas, chaque sexe néglige
empire naturel pour acquérir celui du sexe
osé; mais bien en vain. Quoi qu'en aient dit
lques moralistes qui ont voulu donner aux
x sexes la même éducation physique, la femme
s'hommasse n'a pas plus d'empire sur les
nmes, que l'homme qui s'efféminé n'en a sur
femmes. L'un et l'autre perdent leur influence
amour, en perdant leur physionomie. Je ne

fais pas plus de cas d'une Spartiate qui h
place publique, que d'un Sybarite couché
lit de roses. Il paraît bien, quoi qu'en ai
les historiens, et le bon Plutarque sur-tou
les Lacédémoniennes n'avaient pas un grai
voir sur leurs maris. En prenant les mœur
habitudes des guerriers, elles durent perdi
pire que donnent la délicatesse et la grac

Un des premiers sacrifices que les femm
rope ont exigés des hommes, a été de ren
la physionomie mâle que la nature leur av
née, en les engageant à se raser la barbe
ques écrivains éclairés ont regardé cette
sance comme une superfluité incommode
loué Pierre I[er] de l'avoir fait couper aux
Ce grand prince a fort bien connu les lo
politique ; mais il s'est quelquefois écarté
de la nature. La noblesse et les soldats
à ses ordres, mais les paysans, et même l
lots, ont conservé leurs anciennes cout
avec raison; car j'ai vu dans les rudes h
ce pays, où ils sont souvent exposés à
longs voyages de jour et de nuit, que
préservait leur bouche, et sur-tout leur g
la rigueur du froid, mieux que la meilleu
rure. D'ailleurs, la barbe caractérise la
mâle de l'homme, et inspire pour lui d
nération et du respect. Les têtes de n
tifes, de nos philosophes, de nos ma

nt l'air que de têtes d'enfants, auprès de
les des Turcs; et je ne doute pas que le con-
ste que font celles-ci avec celles de leurs
ouses géorgiennes, n'ajoute à leur beauté mu-
elle, et ne redouble leur affection réciproque.
Quoique la femme soit plus petite et plus fai-
e que l'homme, elle est néanmoins plus forte
e lui dans l'exercice des fonctions auxquelles
nature l'a destinée. Nous avons déjà observé
e l'homme avait les épaules plus larges que les
nches, et qu'elles ajoutaient considérablement à
force et à sa légèreté, soit en frappant, soit en
urant; la femme, au contraire, a les épaules
lus étroites que les hanches, dont la largeur et
poids ajoutent encore à sa faiblesse et à sa pe-
nteur. Les anatomistes disent que la nature a
it, dans la femme, les os du bassin plus larges
t plus écartés, afin qu'elle y portât plus commo-
ément son enfant, et qu'ils s'ouvrissent davan-
ge dans l'accouchement : mais je crois qu'ils se
rompent. La femme ne porte point son fruit
ntre les os des iles, mais dans son ventre; d'ail-
eurs, les femelles du taureau, du cheval et du
inge, n'ont point leur croupe plus large que
elle de leur mâle. Pour moi, je crois entrevoir
ne autre raison de l'étendue de celle de la fem-
ne; c'est que la nature l'ayant destinée à porter
on enfant en avant dans ses bras, et à l'allaiter
ur son sein, elle a mis dans la partie postérieure

de son corps un poids qui rétablit son équili
le centre de gravité de l'homme est en hau
en avant, celui de la femme est en bas. Aussi l
périence prouve que la mère la plus déli
porte son enfant dans ses bras plus aisémen
plus long-temps que le père le plus robuste. C
encore pour conserver ce même équilibre,
l'homme, dans son attitude naturelle, et décha
de tout fardeau, élève sa tête et la renverse
peu en arrière, comme on le voit dans les
tues d'Hercule et d'Apollon; tandis que la fem
dans le même cas, est obligée de baisser un
la sienne en avant, ainsi que le prouve la V
de Médicis. La femme n'est droite et n'a
plomb qu'avec son enfant dans ses bras.

Comme la nature a doublé la force mora
physique de l'homme par des consonnance
des contrastes, elle l'a quadruplée en y joig
celle de la femme.

Un homme réduit à la moitié de ses orga
étendrait encore ses jouissances à tous les o
de la nature; il en réunit sans doute un
grand nombre avec ses organes en nombre
Il les double en étendue, mais non en inten
car on ne voit pas deux fois le même objet
deux yeux, et on n'entend pas deux fois le m
son avec deux oreilles. Cependant, dans
hypothèse même, il ne peut voir à-la-fois q
moitié de l'horizon, de même que celle du

re les prépare; l'un fait la chasse aux bêtes
ages, l'autre élève les animaux domestiques;
fait la maison, l'autre les habits; l'un prend
des affaires du dehors, l'autre de celles du
ins; ils doublent leurs plaisirs et diminuent
s peines en les partageant; chacun y porte
caractère : l'un goûte la joie avec tout l'en-
siasme de la sensibilité, l'autre avec tout le
-froid de la réflexion. Survient-il des cha-
s? l'homme leur résiste par la fermeté et la
on; la femme, plus heureuse, leur échappe
la mobilité de la sienne; l'un, fier de sa force,
ve sans cesse vers l'ambition; l'autre, forte
a faiblesse, le ramène sans cesse vers l'amour.
e vient-il à affaiblir leurs premiers feux? la jeu-
e les avait concentrés autour d'eux, la vieil-
: les diverge jusque sur leurs arrière-petits-
nts; l'un leur porte les prévoyances pater-
es, l'autre les affections et les soins mater-
: tous deux, par le sentiment de leurs biens
e leurs maux, tendent ensemble vers la Di-
té, et en mêlent les craintes et les espéran-
aux peines et aux plaisirs de la vie humaine.
blables à l'étincelle qui disparaît au moment
brille, si elle ne trouve un aliment qui
me et la femme ne seraient, l'un
des météores fugitifs : la nature
d'eux en partage que l'igno-
les besoins, la pénurie et la

idée, lorsqu'il dit que la femme, en vieillissant devient homme, et qu'il étend cette métamorphose à toutes les femelles des animaux, qui, selon lui, deviennent alors semblables à leurs mâles, et il cite en preuve une vieille femelle de faisan de la Chine, revêtue de quelques plumes brillantes, que l'on voit au Muséum d'Histoire naturelle; mais elle n'est sans doute, malgré son inscription, qu'un vieux coq. Nous verrons que la femme a un caractère aussi distinct de celui de l'homme que son sexe : elle conserve l'un et l'autre, dans tous les temps de sa vie, dans une harmonie parfaite avec l'homme. C'est à cause de cet accord mutuel et de cet instinct inné qui enflamme souvent tout-à-coup deux amants dès leur première entrevue, que Platon imagina que les ames n'étaient, dans l'origine, que deux moitiés descendues du ciel, exilées dans des corps différents, et qui cherchaient sans cesse à se réunir sur la terre. Les observations de la politique moderne sur la population, semblent confirmer les spéculations sublimes du philosophe; car elles prouvent que les hommes et les femmes naissent et meurent en nombre égal. En effet, les deux sexes ne forment qu'un tout, et ne sont en rapport avec la nature et leurs propres besoins que lorsqu'ils sont réunis. Si l'homme monte à un arbre pour abattre des fruits, la femme reste au pied et les ramasse : l'un trouve des aliments

: les prépare; l'un fait la chasse aux bêtes
ges, l'autre élève les animaux domestiques;
iit la maison, l'autre les habits; l'un prend
es affaires du dehors, l'autre de celles du
s; ils doublent leurs plaisirs et diminuent
peines en les partageant; chacun y porte
ıractère : l'un goûte la joie avec tout l'en-
asme de la sensibilité, l'autre avec tout le
roid de la réflexion. Survient-il des cha-
? l'homme leur résiste par la fermeté et la
ı; la femme, plus heureuse, leur échappe
mobilité de la sienne; l'un, fier de sa force,
e sans cesse vers l'ambition; l'autre, forte
aiblesse, le ramène sans cesse vers l'amour.
vient-il à affaiblir leurs premiers feux? la jeu-
les avait concentrés autour d'eux, la vieil-
les diverge jusque sur leurs arrière-petits-
ts; l'un leur porte les prévoyances pater-
, l'autre les affections et les soins mater-
tous deux, par le sentiment de leurs biens
leurs maux, tendent ensemble vers la Di-
, et en mêlent les craintes et les espéran-
ıx peines et aux plaisirs de la vie humaine.
lables à l'étincelle qui disparaît au moment
e brille, si elle ne trouve un aliment qui
e, l'homme et la femme ne seraient, l'un
'autre, que des météores fugitifs : la nature
onné à chacun d'eux en partage que l'igno-
, la faiblesse, les besoins, la pénurie et la

mort; mais par l'harmonie conjugale elle
munique au genre humain la science, la puis
les jouissances et l'immortalité.

Il est certain que la chasteté est la sour
la force et de la beauté physique et morale
les deux sexes. C'est l'adolescent pur qu
l'homme sage et vigoureux. Ce n'est poin
des montagnes qui fait les beaux peuples, c
on le croit communément, c'est l'innocen
mœurs. J'ai vu une population aussi bell
les marais de la Hollande, qu'il puisse y e
dans les montagnes de l'Islande et de la
Les femmes des pêcheurs de Schevelinge
la Haye, ressemblent à des Sabines, et leur
à des nymphes. C'est en Hollande que l'on
communément des enfants au teint frais, l
beaux blonds, les plus belles carnations,
hommes semblables à des Hercules. C'es
dans la Flandre qui en est voisine, que l
a colorié ses déesses, et François Flaman
delé ses Amours. Si l'air des montagnes
Suisse suffisait pour former de beaux hom
de belles femmes, pourquoi les deux sexe
ils si petits dans les montagnes de la Sav
en sont voisines? On en peut trouver des
physiques dans les travaux prématurés e
sains des enfants de la Savoie, qui émigr
bonne heure pour venir ramoner nos chem
Mais peut-être est-il des causes morale

raisemblables. Tant de petits Savoyards qui sont
ez nous les commissionnaires et les agents de
s filles publiques, et qui rapportent tous les
s l'argent de nos villes corrompues dans leurs
mpagnes, n'en rapportent-ils pas aussi les mau-
aises mœurs ? Ils arrivent innocents, et, s'ils ne
en retournent pas coupables, ils sont empreints
u moins de l'image de tous les vices qui nous
létrissent.

Ce n'est que par des exercices du corps que
ous distrairez les affections de l'ame; une fille
n a quelquefois aussi besoin : la nature ne l'a
as faite pour être éternellement assise. Entre-
nêlez leurs études de travaux modérés. Un jardin
eur en présentera de proportionnés à leurs
orces et à leur goût; il faut le labourer, l'arro-
er, le sarcler, le palisser. Pendant qu'ils exer-
ent leur corps, ils éclairent leur esprit. C'est là
u'ils verront des traces de cette Providence qui
tout prévu, tout arrangé avec une magnificence
nfinie, et qui appelle l'homme non-seulement
la jouissance de ses ouvrages, comme le reste
es animaux, mais à la confidence de ses plans.
'aites-leur sentir que comme elle a donné aux
ommes une multitude de moyens d'entretenir
eur vie par des plaisirs innocents, elle en punit
es abus par une infinité de maux, et que cet œil
ui voit tout, aperçoit non-seulement les actes
es plus secrets, mais même les pensées.

La jalousie quelquefois vient mêler ses noirs poisons dans la coupe même de l'innocence: j'ai vu des enfants en mourir. Cette passion est une combinaison de l'ambition et de l'amour: elle produit parmi les hommes, comme parmi les bêtes féroces, les scènes les plus odieuses. Comme nous avons banni l'ambition de l'éducation des enfants, elle fera peu de ravages dans les deux sexes. Elle ne donnera point de stimulant à l'humeur guerrière des garçons et à la coquetterie des filles. Si un de ces garçons aime un objet indifférent, armez en lui l'ambition contre l'amour. Faites-lui sentir qu'il est honteux à un cœur de soupirer pour un objet insensible, et qui lui en préfère un autre. Une nouvelle inclination ne tardera pas à se former dans cet âge léger et tendre. On détache aisément une jeune plante du pied de l'arbre où elle est née, ce qu'on ne peut faire quand elle a acquis des forces.

Apprenez-leur de bonne heure à soumettre leurs passions à la raison; si elle ne les gouverne pas, elle en est gouvernée. Combien d'événements dans la vie viennent tromper leurs plus douces inclinations! La fortune, les caprices, les maladies, la mort, brisent les chaînes les plus sacrées.

Il n'en est pas de même d'un amour réciproque, fondé sur la vertu, cette raison suprême

e l'homme. Comme il voit, d'un bout de la car-
ère humaine, le ciel et l'éternité, il survit au
mbeau, et dans les ames religieuses les objets
més ont souvent inspiré des feux plus violents
près la mort que pendant la vie.

Montrez-leur donc les devoirs de l'amour con-
gal. Dites aux filles qu'il faut être modestes,
arce qu'elles ne doivent vivre que pour un seul
omme; constantes, parce qu'elles doivent l'ai-
ner toute la vie; complaisantes, pour adoucir
on humeur; enjouées, pour dissiper ses tristes
éflexions. D'un autre côté, dites aux garçons
u'il faut être modéré dans ses affections, ferme
ontre les événements de la vie, pour soutenir et
rotéger une compagne.

Le travail est un don du ciel: il est le vrai lien
le l'harmonie conjugale; il bannit l'oisiveté; il
gaye le jugement et fixe l'imagination; il dirige
'un et l'autre sur un objet utile, et nous y fait
lécouvrir de ces aperçus qui sont des rayons de
'intelligence céleste; il pourvoit à nos besoins et
nos plaisirs, en nous présentant de nouvelles
ouissances; il empêche les passions de s'égarer,
uand il se combine avec le désir de plaire à un
bjet aimé; il remplit l'ame d'un sentiment déli-
ieux. L'amour alors prête ses ailes au génie et
ui fait faire des prodiges. Je suis persuadé que
ous ceux qui ont excellé dans quelque art ont été
moureux. Je ne connais point de chef-d'œuvre

qui n'ait eu l'amour pour sujet ou pour o
C'est pour épouser leurs maîtresses que
de marins vont aux Indes chercher la fort
c'est pour en être distingués que tant de je
gens se font soldats; c'est pour en être appl
que tant d'écrivains prennent la plume. L'a
est le Mars des guerriers, l'Apollon des po
Voyez de quel sentiment ceux-ci ont le
plein pour les sujets qu'ils traitent : le divi
mère, le sage Virgile, l'ingénieux Ovide, le
losophe Horace, Corneille, Racine, Crébillo
Fontaine, doivent à l'amour leurs plus beau
vrages; ils invoquent tous les Muses, mais
Vénus qui les inspire.

Voyez les grands philosophes, Platon, l
taigne, Jean-Jacques, et notre divin Fénélo
qui rend la vertu de celui-ci si touchante
sa propre personne, c'est la lutte perpétuel
son état contre cette douce passion; mais
cette même passion qui lui dicta son Télém
C'est pour préserver son héros de ses égarem
qu'il le jette dans toutes sortes de travau
quoiqu'en apparence il n'ait d'autre objet q
lui faire chercher son père, il lui fait trouv
fille d'Idoménée, et la lui donne pour ép
comme une récompense de son amour filial
toutes ses vertus.

Si l'ambition est la cause de tous les malh
des hommes, comment a-t-on pu l'adm

rmi les enfants dans nos écoles, et comment
bannirions-nous aujourd'hui l'amour, si
mblable à elle, puisqu'il est le stimulant de
ut ce qui se fait de beau et de bien dans le
onde?

Offrez-leur donc dans l'amitié de chaque sexe
n encouragement mutuel. Les enfants ont assez
ame pour aimer, puisqu'ils sont dans l'âge de
ntir. Nous avons éloigné d'eux tout ce qui peut
endre les premières passions précoces, ou les
orrompre; laissons la source de la vie couler
ers sa pente naturelle. Si vous lui donnez des
igues, ou elle se perdra en refluant sur elle-
ıême, ou elle deviendra un torrent, et ravagera
s terres qu'elle devait féconder: laissons-la donc
rendre son cours vers le canal que la nature
ıi a tracé.

Les préceptes de mariage sont en grand nom-
re; Plutarque en a fait un assez mauvais traité,
ù il en compte quarante-cinq. Sa tâche était dif-
cile: il voulait rapprocher des gens qui n'avaient
oint été élevés ensemble. La mienne serait bien
lus malaisée, si j'en voulais faire autant. Les lois
e sont nombreuses que là où sont les mauvaises
outumes.

Les préceptes du mariage n'auraient point de
in, si on voulait en faire un de chaque devoir
le la vie conjugale. Les livres que j'ai vus n'ont
ıi plan ni méthode; ils confondent les carac-

tères des deux sexes; ils ne pensent pas qu
vertus de l'un font souvent les défauts de l'a
On a écrit une infinité de drames et de ro
sur l'amour; mais ils finissent tous où ils
vraient commencer, au mariage. L'indifféi
et même les railleries qu'on s'est permise
ce premier lien de la société, viennent de c
l'adultère a été de tout temps chez nous en
neur, par la corruption des mœurs.

C'est pour obvier à ces grands inconvéi
sanctionnés par les siècles, les exemples
lois, que nous avons désiré que les fen
comme les hommes, ne missent leur con
qu'en Dieu seul; que nous avons fondé cett
fiance sur la Providence, qui se décèle dar
tes les parties de la nature, afin qu'ils p
trouver par-tout des ports pour se réfugie
les tempêtes de la vie, et qu'ils s'y attach
par une confiance journalière, comme à un
d'une infinité de fils. Il est certain que, d
chagrin, les deux sexes cherchent mutuell
à se consoler, et se soutiennent par la diff
de leurs caractères, bien mieux que s'ils é
de caractères semblables.

C'est sans doute dans cette intention que
donné à l'un la tendance à l'ambition, et à l
la pente vers l'amour, de manière qu'ils p
bien se rapprocher, mais non se heurter, c
on le voit dans les sociétés qui ne sont com]

que d'hommes ou que de femmes. Il arrive de là que des hommes violents ont souvent des femmes douces et patientes, avec lesquelles ils vivent en bonne intelligence. Cela prouve que l'amour est fondé sur des contrastes. Les inimitiés ne sont durables qu'entre les gens qui ont les mêmes vices : les avares, les ambitieux, les libertins, détestent leurs rivaux; mais le vicieux estime naturellement ceux qui ont les qualités et les vertus qui lui manquent : les intolérants, les patients; les intempérants, les sobres; les avares, les prodigues. Les qualités viriles et féminines s'accordent donc bien ensemble. Tout a été fait par la nature pour établir la confiance entre le mari et la femme.

Comme les exemples servent bien plus que les préceptes, je voudrais présenter aux enfants des tableaux de bonheur conjugal. Ils aiment en général à lire des romans, à voir représenter des drames; c'est par eux que je commencerais. J'ai désiré plus d'une fois qu'on fît un roman semblable à Robinson, où un homme et une femme, dans une île déserte, contribueraient à se rendre la vie heureuse, l'un occupé de tous les travaux qui demandent de la force; l'autre, de ceux qui ressortissent à l'agrément. J'en avais autrefois ébauché le sujet, et je l'avais placé en Sibérie. L'idée m'en était venue à l'occasion de quelques mariages très-heureux que j'avais vus dans la pauvre Fin-

lande. Tel était entre autres celui d'un col
retiré sur ses terres dans ce pays de roch
chez lequel j'avais reçu l'hospitalité.

Il était Suédois d'origine, et avait été, co
moi, simple ingénieur. Étranger, sans fortun
le chargea d'aller en Sibérie faire construire,
près le plan de la cour, la prison du mar
Munich, condamné à y finir ses jours. Après a
rempli sa triste commission, on l'envoya i
nieur à Frédérichsham, en Finlande, pays
moins désert et non moins pauvre, qui ne
guère mieux que la Sibérie. Pendant qu'il y v
solitaire, il apprit qu'il y avait, à quelques l
de là, un vice-amiral, Suédois comme lui, exil
ses terres. Il fut le voir, et en fut très-bien
Cet officier général avait de la fortune et un
unique. Il crut ne pouvoir mieux faire que
donner en mariage à un jeune homme de sa na
son consolateur. L'ingénieur usa bien de la
tune. Il commença par renoncer à son état : il
tira du service, se fit bâtir une simple mais
milieu d'un jardin, où je ne vis en été que des
mores et des sapins : mais il avait établi chez
bonheur conjugal. Sa femme, déjà sur l'âge,
encore une figure très intéressante. Elle nous
tra avec complaisance, étalés dans une arr
vitrée, tous les présents que son mari lui avai
chaque année, au temps de Pâques, suivant
sage russe : c'étaient des œufs peints de tout

leurs. Toute cette famille nous reçut avec la
s grande cordialité.

Il rassembla des amis de dix et douze lieues de
stance pour nous tenir compagnie, et le temps
e nous fûmes chez lui se passa en jeux, en bals
en festins. Il semblait n'avoir bâti sa maison
ns cette solitude que pour donner des fêtes. Le
on, situé au milieu, était entouré d'un corridor
de quatre chambres dont les cloisons s'enle-
ient, ce qui le doublait, et formait quatre ca-
nets destinés au jeu, au café, aux rafraîchisse-
ents et au repos. C'était un gros homme d'une
gure gaie, qui mettait son bonheur à faire celui
e sa femme, de ses filles et de ses amis. Il s'en
llait beaucoup que le maréchal Munich menât
ne vie aussi heureuse au milieu de sa garde. Il
vait été dans une prison dont je vis le dessin
ncadré dans la chambre de notre philosophe hos-
italier. Elle était composée de trois pièces, la pre-
ière pour les soldats de sa garde, la deuxième
our leur cuisine, la troisième pour sa chambre à
oucher. Il y avait à quelque distance une palis-
de de vingt pieds de haut, qui l'empêchait de
oir le ciel. Il y fut envoyé à l'âge de soixante
ns, n'ayant à dépenser que cinquante sous par
ur, après avoir gouverné l'empire. Il n'en est
orti qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Cependant
amour conjugal le rendit heureux. Sa vertueuse
pouse, âgée alors de cinquante-cinq ans, eut le

courage de l'accompagner, et de lui rendr
soins d'une compagne fidèle. Ce grand homm
concilia l'affection de ses farouches soldats
apprenant les mathématiques à leurs enfa
tandis que sa femme lui apprêtait à manger
passèrent ensemble vingt et un ans dans cet a
se consolant mutuellement; et à leur reto
Moscou, ils trouvèrent cinquante-deux enf
de leurs petits-enfants, qui furent au-devant d'
Ce malheureux fut à peine de retour, qu'il
au moment d'être renvoyé, par la révolution
renversa l'empereur du trône. J'arrivai en Ru
immédiatement après cette catastrophe, et c
le vieux maréchal, alors gouverneur de Pé
bourg, qui m'y fit avoir du service, sans :
recommandation que celle du malheur. J'ai
ces exemples, parce que la reconnaissance
les rend intéressants; mais nous en trouve
de plus touchants dans l'histoire de notre r
lution, où des femmes ont accompagné volo
rement leurs maris, non-seulement dans la
tude, l'exil, la prison, mais à la mort. Il m
fira de rappeler ici le touchant dévouement
femme de Camille Desmoulins. Son mari
mourir, elle s'avança au milieu des bourre
et, pour mourir avec lui, fit entendre ce c
vive le Roi! qui fut le signal de son supplic

Il y a, selon moi, plus de difficulté à surn
ter les maux de la société que ceux de la na

voudrais donc peindre dans un roman, non
amants au milieu des neiges du Nord, obligés
combattre contre des ours ou des anthro-
phages, mais un mari et une femme privés
tout au milieu de l'abondance publique, qui
sistent aux calomnies, à la séduction, à la
perstition, élèvent leur famille par leurs tra-
ux, et qui, heureux l'un par l'autre, ne s'écar-
nt jamais du sentier de la vertu. Ces exemples
sont pas si rares qu'on le pense; nous les
ouverions quelquefois à notre porte, si nous
llions à leur recherche, comme à celle de la
ortune. J'ai vu autrefois un pauvre aveugle à
porte de Montlhéry. Il avait perdu les yeux
sauvant de l'incendie une maison de la ville.
vieille femme le menait et le ramenait à
porte de la ville, où il demandait l'aumône
ux passants. Ce vieillard ne me parut pas avoir
noins à se plaindre de l'ingratitude de ses con-
itoyens, que Bélisaire de celle de son em-
ereur; et je le trouvai aussi respectable, avec
a vieille compagne qui lui apportait à manger,
ue le général grec avec son bel enfant.

On fait faire à nos enfants des cours de géo-
métrie, de chimie, de géographie, de botanique,
l'histoire; pourquoi ne pas leur en faire faire
un de vertu? Au lieu d'envoyer nos jeunes gens
voyager dans la Grèce, l'Égypte, pour en rap-
porter des mœurs étranges ou quelque anti-

quaille, pourquoi ne pas les faire voyager
leur propre pays pour en connaître les m
La découverte de quelque Socrate qui vi
une femme difficile, serait plus intéressant
celle de la statue du Socrate d'Athènes.
payons des professeurs de botanique et de
logie, et des savants pour chercher des pl
des végétaux et des animaux nouveaux; m
sont les professeurs payés pour nous appr
à étudier les lois de la morale, et à nous
aimer la vertu? Est-ce qu'un homme vert
un bon époux, ne sont pas plus précieux e
utiles qu'un cactus ou un rhinocéros? J
bien que nous payons à grands frais un s
quand il est étranger, ou qu'il tient che
à un parti accrédité. La science sans doute
par-tout un prix, mais la vertu n'a-t-elle
aucune valeur quand elle se trouve parmi
Sommes-nous semblables en tout aux Ath
corrompus, qui en parlaient sans cesse, q
sécutaient leurs grands hommes pendant le
et les honoraient après leur mort?

Je ne dirai point aux enfants : Voyez
famille dans cet hôtel, comme elle est de
riche! c'est un effet de son mérite; mais j
dirai : Voyez ces gens qui habitent cette c
voyez comme ils sont heureux dans leur
vreté! c'est un effet de leur union. Qu'
croie pas que les enfants soient insensible

ectacle, parce qu'il ne se présente pour eux
e dans le lointain. Ne voient-ils pas de même
mour de la patrie qu'on cherche à leur ins-
rer? n'imitent-ils pas dans leurs jeux les actes
plus graves de la société? n'aiment-ils pas à
ner des rôles de magistrats, de commandants,
juges, de voleurs? Ils en imitent les sollici-
des dès l'âge le plus tendre; leur sensibilité se
veloppe de bonne heure : j'ai vu des enfants
huit ans pleurer à des scènes pathétiques. Au
éfaut d'exemples à leur proposer dans leur voi-
nage, j'en irai chercher dans les histoires an-
ennes, et je meublerai leur mémoire, pour
uider, pour inspirer leur cœur.

On dit en proverbe : C'est la bonne femme
ui fait le bon mari; et cela est vrai en général.
. y a cela de remarquable dans le caractère de
femme, qu'il s'amalgame bien plus aisément
ue celui de l'homme à des caractères difficiles.
a faiblesse la dispose dès l'enfance à la dissi-
mulation; elle voile ses sentiments plus aisément
ue l'homme : cette souplesse de caractère n'est
oint en elle un défaut; c'est une qualité essen-
elle qui ajoute à sa beauté. C'est par elle qu'elle
st le lien naturel des familles, et que la plus
ertueuse peut vivre en paix avec un homme
icieux, comme il y en a beaucoup d'exemples.
l n'appartient qu'à la femme de réunir autour
l'elle les esprits les plus opposés, et de les

mener à ses fins. Armide rencontre dans le c[illegible]
de Godefroy des guerriers qui se disputent [illegible]
eux, et, ce que ne pouvait faire leur gén[illegible]
elle les fait servir tous à son but. Aussi J[illegible]
Jacques me disait un jour qu'Armide lui pl[illegible]
davantage que la Didon de Virgile, parce qu'[illegible]
était plus femme. Ce n'est pas sa coquett[illegible]
qui l'intéressait, mais ce liant que la nature [illegible]
mis dans son caractère. En effet, Homère l[illegible]
donné à la vertueuse Pénélope ; car si Armi[illegible]
sait réunir beaucoup d'amants, Pénélope s[illegible]
vivre en paix avec les siens sans manquer à l[illegible]
vertu. Il faut donc apprendre aux filles à ê[illegible]
agréables à tout le monde, à ne plaire et s'at[illegible]
tacher qu'à un seul homme : pour cela elle[illegible]
doivent se rapprocher de la nature. La paru[illegible]
la plus simple est la plus favorable à la beau[illegible]
Fénélon, dans son Éducation des Filles, ve[illegible]
avec raison qu'elles adoptent les formes de[illegible]
robes grecques, qui dessinent si bien le corps e[illegible]
le font paraître avec toutes ses graces naturelle[illegible]
Il faut leur apprendre à mépriser l'éclat des
diamants, comme produisant un effet dur, même
dans les tableaux. Les fleurs s'harmonient bien
mieux avec leur visage, que les diamants et les
perles. Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite
riche, répondit un fameux peintre à celui qui
avait représenté Hélène vêtue d'une robe magni-
fique. Donnez à une fille la crainte des richesses.

i traînent après elles tant de corruption;
lui inspirez que le goût des biens naturels;
qu'à la vue des diamants dont le vice se pare,
puisse dire avec satisfaction, comme cette
rtiate : « Ce sont mes enfants qui seront mes
ijoux. »
Donnez-lui sur-tout le goût des travaux do-
stiques et de la vie retirée. Ce n'est pas une
éclatante qui est digne d'estime, mais une
simple, uniforme, constante, et connue des
ux seuls, comme dit Marc-Aurèle. J'ai pensé
vent qu'il y aurait peut-être autant de diffi-
té à ne point faire parler du tout de soi,
à remplir la terre de son nom : la vie de
gène me paraît, à bien des égards, préférable
elle d'Alexandre. Mais, quant à la femme,
st certain que sa vertu consiste à n'être pas
nue; car si le devoir du mari est de tra-
ller au bonheur de la société, celui de la
me consiste à ne s'occuper que de celui de sa
ille.
l n'y a qu'une confiance entière dans la Di-
té qui puisse maintenir les hommes dans
s devoirs. Comme la religion influe à la
ue sur les femmes, et que la religion de la
me influe à son tour sur les objets du dehors,
voulu montrer dans la nature les agents de
Divinité. Il me semble moins dangereux que
enfants courent risque d'adorer Dieu dans

le soleil, que dans une statue, ou tel :
ouvrage de la main des hommes, qui met,
ainsi dire, Dieu à leur discrétion. Ce n'es
que je blâme aucun culte; je les révère t
sur-tout le christianisme. Je les regarde co
des langues plus ou moins parfaites, qu
voquent la Divinité dans des dialectes différ
je les crois nécessaires aux peuples, et i
aux sages les plus éclairés. C'est un centre
mun de réunion, c'est le lien des liens. Le
romain, par exemple, propose pour c
jour de l'année la vie d'un saint à imiter
en fait porter le nom aux enfants, sachan
que l'exemple influe plus que le précep
que les hommes à la longue se patronne
leurs noms : cette pensée est admirable, e
avoir la plus heureuse influence. Combi
noms et ces exemples n'ont-ils pas eng
jeunes gens à se retirer dans la solitu
consacrer leurs jours à la bienfaisance,
suadés qu'en cela ils meneraient une vi
agréable à Dieu et plus révérée des hon
Moi-même, dans mon enfance, nourri
lectures, maltraité par mes maîtres, je p
beau matin la résolution de vivre seul
les champs, ne me confiant qu'en Dieu, pe
que, comme un Paul ermite, Dieu me n
rait dans le désert. Je partis donc avec
déjeuner pour toute provision : je véc

navets crus et de mûres de ronces, fort content d'entendre le chant des oiseaux et d'être libre comme eux. Je me préparais à passer la nuit au pied d'un arbre, me fiant de ma nourriture à la Providence, lorsqu'elle m'envoya, non un corbeau, mais ma bonne Marie Talbot. Ainsi ce sentiment de confiance en Dieu m'a consolé dans une infinité de positions très-fâcheuses : je ne fus pas nourri par le moyen des oiseaux, mais Dieu se servit de moyens encore plus merveilleux. Si donc on offrait pour exemple des vies intéressantes et utiles à la société, il n'est pas douteux qu'elles n'inspirassent à l'enfance le désir de les imiter : pour cela il faudrait qu'elles fussent sanctionnées et consacrées par les hommes et la religion.

C'est à la politique à donner l'influence aux vertus sociales. Aristote divisa la philosophie morale en éthique ou spéculative, qui traite du souverain bien ; en politique, qui s'occupe du gouvernement des états ; et en économique, qui parle du gouvernement des familles. Il fit marcher la saine politique avant l'économique, parce que, nous dit Plutarque, la famille ne peut être bien réglée que la république ne le soit auparavant. Pour nous, nous suivons un ordre contraire, que nous croyons plus dans celui de la nature ; car il est certain qu'il y a eu des familles avant des républiques. Nous sommes,

au reste, du sentiment d'Aristote, et nous ten
dons au même but ; car si une république bien
ordonnée rend semblables à elle les famil
qui la composent, les familles bien ordonnées
à leur tour, rendent telle la république. C'est
gouvernement à s'en occuper. Quant à moi
simple particulier, qui aperçois à peine les obj
qui m'environnent, heureux si je peux dirig
mes soins au bonheur d'une seule famille!

Cependant je pense qu'une école fondée
les harmonies que j'ai développées jusqu'i
offrirait déjà en petit l'image d'un état en gra
On admire, non sans raison, la force du
taillon de Pélopidas, dont les soldats périr
tous ensemble le visage tourné vers l'ennem
leur courage venait de leur amitié. Une éc
formée sur ce principe, donnerait aux enf
la force nécessaire pour résister à tous les m
de la vie, et l'amitié deviendrait le plus
fondement de l'état.

Nous avons vu les effets charmants que p
duit dans la société l'harmonie fraternelle
sororale ; la conjugale en produit encore de
plus touchants : la première n'offre que
consonnances, mais la seconde y ajoute des c
trastes.

On contemple avec plaisir dans un pays
un ruisseau réuni à un autre ruisseau, une va
à une vallée, deux arbres et deux animaux

a même espèce groupés ensemble. Si donc vous mettez deux vrais amis dans cette solitude, vous joutez aux intérêts du site. Mais voulez-vous es redoubler? substituez à ces consonnances raternelles des contrastes conjugaux. Figurez-vous dans les montagnes de l'Ile-de-France, au ever du soleil, lorsque l'ombre lutte et s'harmonie avec les rayons de l'aurore, une rivière qui s'harmonie avec une montagne qu'elle féconde; les reflets de l'eau qui répètent les formes les roches, et les échos des roches qui répètent les murmures de l'eau; des lianes groupées avec les palmiers; un couple de tourterelles qui font leurs nids; deux amants dans l'adolescence, un Paul et une Virginie, habitant la même cabane, et adressant leur prière au ciel : vous ajoutez certainement à l'intérêt du paysage.

Si l'harmonie conjugale répand tant de charmes dans les ouvrages de la nature, elle n'en répand pas moins dans la société.

L'harmonie fraternelle a produit tous les arts utiles, mais la conjugale a produit ceux qui nous présentent à-la-fois un mélange d'utilité et d'agrément.

C'est à elle du moins qu'on en doit l'origine. La peinture et la sculpture tracèrent les premiers traits d'après l'ombre d'un amant. Ces deux sœurs rivales étudièrent leurs proportions d'après le corps humain; elles prirent d'abord

en lui des idées de symétrie. Dans les pays
les femmes n'avaient plus de pouvoir, où l
tremblait sous le despotisme des prêtres et
rois, elles représentèrent des colosses bruts,
masses dont les jambes et les bras étaient
serrés comme des momies; mais dans le d
pays de la Grèce, elles figurèrent l'homme
femme dans toute la beauté des proportio
on crut voir respirer Vénus et marcher Apo

Il s'en faut bien que l'architecture, ce
qui a si peu d'artistes, ait fait les mêmes pro
elle n'emploie guère que les harmonies qu
sultent de la fraternelle, telles que la symé
l'accouplement des colonnes, et des con
nances semblables. Des colonnes accouplées
duisent sans doute un plus bel effet que si
étaient isolées : elles ne font qu'un seul c
de deux corps semblables. Il me semble q
pourrait faire usage, dans nos péristyles
colonnes plus élevées, qui figureraient les
miers mêlés avec leurs fleurs, et de colo
moins hautes, semblables aux palmiers feme
avec des dattes pendantes à leurs chapite
Cette harmonie conjugale jetterait, ce me sem
de grandes beautés dans notre architecture:
en ôterait d'abord la monotonie, qui en e
défaut le plus ordinaire. Les colonnes les
hautes étant placées sur les corps avancés
monuments, et les plus petites sur ceux

ont en retraite, en étendraient la perspective en hauteur et en profondeur. Pourquoi ne distribuerait-on pas des colonnes de différents diamètres sur un même plan horizontal, comme on en met de différents ordres sur le même plan vertical, ainsi qu'on le voit au Louvre, dont elles défigurent la cour? C'est un grand abus de l'art, quoique autorisé par des architectes fameux et par la plupart de nos monuments : ces différents étages de colonnes sont contre nature, et seraient beaucoup mieux côte à côte que bout à bout. On ne voit pas dans une forêt les arbres de diverses espèces greffés les uns sur les autres, mais ils sont placés entre eux sur des plans différents; ce qui y produit une harmonie charmante. Quelques architectes cherchent en aveugles ces lois, sans en connaître les principes; ils opposent quelquefois des corps ronds aux carrés, des parties enfoncées aux pyramidales, des rentrantes aux saillantes, et il en résulte ordinairement quelques beaux effets, sur-tout dans les corps du même genre. C'est ainsi, par exemple, qu'on voit avec plaisir, du milieu de la cour du Louvre, et sous la voûte de sa porte méridionale, le dôme des Quatre-Nations.

On peut encore employer diverses beautés en architecture, d'après les autres harmonies de la nature. Les Chinois en savent là-dessus plus

que nous, comme on peut s'en convaincre dans la Lettre de frère Attiret, peintre, qui nous a donné une description très-intéressante de l'architecture de leurs palais.

L'architecture militaire tire de ces mêmes lois harmoniques des moyens redoutables pour la guerre. Autrefois, ces tours, qui s'élevaient aux portes des villes et autour de leur circonférence, les protégeaient, l'une l'autre, d'une harmonie conjugale ; mais leur défense ne devint parfaite que lorsqu'aux tours on eut substitué des bastions qui se flanquaient dans tout leur périmètre : alors ils protégèrent les courtines, et en furent également protégés. Les villes parurent imprenables ; mais l'attaque à son tour devint supérieure à la défense, lorsqu'elle employa les mêmes lois dans un plus grand développement.

Il n'y a point d'art qui ne doive en partie sa force ou ses graces à l'harmonie conjugale. Elle se fait sentir particulièrement dans les langues, cet art des arts qui les réunit tous, et fait communiquer l'homme avec ses semblables. On a observé d'abord que chaque langue a commencé par la musique et la poésie. En effet, les hommes ont d'abord imité les cris des animaux et les chants des oiseaux qui étaient propres à leur climat : les preuves en sont communes dans les langues des sauvages. Celle des

Hottentots glousse comme les autruches; celle des Patagons a les sons de la mer qui se brise sur les côtes; et on peut en trouver encore des traces dans celles des divers peuples civilisés de l'Europe. La langue des Anglais est sifflante comme les cris des oiseaux de marine de leur île; celle des Hollandais est remplie de breck keek, et coasse comme les cris des grenouilles de leurs marais. Les noms des animaux sont tirés de leurs propres cris, et donnent, dans tous les dialectes, des harmonies imitatives : comme bœuf, *bos*, loup, *lupus*. On peut porter ces observations sur les enfants, images des peuples naissants. J'observe dans ma fille, qui n'a pas vingt mois, d'abord une affection extrême pour tous les animaux, qui attirent incomparablement plus son attention qu'aucun végétal. Pour les désigner, elle imite les sons qui leur sont propres : il y a plus, elle sait à peine prononcer quelques mots; cependant elle imite les différents tons de la parole, haussant et baissant la voix comme dans une conversation. Son langage est proprement un chant; il est formé de sons sans articulation. Cela posé, j'observe que dans les oiseaux, le mâle a des sons plus pleins, plus vigoureux, plus prolongés, et plus variés que ceux de la femelle passive, qui n'a, pour ainsi dire, que des refrains. Elle n'emploie, comme dans notre langue, que des *e*

muets. La femme seule peut imiter tou
chants des oiseaux mâles et femelles; les s
des langues se sont donc formés d'abord
sons masculins et féminins, c'est-à-dire, d'un
plein pour désigner le mâle, auquel on a aj
un son affaiblissant, ou un *e* muet, pour d
gner la femelle. Ainsi on dit rossignol et r
gnole, loup et louve, et les sons ont d'abor
exprimés par des voyelles chantées. Les voy
abondent dans les langues des peuples nais
elles y sont souvent redoublées, et les cons
y sont rares et en petit nombre : c'est ce
peut remarquer dans les vocabulaires des pe
de la mer du Sud. Leur langue ressembl
core en cela à celle de nos enfants. Quan
langues ont commencé à prendre un cara
et, pour ainsi dire, à dessiner les mots
articulant, alors les consonnes s'y sont
pliées; c'est ce qui est sensible dans nos la
européennes, qui ne sont que des dialec
langues primitives. C'est ce qu'on peut r
quer sur-tout dans la langue russe, dériv
grec, laquelle a quarante-deux lettres dan
alphabet, dont plusieurs ne sont que nos n
consonnes différemment prononcées. Il y a
cette différence des langues primitives au
lectes, qui n'en sont que des dérivés, q
mots des langues primitives abondent en voy
et ceux des dialectes en consonnes : qu

ières sont, pour ainsi dire, chantées, n'étant
osées que de sons ; et que les seconds sont
s, étant articulés par des consonnes.
s peuples sauvages, libres, expriment sans
re leurs passions, et les policés les dissi-
nt. La même harmonie conjugale, qui a
ré aux hommes de chanter leurs premières
ssions, les a encore portés à les rimer ;
-être ont-ils aussi trouvé des modèles de la
dans les chants des oiseaux et dans les
ins des femelles. Quoi qu'il en soit, il est
in que la musique et la poésie chantée sont
plus haute antiquité ; elles ont été le pre-
langage de l'éloquence.
s anciens, qui ne faisaient aucun usage de
ne, avaient inventé des vers de différentes
res, comme l'hexamètre et le pentamètre,
s employaient d'ordinaire dans les sujets
res et mélancoliques, tels que l'élégie, les
phes, l'ode, etc. ; mais ils en composèrent
trophes de différentes coupes : on en compte,
la poésie grecque et latine, de quinze espèces
rentes.
amour et la guerre en firent également
e, car Mars et Vénus sont en harmonie.
ée, Pindare, Horace, s'en servirent pour
uire les plus grands effets. Les artistes, et
out les architectes devraient les étudier. J'ai
lire au célèbre Blondel, professeur d'archi-

tecture, qu'un fameux architecte composai
corniche sur son violon; mais on pourrai
me semble, composer un péristyle d'aprè
strophe, ou plutôt d'après une harmonie
nature. Je ne saurais me refuser au plaisir d
lyser l'effet touchant que produit l'har
conjugale des vers inégaux et croisés de
onzième du troisième livre des Odes d'H
Chaque strophe est composée de trois ve
phiques, de onze syllabes, inventés par S
et d'un vers adonien, ou de cinq syllabes. H
prie Mercure de lui rendre Lyde favo
et le loue d'avoir suspendu par le charme
vers les tourments des Enfers, et sur-tout
des Danaïdes.

. . . . . Stetit urna paulùm
Sicca, dum grato Danaï puellas
    Carmine mulces

Audiat Lyde scelus, atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
    Seraque fata,

Quæ manent culpas etiam sub Orco.
Impiæ, (nam quid potuêre majus?)
Impiæ sponsos potuêre duro
    Perdere ferro!

Una de multis, face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem
Splendidè mendax, et in omne virgo
    Nobilis ævum:

Surge, quæ dixit juveni marito;
Surge, ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur: socerum, et scelestas
Falle sorores;

Quæ, velut nactæ vitulos leænæ,
Singulos, eheu! lacerant: ego illis
Mollior, nec te feriam, neque intra
Claustra tenebo.

Me pater sævis oneret catenis,
Quòd viro clemens misero peperci;
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget:

I, pedes quò te rapiunt, et auræ,
Dùm favet nox, et Venus; i, secundo
Omine, et nostri memorem sepulchro
Sculpe querelam.

Lorsque vous adoucissiez par le charme de vos vers, les tourments filles de Danaüs, leur urne s'arrêta presque vide. Que Lyde apnne le crime et les peines si connues de ces vierges cruelles, occupées s cesse à remplir un tonneau sans fond, d'une onde fugitive; qu'elle naisse cette vengeance tardive qui poursuit les forfaits, même dans enfers. Les impies! car quel crime plus grand pouvaient-elles mettre? Les impies osèrent percer d'un fer cruel le sein de leurs ux! Une seule, digne du flambeau nuptial, par un mensonge tueux envers son père parjure, se couvrit d'une gloire immortelle s toute la postérité. Lève-toi, dit-elle à son jeune mari; lève-, de peur qu'un long sommeil ne te vienne d'où tu ne l'attends . Trompe ton beau-père et mes sœurs criminelles, qui déchirent, as! leurs époux, comme autant de lionnes qui ont rencontré de nes taureaux. Moins barbare qu'elles, moi, je ne veux ni te frap-, ni te renfermer dans ces funestes lieux. Que mon père me charge haînes cruelles, parce que, touchée de pitié, j'ai épargné un époux lheureux; qu'il m'embarque sur un vaisseau, et me relègue aux extréés de l'Afrique. Va, fuis où te conduiront tes pas et les zéphyrs,

» tandis que la nuit et Vénus te sont favorables; fuis sous leurs a
» heureux, et, te rappelant un jour ma mémoire, grave nos mal
» sur mon tombeau. »

Ces vers seraient moins touchants s'ils éta
alexandrins ou de même mesure. Le vers
nien de chaque strophe exprime l'amour
douleur; son dactyle et son spondée la termi
avec une harmonie touchante, et il renfe
pour ainsi dire, tout le sens de la strophe :
mine mulces. Seraque fata. Perdere ferro! N
ævum : Falle sorores : Claustra tenebo. (
releget : Sculpe querelam. Ces finales tracen
quisse de l'ode entière.

Le Poëme séculaire d'Horace renferme e
de plus grandes beautés conjugales, et il se
fait pour en célébrer l'harmonie. C'est d'
la même coupe de strophes, et elles contr
une à une, ou deux à deux : aussi elles é
chantées alternativement par deux chœurs
de jeunes garçons, et l'autre de jeunes fill
sans doute la musique y correspondait. Le
çons invoquent d'abord le soleil, les filles la
ceux-là s'élèvent vers l'ambition patrioti
souhaitent que le Dieu du jour ne voie d
course glorieuse rien de plus grand que l
de Rome; celles-ci, plus sensibles à l'a
prient la Lune de procurer d'heureux acc
ments à leurs mères, et à elles un doux ma
Les deux chœurs s'adressent aux Parques

-esse Tellus; ils prient les premières d'accroître
la prospérité publique, et la seconde de tresser
pour la blonde Cérès une couronne d'épis dorés.
Les garçons rappellent aux Dieux leur promesse
d'étendre les bornes de l'empire; ils célèbrent
la terreur des armes romaines, répandue chez
les Mèdes, les Scythes, et les Indiens fastueux: les
filles chantent le retour de la vertu, la pudeur
antique, et l'abondance avec sa corne toujours
pleine : tous demandent des mœurs pour la jeunesse, du repos pour la vieillesse, des richesses,
de la gloire et des enfants pour la patrie.

Ainsi Horace avait réuni dans son Poëme séculaire tout ce qu'il y a de plus vigoureux et de plus
doux dans l'harmonie conjugale, la valeur guerrière
et l'amour, objet du chant de tous les peuples, parce
qu'elle est une des harmonies fondamentales de la
nature. Aussi voyez-vous que tous les poëtes la prennent pour leurs principaux sujets. Dans l'églogue,
on parle des querelles de bergers; dans l'élégie, on
regrette la perte d'une maîtresse; la comédie parle
de l'amour des bourgeois, la tragédie de celui des
héros. Le poëme épique lui-même renferme toutes les harmonies de la nature, mais le nœud en
est formé sur l'harmonie conjugale. Ce n'est point
la fureur d'Achille qui est le sujet de l'Iliade, c'est
Ménélas qui redemande son épouse enlevée; dans
l'Odyssée, c'est Ulysse qui retourne auprès de Pénélope, son épouse. Homère, ce père de la poésie,

nous a donné les tableaux les plus touchan
l'amour conjugal : dans l'Iliade, les princi
traits du caractère d'Hector appartiennent
amour pour Andromaque. Virgile a fondé le
de son poëme, qui se termine au mariage d
et de Lavinie, sur l'harmonie conjugale. Mai
vérité, ce sujet est faiblement traité, et c'es
doute pour cela qu'il voulait brûler l'Énéid
pendant les amours d'Énée et de Didon pro
de quoi il était capable : il a relevé tous se
vrages avec cette harmonie seule. Voyez,
ses Géorgiques, Orphée et Eurydice. Notre
Fénélon lui-même, dans son Télémaque, o
même tableau. Son sujet apparent est l'a
d'un fils pour son père; mais il dénoue son
en donnant à Télémaque en mariage la fille
ménée pour récompense de son amour fili
des défauts de la Henriade est de n'être p
de cette chaîne; ce qui fait que le poëme m
d'un but moral, et du plus grand intér
puisse attacher les hommes.

Offrez de bonne heure aux deux sexes d
jets innocents et purs pour objets de leur a
Qu'ils opposent l'influence de ces douce
tudes à celle des passions, et vous les
cherez de se corrompre. Le désir de pla
douce politesse, l'urbanité, l'élégance des n
l'habitude de la constance, et toutes les
sociales, naîtront de ces premiers attache

mme tous les arts et toutes les sciences em-
ntent de grandes beautés de l'harmonie con-
ale, la science morale en acquerra de sa seule
rspective. Celui qui aime un objet vertueux,
qui en est aimé, porte le bonheur dans son
eur : il est toujours content des autres, parce
'il l'est de lui-même. Un sentiment plus fort
e celui de l'amitié, l'anime dans ses travaux,
i montre en beau toutes les avenues de la vie,
lui en fait braver les tempêtes. C'est ainsi que
marin lutte contre les orages, à la vue loin-
ine de la terre où il doit aborder.

C'est par les premiers feux de l'amour con-
gal, que vous allumerez dans un jeune homme
ux de l'amour de la patrie. Irez-vous les ex-
iter par le son des instruments de guerre, et
i inspirer le désir d'égorger son semblable ?
e rabaisserez-vous au-dessous de la brute ? La
couleur rouge fait entrer les taureaux en fureur,
es chiens de chasse s'animent au son d'un cor. J'ai
vu un lion dont on irritait la colère par le simple
bruit d'un tambour : après quelques roulements,
la voix du roi des animaux se faisait entendre,
et les sons se succédaient par intervalles jusqu'à
ce que son courroux machinal se fût calmé. Ainsi
quand les vents ont soulevé les flots, on voit en-
core les vagues, après l'orage, se succéder les
unes aux autres, et se briser, au milieu du calme,
sur le rivage. Irez-vous livrer votre élève aux

astuces d'un orateur turbulent ou insidieu
rendrez-vous semblable à un chien hargı
prêt à se jeter sur tous les passants, et su
maître lui-même, lorsqu'on l'irrite ?

. Un homme ne doit jamais laisser ses pou
à la disposition d'un autre homme : il fau
ce soit la vertu qui l'anime à la défense
patrie. Et quelle vertu exciterez-vous dans l
lescent ? Sera-ce l'amour de ses parents, qui
être le persécutent, ou celui d'une patrie
les lois l'oppriment, et dont les intérêts,
leurs, lui sont inconnus ? Mais vous parl
sa raison, à son cœur, à toutes ses faculté
rales, lorsque vous lui direz : il faut défendre
qui doit faire un jour le bonheur de votr
Si vous l'abandonnez, ses travaux, sa pers
son âme, ses pensées les plus intimes, ne s
bientôt plus à vous. Marchez, combattez,
et mourez pour elle : le ciel, qui l'a faite
vous regarde ; il protégera les droits qu'il
a donnés. Il ne faudra point alors d'autre
sition que celle de l'amour, pour armer to
jeunesse d'un pays. C'est par ces motifs q
peuples sauvages s'animent à la défense de
foyers. Ce fut par eux que Sparte, Atl
Rome, dans leurs beaux jours, excitaient l
rage de leurs habitants, et qu'elles subjug
les peuples qui ne s'armaient que par la c
de leurs maîtres, ou par l'amour de l'a

Mais, fussiez-vous né dans une patrie livrée aux factions, à la cupidité, aux superstitions, au brigandage, il vous serait encore doux de vous isoler avec l'objet aimé, de supporter avec lui la pauvreté, le mépris, l'injure, l'oppression, la calomnie; et s'il vous était défendu de vivre, vous seriez heureux du moins de mourir avec lui.

Mettez-moi, dit Horace, sous le pôle avec des amis, et j'y vivrai heureux. Mettez-moi avec une épouse dans les mêmes régions, peut dire l'amant, je les fertiliserai et je les peuplerai. C'est l'amour persécuté et malheureux qui peuple tant de contrées ingrates. L'harmonie fraternelle peut se greffer sur une société florissante; mais la conjugale seule peut s'étendre et se propager au sein de la nature.

Aimables enfants, choisissez, dans l'âge de l'innocence, un modèle qui puisse vous guider dans celui des passions; vous qui avez également à craindre et les sociétés corrompues et les vertueuses, et vous-mêmes, suivez donc la route de la nature, qui ne trompe point.

Vous trouvez, dans un objet vertueux, toutes les beautés éparses sur la terre, et toutes les vertus, dont l'origine est dans les cieux. C'est lui qui vous formera à-la-fois à l'amour du travail, au courage, à la constance, à la bonté, à l'humanité, à la piété. Aimez de bonne heure, si vous voulez aimer tard. Il n'y a d'amours sur-

vivant au tombeau, que celles qui sont nées au berceau; il n'y en a de raisonnables, que celles qui se forment avec la raison elle-même, et d'innocentes, que celles qui ont commencé avec l'innocence.

Mais, à quelque objet que vous vous attachiez, songez qu'il est passager comme vous. Un jour viendra où vous n'entendrez plus la voix de votre amie; où vous passerez devant sa maison qu'elle n'habitera plus; où vous vous promenerez sous les ombrages où elle ne portera plus ses pas. La mort vous séparera d'elle; elle vous forcera d'aller au-delà des mers. En vain vous vous jurerez l'un à l'autre d'être fidèles; au retour d'un long voyage, la mort aura rompu vos serments. Qui vous consolera sur la terre, si vous ne mettez, dès à présent, vos espérances dans le ciel? La politique a trouvé que les hommes et les femmes naissent communément en nombre égal; ils doivent se réunir dans la patrie céleste comme sur la terre. Que ferait une ame isolée dans le ciel même? Cicéron se flatte d'y voir Lélius, Caton, Scipion, et les autres grands hommes : ce sentiment a été commun à tous les sages. Ils ont cherché la solitude sur la terre, pour fuir les méchants, et la société dans le ciel, parce que c'est la réunion des bons. Sans doute les ames simples qui ont rempli les premiers devoirs de la nature, s'y réuniront aussi bien

que celles qui se sont occupées du sort des empires, et des crimes de la politique. C'est encore aux ames aimantes, à affectionner les êtres qu'elles ont laissés ici-bas, et à se réunir à eux dans le ciel. Heureux, si, unies un jour l'une à l'autre, la moitié veuve laisse à l'autre moitié des enfants qui lui rappellent son image!

Nous avons passé en revue toutes les harmonies de notre globe, depuis celles qui unissent les objets les plus insensibles, jusqu'à celles qui animent les hommes; nous avons essayé d'esquisser les tableaux ravissants des plantes, des montagnes, de l'Océan, et des animaux qui les parcourent; nous avons vu enfin cet être céleste, qui, jeté au milieu de cette création magnifique, s'est rendu maître de tout ce qui l'environnait, et a élevé des pensées sublimes jusqu'aux pieds du créateur. Quittons à présent cette terre qu'il habite, et contemplons de près les astres qui nous étonnent, ce ciel, dernier asyle de la vertu et de l'amour. L'immensité se dévoilera à nos yeux; nous essaierons de deviner, d'apprécier les douces harmonies des astres. Nous verrons la main du créateur peupler ces orbes éclatants, comme elle peupla notre monde, et en faire peut-être le séjour de l'immortalité, comme elle a fait de la terre le séjour de la vie et de la mort.

LIVRE IX.

HARMONIES DU CIEL,

OU

LES MONDES.

L'HOMME ne voit dans le soleil, au premier co
d'œil, qu'un astre d'un demi-pied de diamèt
qui l'éclaire et l'échauffe, et qui, chaque jour
lève à l'orient, pour aller se coucher à l'occid
Moins attentif à ses mouvements, qu'un enf
à ceux de son ballon, il faut qu'un alman
l'avertisse des heures où il se lève et où il
couche, et d s époques où il nous donne
saisons. Cependant ses rayons animent tout
nature; ils dilatent les airs, liquéfient les ea
réchauffent la terre, fécondent les végéta
colorent les fleurs, mûrissent les fruits, et e

brasent des feux de l'amour tous les animaux. Voyez ses rayons entre les mains de l'homme. Archimède les rassemble avec un miroir ardent, et en tire un feu capable de fondre les plus durs métaux. Vous les croyez purs et blancs : Newton les décompose avec le prisme, et il en fait jaillir le jaune, le rouge, le bleu, le pourpre, qui y étaient renfermés. Ce sont des pinceaux célestes, qui colorent toute la nature. Ils vous semblent immobiles, ils n'agitent pas la plus légère feuille ; et Newton vous démontre qu'en venant du soleil à nous, ils parcourent trente-quatre millions de lieues en sept minutes et demie. C'est sans doute dans le soleil que sont renfermées les causes inconnues de tant de phénomènes qui nous étonnent, de ceux de l'électricité positive et négative, du magnétisme qui a tant de rapports avec elle ; des variations, de l'inclinaison et de la déclinaison de l'aiguille aimantée, etc. C'est le soleil qui peint la terre de verdure, et les nuées des couleurs de l'arc-en-ciel ; c'est lui qui lance les feux du tonnerre au midi, et ceux de l'aurore boréale sur les pôles. Il attire tous les globes planétaires, les fait circuler autour de lui, et verse, sur leur circonférence, la lumière, la chaleur, le mouvement et la vie. Il est le réservoir des trésors de la nature. Les modifications physiques des corps, leurs attractions, leurs mouvements,

leur durée, leurs générations, sont peut-être contenus actuellement dans le globe animé du soleil, comme toutes les combinaisons des grandeurs et des formes le sont virtuellement dans une sphère.

Tâchons de nous former une idée du premier mobile de notre univers. Le soleil est un corps céleste, un million trois cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent soixante-deux fois plus gros que la terre. Tous les corps planétaires, entraînés par son attraction, tendent vers lui, comme vers leur centre; et ils iraient y tomber, si une autre force, perpendiculaire à la première, ne les obligeait d'aller en avant, et de tracer des cercles autour de lui, en s'échappant à chaque instant par leurs tangentes. La première force s'appelle centripète ou attraction, et la seconde. centrifuge ou force projectile. Telles sont. suivant Newton, les causes des mouvements circulaires ou plutôt elliptiques des planètes. Cependant Képler, surnommé, avec raison, le législateur de l'astronomie, avait eu à-peu-près ces mêmes idées avant Newton. Il disait que le soleil, en tournant sur lui-même, attirait à lui les planètes; mais que celles-ci ne tombaient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe, et qu'en tournant autour du soleil, elles lui présentent, tantôt un côté ami, qui est attiré, et tantôt un côté

la liberté infinie de Dieu, arguments qu'il ruit lui-même, en objectant que la volonté l'Être suprême est la raison. « On cesse de entir, me disait Jean-Jacques, à l'occasion de Malebranche, quand on commence à raisonner. » Je peux ajouter, qu'on cesse de raisonr, quand on commence à disputer. Newton nne aussi, si j'ose dire, un coup de pied à n système, quand il objecte à Leibnitz qu'il y a pas de raison pour que les planètes se euvent d'occident en orient plutôt qu'autreent. Cette raison existe dans la force centrifuge ême du soleil, qui, provenant du mouvement e rotation de sa partie supérieure vers son férieure, oblige les planètes d'incliner vers i, dans le même sens, le côté qui le regarde, t d'abaisser leur orient en élevant leur occient. D'ailleurs il est évident que notre terre a es chaînes de montagnes disposées dans le ıême ordre. Si, par exemple, le vent que le oleil fait élever maintenant sous la Ligne, du ôté de l'orient, par le mouvement actuel de otre globe, soufflait de l'occident, par un mouement en sens contraire, il est certain que oute la partie torridienne de l'Amérique ne ecevrait pas une seule vapeur de l'Océan atlanique qui la baigne, qu'elle n'aurait aucune riière, et que toutes les vapeurs qui s'éleveraient e la vaste mer du Sud, iraient s'arrêter en vain

à la chaîne des Cordilières, qui n'a point au continent tourné vers l'occident.

On pourra me demander maintenant pourquoi le soleil abaisse vers nous sa partie supérieure plutôt qu'il n'élève son inférieure : à cela je répondrai sans doute comme Newton, que la raison en est dans la volonté suprême de Dieu; mais sa volonté n'est pas sans raison, puisque, suivant le newtonien Clarke, elle est la raison même. Au reste, j'anéantis la mienne devant sa sagesse infinie, à l'exemple de Newton, de Clarke, de Leibnitz, et de tous les hommes qui ont tant soit peu médité sur ses sublimes ouvrages.

Quelques obligations que nous ayons à Newton, il ne faut pas croire qu'il ait découvert l'attraction des planètes; il en a seulement calculé les lois. Bacon l'avait soupçonnée, et Képler, comme je l'ai dit, l'avait appliquée à leurs mouvements bien avant lui; elle a été d'ailleurs connue dans la plus haute antiquité. Il est curieux de voir comme le bon Plutarque s'évertue à la combattre dans son traité intitulé : De la face qui apparaît au rond de la Lune. Il regarde l'attraction comme une des plus grandes absurdités de l'esprit humain. « Il y a des philosophes, » dit-il, qui assurent que la terre est ronde » comme une boule, et néanmoins nous voyons » qu'elle a de si grandes hauteurs et si grandes

'ondeurs...: Ne tiennent-ils pas qu'il y a
antipodes qui habitent à l'opposite les uns
autres, attachés de tous côtés à la terre,
me si c'étaient des chats qui s'attachassent
:lles griffes? Ne veulent-ils pas que nous
ins posés sur la terre, non à plomb et à
es droits, mais penchant à côté comme
ceux qui sont ivres? Ne font-ils pas ces
:es, que s'il y avait des fardeaux de mille
itaux qui tombassent dedans la profondeur
a terre, que quand ils seraient arrivés au
:re du milieu, ils s'arrêteraient sans que
les contînt ni leur vînt au-devant; et si
'enture tombant à force, ils outre-passaient
nilieu, ils s'en retourneraient, et rebrous-
ient derechef arrière d'eux-mêmes? Ne
posent-ils pas que si un torrent impétueux
iu coulait contre-bas, et qu'il rencontrât le
nt du milieu, lequel ils tiennent être *incor-
el,* il s'amasserait, tournant en rond tout à
tour, demeurant suspendu d'une suspen-
ı perpétuelle et sans fin?... N'est-ce pas
:tre le haut en bas, et tout bouleverser,
sque ce qui est jusqu'au milieu sera le bas,
:e qui est dessous le milieu sera le haut;
manière que si quelque homme avait son
nbril au centre de la terre, il aurait tout
emble les pieds et la tête en haut? » Après
ireil jugement du plus juste appréciateur

du mérite des hommes de lettres grecs et romains, il en faut conclure que la raison humaine est sujette à s'éblouir par l'éclat même de l'évidence ; que le sort de la vérité est d'abord d'être méconnue et méprisée, et que tout homme qui la cherche sincèrement, pour la loger dans son cœur, doit laisser toujours la porte de son jugement ouverte au doute.

Observons que le nom d'*incorporelle*, que Plutarque donne à l'attraction, suppose une espèce d'ame qui agit sur la matière, et qui en explique mieux tous les phénomènes, que le nom de corporelle ou de matérielle, que les attractionnaires d'aujourd'hui lui attribuent, comme une qualité résultante de la matière. En effet, dans quel corps réside l'attraction qui fait tourner le soleil autour du cercle?

Les anciens connaissaient également la force centrifuge, et la faisaient résulter de l'attraction ou force centripète ; ils l'appliquaient au cours des planètes. « Si la lune, dit Plutarque, au même
» traité, ne tombe point sur les Ethiopiens,
» c'est qu'elle ne se meut point selon le mouve-
» ment de sa pesanteur, son inclination étant
» déboutée et empêchée par la violence de la
» révolution circulaire.... ni plus ni moins que
» les cailloux, et tout ce que l'on met dans une
» fronde, sont empêchés de tomber, parce qu'on
» les tourne violemment en rond. »

Les pythagoriciens connaissaient le mouvement des planètes autour du soleil ; ils évaluaient la distance de la lune à la terre à cinquante-six demi-diamètres de la terre, et nous la faisons de soixante, c'est-à-dire, de quatre-vingt-dix mille lieues pour sa distance moyenne, etc. Mais toutes ces vérités, aujourd'hui si bien démontrées, sont entremêlées, dans Plutarque, d'opinions les plus absurdes, qui les offusquent et les prédominent : telle est, par exemple, celle de Pindare, qui prétend que la terre est portée par des colonnes de diamants. Les débris de notre grand système planétaire, connu des anciens, ne nous apparaissent plus, au milieu des imaginations des philosophes et des poëtes, que comme les ruines d'un temple antique à travers des ronces et des broussailles, à la vérité couvertes de fleurs.

Je me suis un peu arrêté sur l'attraction du soleil, parce qu'elle est la base de tout notre système planétaire ; qu'elle est répandue dans toutes les parties de notre globe, qui tendent vers leur centre commun, et qui s'attirent les unes les autres ; qu'elle paraît se combiner avec l'électricité positive et négative, et qu'elle semble produite par les flux et reflux du feu, dont le soleil est le foyer, puisque la plupart des corps électriques attirent quand ils sónt échauffés, et repoussent quand ils perdent leur chaleur.

L'astre qui produit ces effets et une in
d'autres dans la nature, semble avoir des a
gies particulières avec l'homme. Quoiqu'il s
trente millions de lieues de nous dans sa
petite distance, et qu'il ait environ cent onze
mètres et demi de la terre, ou trois cent dix
mille trois cent quatorze lieues de largeu
grandeur apparente sur nos horizons est de c
doigts, c'est-à-dire, à-peu-près de la gra
de la face humaine, sous laquelle on le repré
quelquefois. Il occupe un demi-degré du ci
sorte qu'il faudrait sept cent vingt soleils
en faire tout le tour, et trois cent soixante
en embrasser un hémisphère depuis l'orie
qu'à l'occident. Ce dernier nombre es
remarquable, en ce qu'il est le même préci
que celui de la division de notre cercle,
de décimales tirées du nombre de nos doigt
encore à-peu-près le même que celui de
de l'année, formée de trois cent soixante
jours cinq heures quarante-huit minutes e
ron douze secondes. Le cours d'un jour se
quelque sorte, par ses divisions naturelle
image du cours de l'année, comme un ce
l'horizon en est une du globe; mais il ne f
s'attendre, dans les ouvrages infinis de la n
à trouver ces rapports terminés en form
conscrites, et en nombres ronds, tels que n
désirons dans nos travaux bornés. Les e

défauts d'une période ne sont que les pierres
:tente d'une autre ; toutes les parties du
nde sont engrenées, et leur perfection n'est
dans leur ensemble. Les rapprochements
j'indique ici, peuvent avoir un jour leur uti-
; et je me crois aussi bien fondé à les faire
soleil à l'homme, que Newton l'a été à rap-
·ter les sept couleurs, qu'il appelle primi-
:s, aux sept tons de la musique. Au reste,
is avons observé, dans nos Études, que la
rche de l'homme sur la terre était réglée, en
:lque sorte, sur celle du soleil dans l'année;
il peut le suivre aisément, d'un tropique à
itre, en faisant seulement cinq ou six lieues
: jour.

Au surplus, l'homme ne doit pas s'enorgueillir
ces convenances lointaines : il serait confondu
son néant, s'il pouvait approcher assez de cet
re, pour en entrevoir seulement la grandeur.
n'est pas assez de dire que cet astre a plus
cent onze fois le diamètre de la terre, ou trois
it dix-neuf mille trois cent quatorze lieues de
geur, et qu'il est un million trois cent quatre-
igt-quatre mille quatre cent soixante-deux fois
is gros. On y a aperçu, au télescope, des ta-
:s qui étaient dix-sept cent vingt-huit fois plus
lumineuses que la terre, et qui n'étaient pas
isibles à la vue.

Je me suis toujours étonné que des dessina-

teurs et des peintres se soient donné beau
de peine pour nous représenter des fleurs,
coquillages, des oiseaux étrangers ; qu'ils
même entrepris de longs voyages aux Indes,
y dessiner des insectes vus au microscope, t
qu'aucun d'eux n'a encore essayé de peind
soleil, tel qu'il paraît dans le télescope. L'ob
plus admirable de notre univers, et le plus
mun, en est le moins connu. Nous en avon
planisphères fort mal faits, si j'en juge par
de la lune, qui ne ressemble point du tout
que j'ai vu moi-même dans cette planète,
une lunette de vingt pieds, comme je le di
son lieu. Les astronomes ne déterminent,
disque du soleil, que quelques positions.
ne les expriment que par des contours se
font comme nos géographes, qui ne marq
sur leurs mappemondes, les Cordilières
Alpes que comme des taupinières isolées
fallu que des naturalistes voyageassent, pou
donner une idée des chaînes de montagn
divisent le globe, de leurs relations avec l'O
des bras dont elles entourent ses golfes, et
nous faire connaître les causes et les sourc
fleuves qui arrosent la terre. Si d'habiles a
avaient représenté le soleil, tel qu'on le voit
le télescope, il n'y a pas de doute qu'ils ne
eussent manifesté une multitude d'effets qu
sent contribué à faire connaître sa nature. Qu

son disque paraisse tout lumineux, il ne brille pas également par-tout. Son portrait bien rendu nous eût d'abord fait sentir sa convexité sur son planisphère, ce que ne font pas les cartes des astronomes; et nous aurions vu, par l'uniformité ou l'aspérité de son limbe, s'il n'a que des écumes à sa surface, comme un fluide, ou s'il a des montagnes, comme les autres corps planétaires. De savants peintres ou dessinateurs nous eussent montré les embranchements et les correspondances de ses diverses parties, et, par la magie des demi-teintes, ils nous y eussent, en quelque sorte, transportés. En vérité, si mes moyens me l'eussent permis, j'aurais fait le voyage d'Angleterre, principalement pour voir le soleil dans le télescope d'Herschell, et remercier ce grand homme d'avoir étendu, dans les cieux, la vue et les espérances du genre humain. De longues caravanes de pélerins traversent tous les ans une partie de l'Asie, pour aller baiser une pierre noire à la Mecque; d'un autre côté, des caravanes de savants européens vont admirer les ruines de l'Italie, de la Grèce et de l'Égypte, monuments de la caducité des travaux de l'homme; et nul ne sort de son pays pour avoir une vue plus étendue du plus magnifique ouvrage de la Divinité. Je ne doute pas que des sauvages du Pérou, ou de pauvres nègres de l'Afrique, n'entreprissent le voyage de l'Europe, seulement pour y voir le so-

leil dans nos télescopes, s'ils avaient une idée
merveilles de notre optique.

Le télescope d'Herschell grossit quatre
fois un objet, c'est-à-dire, six à sept fois
que les meilleurs instruments de ce genre
aient été faits avant lui : ne pourrait-on pas
croître sa force ? Le microscope solaire, inv
par Lieberkhun, produit des effets bien plus
sidérables : j'ai vu une puce plus grosse q
mouton, parfaitement dessinée. Ne pourrait
pas rendre une petite portion du soleil vis
par le microscope solaire même ? Je ne prés
cet aperçu que comme celui d'un ignorant ;
il n'y a pas cinq cents ans qu'on imagina de
des lunettes avec le verre : au bout d'un siè
on fit, avec des verres à lunettes, des lun
d'approche d'un bien plus grand effet. On cro
avoir atteint la perfection de l'art, lorsque N
ton inventa le télescope à réflexion ; on pen
qu'il était impossible de voir plus loin que New
lorsque Herschell a augmenté de beaucoup l'ac
de cet instrument : pourquoi quelque opticie
le porterait-il pas encore au-delà d'Hersch
Le télescope ne peut-il pas étendre la vue
l'homme dans l'infiniment grand, autant qu
microscope dans l'infiniment petit ?

Newton et les autres astronomes prétend
que cet astre est un globe de feu, dont la chal
est vingt mille fois plus forte que celle d'un b

let rouge, et qu'il tourne sur son axe en vingt-cinq jours et demi. Il est couvert, selon eux, d'une mer ignée, qui bouillonne sans cesse, et produit des écumes qui apparaissent à sa surface en forme de taches ; c'est même d'après la rotation de ces écumes sur sa circonférence, qu'ils ont conclu celle de son globe. Tel est le résultat de leurs observations faites avec l'ancien télescope. Herschell, le Christophe Colomb de l'astronomie, vient de renverser, avec le sien, toute cette physique. Il a vu et revu que le soleil était un corps planétaire solide, environné, à quinze cents lieues de distance, d'une atmosphère lumineuse et ondoyante, de six à neuf mille lieues de hauteur. Cette atmosphère s'entr'ouvre de temps en temps, et laisse alors apercevoir, au-dessous d'elle, des parties du disque solaire, qui ne sont point des taches ou des écumes, mais des montagnes et des vallées véritables.

Herschell assure qu'il a réitéré ces observations de manière à les mettre hors de doute. On ne peut, sur ce point, refuser sa confiance à un astronome qui a découvert, avec ce même télescope, la nouvelle planète qui porte son nom, et les deux satellites qui l'accompagnent, avec deux nouveaux satellites de Saturne, et plusieurs volcans dans la lune.

Herschell remarque, avec raison, que les calculs de Newton sur la chaleur immédiate du soleil

sont sans fondement, puisqu'ils ne sont établis que sur celle que cet astre exerce sur la terre, et qui n'y existe que par la médiation d'une atmosphère aérienne, sans laquelle elle serait sans action, même dans la zone torride. C'est ce que démontrent les sommets des Cordilières, qui, étant au sein de cette zone même, au-dessus de la région de l'air, sont toujours glacés. Il en conclut donc que le soleil, n'étant ni un globe de feu, ni une mer ignée, mais un corps planétaire semblable au nôtre, est habitable.

S'il m'est permis de joindre mes faibles raisonnements aux sublimes expériences de ce grand homme, je trouve encore d'autres inconséquences dans le système des astronomes. 1° Si le soleil était pénétré de feu, il serait aplati sur ses pôles, et dilaté sur son équateur par la force centrifuge, comme je l'ai déjà dit. 2° Si les taches qu'ils ont aperçues à sa circonférence étaient des écumes, elles n'apparaîtraient pas sombres sur un globe vingt mille fois plus ardent qu'un boulet rouge : ce n'est que l'action de l'air qui noircit et altère la surface des corps brûlants; et quand il y aurait une atmosphère d'air autour du soleil, elle serait trop dilatée pour agir à la surface d'une semblable fournaise : un charbon dans un creuset, un boulet dans sa forge, sont tout blancs lorsqu'ils sont imprégnés de feu. 3° Il s'ensuivrait que les preuves de la rotation du soleil sur son

axe seraient fort douteuses, puisqu'elles n'auraient pour appui que des écumes mobiles, qui peuvent être entraînées par des courants particuliers, sur un globe en fusion. C'est comme si des astronomes placés dans le soleil concluaient un mouvement de rotation de la terre d'un pôle à l'autre, en observant les montagnes de glaces qui en descendent, tous les étés, vers l'équateur. Il faut l'avouer, l'édifice de nos sciences est bien imparfait, et les plus habiles n'ont pu, autour de lui, élever que quelques petits échafauds.

L'idée que Herschell vient de nous donner du soleil me plaît infiniment. Elle me paraît la seule véritable, parce que je la trouve seule conforme aux plans généraux de la nature, qui varie ses ouvrages à l'infini, et qui n'en fait aucun en vain. Si le soleil, au moins douze cent mille fois plus gros que toutes les autres planètes ensemble, était un globe de feu uniquement destiné à les éclairer, le réverbère serait beaucoup plus grand que les habitations. Les satellites, qui ne renvoient que de simples reflets de sa lumière, sont plus petits que les planètes qu'ils réchauffent. J'aime d'ailleurs à voir le soleil animer le monde sans se montrer, et, à l'image de Dieu, par la seule gloire qui l'environne. Je pense que si ses éléments sont les mêmes que les nôtres, ils doivent être dans un autre ordre que sur nos planètes ténébreuses, et qu'il est habité, puisqu'il est

habitable. Il ne doit point y avoir d'ombre sous une atmosphère de lumière, de nuit aux sources du jour, d'hiver à celles de la chaleur, ni de mort à celles de la vie.

Platon disait que notre monde n'était qu'une figure du monde véritable, qu'il en existait un autre, où étaient en réalité les idées des choses dont nous n'avions que les ombres. S'il existe dans quelque lieu visible, ce doit être sans doute dans le soleil.

S'il était permis à un être aussi borné que moi, d'oser étendre ses spéculations sur un astre que je n'ai pas eu même le bonheur de voir dans le télescope, je dirais que sa matière doit être de l'or, d'abord parce que l'or est la plus pesante de toutes les matières que nous connaissons; ce qui convient au soleil, placé au centre de notre univers. Sa lumière, comme l'or, est jaune, indestructible, divisible à l'infini; elle dore tous les objets qu'elle frappe, et semble être un or volatilisé. Si on rassemble les rayons du soleil au foyer d'un miroir ardent, et qu'on expose de l'or à leur action, alors ce métal se revêt, en se fondant, de la plus riche couleur pourpre; il s'en élève de petits globules, qui circulent en l'air parmi les rayons, et s'attirent mutuellement. La lumière du soleil, si légère et si active, est pesante; elle augmente sensiblement le poids de tous les corps qu'elle pénètre, et on assure qu'elle forme l'or

au sein de la terre. C'est ce que semblent prouver les mines d'or, situées, pour l'ordinaire, dans les montagnes de la zone torride, en Afrique et au Pérou. Si on en trouve en Sibérie, c'est qu'il y a apparence que cette contrée a été autrefois dans la zone torride, ainsi que semblent le démontrer les os d'éléphants fossiles, et d'autres preuves, que nous avons rapportées aux harmonies terrestres. Au reste, il est très-remarquable que les anciens chimistes ont désigné, par des rapports d'analogie, les métaux par les noms des planètes, l'or par le soleil, l'argent par la lune, le vif-argent par Mercure, le cuivre par Vénus, le fer par Mars, le plomb par Saturne. Il est certain que ces métaux tiennent, dans l'estime des hommes et par rapport à leur valeur en or, le même rang que leurs planètes corrélatives occupent dans les cieux, par rapport à leurs distances au soleil. Je conclus de là que notre système astronomique est bien plus ancien que nous ne le croyons. La lune seule est exceptée de cet ordre ; mais on peut dire, d'un autre côté, qu'après le soleil, elle influe le plus sur nous, de tous les corps planétaires, et qu'elle est dans le même rapport avec lui, que l'argent avec l'or. L'or est le premier mobile des sociétés du genre humain, comme le soleil l'est de l'univers. L'or fait mouvoir toutes les harmonies sociales, chez les peuples policés comme chez les sauvages. Les finan-

ciers, pour nous en inspirer l'indifférenc
l'attirer dans leurs coffres, n'en parlen
comme d'un signe idéal et fictif des richess
tionales, qu'on peut suppléer aisément pa
autre; mais il a une valeur intrinsèque, du
sentement universel de tous les hommes. S'
possible qu'il vînt tout-à-coup à perdre so
dit chez les nations, ou à cesser de circuler
elles, tous leurs gouvernements seraient r
sés de fond en comble: car tous sont fond
l'amour de l'or. Il faudrait en excepter pe
quelques petites nations inconnues qui se
verneraient par la vertu, car la vertu est
au-dessus de l'or que Dieu est au-dessus du

On doit rapporter à la matière de l'as
la lumière les pierres précieuses qui en d
posent les couleurs primitives, comme l
mants, les topazes, les rubis, les saphir
Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs mi
sont point dispersées sur le globe: nous
trouvons que dans les montagnes et les
de la zone torride: c'est là aussi que crois
végétaux les plus aromatiques, l'arbre d
cens, le cannellier, le giroflier, etc., d
parfums viennent des influences constan
soleil dans cette zone, puisqu'ils dégé
par-tout ailleurs.

Nous avons vu que la sphère contena
tuellement toutes les formes connues et

âtre. Le soleil, qui est une sphère vivante et vifiante, doit en présenter les plus belles dans s vastes contours de ses montagnes et de ses llées. Quelles montagnes que celles qui nous pparaissent dix-huit cents fois plus grosses que otre terre! On ne doit point y voir, comme ur notre globe, des rochers brisés par la rigueur es hivers, des monts dégradés par des torrents, es promontoires formés et détruits par les ners, un globe mourant et renaissant au milieu e ses ruines; mais on y voit un monde jouissant le toutes les perfections de la beauté, et de outes les plénitudes de la vie. Des vallées riantes loivent se perdre dans des horizons cent dix ois plus étendus que les nôtres. Des Alpes de la même proportion, offrant dans leurs croupes les courbes les plus parfaites, doivent porter leurs sommets non dans une atmosphère glacée, comme sur notre terre, mais au sein de cette atmosphère de lumière qui ranime au loin les mondes. Leurs rochers de diamants, d'émeraudes et de rubis, y étincellent de feux que ne peuvent supporter les yeux des mortels; ils brillent au sein du soleil comme de nouveaux soleils; de leurs gerbes éblouissantes, tout éclatantes à-la-fois des reflets de l'aurore et du couchant, s'écoulent des ruisseaux de liqueur, de lait, de vin, que le soleil colore de ses rayons immortels. La lumière ne s'y harmonie point

avec les ombres, ni l'été avec l'hiver, ni la vie avec la mort; mais la lumière s'y conjugue avec la lumière, le printemps avec le printemps, la vie avec la vie : là, tout silence est un repos, tout bruit une mélodie, toute odeur un parfum. La géographie de notre terre ne nous présente que des noms insignifiants, ou ceux des puissances qui l'ont bouleversée : ici est l'île du Volcan; là, le cap des Tourmentes : la Nouvelle-Espagne, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-France, fameuses par leurs conquêtes sanguinaires, sont au sein de l'innocente Amérique. Mais si la géographie du soleil pouvait porter dans la langue des hommes, des noms convenables à sa nature, on y trouverait tout ce qu'ils cherchent en vain sur la terre, et dont leurs instincts ne leur offrent que des images fugitives. Dans ses courbes innombrables sont la quadrature du cercle, et la réunion de l'hyperbole à ses asymptotes; dans ses terres virginales est la fixation des rayons du soleil en or, et dans leur atmosphère lumineuse et ondoyante est la volatilisation de l'or en rayons de lumière : là la source du mouvement est le mouvement perpétuel, et une jeunesse éternelle à celle de la vie et de la beauté : là sont aussi d'éternelles amours et des générations sans fin; sur ses pics sont les ravissements du génie, et dans leurs grottes profondes les extases de la consolation. Leur

luences se répandent sur notre terre avec
rayons du soleil, et y voltigent avec l'es-
rance; elles se reposent de temps en temps
la vertu. Elles éclairaient votre intelligence,
aste Newton, quand vous décomposiez la lu-
ère, et que vous pesiez les mondes; elles se
ent sentir à vous, infortuné Jean-Jacques,
and, parvenu aux extrémités de la vie terrestre
sur les limites de la vie du ciel, vous vous
riâtes en expirant : « Oh! que le soleil est
beau! je le sens qui m'appelle. »

Si les poëtes portent aussi en latin le nom de
tes, qui veut dire prophète, parce que, dans
ur enthousiasme, ils sont quelquefois inspirés
ır l'avenir, pourquoi les hommes vertueux,
s amis de la Divinité, n'auraient-ils pas aussi
e semblables pressentiments? Fénélon a dû en
voir à ces deux titres. Il décrit, sans y songer,
ans son Télémaque, le séjour des âmes heu-
euses dans les Champs-Élysées, comme s'il était
lacé dans le soleil.

« Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses
sombres voiles, y est inconnue; une lumière
» pure et douce se répand autour du corps de
» ces hommes justes, et les environne de rayons
» comme d'un vêtement. Cette lumière n'est
» point semblable à la lumière sombre qui éclaire
» les yeux des faibles mortels, et qui n'est que
» ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une

» lumière : elle pénètre plus subtilement l
» corps les plus épais, que les rayons du sol
» ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblo
» jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux, e
» porte dans le fond de l'ame je ne sais quel
» sérénité. C'est d'elle seule que les homm
» bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux,
» elle y rentre ; elle les pénètre, et s'incorpor
» eux comme les aliments s'incorporent à no
» ils la voient, ils la sentent, ils la respire
» elle fait naître en eux une source intarissal
» de paix et de joie : ils sont plongés dans
» abyme de délices comme les poissons dan
» mer ; ils ne veulent plus rien, ils ont tout s
» rien avoir, car le goût de la lumière p
» apaise la faim de leur cœur : tous leurs dé
» sont rassasiés, et leur plénitude les élève
» dessus de tout ce que les hommes avide
» affamés cherchent sur la terre. »

Virgile avait dit avant lui, sur les habitants
ce séjour, ces vers qu'on peut appliquer si h
reusement aux habitants du soleil :

> Largior hîc campos æther et lumine vestit
> Purpureo ; solemque suum, sua sidera, norunt.
>
> ÆNEID., lib. VI, v. 640.

« Une atmosphère plus vaste que la nôtre couvre leurs camp
» d'une lumière purpurine ils ont en propriété le soleil et ses
» nètes. »

En effet., s'il est un lieu où l'on puisse goûter
■ jouissances célestes, ce doit être dans le
eil, par la nature de sa lumière vivifiante, et
rce qu'il est au centre de notre univers. A
oi servirait l'ensemble des ouvrages de la
vinité, s'il n'y avait pas des êtres qui en
aissent? Leur principale beauté serait perdue.
e simple mousse a des insectes qui la con-
mplent; le monde doit avoir aussi ses spec-
teurs. Les parties de notre terre, quelque
réables qu'elles nous paraissent, n'en sont que
s portions infiniment petites; notre plaisir
oît par leur rapprochement. Nous en éprou-
ns d'abord à la vue d'une simple fleur; il aug-
ente par celle de la plante qui l'a produite;
s'accroît par celle de la prairie qui en est
naillée; il redouble à la vue des brebis qui y
erchent leur pâturage; il devient plus touchant
celle de la bergère qui file la laine de ses
ebis, tandis que son amant, avec son chien,
fend le troupeau; il acquiert encore plus d'in-
rêt à celle du hameau voisin, composé de fa-
illes laborieuses et innocentes: mais le bonheur
'un homme se termine souvent à son horizon;
eureux encore s'il peut y atteindre! S'il s'en
oigne, d'autres mœurs, d'autres lois, un autre
ngage, des procès, des religions contraires,
es guerres cruelles, lui font douter s'il n'a pas
our ennemie sa propre espèce. Ainsi, dans le

petit coin que nous habitons, nous n'embr
pas plus la sphère de la vie que celle de la
nous ne jouissons à-la-fois que du jour qu
éclaire, et de l'horizon qui nous environ
révolutions des temps et des génératio
nous paraissent souvent que comme un
monotone et difforme de jours et de nuits,
et d'hivers, de naissances et de morts.
sur un point de sa circonférence, le
se montre à nous comme une figure pei
perspective sur des cercles concentriques:
quelques couleurs agréables, elle ne nou
sente qu'un ensemble monstrueux : mais
à son centre le miroir cylindrique qui e
semble les traits, au lieu d'une furie vous
une Vénus.

Il en serait de même de la terre, si
considérions du soleil : nous la verrion
l'astre qui fait tout voir. Nous l'observe
travers cette atmosphère merveilleuse
mière, qui, comme un cristallin vivant, e
l'œil de notre univers. Les rayons qu'i
sont peut-être semblables à ceux qui sor
nos yeux, qui en expriment bien quelqu
sions au dehors, mais qui ne manifestent
images qu'ils reçoivent au dedans : ils r
blent peut-être aux lunettes de longue v
rapprochent par un bout et éloignent par l
Newton les a décomposés par l'extrémi

rive jusqu'à la terre ; encore n'y a-t-il aperçu
ue des couleurs, quoiqu'ils renferment bien
autres qualités, comme le prouvent tant de
roductions qu'ils font éclore : mais qui les ana-
lysera par le côté où ils émanent du soleil? Il
a grande apparence que, si nous étions habi-
tants de cet astre, nous verrions la terre, dans
grandeur naturelle, tourner sur elle-même,
nous développer toute sa circonférence dans
plus grand détail. Nous verrions son continent
former des harmonies innombrables avec ses
mers, exposer tour-à-tour aux influences du
soleil, dans des rapports opposés de sécheresse
d'humidité, deux zones torrides, deux tem-
pérées et deux glaciales. Nous y verrions les au-
rores et les couchants, les jours et les nuits, les
étés et les hivers, se succéder tour-à-tour dans
chaque lieu, et paraître tout à-la-fois dans
chaque hémisphère. Nous y distinguerions le
genre humain, seul de tous les genres animés,
répandu sur le globe pour en recueillir les pro-
ductions, et seul en rapport avec les influences
de l'astre du jour.

Nous verrions les mêmes harmonies du soleil
se répéter en grand dans les cieux : la terre
n'en a que des zones, le ciel en a des sphères.
Le soleil fait circuler autour de lui, dans deux
zones torrides, Mercure à onze millions de lieues
de distance, et la brillante Vénus à vingt-deux

millions ; dans deux zones tempérées, la terre à trente-quatre millions, et Mars, couleur de sang, à quarante-six millions; dans deux zones glaciales, Jupiter, couleur d'azur, à cent cinquante-neuf millions, et Saturne à trois cents. Le solitaire Herschell trace, par un cercle de six cent cinquante-cinq millions six cent deux mille six cents lieues de rayon, les pôles de cette sphère immense, au-delà desquels cependant circulent encore des comètes.

Supposons-nous donc dans le soleil, au centre du mouvement des planètes. Non-seulement nous les verrions tourner autour de nous dans leurs périgées, c'est-à-dire, quand elles sont du côté de la terre; mais encore dans leurs apogées, c'est-à-dire, au-delà du soleil, parce que cet astre tourne sur lui-même en vingt-cinq jours et demi. Nous les verrions de toute leur grandeur dans leur périhélie, c'est-à-dire, quand elles en sont le plus proches, et dans leurs aphélies, quand elles en sont le plus éloignées; car elles décrivent autour de lui non des cercles, mais des ellipses. Nous les distinguerions parfaitement dans le plus grand éloignement, comme dans le plus grand détail, parce que notre vue, qui aurait toutes ses perfections, ne serait pas inférieure à celle des insectes sur la terre, qui réunit souvent les avantages du microscope et du télescope. Telles sont, par exemple, les abeilles,

qui voient à-la-fois les glandes nectarées dans le calice des fleurs où elles pompent leur miel, et au loin la ruche où elles doivent le porter. La vue des hommes, sur la terre, est proportionnée à leurs horizons, et à leurs besoins matériels et passagers; mais elle doit s'étendre, dans le soleil, aussi loin que la sphère de ses rayons, et n'avoir d'autres limites que la bonté toute-puissante du Créateur dans l'étendue des mondes. Ils doivent tout connaître dans l'astre qui fait tout voir et tout mouvoir; il est pour eux le séjour de la vérité, comme celui de la lumière. Ils n'ont entrevu sur la terre que quelques harmonies éparses de jours, de mois, de saisons, d'années et de vies; mais ils les verraient se développer sous d'autres proportions dans les planètes, et leur présenter les combinaisons innombrables de l'existence subsolaire. Nous les distinguerions d'abord d'avec les étoiles, qui sont en nombre infini, en ce qu'elles n'étincellent point comme elles, mais qu'elles réfléchissent d'une manière calme la lumière qu'elles empruntent du soleil. Il est possible que Dieu les ait composées d'éléments différents de ceux de la terre; mais comme nous y apercevons des atmosphères, des montagnes et des vallées; que plusieurs ont des lunes comme la terre; qu'elles parcourent des courbes et des périodes semblables, il n'y a pas de doute qu'elles ne soient

de même nature, quoique de différentes espèces.
Elles doivent avoir aussi des êtres organisés; car la nature n'a rien fait en vain. A quoi serviraient des globes déserts? Il y a des végétaux, puisqu'il y a de la chaleur; il y a des yeux, puisqu'il y a de la lumière; et il y a des êtres intelligents, puisqu'il y a de l'intelligence. Les plantes et les animaux doivent s'y développer à proportion de l'intensité de leurs latitudes et de la durée de leur vie. C'est ainsi que les mauves et les fougères de l'Europe, deviennent des arbres dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique. Mais comme les mêmes zones terrestres offrent des productions tout-à-fait différentes, à plus forte raison les sphères des zones célestes; cependant il n'y a pas d'apparence que les hommes y soient en proportion de taille avec leurs planètes. La nature, qui a mis sur la terre des éléphants au midi, et des baleines au nord, a fait les hommes de grandeur égale dans toutes les latitudes : les habitants des îles ne sont pas plus petits que ceux de ses continents. Il est vraisemblable qu'elle a donné les mêmes proportions humaines à tous les êtres intelligents qui habitent les différentes planètes de notre système, comme elle leur a donné à tous le même soleil. L'homme est dans une harmonie parfaite avec la terre et les convenances solaires de cette planète. Il est formé de manière qu'il

peut, en faisant cinq à six lieues par jour, parcourir en un demi-jour son horizon, suivre en une demi-année le cours du soleil d'un tropique à l'autre, parcourir la moitié d'un hémisphère dans une année, et toutes les latitudes et les longitudes du globe dans le cours de sa vie.

HARMONIES SOLAIRES

DE MERCURE.

Je suppose que nous jouissions dans le soleil de toutes les harmonies de son système ; nous verrions d'abord Mercure quinze fois moins gros que la terre, c'est-à-dire de onze cent soixante-six lieues de diamètre, tracer, à onze millions de lieues de distance du soleil, un cercle annuel de quatre-vingt-sept de nos jours vingt-trois heures quatorze minutes trente-trois secondes. nous apercevrions sa rotation sur lui-même ou son jour particulier, qui a échappé jusqu'à présent à nos astronomes, parce qu'il est, par rapport à eux, comme perdu dans les rayons du soleil. Cependant, à en juger par analogie avec la longueur du jour de Vénus, qui est de vingt-cinq de nos jours dans la même zone torride, et avec la brièveté de celui de Jupiter, qui n'est que de dix heures dans la zone glaciale, il est possible que celui de Mercure soit de tout son cours annuel, c'est-à-dire de quatre-vingt-huit jours: en sorte qu'un de ses hémisphères serait constamment éclairé pendant près de six semaines. Il

s'ensuivrait de là qu'un corps qui tourne rapidement devant le feu en est plus pénétré que celui qui y tournerait lentement; ce qui semble contraire aux lois de notre physique. Cependant, on ne peut douter que le mouvement n'ajoute à l'action du feu, et qu'un corps planétaire voisin du soleil, en tournant lentement ses hémisphères vers lui, ne donne à celui qui lui est opposé le temps de se refroidir : d'ailleurs il n'en faut pas conclure avec Newton que la chaleur soit dans Mercure sept fois plus forte que dans la zone torride de la terre, et que l'eau y soit constamment bouillante. La chaleur, comme nous l'avons observé, n'étant qu'une harmonie de l'air et des rayons du soleil, peut être nulle au sommet des montagnes de Mercure, si elles sont très-élevées au-dessus de son atmosphère, comme celles des Cordilières, qui sont couvertes de glace au sein de la zone torride. Or, c'est ce que prétendent les astronomes, qui attribuent à l'élévation des rochers de Mercure les reflets brillants qu'il nous envoie quand il est dans son périgée. Je suis porté à croire qu'ils n'ont tant d'éclat que parce qu'ils sont couverts de glace; je me confirme dans cette opinion, parce que Mercure, au milieu de toute sa splendeur, présente des taches obscures. Cette obscurité ne peut provenir de ses mers, qui sont naturellement resplendissantes, comme nous le verrons ailleurs, mais du sol même de ses mon-

tagnes, dont les glaces fondent à certaines périodes. Il y a apparence que sa zone glaciale est dans sa zone torride, et que dans son cours annuel il incline le plan de son orbite de quatre-vingt-dix degrés sur son équateur, et que les solstices sont dans ses pôles. Il en doit résulter, au contraire du globe terrestre, que ses pôles sont les plus habités, et qu'ils sont rafraîchis par des fontes périodiques de glaces qui descendent des hautes montagnes de son équateur ; elles doivent être encore plus élevées que les montagnes de l'Éthiopie, figurées en grands plateaux, qui projettent des ombres profondes à leurs pieds. Tout ce que les deux Indes produisent sur la terre de plus précieux, n'approche point des richesses d'une planète baignée de toutes les influences du soleil. Les végétaux qui les reçoivent pendant des jours de six semaines, doivent parvenir à des développements et à des perfections qui ne sont comparables qu'à ceux des végétaux des terres solaires mêmes. La canne à sucre doit s'y élever à la hauteur des bambous du Gange, et la vanille, dont les siliques exhalent de si doux parfums, doit étendre ses sarments dans les forêts aussi loin que les longues lianes de l'Amérique. Les puissances de la nature, qui semblent parvenues à leurs plus hauts périodes dans la zone torride de la terre, ne s'y sont peut-être arrêtées que parce que l'action du soleil ne les a pas portées plus loin : mais

dans Mercure elles doivent former avec lui de nouvelles harmonies, et établir dans les minéraux, les végétaux et les animaux, une multitude de genres inconnus à nos Linnæus. Les habitants fortunés de Mercure n'ont pas besoin de soutenir leur vie par la mort des animaux, ni de se livrer aux rudes travaux de l'agriculture. Des fruits mille fois plus délicieux que ceux de nos vergers, croissent spontanément sur une planète dont les pôles, par leur température, doivent produire les litchis et les mangoustans. Leur globe n'a presque que le tiers du nôtre en circonférence; mais il doit être plus difficile d'y voyager, à cause de l'âpreté de ses rochers, et de la zone glaciale qui le divise en deux hémisphères. Le marcher et la durée de la vie des habitants de cette planète doivent être en rapport avec son étendue et ses années de trois mois; ils doivent mourir, comme les habitants de la terre, au bout du temps nécessaire pour la parcourir en entier, et en entrevoir toutes les harmonies. Si nous pouvons juger de leurs mœurs par celles des peuples qui ont vécu sous les plus belles latitudes de la terre, elles ressemblent à celles de ces bons Éthiopiens, sur lesquels Homère feint que Jupiter jetait les yeux pour les délasser des horribles combats des Troyens et des Grecs. Au sein de l'abondance et des plus riches productions de la nature, ils doivent être semblables à ces sages Indiens, livrés aux plus douces

et aux plus sublimes méditations, chez lesquels les anciens philosophes de l'Europe allaient puiser des connaissances en tout genre; eux-mêmes en découvrent qui nous sont tout-à-fait inconnues. Dans le voisinage du soleil, qui leur apparaît trois fois plus grand qu'à nous, ils doivent être ravis d'admiration et de joie lorsque son atmosphère ondoyante de lumière s'entr'ouvre, et qu'ils y entrevoient ces terres célestes où coulent les sources immortelles de l'intelligence et de la vie, où ils aspirent d'arriver.

HARMONIES SOLAIRES

DE VÉNUS.

ERCURE passait chez les anciens pour la pla-
te des sciences et de l'esprit. A onze millions
lieues plus loin, et vingt-deux millions du so-
il, est Vénus, considérée de tout temps comme
astre des amours. Elle doit son nom à son éclat,
ar c'est la plus brillante des planètes pour les
abitants de la terre : ils l'appellent étoile du
natin ou *Lucifer*, c'est-à-dire porte-lumière,
orsqu'elle devance le lever du soleil; *Vesper*,
u l'étoile du berger, lorsqu'elle le suit à son
ouchant. Son diamètre est à-peu-près égal à ce-
ui de la terre, c'est-à-dire de deux mille sept
ent quarante-huit lieues : ainsi elle est d'un neu-
ième plus petite. Son année est de deux cent
ingt-quatre jours seize heures quarante et une
ninutes et quarante et une secondes. Son jour
ropre, c'est-à-dire sa révolution sur elle-même,
st de vingt-trois de nos heures, suivant Cassini,
ui l'observa, en 1700, avec une lunette de seize
ieds, qui la lui fit paraître trois fois plus grande
que la lune à la simple vue; mais, en 1726, le

cardinal de Polignac ayant fait établir à Ro
à ses dépens, une lunette de Campani, de
cinquante palmes de longueur, un célèbre a
nome italien, appelé Bianchini, s'en servit,
mois de février et de mars de la même an
pour observer Vénus; il y découvrit sept ta
principales vers son équateur, et deux ve
pôles: il conclut par leur révolution que
planète tournait sur elle-même, non pas en
trois heures, comme Cassini avait cru le
mais en vingt-quatre jours huit heures. Cet
servation vient d'être récemment confirm
un autre astronome. Elle paraît s'accord
vantage avec les lois de la rotation parti
de chaque planète, dont la rapidité seml
raison inverse de leur distance au soleil.
Vénus, à vingt-deux millions de lieues
astre, tourne sur elle-même en vingt-cin
environ; la terre, qui en est à trente-quat
lions, tourne en vingt-quatre heures, et Ju
cent cinquante-six millions, en dix heures.
physique céleste a sans doute des lois inc
à la physique terrestre, et inexplicables p
traction ou la force centrifuge; car Mars,
à quarante-six millions de lieues du soleil,
rotation à-peu-près dans le même temps
terre; et Saturne, qui en est à près de tr
millions de lieues, circule sur lui-même
que son anneau, à-peu-près dans le même

upiter sur ses pôles, c'est-à-dire en dix
s, ainsi que vient de le découvrir Herschell.
: aux inclinaisons de leur équateur sur leurs
s, on ne saurait également les assujettir à
is mécaniques, car celle de Vénus est de
ite et onze degrés trente-six minutes qua-
secondes; celle de la terre, de vingt-trois
s et demi, et celle de Jupiter de deux de-
:inquante-cinq minutes. S'il m'est permis
sarder mes faibles conjectures sur de si
ants mouvements, je crois que les inclinai-
les planètes sur leurs orbites changent in-
lement, et qu'elles sont ordonnées non-
nent pour produire des harmonies par les
és des jours et des saisons, mais même par
des années et des siècles. Il arrive de là que
les et les latitudes de chaque planète ne
lus les mêmes au bout d'un certain temps.
nous flattons d'en avoir exposé des preuves
nstratives, lorsque nous avons parlé de la
ion des pôles de la terre aux harmonies ter-
s.

reste, comme la nature, dans ses con-
s, a établi différentes zones autour du so-
insi que dans chaque planète, elle fait en-
contraster entre elles celles qui sont du
: genre. Chaque double zone peut se divi-
ur la terre, en terrestre proprement dite, et
uatique. Les premières contiennent plus de

terre que de mer, et sont plus chaudes : telles sont celles qui sont dans notre hémisphère boréal. Les secondes renferment plus de mer que de terre, et sont plus froides : telles sont celles qui composent notre hémisphère austral, dont le pôle est situé au sein des mers, comme le pôle nord au sein des continents. Ainsi, nous avons deux zones torrides, à droite et à gauche de l'équateur : la boréale renferme les sables brûlants de l'Afrique et les presqu'îles de l'Inde, dont les habitants sont presque tous noirs ; l'australe contient le Brésil, le Pérou, et une multitude d'îles tempérées dans la mer du Sud, dont les habitants sont presque tous blancs : c'est ainsi qu'il y a également deux planètes torridiennes qui circulent autour du soleil, dont la plus voisine, Mercure, est plus chaude que celle de Vénus.

Quoi qu'il en soit, on a observé que les montagnes de Vénus sont plus élevées que celles de la lune ; c'est-à-dire qu'elles ont plus de trois lieues de hauteur perpendiculaire : Vénus en paraît toute hérissée. En leur supposant une atmosphère qui ne soit pas plus étendue que la nôtre, elles doivent être couvertes de pyramides de glaces et de neiges, beaucoup plus hautes que les Cordilières du Pérou. Herschell juge que son atmosphère doit être très-dense, parce que ses taches sont peu sensibles. Sa densité vient peut-

re des vapeurs de ses eaux; elle en est cou-
rte comme d'un parasol. C'est sans doute aux
flets qu'y produit le soleil, qu'elle doit son
and éclat. Ces pyramides nombreuses ne peu-
nt se former que par les vapeurs des mers
ui les environnent : Vénus doit donc être par-
mée d'îles qui portent chacune des pics cinq
u six fois plus élevés que celui de Ténériffe. Les
scades brillantes qui en découlent, arrosent
urs flancs couverts de verdure, et viennent les
afraîchir. Ses mers doivent offrir à-la-fois le
lus magnifique et le plus délicieux des spec-
acles. Supposez les glaciers de la Suisse, avec
urs torrents, leurs lacs, leurs prairies et leurs
pins, au sein de la mer du Sud; joignez à leurs
ancs les collines des bords de la Loire, cou-
onnées de vignes et de toutes sortes d'arbres
uitiers; ajoutez à leurs bases les rivages des
Ioluques, plantés de bocages où sont suspendus
s bananes, les muscades, les girofles, dont les
oux parfums sont transportés par les vents;
s colibris, les brillants oiseaux de Java, et les
ourterelles, qui y font leurs nids, et dont les
hants et les doux murmures sont répétés par
s échos. Figurez-vous leurs grèves ombragées
e cocotiers, parsemées d'huîtres perlières et
'ambre gris; les madrépores de l'Océan indien,
es coraux de la Méditerranée, croissant, par un
té perpétuel, à la hauteur des plus grands

arbres, au sein des mers qui les baignent
vant au-dessus des flots par des reflux de
cinq jours, et mariant leurs couleurs éc
et purpurines à la verdure des palmiers: c
des courants d'eaux transparentes qui r
ces montagnes, ces forêts, ces oiseaux,
et viennent d'île en île par des flux de
jours, et des reflux de douze nuits : vous
qu'une faible idée des paysages de Vé
soleil s'élevant, au solstice, au-dessus
équateur, de plus de soixante-onze deg
pôle qu'il éclaire doit jouir d'une temp
plus agréable que celle de nos plus dou
temps. Quoique les longues nuits de cette
ne soient point éclairées par des lunes, M
par son éclat et son voisinage, et la Te
sa grandeur, lui tiennent lieu de deu
Ses habitants, d'une taille semblable à la
puisqu'ils habitent une planète du mê
mètre, mais sous une zone céleste plu
née, doivent donner tout leur temps aux
Les uns, faisant paître des troupeaux
croupes des montagnes, mènent la vie c
gers; les autres, sur les rivages de le
fécondes, se livrent à la danse, aux
s'égayent par des chansons, ou se dispu
prix à la nage, comme les heureux insul
Taïti.

HARMONIES SOLAIRES

DE LA TERRE.

La terre est à dix millions de lieues de Vénus, et à trente-quatre millions du soleil.* Nous avons vu que ce nombre de jours ou de révolutions sur elle-même correspondait à-peu-près au nombre de diamètres apparents du soleil, qui pourraient être contenus sur un de ses hémisphères célestes, depuis l'orient jusqu'à l'occident. Ces harmonies solaires existent probablement avec d'autres proportions sur les horizons des autres planètes; elles pourraient servir à déterminer leurs heures ainsi que les nôtres, comme leurs révolutions sur elles-mêmes déterminent leurs jours, et celles qu'elles font autour du soleil, leurs années. Ce diamètre apparent du soleil, qui est à-peu-près sur la terre d'un demi-degré céleste, pourrait y servir de mesure

* La terre, de deux mille huit cent soixante-cinq lieues de diamètre, à deux mille deux cent quatre-vingt-trois toises la lieue, tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, et autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante-huit minutes et douze secondes environ.

fixe et constante. Il serait fort aisé de l'
sur un miroir plan, en y découpant une f
de papier de la grandeur de l'image, à l'
noxe du printemps, à l'heure de midi, lo
est tout-à-fait élevé au-dessus des vape
l'horizon, qui la grossissent. Mais nos
nomes viennent de donner la préféren
longueur du pendule, plus sujette à vari
mais plus savante. La terre, en tourna
elle-même, dans un jour, présente au solei
à-tour son hémisphère supérieur et inférie
en tournant autour de lui obliquement d
an, elle lui montre tour-à-tour son hémi
septentrional et le méridional. C'est ce m
ment oblique, qui forme l'inégalité de se
et de ses nuits, et qui donne alternativem
chaque hémisphère le printemps, l'été, l'au
et l'hiver. Pour s'en faire une idée, il fau
sidérer la terre circulant autour du solei
dant un an : de manière que la moitié
équateur soit six mois au-dessus de son
et six mois au-dessous, sans que toutefo
pôle septentrional cesse de se diriger vers l
polaire. La plus grande obliquité de son
teur sur son orbite est de vingt-trois deg
demi, et elle y parvient à un des solstice
en prend une opposée, et de la même
naison, à l'autre solstice. Cette obliquité al
tive parait provenir du centre de grav

les deux hémisphères, qui sont alternativement plus pesants. Les vapeurs que le soleil élève par la chaleur sur l'Océan, s'accumulent sur le pôle qu'il n'éclaire pas, au point d'y former les continents de glaces de quatre à cinq mille lieues de circonférence, et de plusieurs lieues de hauteur.

Ce pôle surchargé se rapproche du soleil, qui l'attire, et oblige le pôle opposé de s'en éloigner: il perd insensiblement une partie de ses glaces et de son poids par la présence du soleil, qui l'échauffe pendant six mois, jusqu'à ce que le pôle opposé, redevenu à son tour plus pesant par l'absence du soleil qui accumule sur lui de nouvelles glaces, reprenne son ancienne inclinaison. De ces mouvements versatiles des pôles, qui ont lieu aux deux équinoxes, quand chaque hémisphère, entraîné par son poids, se rapproche tour-à-tour du soleil, naissent les deux courants généraux de l'Océan, qui changent aux mêmes époques, et qui proviennent de la fonte alternative des glaces polaires, dont ils entraînent les fragments entiers, hauts comme des montagnes, et grands comme des îles, au sein des zones tempérées. Je suis porté à croire que l'Océan, en harmonie avec la présence et l'absence du soleil, est la cause de tous les mouvements de la terre, comme il l'est de toutes ses températures. L'académicien Mairan a prouvé

géométriquement que la seule action du soleil sur l'hémisphère d'une planète suffirait pour la faire tourner : les savants lui ont fort applaudi. Je ne sais comment il applique cette action aux satellites des planètes qui n'ont point de rotation sur eux-mêmes ; mais il est certain que notre Océan, qui forme par ses congélations des énormes contre-poids sur ses pôles, doit influer sur tous les mouvements de notre terre : il circule autour d'elle, comme la sève dans les végétaux, et le sang dans les animaux. Il est, après le soleil, le premier mobile de toutes les circulations de l'atmosphère, des fleuves, et des êtres organisés : c'est ainsi que l'eau, qui fait mouvoir la grande roue d'une machine, est le mobile de tous ses effets.

Quoi qu'il en soit, si la terre montrait constamment son équateur au soleil, comme il devrait arriver par les simples lois de sa gravitation, les glaces de ses pôles ne fondraient jamais ; elles augmenteraient de jour en jour : l'Océan n'aurait plus de courants généraux de six mois, qui proviennent de leurs fontes, produites tour-à-tour par l'action du soleil sur chaque hémisphère boréal et méridional pendant cette demi-année ; il n'aurait plus de marées de douze heures dans un jour, qui en sont les suites, étant produites par l'action du soleil sur la partie supérieure ou inférieure de ce même hémi-

sphère dans un demi-jour; le bassin de l'Océan se dessécherait; les vapeurs que pompe l'atmosphère n'alimenteraient plus les fleuves, elles iraient se fixer en congélations sur les pôles; la seule zone de l'équateur serait habitable, mais elle ne s'étendrait pas fort loin; la plus grande partie du globe serait couverte de glaces, à-peu-près comme son atmosphère septentrionale l'est au mois de mars : la terre alors apparaîtrait très-brillante au milieu des autres planètes, à l'exception de sa zone torride, qui formerait autour d'elle une bande sombre. Il faudrait toutefois en excepter les sommets glacés de ses hautes montagnes, et ses mers, qui, comme toutes les eaux, sont resplendissantes. Je prendrai, à cette occasion, la liberté de réfuter quelques erreurs accréditées par de savants astronomes : ils prétendent que les parties brillantes que l'on aperçoit dans les planètes sont des continents, et que leurs taches sont des mers. C'est, à mon avis, tout le contraire. Si vous mettez, dans votre chambre, de l'eau dans un vase de terre aux rayons du soleil, il est certain qu'ils seront réfléchis par l'eau, et non par le vase; vous verrez la lumière tremblante de l'eau vaciller sur votre plafond; elle sera beaucoup plus éclatante que celle que peuvent renvoyer votre plancher et tous les corps non polis. Si vous jetez les yeux sur un paysage, les collines lointaines y

paraissent d'un bleu sombre; mais les rivières se distinguent, au sein des vertes prairies, comme des méandres d'azur et d'argent. Il en est de même des mers : elles sont resplendissantes ; mais les îles apparaissent ternes, et c'est même à leurs teintes rembrunies, qu'on les distingue des nuages de l'horizon. Il en faut excepter les sommets de leurs montagnes quand ils sont couverts de neige : car alors ils sont très-brillants, tandis que le reste de l'île est dans l'obscurité, quoique le soleil l'éclaire : c'est ce que j'ai observé moi-même en passant à vingt lieues du pic de Ténériffe. Ces effets sont connus de tous les peintres, et ils prouvent que les astronomes ont besoin de s'en rapprocher; car si ceux-ci déterminent les distances des objets à l'aide de leurs instruments, ceux-là, qui étudient davantage les harmonies de la lumière, les expriment mieux avec leurs pinceaux. La réverbération des rayons du soleil sur les eaux est même si forte, qu'elle occasione souvent en été ce qu'on appelle des coups de soleil : elle n'est pas moins grande sur les nuages et les brouillards, qui obscurcissent, dit-on, quelquefois les planètes. Il n'est pas douteux qu'ils ne voilent l'éclat du ciel quand ils sont épais, en grand nombre, et qu'on les voit du fond d'une vallée interposée entre le soleil et la terre; mais quand on est élevé au-dessus d'eux et au sommet d'une haute montagne, et qu'ils

sont éclairés du soleil, alors ils paraissent éclatants comme la surface d'un lac. C'est dans cet éclat que nous les apercevons souvent, lorsque, réunis en grandes masses dans l'atmosphère, et frappés des rayons du soleil, ils apparaissent d'une blancheur éblouissante, comme une portion neigeuse des Alpes suspendue dans les airs. Ces considérations sont très-importantes. Elles nous préserveront d'abord des préjugés astronomiques, et serviront tout-à-l'heure à expliquer les causes de ces bandes circulaires, tantôt sombres, tantôt lumineuses, que l'on aperçoit dans Mars, Jupiter et Saturne. Au reste, je n'ai plus rien à dire, dans ce paragraphe, sur la terre, ayant fait connaître, dans le cours de cet ouvrage, les harmonies de ses diverses puissances. J'observerai seulement que cette planète étant dans la zone céleste tempérée, la nature lui a donné pour compagne une lune ou un satellite, qui renvoie les rayons du soleil, particulièrement vers ses pôles, comme elle a mis sur la terre deux longues bandes de sable à droite et à gauche de son équateur, pour produire les mêmes effets par le moyen des vents. La lune a pour diamètre environ le quart de celui de la terre, c'est-à-dire, sept cent quatre-vingt-deux lieues; elle en est éloignée de quatre-vingt-cinq mille sept cent quatre-vingt-douze lieues dans sa distance moyenne, et elle fait sa révolution autour

d'elle en vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes. Elle lui renvoie les rayons du soleil suivant diverses harmonies, se montrant successivement en croissant, pleine, et en dessous; mais lorsqu'elle est pleine, elle circule jour et nuit autour du pôle terrestre, que l'astre du jour abandonne. Comme ces harmonies sont nombreuses, et qu'elles ont, avec celles du soleil, la plus grande influence sur la terre, nous les peindrons ensemble, immédiatement après avoir achevé de donner ici une idée des autres planètes, de leurs satellites, et même des étoiles.

HARMONIES SOLAIRES

DE MARS.

Après la terre suit Mars, à quarante-sept millions de lieues du soleil dans sa distance moyenne. Il a de diamètre environ la moitié de celui de la terre, c'est-à-dire mille quatre cent quatre-vingt-dix lieues : ainsi il est cinq fois moins gros.* Son cercle annuel est le plus excentrique de tous ceux que décrivent les autres planètes ; de sorte qu'il apparaît à la terre quelquefois fort grand, et quelquefois fort petit : quoique plus éloigné qu'elle du soleil, il n'a point de lune ; mais il est environné d'une atmosphère beaucoup plus considérable. Une étoile fixe, éclipsée par lui, ne reprend la vivacité de sa lumière, que quand elle en est éloignée des deux tiers du diamètre

* Son jour est de vingt-quatre heures trente-neuf minutes vingt et une secondes ; et sa révolution autour du soleil, ou son année, d'un an trois cent vingt et un jours vingt-deux heures dix-huit minutes vingt-sept secondes. Son équateur est incliné sur son orbite de vingt-huit degrés quarante-deux minutes : ce qui lui donne une zone torride de cinquante-sept degrés vingt-quatre minutes.

de Mars; ce qui suppose que cette atmosphère la réfracte, et qu'elle a au moins mille lieues d'élévation. Elle doit y accroître considérablement la chaleur du soleil, en réunissant une très-grande quantité de ses rayons; car, comme nous l'avons vu, l'atmosphère d'une planète fait autour d'elle l'office d'une grande loupe sphérique: le soleil doit donc apparaître sur l'horizon de Mars long-temps avant son lever, et n'en disparaître que long-temps après son coucher; son diamètre doit aussi y être considérablement augmenté par la réfraction : les nuages que sa chaleur y élève montent à une hauteur bien plus grande que ceux de la terre, qui ne parviennent guère qu'à une lieue et demie. Ceux de Mars forment, dans sa vaste atmosphère, des perspectives aériennes ravissantes, de plus de cent lieues d'élévation, et de deux ou trois cents lieues de profondeur; il doit y avoir de terribles tonnerres et de prodigieux échos; les rayons du soleil doivent s'y refléter de mille et mille manières. C'est probablement à ces riches reflets que Mars doit la lumière rougeâtre qui le distingue des autres planètes; peut-être aussi la doit-il à la couleur d'un sol ferrugineux, comme quelques-uns le pensent.

Ce qu'il a encore de très-remarquable, est une bande obscure qui occupe quelquefois plus d'un de ses hémisphères, ainsi qu'elle apparut en 1704

en 1717, avec cette différence, qu'en 1717, lle était plus éloignée de son équateur, et plus approchée de son pôle méridional. En 1719, epuis le 17 mai jusqu'au mois de novembre, orsque l'été commençait à régner sur le pôle de lars, à notre égard le méridional, la lumière e sa zone fut très-remarquable, tandis que celle le l'hémisphère opposé, qui s'était montré uparavant dans le même éclat, disparut en-ièrement. On ne peut expliquer ces variations égulières, en assurant, comme quelques astro-iomes, qu'il s'y fait des bouleversements consi-lérables par des tremblements de terre ou des ubmersions de mer : il serait plus naturel de upposer que les hémisphères de Mars, comme eux de la terre, se couvrent, dans leurs hivers, le neiges, qui les rendent éclatants lorsque le oleil vient à les éclairer; et qu'ensuite ils appa-raissent sombres, lorsque ces neiges sont fondues par la chaleur de leurs étés. Il en doit être de même des hémisphères de la terre, qui doivent, suivant les saisons, apparaître aux habitants des autres planètes, tantôt brillants par les neiges qui les couvrent, tantôt ternes et rembrunis, lorsque ces neiges ont disparu. Il y a sans doute, dans Mars, des mers, dont les vapeurs produisent alternativement ces effets par leurs congélations et leurs fontes. Outre la bande de Mars, qui passe d'un hémisphère dans l'autre, alternati-

vement sombre et brillante, quelquefois ... quelquefois coudée, il y a aussi deux ... temporaires, voisines de ses pôles, et plus é... tantes que le reste, mais dont on ne voit qu'... seule à-la-fois, étant tour-à-tour éclatantes ... leur hiver, et sombres après leur été. Il ... de là que cette planète paraît quelquefois é... crée à un de ses pôles, qui disparaît entièrement. Ceux de notre terre, au contraire, doivent toujours être en évidence, et lui conserver ... rondeur apparente, parce que les glaces n'y fondent jamais en entier. Les pôles de Mars ont le soleil, pendant leur été, élevé de cinq degrés de plus sur leur horizon. Ils l'y voient circuler pendant près d'un an; et comme leur atmosphère est beaucoup plus étendue, ils en reçoivent plus de chaleur, malgré son éloignement, et doivent perdre toutes leurs glaces. D'un autre côté, quand le soleil reparaît sur le pôle opposé, où les glaces ont eu le temps de s'accumuler pendant une nuit et un hiver de trois cent quarante-trois de nos jours, cet hémisphère jette alors un éclat si vif par la réflexion de ses glaces et la réfraction de sa vaste atmosphère, que, lorsque Mars est à-la-fois dans son périgée et son périhélie, son disque étant sombre à un pôle et très-brillant à l'autre, il apparaît quelquefois comme le disque irrégulier d'une comète. Si on calcule la grandeur des habitants de cette

ıves des fontes périodiques polaires, qui en-
ıennent ces correspondances d'une extrémité
globe à l'autre, en occasionant les courants
es flux et reflux des mers. Il y a apparence
les habitants de Mars se livrent à des chasses
ndantes sur les grèves de leurs pôles, que
Océan couvre et découvre dans des espaces
ıenses. Leurs forêts, leurs rochers et leur
e atmosphère, retentissent du son belliqueux
leurs cors, et peut-être aussi de celui des
bours et des trompettes, qui fait verser le
g des hommes; car la chasse est le premier
rentissage de la guerre. Situés à l'extrémité
la zone tempérée céleste, ils doivent avoir
mœurs semblables à celles des Tartares, des
onais et des Allemands septentrionaux, placés
confins de notre zone tempérée terrestre.
planète de Mars, suivant l'opinion des anciens,
ıs envoie des influences guerrières, comme
dieu de la guerre dont elle porte le nom;
is elles sont tempérées par celles de l'astre
amours, qui circule à la même distance de
ıs, dans une plus heureuse latitude.

HARMONIES SOLAIRES

DE JUPITER.

Après Mars suit Jupiter, le plus grand de tous les corps planétaires.* Sa couleur tire sur l'aurore. Il a, comme Mars, des bandes tantôt brillantes, tantôt sombres; elles sont parallèles à son équateur : communément on en observe deux sombres à-la-fois. Sa bande méridionale reparaît de six ans en six ans, et ramène une tache noire, située à son bord septentrional. Ses variations ont été observées au mois de septembre des années 1665, 1677 et 1713, et au mois d'avril des années 1672 et 1708. Mais ce qu'il a encore de très remarquable, c'est qu'il paraît aplati sur ses pôles d'une manière si sensible, que son axe est plus court d'un dix-huitième que son grand diamètre. Les astronomes ont conclu de ces apparences, que ses bandes sombres venaient des

* Il est treize cents fois plus gros que la terre; il est, à sa distance moyenne, à cent soixante-trois millions sept cent mille lieues du soleil : il tourne sur lui-même en neuf heures cinquante-six minutes; son cours annuel est de onze ans trois cent quinze jours huit heures cinquante-huit minutes.

ges qui s'élevaient à sa surface, et l'aplatis-
ment de ses pôles de sa force centrifuge; mais
is oserons former d'autres conjectures. Si les
ides obscures de Jupiter n'étaient composées
de nuages, il nous semble qu'elles ne se-
ent ni si constantes ni si larges; elles ne se
geraient pas parallèlement à son équateur :
n'étant formées que de vapeurs, elles seraient
ouet des vents; et les vents, quoi qu'en aient
les attractionnaires, dépendent en partie de
mosphère des pôles qui reflue vers l'équateur,
l'air est toujours dilaté par l'action constante
soleil : d'ailleurs nous avons prouvé que des
ges éclairés par le soleil étaient resplendis-
ts. Quant à l'aplatissement des pôles de Jupi-
, il ne provient point de la force centrifuge;
, comme nous l'avons dit, pourquoi n'aurait-
pas produit le même effet sur les autres pla-
es parfaitement sphériques, et sur-tout sur le
eil, qui est le foyer de cette force? Nous
yons donc que Jupiter, étant dans la zone
ciale du système solaire, et couvert de glace
ns toute sa circonférence, excepté aux pôles,
mers et les continents y sont distribués, non
n pôle à l'autre, comme sur notre globe, mais
r zones d'orient en occident : ainsi les bandes
iables qui apparaissent entre les bandes écla-
ites, sont des terres qui sont brillantes lors-
e l'hiver de leur hémisphère les a couvertes de

neiges, et qui deviennent sombres dans son
lorsque ces neiges ont été fondues. En effet,
bandes sombres varient tous les six ans à-peu
c'est-à-dire toutes les demi-années de Jupite
elles passent d'un hémisphère dans l'autre, co
ses étés. Quant à l'aplatissement de ses p
nous pensons qu'il n'est produit que par u
lusion d'optique; nous croyons que ses p
n'étant couverts ni de glaces ni de mers, r
fléchissent point la lumière, et par consé
échappent à notre vue, ce qui fait parai
sphère aplatie à ses deux extrémités. C'est
que Mars lui-même paraît échancré à un
pôles, lorsque l'été en a fondu les glaces
rendaient apparent. Nous observerons ici u
bien sensible de la Providence dans Jupiter
pelons-nous d'abord que les inclinaison
équateurs des planètes sur leurs orbite
toujours en diminuant, à mesure que ces pl
s'éloignent du soleil, afin que l'action
astre ait moins de force sur les mêmes li
mesure qu'elles en sont plus près, et qu'e
ait davantage à proportion qu'elle s'affaib
leur éloignement. Plus leur zone torride es
due, moins elle a d'action, et plus elle en ac
en se rétrécissant.

La nature en a fait des continents, et ell
éloigné les mers. Elle paraît les avoir ent
lées avec les terres dans cet ordre; elle a m

nde de terre sous l'équateur de Jupiter, avec
ux bandes d'eau collatérales, dont les vapeurs
. hiver couvrent celle du milieu de frimas,
i la font apparaître blanche et la confondent
ec elle. Après chaque bande d'eau, suivent de
aaque côté une bande de terre, et une autre
ande d'eau, qui produit sur sa collatérale les
iêmes effets dans chaque hémisphère, suivant
es saisons. Quoique ces mers soient disposées
n zones aquatiques alternativement avec des
ones de terre qui les séparent, je suis porté à
roire qu'elles communiquent entre elles, par des
létroits, de l'équateur aux pôles, dont elles tem-
pèrent l'atmosphère. La circulation des mers
st le premier mobile de la température des
lobes. Elle est dans les planètes, ce que le sang
st dans le corps humain; il part du cœur pour
échauffer les extrémités, et revient des extrémi-
és pour rafraîchir le cœur. La simple évapora-
ion des mers par le soleil suffit pour en établir
our-à-tour la circulation dans chaque hémisphère,
comme la transpiration des corps animés produit
peut-être la circulation de leur sang. Nous observe-
rons encore que la nuit de Jupiter n'étant que de
cinq heures dans sa zone torride, son disque n'a
pas le temps de s'y refroidir pendant l'absence
du soleil. C'est sans doute par une raison con-
traire que la nature a donné à Vénus des nuits
vingt-cinq fois plus longues que les nôtres. D'ail-

leurs, s'il est vrai que nos boulets de canon s'échauffent en traversant l'air, et même que les balles de plomb lancées par de simples frondes se liquéfient, comme le prétendaient quelques anciens, on ne peut douter que le mouvement rapide de rotation de Jupiter sur son axe n'augmente sa chaleur; car son disque doit frotter aussi un peu contre son atmosphère. Cette vitesse est par heure de neuf mille trois cent trente-cinq lieues dans Jupiter, tandis qu'elle n'est, dans le même temps, que de trois cent cinquante-huit lieues pour la terre, et de quatorze lieues seulement pour Vénus. Mais peut-être ce frottement n'a-t-il pas lieu, et Jupiter emporte-t-il autour de lui son atmosphère tranquille, quoi qu'en dise le docteur Halley, qui attribue au mouvement de rotation de la terre celui de son atmosphère en sens contraire d'orient en occident, d'où il dérive la cause des vents alizés. D'après son hypothèse, ceux qui règnent sous l'équateur de Jupiter seraient d'une violence incomparable, et il n'y en aurait point dans Vénus, dont cependant la zone torride a besoin d'être rafraîchie. Les vents alizés de Jupiter auraient vingt-six fois plus de vitesse que ceux de notre zone torride, qui sont quelquefois bien impétueux; et cette même zone terrestre, d'après le système de Halley, n'aurait jamais de calmes, qui cependant y sont fréquents,

comme le savent bien les marins. Mais laissons ces petits moyens de notre physique terrestre pour étudier ceux de la physique céleste. La nature en a employé encore d'autres que ceux de l'attraction et de la force centrifuge. Ce ne sont point ces forces qui ont réglé dans les cieux les rangs des planètes, qui ont mis celles qui sont de diamètres égaux à des distances inégales, les plus grosses et les plus petites tantôt plus loin, tantôt plus près ; ce ne sont point elles qui font tourner ces planètes sur elles-mêmes, les unes lentement et les autres rapidement, quelle que soit leur vitesse dans leur orbite ; enfin ce ne sont point ces forces qui ont donné des satellites à celles qui étaient éloignées du soleil, et qui en ont refusé à celles de son voisinage : c'est la Providence qui a disposé ces harmonies admirables, d'après des lois qui nous sont inconnues, mais dont les effets nous sont sensibles. La terre étant à plus de trente-quatre millions de lieues du soleil, la nature lui a adjoint une lune de la moitié de son diamètre, pour réverbérer sur elle les rayons de l'astre du jour. Jupiter, étant cinq fois plus éloigné, en a reçu quatre, chacune du diamètre entier de la terre. Ces quatre lunes, appelées aussi satellites, parce qu'elles accompagnent Jupiter comme un roi, furent découvertes, au commencement du siècle passé, par le célèbre et infortuné Galilée. Il fut mis en pri-

son par l'Inquisition de Rome, pour avoir prouvé le mouvement de la terre. Ces satellites,* et surtout le quatrième, étant tournés vers la terre, apparaissent avec des taches obscures, qui les font paraître quelquefois plus petits qu'ils ne sont, sans être plus éloignés, de sorte que le quatrième disparaît quelquefois entièrement. On suppose, d'ailleurs sans preuve, qu'ils tournent sur eux-mêmes, et qu'ils nous montrent dans leur rotation des taches obscures, qui diminuent tout-à-coup leur diamètre. Mais je pense, au contraire, qu'ils ne tournent point sur leur axe, qu'ils font l'office de réverbère, et que les foyers lumineux de leurs miroirs sont toujours dirigés vers Jupiter : de sorte qu'en décrivant leurs orbites autour de lui, ces foyers, tantôt sont tournés vers nous, alors ces satellites nous apparaissent dans toute leur grandeur : tantôt ils cessent de l'être et se montrent obliquement, alors les satellites disparaissent en partie et quelquefois entièrement. Nous verrons que ces réverbères existent dans

* Le premier de ces satellites est à quatre-vingt-huit mille lieues de Jupiter, et il tourne autour de lui en un jour dix-huit heures vingt-huit minutes : le second, à cent quarante mille lieues de distance, en trois jours treize heures dix-sept minutes : le troisieme, à deux cent vingt trois mille lieues, en sept jours trois heures cinquante-neuf minutes : et le quatrième, à trois cent quatre vingt-quatorze mille lieues, en seize jours dix-huit heures cinq minutes.

notre lune, lorsque nous parlerons de la configuration de ses montagnes. Quoi qu'en disent quelques astronomes, cette planète secondaire ne tourne pas sur son axe, puisqu'elle nous montre toujours la même face. Les planètes du premier ordre, qui font leur révolution autour du soleil, ont besoin de tourner sur leurs pôles, afin d'éclairer toute leur circonférence de ses rayons; mais les planètes du second ordre, ou satellites, qui font leur révolution autour d'une planète principale, servent à lui renvoyer les rayons du soleil par leurs réverbères, dont les foyers seraient dérangés à chaque instant, si elles avaient un mouvement de rotation. Il est certain que ce mouvement prouvé n'a été encore aperçu dans aucun des satellites. La communication doit être facile dans toutes les parties de Jupiter; l'été de chacun de ses deux hémisphères y est de six ans. Il est aussi aisé à un de ses habitants de parcourir une zone de sa planète, qu'à un homme d'en parcourir une semblable sur la terre. Si Jupiter a dix fois plus de circonférence, son été a près de douze fois plus de durée. Ainsi, on voit que le cours du soleil et le globe de Jupiter, malgré sa grosseur, sont encore en proportion avec les pas de l'homme. Il n'est donc pas besoin de supposer à ses habitants une grandeur gigantesque pour le parcourir: cependant, s'ils sont dans la même proportion de taille que nous, ils ont d'autres

harmonies de la lumière. Dans le même espace de temps, ils vivent plus d'une fois plus de jours et douze fois moins d'années. Leur adolescence commence à un an, leur jeunesse à deux, leur virilité à quatre, leur vieillesse à six, leur décrépitude à huit. Le terme des années de leur vie est celui des années de notre enfance. Nos jours sont longs et nos années sont courtes, disait Fénélon : c'est tout le contraire dans Jupiter : ses jours sont courts et ses années sont longues. Ses plus vieux arbres n'ont que peu d'anneaux concentriques, et ses plantes annuelles doivent en avoir qui se croisent en plusieurs sens, si ses satellites influent sur leur végétation, comme notre lune sur la nôtre ; mais tous les végétaux doivent y prendre des accroissements prodigieux dans des étés de six ans.

Il doit résulter de ces périodes solaires et lunaires une multitude d'harmonies toutes différentes des nôtres, pour la génération des végétaux et des animaux. Le soleil doit éclairer les deux pôles de Jupiter à-la-fois, puisqu'il ne descend jamais plus de trois degrés au-dessous de l'équateur de cette planète. Il est remarquable que c'est à-peu-près le terme de la réfraction de ses rayons dans notre zone glaciale. Ainsi, une aurore perpétuelle les éclaire et s'y combine avec la lumière et la chaleur réfléchie du soleil par quatre lunes aussi grandes que la terre. Ses con-

ıents, peu élevés, doivent être couronnés, sous
zone torride, d'arbres fruitiers, et dans ses
nes tempérées, de forêts et d'immenses pâtu-
ges. Les vastes mers qui les entourent par an-
aux, et lui donnent sa couleur azurée, doi-
nt offrir à ses habitants, sous les mêmes lati-
des, des navigations faciles et des pêches abon-
ntes. Leur caractère est sans doute semblable
celui des peuples maritimes de l'Europe; ils
ivent être industrieux, patients, sages, réflé-
is, comme les Danois, les Hollandais, les An-
ais. Eclairés par des aurores constantes, qui se
êlent aux douces clartés des lunes, lorsqu'ils
ayent leurs nombreux troupeaux dans leurs
stes prairies, ou qu'ils étalent, avec leurs fi-
ts, des légions de poissons sur leurs grèves sa-
onneuses, ils bénissent la Providence, et n'ima-
nent point de plus beaux jours ni de plus heu-
uses nuits.

HARMONIES SOLAIRES

DE SATURNE.

SATURNE, plus petit que Jupiter, est mille
plus gros que la terre. * Herschell vient de
couvrir qu'il tourne sur lui-même en dix he
douze minutes. Son inclinaison sur son orbit
également inconnue ; on l'a présumée de t
degrés, mais sans preuve. La chaleur du s
doit y être bien faible à une distance aussi
sidérable ; cependant on observe sur ses
hémisphères des bandes changeantes, comm
ceux de Jupiter, qui prouvent que l'été et l'
y règnent tour-à-tour. En effet, la nature
multiplié les réverbères en lui donnant sep
tellites, tous d'un diamètre aussi grand qu
lui de la terre. ** Voilà donc sept grandes l

* Son diamètre est de vingt-huit mille six cent une l
il est à trois cent millions cinq cent mille lieues du soleil
sa distance moyenne : il fait sa révolution annuelle autour
en vingt-neuf ans cent soixante-quatre jours sept heures
et une minutes.

** Le premier, c'est-à-dire celui qui en est le plus pr
est à quarante-deux mille neuf cents lieues, et tourne

ur son horizon. La plus voisine doit y apparaître
huit fois plus large que la nôtre sur la terre,
c'est-à-dire, avec une surface soixante-quatre
fois plus étendue. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux,
est un anneau qui environne Saturne :
il fut découvert par Galilée au commencement
du dernier siècle. Ce grand homme prit d'abord
les deux extrémités lumineuses pour deux satellites,
et il fut fort surpris, deux ans après, de
ne les plus revoir. Ce ne fut qu'en 1655 que
Huyghens découvrit que Saturne avait autour de
son équateur un anneau mince, plan, qui se soutenait
autour de son disque, comme un pont
sans piliers, ou plutôt comme un horizon au-

de Saturne en vingt-deux heures quarante minutes quarante-quatre secondes; le second, à cinquante-cinq mille lieues, tourne en un jour huit heures quarante minutes quarante-quatre secondes; le troisième, à soixante-huit mille lieues, en un jour vingt et une heures dix-huit minutes; le quatrième, à quatre-vingt-huit mille neuf cents lieues, en deux jours dix-sept heures quarante-quatre minutes; le cinquième, à cent vingt-trois mille huit cents lieues, en sept jours trois heures; le sixième, à deux cent quatre-vingt-six mille lieues, en quinze jours vingt-deux heures; et le septième, à huit cent vingt-neuf mille lieues, en soixante-dix-neuf jours vingt-deux heures. Les deux premiers viennent d'être découverts par Herschell. Huyghens avait aperçu d'abord le quatrième, et Cassini les autres. Ils circulent dans le plan de l'équateur de Saturne, et sont inclinés, sur son orbite, de trente degrés, excepté le septième, qui l'est de quinze dégrés.

tour d'un globe artificiel. Depuis le disque
Saturne jusqu'à la circonférence intérieure
son anneau, il y a neuf mille cinq cent tren
quatre lieues, et l'anneau a autant de larg
de sorte qu'il a deux cent quatre-vingt-dix-
mille huit cent huit lieues de circonférence e
rieure. Ce n'est pas tout, cet anneau est dou
c'est-à-dire formé de deux anneaux concen
ques. On l'avait déjà soupçonné par une pe
ombre circulaire qui le divise dans le mili
mais Herschell vient de s'en assurer; car
observé une étoile entre la séparation des
anneaux, qui lui ont, pour ainsi dire, serv
lunettes. Cet anneau est fort mince, comm
l'ai dit. Quand la planète a son équateur
ou moins élevé que notre rayon visuel,
voyons alors son anneau obliquement, et
apercevons ses deux anses brillantes, dont
térieur est obscur; quand au contraire l'an
est dans la direction de notre rayon visu
disparaît entièrement pour nous, à cause d
peu de largeur. Ce phénomène arrive tou
quinze ans, ou toutes les demi-années de Sat
c'est-à-dire à son équinoxe. Cet anneau pr
autour de Saturne le même effet qu'un c
de pétales autour du disque d'une fleur.
renvoie la lumière du soleil pour le féco
à l'exception que le cercle de la planète pr
ce même effet de deux côtés; car il éch

ar-à-tour deux hémisphères, et peut-être tous
deux à-la-fois. Lorsqu'il est dans la direc-
n de notre rayon visuel, ce qui arrive tous
- quinze ans, on distingue sur Saturne trois
ndes rembrunies, une au milieu de l'équateur,
les deux autres environ à quarante-cinq degrés
us loin, l'une dans l'hémisphère méridional,
l'autre dans le septentrional. On les vit toutes
s trois à-la-fois en 1715. Les astronomes sup-
osent qu'elles sont produites par l'ombre de
anneau de Saturne; mais il ne formerait pas
rois ombres à-la-fois. Celle du milieu est, selon
noi, un effet direct de la chaleur du soleil,
ui a fondu les glaces de l'équateur de Saturne,
ont la zone terrestre apparaît rembrunie,
omme il arrive en pareil cas dans Jupiter, qui
'a point d'anneau. Quant aux deux bandes supé-
ieure et inférieure, elles sont produites par la
ouble réflexion de l'anneau, qui agit à-la-fois
es deux côtés. Lorsqu'il est incliné vers le
oleil, et éclairé d'un seul côté, il doit jeter son
mbre hors de sa planète, dont il est éloigné
uffisamment. L'architecte de l'univers a réglé
'étendue de cette ombre, portée à quarante-cinq
legrés, comme les architectes de la terre, qui
léterminent celle de la perspective de leurs mo-
numents sous le même angle, et en font les
ombres égales à leur hauteur. Or, la distance de
'anneau de Saturne à son globe est précisément

égale à sa largeur; ce qui suffit pour qu
ombre ne tombe pas dessus la planète. Q
le soleil l'éclaire à quarante-cinq degrés e
dessus, sous un plus petit angle, l'ombr
l'anneau, qui a peu d'épaisseur, diminue,
disque rond de Saturne lui échappe en ren
sur lui-même. Si l'anneau de Saturne jetai
ombre sur un globe aussi éloigné du soleil,
y apparaîtrait blanche, et non obscure, pa
arc de quatre-vingt-dix degrés. Il arriverait a
ce que nous voyons sur notre terre, lorsq
neige la couvre pendant l'hiver : les ombres
corps y sont blanches, et les parties éclai
du soleil en sont brunes. On remarque sou
ces effets dans les arbres couverts de fri
exposés au soleil. Certainement l'anneau de
turne renvoie de la chaleur, et non des omb
sur le globe autour duquel il circule. Des p
losophes modernes, avec de simples mir
plans multipliés, ont rassemblé assez de ray
solaires pour porter l'incendie à plus de d
cents pas; ensuite ayant exposé la boule d
thermomètre aux rayons de la lune, sans d
par un vent du nord, ils ont prétendu
l'esprit-de-vin n'y éprouvait aucune chaleu
la vérité, d'autres expériences, faites sur l
poration rapide de l'eau exposée à la lur
de la lune, ont prouvé le contraire. D'aill
est-il vraisemblable que les petits miroirs d

siciens renvoient les rayons du soleil avec
partie de leur chaleur à une distance plus
centuple de leur diamètre, et que les ré-
bères célestes soient sans action? Celui de
ineau de Saturne, de plus de neuf mille
ı cents lieues de diamètre, en doit avoir
: très-forte, à une distance égale à sa lar-
.r.

.es flancs méridionaux d'une simple montagne
erbèrent la chaleur des rayons solaires quel-
fois sur tout son horizon. La nature a-t-elle
ns de sagacité que nos philosophes, ou fait-
, comme eux, quelquefois des expériences
vain? A quoi serviraient ces lunes nom-
uses, et cet anneau merveilleux, s'ils ne ren-
ıient qu'une lumière sans chaleur, sur une
ıète en congélation? Quoique l'anneau hori-
al de Saturne soit mince, il n'est pas plan
s sa surface, comme on l'avait d'abord sup-
é. Herschell y a découvert des ombres; et
t même par leur moyen qu'il s'est assuré
l tournait autour de Saturne, et dans le plan
son équateur, en dix heures dix-huit minutes,
st-à-dire, un peu plus vite que Jupiter sur
-même, et un peu moins vite que Saturne,
nt la rotation est de dix heures douze mi-
tes. Je conclus de ces ombres, qu'il a des mon-
gnes; et de la lumière éclatante qu'elles ren-
ient, qu'elles sont disposées et figurées en

réverbères, ainsi que nous le verrons en pa[rlant]
des montagnes de la lune.

Je crois de plus que cet anneau non-se[ule]ment jette son ombre hors de Saturne, q[uand]
le soleil l'éclaire en dessus ou en dessous; [mais]
qu'il n'en porte point du tout sur la pl[anète],
même quand il est éclairé horizontalemen[t. Je]
suppose, pour cet effet, que les deux b[andes]
qui le composent, ne sont pas tout-à-fait [dans]
le même plan, que l'extérieure est un pe[u plus]
élevée que l'intérieure, et que c'est cette [éléva]tion qui produit la petite ombre circula[ire que]
l'on aperçoit dans le milieu de l'annea[u. Par]
cette différence de plan, les rayons du [soleil]
passent horizontalement entre les deux b[andes]
et vont éclairer l'équateur de Saturne, c[omme]
les rayons visuels de l'astronome Herschel [y ont]
passé obliquement pour voir une étoile. [La lu]mière solaire, de plus, doit être réfrac[tée et]
divergée dans ce passage, par les montag[nes de]
ces deux bandes, disposées en réverbère[s, qui]
d'ailleurs peuvent avoir leur limbe int[érieur]
beaucoup plus mince que l'extérieur. Ce[rtaine]ment la nature n'a pas mis moins d'intell[igence]
dans la construction des planètes que dan[s celle]
des fleurs, où elle emploie une géomé[trie si]
sublime et si variée. Le double anneau [de Sa]turne ne lui a pas plus coûté que le doubl[e rang]
de pétales d'une marguerite; tous deux s[ont]

même usage, à réverbérer les rayons du
leil sur leur disque. La nature, qui semble
oir patronné la plupart des fleurs sur celui de
stre du jour, en leur donnant un petit hémi-
hère à leur centre et des rayons autour, semble
oir voulu modeler Saturne, avec son anneau
ses lunes, sur le soleil lui-même avec tout
n système planétaire. Comme le soleil a une
mosphère de lumière et sept planètes, dont la
ernière, Herschell, est à une distance double
e Saturne; Saturne a pareillement un anneau
mineux et sept satellites, dont le dernier est
une distance double du pénultième. Certaine-
ent des harmonies si merveilleuses ne peuvent
e rapporter à une aveugle attraction. Les sa-
ellites de Saturne, d'un diamètre à-peu-près
gal, sont à des distances de lui fort différentes;
es distances paraissent être dans des propor-
ions semblables à celles des planètes du soleil,
uoique celles-ci soient au contraire de gros-
eurs fort inégales. Il paraît que la nature a
oulu compenser Saturne, en lui donnant dans
es lunes une idée de nos planètes, dont la plu-
part lui sont invisibles, mais sur-tout en lui
rendant une partie des bienfaits de la lumière
du soleil, dont il est si éloigné. Il semble en-
core qu'elle ait voulu réunir dans la zone glaciale
céleste, tous les reflets de l'astre de la lumière,
par tant d'anneaux et de lunes qui la réflé-

chissent, comme elle les a répétés dans la ı
glaciale terrestre, par les parélies et les au
boréales. Mais leurs plus brillants effets ı
rien de comparable aux jours et aux nuit
Saturne. Si le soleil éclaire chacun de nos ı
pendant six mois, il échauffe tour-à-tour
de Saturne pendant quinze ans. Cette longu
tion, quoique faible, doit donner à leurs v
taux un développement bien supérieur à
qu'éprouvent les nôtres dans des étés fort co
mais rien n'égale la magnificence de leurs ı
et peut-être la douceur de leur tempéra
Quand les habitants d'un hémisphère sont
l'obscurité la plus profonde, un double an
lumineux, de plus de neuf mille cinq cents l
de largeur, apparaît sur leur horizon.
voient, de chaque hémisphère, à-peu-près
grandeur naturelle; car sa distance est ég
son étendue, et est la plus favorable pour
cevoir un objet dans toutes ses parties : d'ail
cet anneau s'incline vers eux de trente de
Malgré les ténèbres de la nuit, ils le disting
aussi aisément qu'un navigateur, qui côtoie
l'obscurité le rivage d'une île, en distingu
collines, les rivières et les montagnes lointa
éclairées par les rayons du soleil. Ainsi
voient, hors de leur globe, des mers
velles, de vastes continents, de longues ch
de montagnes, et toute la topographie

grand corps planétaire. Rien n'égale la beauté de ce superbe horizon, dont les monts et les eaux leur envoient de toutes parts des gerbes de lumière. Sept lunes qui le couronnent, s'élèvent au-dessus de lui avec autant d'éclat et de majesté. La plus voisine, qui en est à quarante-deux mille lieues, leur apparaît sept fois plus large que nous ne voyons notre lune, car elle est du diamètre de la terre; les autres vont en diminuant de grandeur jusqu'à la plus éloignée, qui, à plus de huit cent mille lieues de distance, leur apparaît encore de la moitié de notre lune, et toutes ensemble forment, sur un ciel étoilé, des perspectives ravissantes. Quand les rayons d'un soleil lointain ont allumé les atmosphères de ces magnifiques réverbères, mille et mille tableaux lumineux se peignent à-la-fois aux yeux des habitants de Saturne. Leurs jouissances sont incomparablement plus grandes que celles d'un amateur de tableaux, qui, dans un riche muséum de peinture, arrête d'abord ses regards sur celui d'un grand maître, et qui brûle d'impatience de voir les tableaux de la même main qui sont à la suite les uns des autres : le plaisir qui le charme s'accroît encore par celui qui l'attend. Cependant tous ces corps planétaires n'offrent point à leurs spectateurs des points de vue isolés et toujours permanents; ils voient le double anneau, de plus de neuf mille cinq cents lieues

de largeur, avec tous ses continents, toutes ses mers, toutes ses montagnes, ses îles et ses fleuves, et sa circonférence de plus de deux cent mille lieues, passer sous leurs yeux en dix heures de temps. Leur ravissement est mille fois plus grand que celui d'un homme qui, n'étant jamais sorti de son village, lit pour la première fois une relation de voyage à la mer du Sud, et qui, dans quelques heures, fait en esprit le tour du monde. Ils doivent voir sur les deux faces de leur anneau, des effets qui existent sur les deux hémisphères de notre globe, et que l'œil humain n'y peut saisir à-la-fois; ils doivent y voir encore deux atmosphères, l'une supérieure, l'autre inférieure, et des îles et des chaînes de montagnes adossées par leurs bases. S'ils ont un Herschell, ils doivent distinguer dans des terres si voisines, des rivières, des forêts, des troupeaux, des amants et des amantes opposés par leurs pieds, et qui se donnent les mains aux extrémités de leur anneau. S'ils ont un Montgolfier ou un Charles, ils peuvent s'y transporter dans les airs. La circonférence de notre terre, que nos vaisseaux parcourent si fréquemment, n'est guère moins étendue que la distance de leur globe à leur anneau, probablement enveloppés de la même atmosphère. Au mouvement circulaire de leur anneau, se joint celui de leurs sept lunes, qui, à des distances inégales, quoique de diamètres

ux, parcourent dans les cieux des cercles
ticuliers avec des vitesses différentes. Par une
vidence admirable, ces lunes ne circulent
nt dans le même plan, suivant les lois pré-
dues de l'attraction; mais leurs orbites parti-
ères sont plus ou moins inclinées sur l'équateur
Saturne, en sorte qu'elles ne s'éclipsent que
s leurs nœuds, c'est-à-dire dans les points
leurs orbites se croisent. Des bergers et des
gères qui dansent en rond autour d'un mai
ils ont planté, ou de jeunes garçons et de
nes filles qui sautent de joie autour d'une
nde meule de blé qu'ils ont moissonné, n'ont
nt des mouvements aussi variés et aussi gra-
ux que ces reines des nuits autour du globe
elles éclairent et qu'elles fécondent. Si les
ts de ces habitations célestes ont tant de
utés, leurs jours n'en ont pas moins. Leur
nière, composée à-la-fois des reflets argentés
tant de planètes et de la lumière dorée du
eil, est semblable à celle que cet astre répand
s nos forêts à travers les feuillages des arbres,
dis que quelques-uns de ses rayons pénètrent
s leur sein, brillent çà et là sur les troncs
ussus des arbres et au sein des eaux : ce sont
clairs de lunes entremêlés d'aurores. Leur
be, divisé en zones de terres et de mers,
nme celui de Jupiter, n'a point de montagnes
nt l'élévation puisse empêcher, par des om-

bres prolongées, l'action d'une lumière lointaine et horizontale; aussi il jette moins d'éclat que ses réverbères. Son territoire ne doit être couvert que de collines et de longues pelouses plantées de cèdres et de genévriers. C'est là que ses habitants paissent leurs troupeaux sur les rivages de leurs terres tranquilles; du sein de leur doux crépuscule, ils jouissent du spectacle brillant et toujours renouvelé qui les environne. La fable n'a rien imaginé d'aussi merveilleux que ce qu'a exécuté autour d'eux la nature. Ces tableaux de leur bonheur ne sont point produits par mon imagination, exaltée par le sentiment d'une Providence toute-puissante : je n'en offre ici qu'un misérable croquis, mais tracé avec une précision astronomique. Si Dieu a donné aux habitants de Saturne, reculés aux extrémités de notre univers, une image de son ensemble dans les planètes secondaires qui les environnent. que n'a-t-il donc pas fait pour les habitants immortels du soleil, placés au centre de nos mondes, et qui en aperçoivent le système planétaire tout entier? Eux seuls, aux sources de la vie, en ont toutes les jouissances, tandis que nous autres, faibles mortels, épars dans différents globes, n'en avons que des reflets.

HARMONIES SOLAIRES

D'HERSCHELL.

« Quand même on supposerait, dit Voltaire dans ses Éléments de la Philosophie de Newton, quelque autre planète que Saturne, qui ferait sa révolution autour du soleil, par exemple, à six cent millions de lieues de distance du centre universel de notre système, de quoi lui serviraient la lumière et la chaleur de cet astre, dans une distance où il ne paraîtrait pas plus grand que nous paraissent Jupiter ou Vénus ? J'ai supposé six cent millions de lieues de distance moyenne de ce prétendu corps au soleil, parce que, si cette distance était moindre, les planètes s'attireraient et s'embarrasseraient trop par leur gravitation réciproque. »

A la louange de Voltaire et de Newton, ou au moins du système de la gravitation, Herschell a découvert une nouvelle planète à six cent millions deux cent mille lieues de distance moyenne au soleil ; il l'a appelée l'Astre de Georges II, pour honorer la mémoire du roi d'Angleterre son bienfaiteur ; d'autres astro-

nomes l'ont nommée Uranus, mais la plupart lui ont donné le nom d'Herschell, et c'est avec grande justice. Chacun doit recueillir la gloire de ses travaux, et le nom d'un philosophe est encore plus digne du souvenir des hommes, que celui d'un roi ou d'un dieu de la fable.

La nature a donc placé la planète d'Herschell à plus de six cent cinquante millions de lieues du soleil, dans sa plus grande distance de cet astre. Sans doute elle participe à sa lumière et à sa chaleur, car la nature n'a rien fait en vain. Il est très-possible que le soleil paraisse plus grand que Jupiter ou Vénus sur l'horizon d'Herschell, si cette planète est environnée d'une grande atmosphère, comme il est vraisemblable. Elle a douze mille sept cent soixante lieues de diamètre, c'est-à-dire environ dix-huit fois plus de surface que la terre, et quatre-vingts fois plus de grosseur*

* Elle décrit son orbite annuelle autour du soleil dans quatre-vingt-trois ans cinquante-deux jours quatre heures dix minutes. Quant à sa révolution diurne, elle est inconnue. Herschell a observé un grand aplatissement sur ses pôles, peut-être parce que n'étant pas revêtus de glaces, et n'étant pas lumineux, ils cessent d'être visibles. Il lui a découvert six satellites, dont le premier et le plus proche fait sa révolution en cinq jours vingt et une heures vingt-cinq minutes; le deuxième, en huit jours dix-sept heures une minute dix-neuf secondes; le troisième, en dix jours vingt-trois heures quatre minutes; le quatrième, en treize jours onze heures cinq minutes une seconde; le cin-

Les distances des planètes au soleil se prouvent par la grandeur des angles sous lesquels elles l'aperçoivent, et réciproquement la grandeur de ces angles par les distances des planètes. Quoique cet astre ne paraisse pas plus grand sur l'horizon d'Herschell que Vénus sur celui de la terre, il peut allumer une forte chaleur dans sa vaste atmosphère, comme une étincelle, au moyen de l'air, allume un incendie. Son influence électrique doit y être bien grande, puisque ses rayons réfléchis ont encore assez de force pour revenir d'Herschell vers la terre, et se rendre sensibles à nos télescopes, et même à l'œil nu. Herschell, placé aux extrémités du système solaire, n'en aperçoit pas plus les planètes qu'il n'en est aperçu; mais il voit peut-être celles des systèmes voisins, qui en parcourent aussi les extrémités; il voit peut-être aussi les soleils loin-

quième, double de la distance du quatrième, en trente-huit jours une heure quarante-neuf minutes; et le sixième, quadruple de la distance du cinquième, en cent sept jours seize heures quarante minutes. Ces distances ne sont point marquées dans notre *Connaissance des Temps*, où l'on remarque, d'ailleurs, qu'il y a beaucoup d'obscurité et de doutes répandus à dessein sur les découvertes de ce grand homme. Quoi qu'il en soit, Herschell soupçonne à sa planète un double anneau pour l'éclairer, comme celui de Saturne. Il n'a pu découvrir le temps diurne. Un autre astronome vient d'y découvrir deux nouveaux satellites.

tains qui les éclairent, et dans son immense orbite, il compte ses saisons par des aurores étrangères; une vaste atmosphère doit les réfracter sur son horizon et en augmenter les effets: il a sans doute encore d'autres foyers de chaleur, sur lesquels nous sommes réduits à conjecturer. Mais ce n'est pas s'éloigner de la vraisemblance, de supposer que les continents d'Herschell sont par zones circulaires, parallèles à son équateur, et entremêlées de zones maritimes, comme celles de Jupiter et de Saturne; que ses terres, et surtout les polaires, au lieu d'être élevées en hautes montagnes, comme celles de Mercure et de Vénus, voisines du soleil; ou disposées en pentes douces comme celles de Jupiter et de Saturne, sont creusées, sur un plan uni, en vallées qui réverbèrent les rayons du soleil. Il faut au moins accorder à la nature autant d'industrie qu'aux Chinois, qui, sous le climat de Pékin, où les rivières gèlent tous les ans pendant six semaines, construisent des serres en forme de fossés, où ils font croître sans feu des primeurs pendant l'hiver. Le Créateur a placé des modèles de ces vallées chaudes au sein de la zone glaciale, comme il a placé des montagnes glaciales au milieu de la zone torride. Il est probable que la planète d'Herschell a des volcans sur ses rivages, qui en réchauffent le sol, comme le volcan de l'Hécla réchauffe le sol de l'Islande. Peut-être les mous-

es et les lichen qui décorent nos neiges de verdure, de pourpre et de fleurs, s'y élèvent à la hauteur des arbres, pendant des hivers de quarante-deux ans. Si de simples fougères de nos climats parviennent à la hauteur des palmiers dans notre zone torride, et si des mousses pendent comme de grandes draperies aux rameaux des sapins dans notre zone glaciale; celles-ci doivent former, vers les pôles d'Herschell, des forêts de laine et de soie. Les lichen qui tapissent nos rochers, et dont les semences mûrissent malgré les âpres vents du Nord, doivent offrir dans leurs urnes de corail des asyles aux oiseaux, et peut-être même à des bergères. Des poissons cétacées, comme des baleines, et des amphibies, tels que les chevaux marins, qui se plaisent au milieu des glaces flottantes, s'y engraissent sans doute dans le vastes mers, et y sont d'une grosseur prodigieuse : ils fournissent à ses habitants les huiles nécessaires à leurs lampes et à leurs foyers. Nous n'en devons pas douter, puisque c'est en partie les huiles décomposées des poissons, que l'Océan forme sur la terre les bitumes de ses eaux, et entretient tant de volcans qui brûlent sur ses rivages.

Il est probable que la nature leur a donné, comme à nos Lapons, pour compagnons de leur vie, des animaux de l'espèce du renne, qui ne paît que la mousse, et qui réunit à-la-fois en lui

la toison de la brebis, le lait de la vache, la f
du cheval, la patience de l'âne et la légèret
cerf. Ils ont sans doute aussi le chien fidèle,
s'attache par-tout aux destinées de l'hom
même les plus malheureuses, et que l'on tro
errant avec les Patagons sur les rivages dés
du cap Horn. Mais la nature n'a point aband
une planète entière à la rigueur des hivers
l'intempérie des éléments. Si des glaces couv
une grande partie d'Herschell; si des vol
flambent et détonnent au milieu de ses mers
habitants, réfugiés dans leurs vallées méri
nales, voient paître tranquillement autour d
leurs troupeaux. Une nuit et un hiver de
rante-deux ans viennent-ils régner sur leu
misphère, les reflets des neiges voisines, le
qui brûlent au sein des eaux, les clartés de
lunes, les aurores lointaines du soleil, les
ronnent encore d'une douce lumière. Rasse
en familles avec leurs rennes et leurs chie
tour du même foyer, dans des grottes ta
de mousse, l'épouse y réchauffe l'époux, l
le frère, la sœur la sœur, l'enfant le vi
Là, ils chantent sans doute les douces affe
qui les rassemblent. Ils n'ont point de th
point de bibliothèques, point de monume
leur rappellent le souvenir des conquérants
religions qui les ont subjugués; l'histo
cherche point dans leurs crimes la matière

ands tableaux, mais la poésie et la musique en ouvent d'inépuisables dans leurs vertus. Ils vi-nt comme ces Hyperboréens auxquels les an-ens Grecs envoyaient, chaque année, de l'île Délos, des présents, comme des hommages s à l'innocence de leur vie. Leurs mœurs sont mblables à celles de nos Lapons, qui chantent r leurs tambours leurs affections, jusqu'à ce 'ils aient conquis un ami; et leurs déplaisirs, squ'à ce qu'ils aient ramené à eux un ennemi. s vous ressemblent, bons et pauvres Finlan-ais, chez lesquels j'ai trouvé encore des traces e ces vertus philanthropiques et de ces mœurs ospitalières. Dans l'enfance de la raison, ils ont onservé l'innocence; ils n'ont jamais calomnié urs semblables, ni versé leur sang pour le hoix d'un système politique. Unis entre eux par s plus doux liens, ils vivent tranquilles, et ils eurent en paix; ils n'honorent point un Dieu it par la main des hommes, mais ils adorent Auteur de la nature dans la nature même; et si, lacés dans les limbes d'un de ses mondes, ils ouvaient l'y méconnaître, ils en retrouveraient ncore le sentiment dans leur propre cœur, par elui de leur félicité.*

* Piazzi et Olberts ont découvert depuis peu deux planètes ouvelles : Herschell leur a donné le nom d'*astéroïdes*, parce u'elles ont quelque ressemblance avec les petites étoiles.

HARMONIES SOLAIRES

PLANÉTAIRES.

Quoique je n'aie donné qu'un bien faible ap
des harmonies du soleil dans les planètes, i
aisé de voir que ce n'est ni sa force centri
ni sa force centrifuge qui les ont dispersées
l'ordre où elles sont. Si cela était, les
grosses seraient ou les plus voisines de lui
les plus éloignées, ainsi que je l'ai observé:
seraient rangées autour de lui à des dist
proportionnées à leurs diamètres : or c'est c
n'est pas. Herschell en est bien plus éloign
la terre, quoiqu'il soit plus de soixante-q
fois plus gros; et Vénus en est plus près, qu
de même grosseur à-peu-près que notre pl
En vain leur suppose-t-on des densités
rentes: elles devraient au moins être t
dans le plan de son équateur : leurs orbite
contraire, sont inclinées sur lui du même
sous différents angles;* de sorte que ces

* L'orbite de Mercure est de quatorze degrés vingt mi
celle de Vénus, de dix degrés quarante-trois minutes vi

-tes ne s'éclipsent que dans leurs nœuds, c'est-à-dire, aux points où leurs orbites se croisent. Sans cette disposition admirable, elles se fussent éclipsées fréquemment, et les plus voisines du soleil eussent enlevé la lumière aux plus éloignées. Il n'en est pas ainsi de l'inclinaison des orbites des satellites, par rapport à leurs planètes. Tous ceux d'une planète sont sur le même plan, et ont la même inclinaison sur son équateur.* Comme ces planètes secondaires ne reçoivent pas la lumière de leurs planètes principales, et qu'au contraire elles leur renvoient celle du soleil, elles ne se nuisent pas les unes les autres dans le même plan : elles y sont placées comme des miroirs qui réverbèrent tous ensemble vers les mêmes foyers. Certainement l'attraction n'a pas réglé ces convenances, puisqu'elles paraissent contraires à ses lois; car les inclinaisons des orbites sont variées dans les

-condes; de la terre, de sept degrés vingt minutes; de Mars, de neuf degrés onze minutes; de Jupiter, de huit degrés trente-neuf minutes dix secondes; de Saturne, de neuf degrés cinquante minutes vingt secondes; d'Herschell, de huit degrés six minutes vingt-cinq secondes.

* Les orbites des satellites de Jupiter y sont inclinées de trois degrés dix-huit minutes environ; ceux de Saturne, ainsi que son anneau, de trente degrés; ceux d'Herschell, de quatre-vingt-dix degrés. Il faut en excepter l'inclinaison de l'orbite du septième satellite de Saturne, qui n'est que de quinze degrés.

planètes, par rapport au soleil; et elles sont,
rapport à chaque planète, égales dans leurs
tellites, qui d'ailleurs en sont à des distances
différentes. Effectivement, comment conce
que des planètes, dont les masses et les dista
sont si inégales, et dont les mouvements
si réguliers, n'obéissent qu'aux lois unifor
de l'attraction? Comment imaginer que
justement lorsqu'elles sont le plus voisine
soleil, et qu'il les attire le plus fortement, qu
s'en éloignent avec plus de vitesse? Quel
tradictoire effet de la force centripète!
ferait donc de plus la force centrifuge? (
ment concevoir que la première se change
à-coup dans la seconde, précisément quan
est parvenue à son plus haut degré? Com
a-t-on pu appliquer cette théorie aux com
tant de fois prédites en vain? J'aimerais a
croire qu'un vaisseau qui vogue à pleines
sur l'Océan, est attiré aux Indes par une
centripète, qui le repousse ensuite vers l'E
au moment où il est près d'échouer sur
rivages. J'admets que l'attraction existe
toutes les parties de la matière, qu'elle é
du soleil, et qu'elle attire à lui tout ce qui
dans l'océan immense de ses rayons; je co
ses effets comme ceux du courant généra
mers, qui, partant d'un des pôles de la t
pousse vers son équateur tous les corps

gent à leur surface, et qui les ramène vers
même pôle par des contre-courants latéraux.
ais comme il y a dans un vaisseau un pilote
i en dirige la route, n'y a-t-il pas aussi dans
aque astre un être intelligent qui en dirige
cours? N'y aurait-il pas un pilote céleste qui,
algré le voisinage des autres corps planétaires
i l'attirent, et sa force prodigieuse qui le pré-
pite sur le soleil, dirige toujours son orbite
tour de lui dans des temps et des espaces
guliers? Il y a sans doute dans ces corps
lestes, des ames qui disposent de leurs aimants,
mme il y en a dans le corps des animaux
rrestres, qui disposent de leurs passions, et
i en ont l'instinct et la conscience. Un simple
quillage est formé d'une matière crétacée, dis-
sée par couches concentriques, et parsemée à
surface de tubercules et de sillons, comme la
rre. Il est souvent couvert de plantes marines
i y végètent, et de petits animaux qui les
bitent. Il est semblable à un petit monde;
pendant il renferme un animal intelligent, qui
yage dans l'Océan avec ses forêts et ses habi-
nts, va, vient, circule, et passe souvent d'une
ne dans l'autre, en réglant sa route sur le
leil ou sur la lune. Que dis-je! tout est rempli
r notre globe d'êtres animés : l'air, les eaux,
terre, l'épiderme d'une feuille. Un rotifère,
bitant des toits, semblable à un grain de

poussière, aurait une ame qu'il peut conser
des siècles dans une gouttière, sans nourri
malgré l'excès du chaud et du froid : et il n'y
en aurait pas une dans le globe immense de
planète! il n'y en aurait pas dans le soleil, qui
donne à tous les animaux de la terre le mou-
vement et la vie! Quoi! lorsque, la nuit, je
jette un coup-d'œil sur les astres innombrables
du firmament, et que, confondu dans mon néant,
j'entrevois leurs distances inappréciables, leurs
grandeurs immenses, leurs durées éternelles : je
croirais alors que moi qui ne me suis rien
donné, moi dont la vie est moins robuste que
celle d'un rotifère, moi qui ne puis rien savoir
que par le secours de mes semblables, moi qui
ai tout reçu : je croirais, dis-je, que moi seul ai
une ame intelligente, à l'exclusion des objets que
je contemple! Je croirais que ces corps immenses
sont les jouets éternels d'une force aveugle, qui
les attire toujours sans jamais les réunir, et qui
les repousse sans cesse sans jamais les séparer!
Si un de ces animalcules lumineux, dont l'Océan
est imprégné dans la zone torride, était capable
d'une certaine étendue de jugement, et que
bouleversé par la proue d'un vaisseau qui vogue
la nuit au milieu des légions innombrables de
ses semblables, il en conclût que nos flottes
sont des masses obscures et inanimées, empor-
tées par d'aveugles courants, il raisonnerait plus

nséquemment que l'astronome, qui sait que
:s milliards d'ames sont disséminées sur la terre
ı'il foule aux pieds, et qui affirmerait qu'il n'y
ı a pas une seule dans les cieux. Pour moi,
crois certainement qu'il y a dans chaque pla-
·te un génie qui en règle les mouvements, et
ıquel il a été donné de voir l'ensemble de nos
ondes, qu'à peine l'homme peut entrevoir. Je
'ois que, s'il m'a été permis d'apercevoir ces
ondes à l'aide de leur lumière, il a été donné
ceux qui les gouvernent, d'influer sur moi et
: pénétrer dans mon cœur, à la faveur de cette
ême lumière dont ils disposent; enfin, je crois
ı'ils sont les témoins de mes actions, comme
; en sont les flambeaux. Je ne suis point surpris
ıe parmi des peuples corrompus, il y ait des
ımmes qui refusent une ame à la nature en-
ère, lorsqu'ils méconnaissent celle qu'ils ont
çue, et qu'ils ont dépravée. Mais parmi tous
:ux qui sont restés fidèles à ses lois, il n'y en a
ıs un qui n'ait placé, ou un génie, ou un ange,
ı une divinité, dans chaque astre. Quel est
ıomme de mer qui, la nuit, au sein d'une
mpête, ne sent pas renaître l'espérance dans
ın cœur quand il voit apparaître sur les flots
ıstre de Vénus? Quel est l'infortuné, que le
ıagrin tourmente par de longues insomnies,
ıi ne se sent pas consolé quand, au sein des
nèbres, son humble réduit est éclairé tout-à-

coup par les rayons de la lune nouvelle? Je vous prends à témoin de ces influences célestes, peuples hyperboréens : quels sentiments religieux n'éprouvez-vous pas lorsque, après une nuit de plusieurs mois, l'aurore vient répandre ses couleurs de rose sur les neiges de vos régions! Il vous semble alors que l'espérance et la joie descendent des cieux avec la lumière, pour consoler les malheureux mortels.

Les planètes sont liées entre elles par des rapports entrevus dès la plus haute antiquité, mais méconnus des modernes, qui n'en admettent que les attractions réciproques.

Il est très-remarquable que le cours des années planétaires semble offrir des rapports marqués avec les époques principales de la vie humaine, comme si l'homme, ou un être semblable à l'homme, devait être l'objet de toutes les harmonies dont le soleil est le premier moteur, sans parler de celles de l'astre des jours et de celui des nuits, qui les règlent. Quand l'astre des jours a déterminé l'âge de la puberté de l'homme par un certain nombre de révolutions annuelles, qu'on peut fixer à douze ans pour les mâles, dans la zone torride; et que l'astre des nuits, de son côté, a préparé dans les filles la conception par les révolutions périodiques de ses mois, et l'enfantement par neuf de ses révolutions, qui embrassent le cours du soleil depuis

son départ du solstice d'hiver, où il commence à réchauffer notre hémisphère, jusqu'à ce qu'il l'ait couvert de fruits et qu'il soit retourné à l'équateur : l'homme alors paraît à la lumière. Les phases de sa vie sur la terre semblent se régler sur celles que les planètes ont avec le soleil dans les cieux. Au bout d'une année de Mercure, c'est-à-dire à trois mois, il commence à jouir de la vue et à juger des distances ; à sept mois et demi, après une année de Vénus, à sourire à sa mère ; à une année de la terre, à la parcourir, c'est-à-dire à marcher : c'est alors qu'il commence aussi à goûter de ses fruits, à l'époque de la pousse de ses premières dents. Après une révolution de Mars, qui est de près de deux années, il commence à parler ; celle de Jupiter, qui est de douze ans, lui amène la puberté ; celle de Saturne, de près de trente ans, la virilité ; et celle d'Herschell, de quatre-vingt-trois ans, la vieillesse et la décrépitude. Les hommes, seuls de tous les êtres, naissent en tout temps et en tous lieux ; ils éprouvent les influences des astres suivant les époques de leur naissance, comme les rivages de la mer éprouvent ses flux et reflux suivant leurs différentes latitudes, quoique les courants qui les produisent partent le même jour du même pôle. Mais je ne doute pas que les végétaux et les animaux, dont les genres sont déterminés à certaines zones, ne soient soumis

tous à-la-fois à quelques-unes de ces phases planétaires. C'est ce que confirment les époques diverses et précises de leur naissance, de leurs amours, de la portée de leurs petits, de leurs émigrations, et de la durée de leur vie. Nous en avons indiqué quelques-unes des plus connues dans le cours de ces harmonies. Le soleil en est le premier moteur. Semblable à l'Apollon de la Fable, il tire avec son archet d'or, formé de rayons de lumière, des harmonies innombrables de tout ce qui l'environne : les planètes qui tournent autour de lui sont les cordes de sa lyre. Si nous habitions son globe fortuné, nous connaîtrions toutes ces merveilles et une infinité d'autres. Est-il vraisemblable que l'astre du jour soit revêtu d'une sphère entière de lumière, et, comme s'il n'en avait qu'une auréole, qu'il n'influe que sur quelques planètes qui sont dans le plan de son équateur? Ses pôles si brillants n'échauffent-ils pas encore des mondes latéraux qui nous sont inconnus? Les comètes semblent circuler autour de lui sur des plans différents de son système planétaire.

Quels astres merveilleux, si toutefois ce sont des astres, que ces corps lumineux à longues queues qui traversent les aires des planètes sans déranger leur cours, et emploient des siècles à s'approcher et à s'éloigner du soleil! Il y en a qui apparaissent nébuleuses, et formées de plu-

sieurs noyaux semblables à ces glaces flottantes qui descendent de nos pôles vers la zone torride. D'autres, observées par la sœur d'Herschell, transparentes, sans opacité, et peut-être impalpables, paraissent des amas de feu électrique. La nature emploierait-elle pour rafraîchir la zone torride de la sphère solaire, et pour en réchauffer la zone glaciale, des moyens semblables à ceux qu'elle emploie dans les zones du globe terrestre, des courants d'un fluide tour-à-tour en congélation et en fusion, des atmosphères chaudes et froides, des douches et des glaces flottantes? L'immense océan de la lumière aurait-il ses flux et reflux comme notre petit Océan terrestre? Que dis-je? les rayons du soleil se perdent-ils en vain dans ces espaces infinis où les planètes sont à peine aperçues? Leur matière si vivifiante, recueillie avec tant de soin par des lunes et par des anneaux planétaires, par des océans et des fleuves qui la font circuler, par les pétales des fleurs, par les yeux des animaux, par leur sang, va-t-elle s'anéantir dans les régions éthérées? La gerbe de lumière qui part du soleil et vient en sept minutes et demie échauffer notre globe, va-t-elle se perdre pour toujours dans le firmament, au moment même qu'elle touche notre horizon? Un petit ruisseau qui s'échappe sous la roue du moulin qu'il fait mouvoir, va ensuite arroser des prairies; il nourrit dans son

sein une multitude d'êtres vivants. Il n'y a pas une seule de ses gouttes d'inutile, soit qu'il s'évapore dans l'air, soit qu'il se perde dans la terre, soit qu'il soit absorbé par une rivière où il se jette: et l'océan de la lumière, qui vivifie toutes choses, n'échaufferait-il que quelques petites planètes à des centaines de millions de lieues les unes des autres? Ne baigne-t-il, dans son sein, que quelques îles flottantes, et n'est-il pas ordonné à quelques continents dont il environne les rivages? Ne nourrit-il pas quelques espèces d'êtres vivants, incorruptibles, indivisibles, et d'une nature semblable à la sienne? Si on peut comparer des êtres bornés à ceux qui n'ont point de bornes, une goutte d'eau, qui doit sa fluidité au soleil, est remplie d'animalcules. Nos mers, imbibées de sa lumière, paraissent, dans nos nuits d'été, et en toute saison entre les tropiques, tout étincelantes de petits corps lumineux qui s'agitent dans tous les sens. Pour moi, j'ai vu, dans nos jours d'été, un phénomène semblable dans l'air de notre atmosphère. Couché sur l'herbe, les yeux fixés sur le ciel azuré, j'ai aperçu souvent de petits cercles blancs, les uns simples, les autres doubles, avec un centre obscur, se mouvoir rapidement à droite et à gauche, en haut et en bas, tandis que quelques-uns restaient immobiles et comme stationnaires. Je ne mets point ces témoignages de mes faibles télescopes na-

turels, en parallèle avec ceux des télescopes d'Herschell : les siens découvrent des mondes, et les miens des globules. Peut-être est-ce une illusion de ma vue, comme me l'ont assuré quelques physiciens ; mais enfin je rapporte ce que j'ai éprouvé. L'existence de ces globules mouvants est aussi certaine pour moi, que celle des satellites d'Herschell, invisibles à tous les hommes, est évidente aux yeux des astronomes. D'ailleurs, pourquoi notre océan d'air n'aurait-il pas ses animalcules, comme notre Océan d'eau? Pourquoi la lumière, qui leur donne leur couleur, leur fluidité, leur mouvement, leur température, n'aurait-elle pas, non-seulement ses globules, mais des habitants d'une nature céleste semblable à la sienne? Jamais le sublime Newton, qui a si bien analysé les rayons du soleil, n'a osé leur donner le nom de matière. En effet, ils ne sont point, comme elle, divisibles et corruptibles. On ne peut point les renfermer dans des vases, comme l'air ou comme l'eau; ils traversent les tempêtes sans en être ébranlés, et la profondeur des mers sans s'éteindre. L'astre qui nous les envoie, réunit sans doute bien d'autres propriétés inconnues, qu'il verse sur les mondes avec les flots de sa lumière. La décomposition de sa chaleur donne peut-être les formes aux objets, et celle de son attraction leurs mouvements, comme celle de sa lumière leurs couleurs.

Au moins toutes les combinaisons de la forme de ses lignes, de ses angles, de ses courbes, renfermées virtuellement dans une sphère terrestre et morte, peuvent sortir actuellement d'une sphère céleste et vivante.

HARMONIES SOLAIRES

SIDÉRALES.

Le soleil nous paraîtrait le dieu de l'univers, s'il n'y avait pas d'étoiles; mais, avec tous ses mondes roulants, il n'est lui-même, dans le ciel, qu'un point lumineux. Les étoiles sont des astres infiniment éloignés, et d'une grandeur immense. Herschell, qui est à plus de six cent millions de lieues de nous, les éclipse; et le télescope de son astronome, qui grossit quatre mille fois sa grandeur apparente, et nous découvre ses lunes, diminue celle des étoiles, et ne les laisse voir que comme un point, en les dépouillant de leur lumière divergente, et de leur scintillation trompeuse. Cet instrument donne à peine aux étoiles les plus brillantes un diamètre de quelques secondes. C'est d'après ce petit angle que Cassini a évalué la distance de l'étoile appelée Syrius à la terre, à quarante-trois mille sept cents fois la distance de la terre au soleil, c'est-à-dire, un billion quatre cent quatre-vingt-dix-sept milliards neuf cent dix millions de lieues; et sa largeur à

trente-trois millions de lieues de diamètre
sorte que son globe remplirait tout l'espace
est entre la terre et le soleil. Il s'ensuit d
que Syrius est près d'un million de fois
gros que notre soleil, qui est lui-même
d'un million de fois plus gros que la terr
les planètes éclairées par Syrius sont, par
port à lui, dans les mêmes proportions que c
qui circulent autour de notre soleil, elles doi
être un million de fois plus grosses; il doit
y en avoir un bien plus grand nombre : la
éloignée doit décrire autour de lui une orbi
plusieurs centaines de milliards de lieues
année doit être une longue suite de siècles
sans doute la vie a des proportions qui
sont inconnues; mais quoique notre pens
puisse pénétrer dans ces nouveaux mod
l'existence, nous sentons que les étoiles n
à de si énormes distances les unes des a
qu'afin que leurs planètes aient assez d'
pour circuler autour d'elles. La planète
chell, qui n'aperçoit qu'à peine quelque
de celles de notre monde, en est bien d
magée en voyant circuler dans son voi
celles des mondes limitrophes. Elle voit l
chell de Syrius plus gros que notre soleil.
que le nôtre soit un million de fois plu
que la terre, il n'est, par rapport à cel
Syrius, que ce qu'une petite pirogue est à l

un vaisseau de guerre. Quoiqu'il n'ait que deux lunes, et qu'il soit très-éloigné de son soleil, quand il voit paraître sur son horizon cette grosse planète étrangère avec de nouveaux satellites; quand il la voit dans la tangente de son orbite, naviguer avec lui côte à côte au sein des mers éthérées, le couvrant des reflets d'un soleil un million de fois plus brillant : alors il n'envie plus à Saturne ses sept lunes et son double anneau. S'il entrevoit à peine le système de son monde, il aperçoit l'axe des mondes voisins. Dans son année de quatre-vingt-trois ans, et dans son orbite de trois milliards huit cent millions de lieues, s'il ne compte pas ses saisons, comme les planètes ses sœurs, par leurs levers mutuels, il les compte par les aurores de nouveaux soleils. Ainsi ses habitants, aux extrémités de notre monde, ne sont point abandonnés par l'Auteur de la nature, et ils reconnaissent la providence à ses compensations.

Il est très-vraisemblable que chaque étoile a des planètes soumises à son attraction; il est évident que cette attraction n'existe point entre les étoiles même, et que par conséquent elle n'est point une qualité inhérente à la matière, et une loi universelle de la nature. Les étoiles, pour la plupart, sont immobiles, et c'est cette immobilité qui leur a fait donner le nom de fixes, par rapport à nos corps planétaires, qui

sont toujours en mouvement. Il est vrai
plusieurs d'entre elles ont des mouvements|
ticuliers; il y en a une qui décrit un cercl
deux degrés et demi de diamètre : notre sol
dit-on, en décrit aussi un en tournant sur
même en vingt-cinq jours. Il y a une chose t
remarquable dans la lumière des étoiles; (
de plusieurs va en croissant et en dimin
Cette période est de trois jours dans une é
d'Argo, de cinq dans une de Céphée, de
dans une de la Lyre, de cent dans une d'
tinoüs, de soixante dans une d'Hercule, de t
cent trente et un dans une de la Baleine, de t
cent quatre-vingt-quatorze dans la changea
de l'Hydre, de quatre-vingt-dix-sept dans
changeante du Cygne. On en compte envi
cent quarante qui ont disparu tout-à-fait. Une
sept Pléiades s'évanouit à l'époque de la
truction de Troie. L'ingénieux et sensible O
dit qu'elle fut si touchée du sort de cette
heureuse ville, qu'elle se couvrit le visage d
mains. Mais si une étoile se cachait à ch
crime de la terre, le ciel n'en aurait bi
plus. Il en paraît de temps en temps de
velles. En 1572, on en vit une de la gran
de Vénus dans Cassiopée, et on ne l'a plus
depuis 1574. L'étoile de la Baleine n'est v
que quatre mois et demi, elle reparaît au
de onze mois; celle du Cygne au bout de t

celle de l'Hydre au bout de deux ans : celle-ci
ille pendant quatre mois. On suppose que
ites ces variations viennent de ce qu'elles ont
côté plus lumineux que l'autre, qui quelque-
is est ténébreux, et que, dans leur rotation
r elles-mêmes, elles nous montrent tantôt l'un
tantôt l'autre. Pour moi, si j'ose dire ma
nsée, je crois que la lumière, cet élément
este, est la vie des astres; qu'il forme un
ean immense dont les constellations sont les
hipels, et les soleils des îles qu'il baigne par
flux et reflux éternels; et qu'il aboutit à des
tinents où la Divinité, dont la lumière n'est
l'ombre, réside dans son essence et dans
te sa splendeur. Peut-être les étoiles errantes
sont-elles que des planètes étrangères à notre
eil, qui se trouvent éloignées du centre de
rs systèmes, et qui apparaissent dans le nôtre
and elles sont à l'extrémité limitrophe de leurs
ites; peut-être aussi sont-ce de vraies étoiles,
se meuvent par des lois qui nous sont incon-
es. Mais si elles s'attiraient réciproquement,
mouvement d'une seule les dérangerait toutes;
voûte céleste s'écroulerait, si les voussoirs
étaient mobiles. Dans ce nombre infini d'étoiles
i s'attireraient mutuellement, il y en aurait
i se joindraient et s'amalgameraient ensemble;
en verrait au moins quelques-unes de dou-
es : celles qui le paraissent, et auxquelles on

en a donné le nom, se montrent séparées
le télescope.

Cependant ces étoiles, éloignées les unes
autres à des distances auxquelles ne peut at
dre l'arithmétique des hommes, sont liées e
elles; elles sont ordonnées sur différents pl
qui s'enfoncent dans la profondeur du fir
ment. Les plus apparentes s'appellent étoile
la première grandeur, et l'on place dans la
tième grandeur celles qui sont près d'écha
à notre vue. Elles nous paraissent diverse
groupées. Les unes sont sur la même li
comme celles de la ceinture d'Orion, vulg
ment appelées les Trois-Rois, qui brillen
même éclat; d'autres ne composent qu'une gr
lumineuse, comme celles de la Poussin
D'autres, encore moins distinctes, forment
leur multitude innombrable, des nuages l
comme ceux de Magellan près du pôle su
sur-tout cette longue bande blanche et ir
lière qui entoure le firmament dans sa circ
rence. Tous ces espaces blancs et lumineu
ferment des millions d'étoiles que l'on dist
au télescope. Les anciens ont divisé ces
rentes régions du ciel en constellations.
comptaient environ soixante-trois; mais
de La Caille y en a ajouté quatorze, qu'il
formées dans l'hémisphère austral, où il
découvert neuf mille quatre cent cinquante e

nouvelles. Les anciens, après avoir assemblé ces constellations suivant leur fantaisie, leur donnèrent des noms aussi absurdes que leurs figures, avec lesquelles elles n'ont d'ailleurs aucune ressemblance. Ils appelèrent constellation de l'Ourse les sept étoiles voisines du pôle de la terre, et qui ne ressemblent pas plus à cet animal qu'au Chariot du roi David, dont le peuple leur fait porter le nom. Les Indiens, qui conçoivent l'univers fait comme un œuf, regardent la bande lumineuse qui semble le partager en deux, comme une fracture qu'y a faite le Mauvais Principe. Les Grecs, qui ramenaient tout aux divinités de leur pays, imaginèrent que c'était le lait que Junon répandit en allaitant Hercule. L'abbé de La Caille est, je crois, le premier qui ait placé dans les cieux les images des objets utiles aux hommes, en consacrant aux arts ses nouvelles constellations. Il les a nommées l'Atelier du sculpteur, le Fourneau chimique, l'Horloge à pendule, le Burin du graveur, la Boussole, le Télescope, etc. Cette idée était digne de la vertu de cet astronome laborieux; mais il n'y a pas d'apparence que ces dénominations intéressent jamais les peuples, ni même les artistes, qui d'ailleurs ne peuvent trouver dans ces figures aucune ressemblance avec leurs instruments. Ne vaudrait-il pas mieux donner aux constellations et à leurs étoiles les noms des bienfaiteurs du

genre humain ? Ces monuments célestes ne se-
raient pas exposés à être renversés par l'envie ;
ils brilleraient aux yeux de toutes les nations,
et réveilleraient peut-être dans leur âme les
sentiments d'humanité qui devraient les réunir.
Quel politique forcené, quel égoïste voluptueux,
ne serait pas touché d'un sentiment de bien-
faisance pour tous les hommes, quand il verrait
luire sur son toit l'astre de Confucius, ou celui
de Fénélon ?

Bien des gens croient avoir dans le ciel cha-
cun leur étoile, qui préside à leur naissance, et
les rend heureux ou misérables pour toute leur
vie. Elles les rendraient peut-être bons, si elles
présidaient à des vertus. Chacune d'elles paraît
par son immensité, son éclat et sa durée, un
temple qui leur est élevé par la nature. La con-
truction de ces monuments n'a point à craindre,
comme les nôtres, le mauvais choix d'un em-
placement, le défaut de finances, la malédiction
des peuples qu'on accable d'impôts, l'impéritie
des architectes, les injures du temps, et sur-tout
celles des factions, encore plus cruelles. La terre
trouverait, à la gloire et au bonheur de ses
habitants, des dépenses toutes faites par les cieux ;
il y aurait place pour tous les noms dans cet
immense élysée. Herschell dit qu'il y a un si
grand nombre d'étoiles, que dans quelque en-
droit du ciel qu'il ait braqué son télescope, il

en a vu le champ tout parsemé. Il en a compté cent cinquante-huit mille dans un espace de la Voie Lactée de quinze minutes, pendant trois quarts d'heure de révolution. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un astronome moderne, de la secte des matérialistes, affirme qu'ayant observé, pendant un quart d'heure, la révolution d'une zone de deux degrés de largeur dans la cuisse d'Ophicius, il n'y en a pas vu une seule. Ne serait-ce point parce qu'il n'est pas donné aux athées de faire des découvertes dans aucun genre? La lumière, dit Platon, est l'ombre de la Divinité : quand on a étouffé le sentiment de Dieu dans son cœur, on en doit perdre la trace dans les cieux. Parmi les cent cinquante-huit mille étoiles qu'Herschell a observées à-la-fois, il en a vu çà et là un très-grand nombre de groupées deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, cinq à cinq, et même six à six. Elles ne sont point sur le même plan, mais à la suite les unes des autres, comme si on les avait mises en perspective : elles sont à des distances incalculables. Un philosophe anglais dit qu'il y en a de si éloignées, que leur lumière, qui parcourt plus de quatre millions de lieues par minute, n'a pas encore eu le temps, depuis la création, de parvenir jusqu'à nous. Cette pensée paraît une hyperbole; mais les imaginations des hommes n'en peuvent enfanter d'assez exagérées pour

atteindre à l'immensité de la nature. Ne croyons pas pouvoir nous former une idée de son ensemble. Quelque admirables que soient des soleils innombrables, entourés de leurs systèmes planétaires, ne pensons pas que l'univers entier en soit rempli, comme une ruche l'est d'alvéoles qui se touchent par leurs côtés, ainsi que l'imaginait Descartes avec ses tourbillons, et comme ils semblent s'offrir à notre vue. Les astres ne sont peut-être que la plus petite modification de l'existence. Il y a sans doute ailleurs d'autres matériaux, d'autres combinaisons, d'autres lois, d'autres résultats; il n'est pas vraisemblable que l'Auteur de la nature, qui a créé avec une intelligence infinie une multitude d'êtres organisés, sur des millions de plans différents, pour peupler le globule de la terre si borné, ait répété toujours la même idée sidérale dans l'immensité d'un espace sans bornes. Nous ne sommes point en place ici-bas pour juger l'univers, nous petits êtres de six pieds, haletant sans cesse après mille besoins, avec un souffle de vie. Son plan est hors de notre vue et de notre conception; la mort seule peut nous en montrer la réalité, comme la nuit, qui est l'image de la mort, nous en découvre quelques aperçus dans les étoiles. Des astronomes, sans doute pour nous faire honneur, soupçonnent que notre soleil fait partie de la constellation d'Hercule; mais les

étoiles qui se montrent avec quelque éclat, sont plus considérables ; témoin Syrius, qui est un million de fois plus gros. Je suis bien plutôt porté à croire le soleil une des étoiles innombrables qui nous apparaissent comme des grains de sable dans la Voie Lactée, d'autant que cette voie nous entoure au zénith et au nadir ; mais quelque part que nous soyons, nous n'apercevons que quelques îles et quelques archipels de cet océan céleste. Nous sommes si loin des plus voisines, que notre navigation de plus de cent quatre-vingt-dix millions de lieues par an ne change rien à leur position. Quoique notre globe coure avec plus de vitesse qu'un boulet de canon, nous ne pouvons ni nous en approcher, ni nous en reculer assez pour changer seulement de point de vue ; nous ne pouvons rien imaginer même au-delà de ce que nous montre la nature. Les révolutions de nos pensées, comme celles de notre planète, nous ramènent toujours dans notre petite orbite. Nous ne savons point quels sont les habitants de tant de mondes isolés ; s'il y a un continent au-delà, dont ils sont les débris ; où est le séjour de celui qui a produit tant de merveilles ; quels plaisirs il s'est réservés pour son bonheur, lui qui en a tant créé de diverses sortes sur la terre, pour celui des êtres sensibles : cependant il existe aussi dans les cieux. Il a lié entre elles toutes les parties de leur

architecture infinie. Non-seulement il a mis en harmonie une multitude de globes lumineux qui ne se meuvent point, avec des globes opaques qui se meuvent sans cesse autour d'eux pour recueillir leur lumière; mais il les a mis en rapport avec l'homme. Notre système planétaire, qui a plus de quinze cents millions de lieues d'étendue; ces étoiles qui sont à des distances incalculables; cette Voie Lactée remplie de milliards d'étoiles; toutes leurs constellations, qui s'étendent depuis celle de l'Ourse jusqu'à celle de l'Éridan, et qui se déroulent peu-à-peu à ses yeux pour lui présenter de nouveaux objets: tout ce tableau incommensurable vient, dans les ténèbres, se peindre sur sa rétine, qui n'a pas une ligne de diamètre. O profondeur de la toute-puissance de Dieu! o sagesse infinie! vous m'anéantissez sous le poids de vos miracles : mon intelligence succombe sous les prodiges de la vôtre; et si, sur la terre et dans un corps mortel, on peut en supporter un faible aperçu, pour surcroît de merveille je le dois à la nuit et à mon ignorance profonde.

Si nous pouvons connaître un jour ces harmonies sublimes, ce ne peut être que dans le soleil, à travers cette sphère de lumière qui environne ses fortunés habitants; c'est son atmosphère rayonnante qui, comme un télescope céleste, nous en montrera les relations avec ses planètes

et les autres soleils, comme notre petite atmosphère aérienne rassemble sur la terre les rayons de l'astre du jour, pour nous réchauffer et nous ranimer. La lumière du soleil forme avec celle des étoiles des rets infinis, incorruptibles, éternels, qui lient toutes les parties de l'univers. Quoique cet astre si brillant et si grand n'en soit qu'un petit nœud, il doit être un des foyers de la vérité, comme il en est un de la lumière corporelle et de la vie. Ce n'est que dans un des mobiles de la nature qu'on peut la connaître; ce n'est qu'au centre de nos mondes qu'on doit jouir de leur ensemble : la vue de tout ce qui s'y passe est sans doute dans le globe qui les fait voir et se mouvoir. S'il est, après la mort, un point de réunion pour les faibles et passagers mortels, c'est dans l'astre qui leur a distribué la vie; c'est là que les ames des justes conservent le souvenir des vertus qu'elles ont exercées parmi les hommes; c'est là sans doute qu'elles influent encore sur leur bonheur, et qu'elles aident l'innocence malheureuse par des inspirations, des consolations, des pressentiments. C'est du soleil qu'elles ont une vue pure et une jouissance sans fin de la Divinité, dont elles ont été les images sur la terre. C'est là sans doute que vous vivez, bienfaiteurs du genre humain qui vous a persécutés, Orphée, Confucius, Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Epictète, Fénélon, dont

les lumières et la sagesse président, comme les astres, aux destinées des nations; et vous aussi dont les vertus sont d'autant plus dignes de récompense, que, méprisées des hommes, elles n'ont été connues que de Dieu. C'est là sans doute que vous êtes, infortuné Jean-Jacques, qui, parvenu aux extrémités de la vie, en entrevîtes une nouvelle dans le soleil!

Mais il n'est pas permis à d'aveugles mortels qui se traînent encore dans la poussière, de pénétrer, par la pensée, dans cette sphère de lumière; notre intelligence en est éblouie, comme notre vue. Pour moi, semblable à la chenille privée d'yeux, qui rampe sur les feuilles que lui disputent les vents, j'entoure çà et là de quelques fils de soie le tombeau où j'ensevelis l'hiver de ma vie; mais lorsque, dégagé de ma chrysalide, les ailes de mon ame seront développées par la mort, comme le pensait Platon, alors j'espère prendre mon vol vers les régions où règne un printemps éternel. Je ne verrai plus que de loin cette terre malheureuse, qui ne nourrit que des tyrans et des victimes. Cependant j'aimerai encore à fréquenter les lieux où je vécus solitaire et heureux dans la contemplation de la nature, où les rayons de l'aurore, la verdure des prairies, l'ombre des forêts, les consolations de l'amitié, les ravissements de l'amour, confirmés par des joies paternelles, me donnèrent les pre-

ières sensations de la Divinité. Je croîtrai mon
onheur dans les cieux, de celui que j'aurai pu
rocurer aux infortunés sur la terre. C'est là
ie nous jouirons tous des harmonies ineffables
: la lumière, au sein même de la lumière.
n attendant, examinons-en les effets sur notre
obe, d'abord dans l'astre des nuits, qui nous
renvoie du soleil.

HARMONIES SOLAIRES

DE LA LUNE.

Képler, le restaurateur de l'astronomie, et celui qui entrevit le premier la loi par laquelle les planètes s'attirent, assure positivement que la lune a une atmosphère : il en donne pour preuves les éclipses centrales du soleil, où l'on voit toujours un anneau lumineux autour de la lune, qui ne provient, selon lui, que de l'atmosphère de ce satellite, qui réfracte les rayons du soleil qui l'éclairent dans la partie opposée. Selon lui, les diamètres apparents de ces deux astres sont de la même grandeur à-peu-près, celui du soleil ne surpassant celui de la lune que de sa cent quatre-vingtième partie; Gassendi et quelques autres astronomes croient même que celui de la lune est toujours plus grand; enfin, dans plusieurs éclipses solaires centrales observées à Londres, et décrites dans les Transactions philosophiques, on a toujours remarqué un anneau lumineux, large de plus d'un doigt, qui entourait le limbe de la lune, et qui se réfractait sur son disque, de manière qu'à peine il paraissait obscurci. Telle fut, entre

autres, l'éclipse totale du soleil, du 1er mars 1738, observée à Édimbourg par Mac-Laurin, célèbre professeur de mathématiques. Il dit que, durant l'apparence de l'anneau, la lumière du soleil fut toujours très-sensible; et il ajoute que plusieurs personnes de bonne vue, et de bonne foi, ce qui est plus rare, lui assurèrent que, vers le milieu de l'apparence annulaire, c'est-à-dire dans le plus fort de l'éclipse, ils ne pouvaient discerner la lune sur le soleil. Ces effets expansifs des rayons solaires ne peuvent s'attribuer qu'à leur réfraction dans l'atmosphère de la lune.

Les autorités que je viens de citer sont grandes sans doute; mais je pense qu'il ne faut admettre que celles de l'expérience et de la raison, lorsqu'il s'agit de la recherche de la vérité. Les anti-atmosphériques lunaires opposent, il est vrai, expériences à expériences; mais les leurs paraissent fautives. Il est possible que l'atmosphère de la lune ne soit pas plus élevée que ses montagnes, qui, comme nous l'allons voir, sont d'une hauteur prodigieuse. Dans cette hypothèse, elle ne doit pas altérer la lumière des étoiles sur lesquelles elle passe, puisqu'elle ne déborde pas sa planète. Il est possible encore qu'après des jours d'un demi-mois, elle se trouve fort dilatée, et par conséquent peu réfrangible dans l'hémisphère qui nous regarde.

Au défaut de preuves astronomiques, appor-

tons-en de physiques pour prouver son existence. On ne peut douter que la lune n'ait une atmosphère, depuis qu'Herschell y a observé trois volcans. Il est certain qu'il ne peut exister de feu apparent sans air, ni de volcans sans eau, puisque c'est l'eau qui leur fournit des aliments : or, l'eau seule contient beaucoup d'air, selon les chimistes; et de plus, il n'y a que l'air environnant qui brûle dans un corps enflammé. Il est étonnant que les physiciens démontrent, d'une part, qu'il n'y a point de feu sans air; et que, d'une autre part, les astronomes soutiennent qu'il n'y a point d'air dans la lune, où il y a des volcans : les sciences devraient au moins se mettre d'accord, et pour cela elles devraient marcher ensemble.

Empruntons nous-mêmes de la physique terrestre les lumières qui doivent nous éclairer dans la physique céleste : les rapprochements que j'en vais faire sont dignes de la plus grande attention.

Nous venons de démontrer que la lune avait une atmosphère pour rassembler sur elle les rayons du soleil; nous allons voir qu'elle est disposée de la manière la plus propre à les réverbérer.

Tous les peintres et tous les opticiens savent que si un corps sphérique est éclairé, il y brille un seul point lumineux, qui va en se dégradant sur le reste du corps, et le fait paraître arrondi: dans la représentation qu'ils en font, ils expri-

vent ce jet de lumière par une masse de blanc qui tombe sur le globe, et fuyant de demi-jour en quart de jour sur le reste de son hémisphère, lui donne de la rondeur. Cet effet a lieu sur tous les fruits ronds suspendus aux arbres. Nous y voyons un coup de lumière qui frappe sur un point, et sur tout le reste, des demi-teintes ou plutôt des demi-lueurs, qui l'arrondissent à la vue. Ceci est très-sensible sur le globe de l'œil, quoiqu'il soit blanc en grande partie.

Il n'en est pas de même de la plupart des fleurs. Nous avons démontré, dans nos Études, que c'étaient autant de réverbères ou convergents ou divergents, qui renvoient la lumière du soleil sur leurs parties sexuelles; elles la réfléchissent par leurs pétales convexes et concaves, ce qui y produit plusieurs jets lumineux. Il résulte de là que les fleurs ont plus d'éclat que les fruits de la même couleur et du même diamètre. Ainsi, par exemple, un tableau de roses paraît sensiblement plus grand qu'un tableau de pêches de la même proportion, parce que chaque rose a plusieurs foyers de lumière dans ses pétales, à-la-fois concaves et convexes; et que chaque pêche n'en a qu'un seul jet, comme tous les corps ronds. Ces effets sont très-apparents, sur-tout dans la nature. Les roses éclairées par le soleil semblent avoir un éclat lumineux, et le rosier qui les porte apparaît d'un diamètre beaucoup plus

grand que lorsqu'il n'est couvert que de feuilles. Il n'en est pas ainsi, à beaucoup près, d'un pêcher de la même grandeur. Ceci posé, il est certain que si la lune était un corps sphérique tout uni, nous n'y verrions, lorsqu'elle est pleine, d'autre lumière brillante qu'un point lumineux, qui irait en dégradant sur le reste de son hémisphère, et nous la ferait paraître saillante et ronde comme ces globes dorés qu'on voit au haut de quelques clochers, et comme tous ceux que représentent les peintres. Au contraire, nous voyons la lune plate et unie comme un miroir plan : il faut donc qu'elle nous renvoie la lumière de toutes les parties de son hémisphère. Or, il n'y a qu'une lumière disséminée également dans toutes les parties d'un globe, qui puisse le faire paraître aplati : c'est en effet ce qui arrive à un boulet, ou à un simple charbon embrasé au milieu d'une fournaise; on n'aperçoit que le contour et la surface uniforme. Ces effets sont évidents dans le soleil, qui, dardant des rayons de tous côtés, ne nous présente, comme la lune, qu'une surface plate, sans saillie ni convexité. Il y a plus; c'est que ces deux astres, dont l'un fait jaillir ses rayons de tout son globe, et l'autre les réfléchit de tout un hémisphère, nous apparaissent, ainsi que les fleurs, d'un diamètre plus grand qu'ils ne le sont en effet : car nous les voyons sensiblement plus petits, du sommet

une haute montagne dans la moyenne région de l'air, où leurs rayons sont moins réfractés.

Je conclus donc de l'uniformité de la lumière de la lune, qui fait paraître son hémisphère aplati, que ses montagnes y sont disposées en réverbères, pour renvoyer également de tous les points de sa circonférence les rayons du soleil sur la terre. D'ailleurs est-il vraisemblable que Dieu, qui a donné des réverbères si variés à de simples fleurs, pour réfléchir les rayons de l'astre du jour sur leurs parties sexuelles, en ait refusé à l'astre des nuits, qui devait les refléter sur un monde ?

C'est sans doute par cette raison que la lune nous montre toujours la même face, et qu'elle ne tourne pas sur elle-même ; car elle dérangerait à chaque instant ses foyers lumineux. Quelques astronomes prétendent qu'elle a une rotation sur son axe, et ils croient en donner la preuve en supposant que cette rotation cadre exactement avec sa révolution autour de la terre ; mais je crois qu'ils se trompent dans la cause, quoiqu'ils aient raison dans l'effet. Cette harmonie, au reste, serait une preuve encore plus admirable de la Providence, qui aurait fait accorder d'une manière si juste la rotation de la lune avec sa révolution terrestre. Représentons-nous donc la lune fixée à l'extrémité du rayon de son orbite terrestre, et faisons-la tourner, ainsi fixée, autour de la terre : il est certain qu'elle lui montrera toujours

sa même face, sans avoir de rotation sur
même. Les astronomes disent que dans ce m
vement elle découvre sept à huit degrés de l'h
sphère opposé, et ils en concluent sa rota
mais il est évident qu'en la supposant fixé
son centre à un rayon de la terre, et en la fa
circuler autour, on apercevra dans ce mo
ment de translation quelque petite partie d
hémisphère opposé, dès qu'on ne la verra
en face.

Nous pouvons juger des différents effets
lumière à la simple vue, en comparant l
mière réfléchie de la terre sur la lune à ce
la lune sur la terre : celle-ci paraît beaucoup
vive, quoique la planète qui la renvoie ait
fois moins d'étendue. Il est remarquable q
axes des réverbères de la lune ne sont pas
à-fait dirigés parallèlement au rayon de so
bite autour de la terre, mais que leurs f
sont un peu divergents. S'ils n'étaient fo
par exemple, que de courbes paraboliqu
rallèles au rayon de son orbite, ils ne re
raient tous ensemble, même dans la plein
qu'une gerbe de lumière égale au diamètre
lune, et ils n'éclaireraient sur la terre qu'u
pace de sept cent cinquante lieues de large
dis que lorsque la lune est nouvelle, et q
n'a qu'un croissant lumineux, elle éclaire u
misphère terrestre tout entier. Il s'ensuit

que la lune est à une distance convenable pour produire sur la terre le plus grand effet lumineux possible, et que, par cette distance, on pourrait calculer la courbure de ses réverbères. Je ne doute pas aussi que la terre n'ait les chaînes de ses hautes montagnes couvertes de glaces, et sur-tout les glaciers de ses pôles, disposés pour produire quelques-uns de ces effets sur le disque de la lune. La nature sait faire des miroirs ardents avec des glaces, pour le moins aussi bien que nos physiciens. Le navigateur Martens raconte que dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Spitzberg pour y pêcher des baleines, la réverbération du soleil dans les glaces flottantes était si forte, qu'elle faisait fondre le goudron de son vaisseau.

Je vais traiter fort superficiellement un sujet bien au-dessus de ma portée; mais je suis si peiné de l'ingratitude de quelques prétendus savants, qui emploient les découvertes faites par des hommes de génie, pour tâcher d'établir le matérialisme jusque dans les cieux, que je veux leur faire voir qu'il ne faut que du sens commun pour renverser tous leurs sophismes, et qu'un ignorant peut les confondre. Je vais donc essayer de donner une idée des réverbères célestes, non d'après de fausses hypothèses, mais d'après les observations les plus certaines. Les cartes que j'ai vues de la lune ne sont pas plus ressem-

blantes que celles du soleil. Les astronomes la représentent sillonnée irrégulièrement, comme si les volcans l'avaient bouleversée. A la vérité, ils y expriment quelques endroits rayonnants, auxquels ils ont donné avec raison les noms de plusieurs philosophes illustres, tels que ceux de Platon, de Tycho, de Képler, de Copernic : mais ils regardent ces rayons comme des torrents de matière fondue, qui se sont écoulés en divergeant d'un volcan immense. Ces idées sont dues à des astronomes italiens, et sans doute elles leur sont venues à l'aspect des laves du mont Etna ou du mont Vésuve, qui étaient dans leur voisinage. S'ils eussent raisonné en bons physiciens, tels qu'ils l'étaient d'ailleurs, ils auraient senti que des chaînes de montagnes disposées en rayons autour d'un centre, ne pouvaient être des laves produites par un volcan, parce qu'elles n'auraient pu s'étendre aussi loin de leur cratère sans se refroidir. Celles de Tycho occupent au moins le tiers de l'hémisphère de la lune, c'est-à-dire deux ou trois cents lieues. La terre qui est soixante-seize fois plus étendue, et dont l'Océan est beaucoup plus grand que toutes les mers de la lune, n'a pas de volcans dont les laves aient seulement trois lieues de rayon. D'ailleurs ces chaînes de montagnes divergentes ne ressemblent en rien à des matières volcaniques. J'ai vu la lune, à l'Ile-de-France, dans une lunette de vingt pieds

elle me parut presque par-tout d'une blancheur éblouissante, et semblable à un bain de chaux éteinte, couverte, en grande partie, de bulles rondes, rangées près à près à la suite les unes des autres, comme des jetons comptés sur une table; il me parut même que plusieurs empiétaient les unes sur les autres. Ces bulles n'étaient point en creux, comme celles d'un bain de chaux, mais en relief et évidées dans leur milieu, avec un petit piton à leur centre. Elles ressemblaient au chaton d'une bague d'argent, dont l'entourage et le milieu seraient en relief, et l'entre-deux creusé; ou plutôt au disque d'une fleur entourée d'un seul pétale. Quant à la disposition de ces montagnes entre elles, j'avoue que je n'y ai pas fait une grande attention, et j'en suis bien fâché; mais je ne soupçonnais pas alors qu'il pût y avoir quelques harmonies dans les montagnes d'une planète, puisque les naturalistes mêmes n'en admettaient pas dans les pétales des fleurs, qui sont des corps organisés. Au reste, de toutes les descriptions que j'ai lues de la lune, je ne trouve que celle du P. Beccaria, qui se rapporte à ce que j'ai vu; encore n'ai-je eu qu'un faible aperçu de sa relation, ainsi que de cette planète. Selon lui, la plupart des montagnes de la lune s'arrondissent en rentrant sur elles-mêmes, et renferment une vallée ronde, au centre de laquelle est un monticule. L'idée que cet habile astronome nous en

donne, est d'autant plus digne de confiance, qu'il est, je crois, le premier qui ait découvert le volcan soupçonné par Hévélius dans le lieu appelé mont Porphyrite, parce qu'il paraît toujours rouge. Herschell, depuis, en a vu trois dans cette planète. Cependant je ne pense pas, avec Beccaria, que ces montagnes, évidées dans le milieu avec un piton, et qui forment de longs rayons à la suite les unes des autres, soient des laves, ni même des volcans éteints; car leurs laves, et leurs cratères noircis par le feu, ne rendraient pas une lumière aussi vive et aussi blanche. Les terres lointaines, comme je l'ai dit ailleurs, apparaissent sombres : ce sont les eaux et les sommets des monts couverts de neiges et de glaces qui resplendissent. Je crois donc que ces montagnes qui rentrent sur elles-mêmes, et renferment une vallée ronde avec un monticule au milieu, sont de véritables réverbères, dont les axes sont tournés vers la terre. Sans cette direction, nous ne verrions pas l'intérieur de la plupart tout-à-la-fois, comme nous le voyons dans la pleine lune; le plus grand nombre de leurs foyers fuiraient en perspective sur la sphéricité de cette planète. Je crois donc que ces montagnes si lumineuses, qui ont dans leur centre une vallée et un monticule, sont si élevées, que leurs sommets sont toujours couverts de glaces: et cette température est très-vraisemblable; car, outre que leur atmosphère s'élève

feu, elles ont plus de trois lieues de hauteur, ainsi que l'ont observé Cassini et Riccioli. Elles sont si hautes, qu'elles font paraître le limbe de la lune dentelé comme une grosse scie. C'est par une des profondes vallées de sa circonférence, disposées en réverbères par rapport à nous, que l'Espagnol don Ulloa, en observant l'éclipse totale du soleil le 24 juin 1778, aperçut un rayon du soleil, très-vif, qui passait par ce profond ravin, comme par un trou.

Je ne peux me lasser de le répéter, c'est donc par une admirable loi de la Providence, que, pendant que les planètes tournent sur elles-mêmes autour du soleil, pour répandre ses rayons sur toutes leurs surfaces, les lunes, qui renvoient ces mêmes rayons à leurs planètes, ne tournent point sur elles-mêmes, parce qu'elles dérangeraient à chaque instant les foyers de leurs réverbères. D'un autre côté, si ces foyers n'étaient pas rangés sur le même hémisphère, et perpendiculairement à la planète qu'ils éclairent, il n'y en aurait qu'un seul de lumineux pour elles.

Il ne faut pas croire que la lune ne serve qu'aux besoins de la terre, et qu'elle soit elle-même dépourvue d'habitants. Elle a de l'air et de l'eau, comme nous l'avons vu, puisqu'elle a des volcans; et elle a des végétaux et des animaux; car ce sont leurs détriments, que les rivières charient sans cesse dans le bassin des mers, qui four-

nissent les huiles, les bitumes et les soufres qui servent à l'entretien de ces feux marins, situés par toute la terre, sur le bord des eaux. Nous ne pouvons rien dire sur la nature de ces végétaux et de ces animaux lunaires, qui doivent différer des nôtres à beaucoup d'égards. Ceux de l'Amérique ne ressemblent point à ceux de l'Europe; à plus forte raison ceux d'une autre planète. Quelques degrés, du nord au sud, en montrent sur notre globe, de genres très-différents: ceux de la lune, qui éprouvent alternativement des jours et des nuits d'un demi-mois consécutif, doivent avoir des caractères particuliers. Les pythagoriciens, qui, de tous les philosophes de l'antiquité, ont le mieux connu la nature, prétendaient que tous les astres étaient habités, et que les plantes et les animaux de la lune étaient quinze fois plus grands que les nôtres. Ils concluaient sans doute leur grandeur, de la durée des jours de leur planète. Mais, à raisonner par analogie, nous ne voyons pas que les herbes et les oiseaux du Spitzberg, qui éprouvent des jours de deux et trois mois, soient plus volumineux que ceux de la même espèce, qui sont dans des latitudes où le soleil est moins long-temps sur l'horizon. A la vérité, les énormes baleines et les ours blancs monstrueux de ses rivages, ainsi que les grands sapins du Nord, pourraient motiver, en quelque sorte, l'opinion des pythagoriciens. Quoi qu'il en

soit, nous ne devons pas douter que les plantes de la lune ne portent des fleurs faites autrement que les nôtres, puisque leurs pétales sont des réverbères du soleil. Nos roses, qui ne vivent sur la terre que depuis son aurore jusqu'à son couchant, doivent briller quinze jours sur le sein des bergères. Beaucoup d'espèces d'animaux doivent y veiller, et y dormir alternativement un demi-mois. Il y a apparence que plusieurs espèces d'oiseaux et de poissons font le tour de cette planète avec la lumière du soleil. Comme elle n'a que deux mille trois cent quarante-six lieues de tour, ils en peuvent venir aisément à bout en un mois, en en faisant soixante-dix-huit par jour. Les hirondelles, les frégates, les marsouins et les thons, voyagent avec plus de vitesse.

Il n'est pas douteux que cette planète ne soit habitable aux hommes, puisqu'elle est à-peu-près à la même distance du soleil que la terre. Ses montagnes, trois fois aussi hautes que les Cordilières; leurs vallées rondes; les pyramides de deux ou trois lieues de hauteur qui en occupent le centre, doivent offrir une multitude de températures très-variées, et des points de vue ravissants. Leurs sommets se couvrent sans doute de glaces pendant des nuits d'un demi-mois, et ces glaces se fondent pendant des jours d'une égale durée. Leurs eaux doivent se rassembler autour de leurs pyramides centrales, et y former

des bassins circulaires qui en reflètent les différents aspects. Ces lacs, par leurs vapeurs, couronnent de neiges les sommets de ces rochers, et ces neiges, en fondant, fournissent mille ruisseaux aux lacs qui entourent leurs bases. Quand, après une longue nuit, le soleil commence à en éclairer les cimes, ainsi que celles des montagnes environnantes, il en résulte tout-à-coup la plus magnifique illumination. On en aperçoit, avec le télescope, quelque effet de la terre ; car, dans la nouvelle lune, on voit les premiers rayons de l'astre du jour y passer rapidement de pic en pic, et les glaciers étinceler successivement, comme des grains de poudre qui s'enflamment l'un après l'autre. Ces feux naissants, qui brillent au-dessus de ces profondes et sombres vallées, y paraissent comme autant de nouvelles aurores ; mais quand, au bout de quelques jours, le soleil y fait sentir toute son action, et qu'il en éclaire tous les entonnoirs, alors des gerbes innombrables de sa lumière, reflétées par les vallées, les eaux et les glaces, font couler des milliers de cascades de ces hauteurs. Les lacs répètent leurs reflets, et les échos leurs murmures.

Ces admirables harmonies des neiges et de la verdure, de la lumière et des eaux, des bruits et de la solitude, dont nous voyons quelques images dans les Alpes, n'ont rien d'aussi merveilleux que le tableau du même genre que présente une pla-

nète entière. C'est alors que ses habitants, séduits par la longueur de leurs jours et les beautés innombrables de tant de sites différents, se laissent aller aux courants de leurs ruisseaux et aux flux de leurs méditerranées. Les heureux insulaires de la mer du Sud voguent d'île en île ; ceux-ci voyagent de lac en lac, jusque dans l'océan commun qui en réunit les eaux, et aux golfes duquel nos astronomes ont donné des noms : mais quand le soleil s'éloigne d'eux, alors ils retournent dans leurs habitations, à l'aide du reflux de leurs marées. C'est en ce moment que la nuit et le silence viennent régner sur leur hémisphère. Les sommets de leurs rochers se couvrent de neiges nouvelles ; les cascades de leurs ruisseaux, frappées de congélations, restent suspendues sur leurs flancs : l'hiver est sur leur tête; mais l'été est à leurs pieds, au fond de leurs entonnoirs. Les feux d'un grand nombre de volcans brûlent au sein de leurs lacs, et jettent encore de brillantes clartés. On ne peut plus en douter ; Herschell, avec un télescope qui grossissait seulement trois cent vingt fois, a découvert, le 22 octobre 1790, dans une éclipse totale de lune, au moins cent cinquante points lumineux de couleur rouge. D'un autre côté, la terre, éclairée à son tour par le soleil, leur renvoie quelque portion de sa lumière, non aussi vive que celle de la lune sur la terre, mais plus étendue ; car ils la voient sous

un diamètre quatre fois plus grand que nous ne voyons leur planète. Quoique la terre tourne, ils en aperçoivent toujours le limbe resplendissant par des mers ou des monts à glaces ; car les premières harmonies des montagnes sont solaires et sidérales, afin que les planètes soient visibles les unes aux autres. Ils en distinguent les divers océans, les longues chaînes glacées de l'Atlas, du Taurus, de l'Imaüs et du Thibet, qui vont d'occident en orient, et celles des Cordilières qui vont du nord au sud, et sur-tout les coupoles immenses de glaces qui font rayonner, sur ses pôles, les aurores boréales et australes. Il y a apparence qu'ils ajoutent à ces douces clartés l'usage du feu, dont la nature les a favorisés, comme nous, en en plaçant les foyers dans leurs volcans. Les peuples de notre zone glaciale ne dorment pas toujours pendant leurs nuits de trois mois. C'est sans doute pour que l'homme pût suppléer à l'absence du soleil, et habiter toutes les latitudes de la terre, qu'elle n'a donné qu'à lui seul la puissance de disposer du feu. Cependant si son sommeil n'est pas en harmonie avec l'absence journalière de l'astre du jour, il paraît l'être avec son absence annuelle. Dans sa première enfance, qui dure six mois, il dort, pour ainsi dire, pendant tout ce temps, qui est le même pendant lequel le soleil cesse d'éclairer un des pôles de la terre. Sa décrépitude n'est, comme

naissance, qu'un crépuscule aussi long que la nuit du pôle opposé. Les alternatives de veilles et de sommeil, qui remplissent les intervalles de sa vie, semblent réglées sur les longueurs des nuits des zones tempérées et de l'équateur. Comme la nature a varié, pour l'homme, ses harmonies à l'infini, et qu'elle les rapporte toutes à celles du soleil, il est possible que les habitants de la lune dorment un demi-mois de suite. Ils sont livrés sans doute à des songes agréables, produits par des spectacles ravissants, qui, pendant quinze jours consécutifs, doivent leur faire des impressions profondes. Quoi qu'il en soit, les anciens croyaient, avec quelque sorte d'apparence, que la lune était le séjour des songes, et que c'était là que les ames des hommes allaient après leur mort. C'est en suivant cette idée, qu'ils lui donnèrent le nom d'Hécate, et qu'ils la firent présider aux Enfers. En effet, elle est la reine des nuits et de l'hiver, qui sont en quelque sorte des morts passagères de la terre. Il y a plus; soit qu'il y ait dans notre cœur des sentiments innés des lois de la nature, qui nous en donnent la conscience, avant que notre esprit en acquière la science, comme nous en avons qui nous donnent celle de nos organes et de notre existence, bien avant que nous puissions en raisonner; soit qu'il émane encore des astres, d'autres qualités que celles de leur lumière, de leurs couleurs et de

leurs attractions, il est certain que tous le
ples ont regardé la lune comme un astre
fluait sur la naissance, la génération et l
de tous les êtres. Elle est la Vénus des in
de la mer du Sud, qui la célèbrent dan
chansons. Les Grecs et les Latins l'invoqu
pour les accouchements, sous les noms
cine et d'Ilithye, et enfin, pour la mort
le nom d'Hécate. Il y a, en effet, dans s
bleuâtre je ne sais quoi d'amoureux et de fu
de vivant et de mourant, de concordant à
lupté et à la philosophie. Elle semble nc
dénouer à-la-fois les liens de la vie; elle
les eaux par ses rais lumineux, et elle en
les monts et les forêts sous le crêpe de l
qu'elle rend visible. C'est à ses diverses p
que les poissons s'abandonnent aux coura
l'Océan pour se reperpétuer, et que les bê
roces sortent de leurs déserts, pour cherc
la proie. Ce n'est qu'à ses douces clartés,
peut rendre une scène d'amour très-touc
et animer les tombeaux; et si j'avais à p
les adieux d'Andromaque, je les placerais
mêmes rivages, et je les éclairerais de la
lumière nocturne que les funérailles d'He

HARMONIES SOLAIRES ET LUNAIRES

DES

PUISSANCES DE LA NATURE

SUR LA TERRE.

Si l'on s'en rapporte aux témoignages des hommes qui sont le plus à portée, par leurs travaux, d'observer les phases de la lune, et les plus intéressés à en connaître les effets, on ne peut douter qu'elle n'influe sur toutes les révolutions de l'atmosphère. Les gens de mer et les gens de terre, je veux dire les matelots et les cultivateurs, attendent toujours quelque changement de temps de la nouvelle et de la pleine lune, et même de son lever et de son coucher. Les matelots disent en proverbe, « que la lune » mange les nuages. » J'en ai éprouvé plusieurs fois la vérité, sur-tout sur la mer, où je n'avais guère à observer que le ciel. J'ai vu assez souvent, au coucher du soleil, des nuages obscurs, qui annonçaient des orages pour la nuit, se dissiper entièrement au lever de la lune : on

voyait ses rayons les dissoudre sensiblement; de sorte qu'au bout d'une heure ou deux, leur douce lumière brillait sur les flots. Les poëtes anciens n'auraient pas manqué de dire que c'était Junon, ou plutôt Vénus, qui désarmait Jupiter, et lui enlevait la foudre. Ils attribuaient à la lune un caractère féminin, non pour ses inégalités, mais principalement pour la douceur de son influence. Pline dit qu'elle résout et dénoue ce que le soleil assemble. Il affirme positivement, liv. IX, chap. XXXI, que, lorsqu'elle est pleine, elle attiédit le froid de la nuit par ses rayons. Il cite en preuve les poissons crustacées, comme les cancres et les langoustes, qui se retirent, dit-il, en hiver, sur les plages et les côtes les plus exposées au soleil, parce qu'ils craignent beaucoup le froid; et qui se montrent, au printemps et en automne, principalement quand la lune est pleine, à cause de la chaleur qu'ils en reçoivent. Il est certain que puisqu'elle réfléchit une partie de la lumière du soleil, elle doit renvoyer aussi une partie de sa chaleur. Euripide lui donne le nom de fille du soleil, quoiqu'elle fût regardée en général comme sa sœur. C'est peut-être dans le sens d'Euripide, que Virgile, qui donne au soleil le nom de Phœbus, donne à la lune le nom de Phœbé. Les anciens supposaient que l'astre du jour était traîné sur un char attelé de quatre chevaux.

sans doute pour désigner son cours divisé en quatre saisons; mais ils n'en donnaient que deux à la lune. Quelques-uns les imaginaient tout blancs; d'autres, plus ingénieux, supposaient que l'un était blanc et l'autre noir : au reste, ils armaient également le frère et la sœur d'un arc et d'un carquois. Quand Homère, au milieu de ses combats meurtriers, parle de la mort naturelle d'un de ses héros, il dit que Diane l'a percé de ses douces flèches. On voit, par ces allégories et par plusieurs autres, que les Grecs n'ignoraient pas les principales influences de la lune; et si leurs connaissances avaient été aussi étendues en physique que leur goût était exquis en poésie, ils auraient fait présider la lune aux principales harmonies de la nature, en variant simplement ses atours; mais ils aimèrent mieux distribuer ses différentes fonctions à plusieurs autres divinités. Ainsi ils mirent l'air sous l'empire de Junon, la mer sous celui de Neptune, la terre sous celui de Cybèle.

Ce sont les harmonies du soleil et de la lune qui font souffler les vents de nord-est et de sud-est, de chaque côté de l'équateur, dans la zone torride, qu'ils rafraîchissent sans cesse, parce qu'ils participent du pôle nord et du pôle sud. Ce sont elles qui, dans notre hémisphère, rendent le vent d'orient sec, parce qu'il traverse,

pour venir à nous, le continent vaste et élevé de l'Asie. Le vent opposé du couchant est humide, parce qu'il passe sur l'Océan atlantique, dont il nous apporte les vapeurs. Le vent du midi est chaud, parce qu'il vient de la zone torride; et le vent opposé du nord est froid, parce qu'il souffle du pôle, toujours couvert de glaces par l'éloignement de ces astres. De ces quatre vents, le sec et l'humide, le chaud et le froid, se composent toutes les températures de l'atmosphère. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, quelque irrégulière que soit en apparence la circonférence du globe, il n'y a aucun lieu, soit au sein des mers, soit au sein des continents, dans les zones torride, tempérée ou glaciale, qui n'éprouve des harmonies semblables, par des montagnes à glaces et par des méditerranées, ou par les vents supérieurs et inférieurs, ou par des étés et par des hivers. Elles sont les mêmes avec des moyens différents, dans l'hémisphère opposé au nôtre. Le vent d'orient y est humide; celui du couchant, sec; du nord, chaud; et du sud, froid. C'est le soleil et la lune qui, dans leur cours, varient les vents, pour la température de l'atmosphère, la circulation des eaux, la régénération des minéraux, la végétation des plantes, la respiration des animaux, les navigations des hommes. Ce sont ces astres qui, après avoir établi entre les vents une série d'harmonies phy-

ques, aériennes, aquatiques, terrestres, végé-
ales, animales et humaines, en font naître,
our ainsi dire, de morales entre eux. Ils leur
n donnent de fraternelles et de sororales, lors-
ue le soleil retourne au solstice d'hiver, et la
ne à notre solstice d'été; ils font souffler tous
s dérivés du nord et de l'ouest, ou ceux de
ouest et du sud, qui sont en consonnances
aternelles, et se tempèrent les uns les autres.
s leur en donnent de conjugales, lorsque étant
unis à l'équateur, à l'équinoxe du printemps,
s opposent au vent du nord qui condense,
elui du sud qui dilate; et à celui d'orient qui
essèche, celui d'occident qui humecte; et pré-
arent, par ces contrastes, les amours des êtres
rganisés. Ils leur en donnent de maternelles,
orsque le soleil, au solstice d'été, et la lune, à
otre solstice d'hiver, font souffler les vents
'est, qui mûrissent les semences, et favorisent
es générations des animaux. C'est alors que les
etits oiseaux sortent, de toutes parts, de leurs
ids, et que les abeilles donnent leurs derniers
essaims.

Les vents qui soufflent à ces trois époques,
levraient s'appeler fraternels, conjugaux et ma-
ernels, parce que l'amitié naît des conson-
nances, l'amour des contrastes, et la maternité
les générations. Mais lorsque le soleil et la lune,
près de changer d'hémisphère, se rencontrent

à l'équinoxe d'automne, ils groupent les vents en tribus ou en espèces de même genre. C'est alors qu'ils font souffler tous les enfants du nord, pour transporter vers le midi, les tribus innombrables des hirondelles, des cailles, des ramiers, qui traversent les mers, pour s'établir dans des climats plus tempérés. Les astres assemblent les vents en divers genres, ou en natures, lorsqu'ils les font souffler tour-à-tour trente-deux rhumbs de notre horizon; et enfin sphériquement, lorsqu'ils harmonient les vents de chaque horizon avec ceux de tous les autres horizons du globe; et qu'au bout de l'année, ils ont fait circuler toute l'atmosphère d'un pôle à l'autre.

Nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, les harmonies des astres et des êtres animés; mais ces harmonies sont inépuisables. Tous les animaux ont les phases de leur vie réglées sur celles du soleil et de la lune. A peine l'astre du jour est-il sous l'horizon, que les animaux sont frappés de léthargie, à l'exception de ceux de la nuit. La veillée de ceux-ci prouve, ainsi que tant d'autres effets de la nature, que le sommeil n'est pas un simple résultat mécanique de l'absence du soleil. Les insectes immobiles sont réfugiés dans le sein des plantes: les oiseaux nichés dans leur feuillage, se reposent la tête sous leurs ailes; les troupeaux se couchent à

l'abri des haies; le chien vigilant qui les garde, s'endort auprès d'eux, après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même. Toutes les fonctions de l'intelligence sont suspendues dans l'absence de l'astre qui en produit les images. Cependant plusieurs êtres ont déjà terminé leur course et leur existence : la mouche éphémère ne voit point deux aurores. Bientôt l'astre des nuits vient rendre une nouvelle vie au monde. Cet astre a, comme celui des jours, ses plantes, ses insectes, ses oiseaux, ses quadrupèdes : c'est à sa clarté douteuse, que le mirabilis et l'arbre triste ouvrent leurs fleurs; que plusieurs espèces de poissons voyagent; que les tortues viennent pondre sur les grèves solitaires; et que l'oiseau du printemps, le rossignol, aime à faire retentir de ses chansons les échos des forêts. Cependant les cercles de la vie s'étendent avec ceux des jours, et la lune en forme différents périodes. Beaucoup d'espèces d'insectes ne vivent qu'un de ses quartiers; d'autres, une demi-lunaison; d'autres, une lunaison; d'autres parcourent une saison entière, et meurent au solstice d'été : le plus grand nombre périt à l'équinoxe d'automne, lorsque le soleil va éclairer un autre hémisphère. C'est alors que la marmotte se cache et s'endort dans le creux des rochers, pour ne se réveiller qu'à l'équinoxe du printemps : l'année n'est pour elle qu'un jouret qu'une nuit de six

mois. Ainsi, cet animal, par ses mœurs, établit une nouvelle concordance entre les hautes montagnes à glaces qu'il habite et les pôles du monde. Cependant une foule d'animaux, aux mêmes époques, suspendent leurs travaux dans notre hémisphère. Les abeilles se reposent dans leurs ruches; plusieurs espèces d'oiseaux, comme les cailles et les hirondelles, suivent le cours du soleil, et passent dans l'hémisphère qu'il réchauffe, tandis qu'une multitude d'êtres périssent dans celui qu'il abandonne. Les animaux carnivores se dispersent de toutes parts pour en dévorer les dépouilles. Les renards fourrés et les ours blancs pénètrent, jusqu'au sein de la zone glaciale, dans des régions de neiges et de glaces qu'aucun animal vivant ne peut habiter. Mais les courants de l'Océan déposent encore sur leurs rivages les débris de quantité de corps marins, qui viennent des zones tempérées et torrides. Ainsi, l'instinct qui porte les renards et les ours blancs sur les côtes maritimes de notre zone glaciale, dans son hiver, prouve que les courants de l'Océan leur apportent des nourritures; ce qui ne pourrait arriver, si ces courants ne descendaient du pôle opposé.

Comme la puissance solaire a établi des zones torrides, tempérées et glaciales dans les cieux, et qu'elle les a répétées sur la terre; elle a tracé aussi aux planètes des orbites d'un mois, de trois

mois, de huit mois, de deux ans, de douze ans, de trente ans, de quatre-vingt-quatre ans, qu'elle semble répéter sur la terre, dans des vies végétales et animales de la même durée. Plusieurs espèces d'insectes, tels que les papillons, vivent depuis un mois jusqu'à huit; les hannetons, deux ans, ou une année de Mars. Plusieurs oiseaux et quadrupèdes, entre autres les chèvres, vivent douze ans, ou une année de Jupiter; les chevaux, trente ans, ou une année de Saturne; les hommes, quatre-vingt-quatre ans, ou une année d'Herschell : d'autres, sur-tout parmi les poissons, vivent des siècles, et semblent avoir leur vie réglée sur celle des comètes.

Quoi qu'il en soit, les animaux qui meurent de vieillesse, meurent comme ils sont nés, sans s'en apercevoir. Les derniers degrés de la descente de la vie sont d'une pente aussi douce que ceux de la montée. Une vaine ambition ne leur en fait point franchir les précipices et les pics. Fidèles aux lois qu'ils ont reçues de la nature, ils lui rendent leurs instincts, devenus inutiles dans des machines usées; ils expirent sans regrets, sans remords et sans murmure : c'est pour l'ordinaire la nuit, à la clarté de la lune, et aux époques de ses diverses phases. Comme elle a noué les premiers liens de leur ame à leur naissance, dans leurs amours et dans leur postérité, elle les dénoue encore à leur mort. C'est elle qui

éclaire encore leurs squelettes de son pâle flam-
beau, et les couvre de ses crêpes funèbres, tan-
dis que la terre, leur mère commune, qui les
attire dans son sein, les décore du large feuillage
de la bardane ou des guirlandes du lierre. Le
temps, comme un moissonneur, les sème et les
fauche, génération par génération ; mais il plante
et recueille, brin à brin, comme un jardinier, les
individus de l'espèce humaine. Tous les genres
d'animaux forment entre eux une chaîne de vie
et de mort en harmonie sidérale, dont chaque
espèce fait un anneau ; mais le genre humain en
compose à lui seul une semblable, formée d'in-
dividus qui naissent et meurent à chaque instant.

Cependant, que l'homme ne se plaigne point
de la courte durée de sa vie : lorsque ses harmo-
nies terrestres seront détruites, ses harmonies
célestes subsisteront encore. L'Éternel a attaché
à son corps quelques années d'amertume et de
misère ; mais il a donné à son ame une éternité
de joie et de ravissement. Ce n'est point un être
condamné seulement à ramper sur ce globe, à
en déchirer le sein avec le fer pour soutenir une
frêle existence. Sa vie n'est qu'un passage, mais
elle a un but, et ce but est sublime. Voyez-le ex-
pirant sur son lit de douleur : déjà il contemple
un Dieu prêt à le recevoir. Cet être si faible, si
misérable, aurait-il donc une pensée que n'aurait
pas eue le Créateur de toutes les pensées ? C

n'est point en vain qu'il a entrevu d'aussi grandes destinées ! Il quitte un monde de ténèbres pour un monde de lumière ; il quitte des infortunés, des mourants comme lui, pour un séjour où l'on ne meurt plus. Sa joie sera de ne voir que des heureux. Il sera rassasié de volupté. O transports de l'homme, lorsque, tout douloureux encore des angoisses de la vie, il voit le ciel s'ouvrir devant lui ! Ce n'est plus un être de poussière ; c'est un ange, une divinité qui s'élance au milieu des soleils ! Il y a un instant qu'il était esclave et chargé de fers ; maintenant, le voici maître d'un empire et de l'éternité. Triste et souffrant, il se traînait pas à pas vers la mort ; et il lui échappe, éblouissant de lumière. Il habitait un monde couvert de cyprès, arrosé de larmes, où tout change, où tout meurt, où l'on n'aime que pour souffrir, où l'on ne se rencontre que pour se quitter, où le plaisir même conduit à la mort : maintenant, le voici dans le séjour où tout est éternel. Son ame s'embrase d'un amour qui ne peut finir, et, du haut du ciel, il jette un regard triomphant vers la terre, où l'on pleure, et où il n'est plus.

FIN DES HARMONIES DE LA NATURE.

TABLE DES HARMONIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME DES HARMONIES.







